U d'/of OTTAWA
39003001831287

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

MÉMOIRES, RÉMINISCENCES

—ET—

CONFÉRENCES

—DE—

MONSEIGNEUR A. RAVOUX, V. G.

ST. PAUL, MINN.
LEDOUX ET LEVASSEUR, Imp. du "Canadien."
1892.

Droits réservés par Mgr RAVOUX, V. G.

Ce Livre est Divisé en trois Parties:

I. MÉMOIRES ET RÉMINISCENCES

II. CONFÉRENCES

III. MÉLANGES

Ces Mémoires, Réminiscences, Conférences, etc., sont à peu près une traduction du livre de Mgr Ravoux en Anglais, imprimé à St-Paul, Minn., A. D. 1890.

Monseigneur Ravoux a ajouté dans ce livre de ses Mémoires, etc., en Français, trois articles qui ne seront pas sans intérêt pour le lecteur.

SUJETS: Les tables tournantes et les esprits frappeurs, etc.—62.

L'Hypnotisme.—65.

Extraits importants et historiques sur les progrès temporels et religieux du Minnesota depuis 1841 jusqu'en 1891. *Ces extraits* sont tirés du discours prononcé à la Cathédrale de St-Paul par Monseigneur L'Archevêque J. Ireland, le 1er Novembre 1891.—106.

BX
4705
.R348A314
1892

TABLE

DES SOMMAIRES.

PREMIÈRE PARTIE—RÉMINISCENCES ET MÉMOIRES.

CHAPITRE PREMIER.

PAGE.

A. D. 1838.—L'ABBÉ RAVOUX QUITTE LA FRANCE POUR LES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE—SA PREMIÈRE MISSION FUT A LA PRAIRIE DU CHIEN—IL Y ARRIVA EN JANVIER, 1840—EN 1841 IL FUT ENVOYÉ PARMI LES SIOUX—EN 1841 ET 1842 IL VISITA LA TRAVERSE DES SIOUX, LE PETIT ROCHER, LE LAC QUI PARLE, LE LAC TRAVERS, ETC..... 1-5

CHAPITRE II.

1842.—UN GRAND COMBAT ENTRE LES SAUTEUX ET LES SIOUX AU VILLAGE DU PETIT CORBEAU, CONNU MAINTENANT SOUS LE NOM DE KAPOSIA ET WEST ST-PAUL ET SUR L'AUTRE COTÉ DU FLEUVE MISSISSIPI. LE PÈRE RAVOUX SE REND IMMÉDIATEMENT A KAPOSIA OU SON DEVOIR SACERDOTAL L'APPELLE—CE QU'IL VOIT; CE QU'IL ENTEND—LARMES, CRIS, LAMENTATIONS, ETC.—DANGER POUR LE PETIT NOMBRE DE FAMILLES BLANCHES ET MÉTISSES QUI VIVENT VIS-A-VIS KAPOSIA, SUR LA RIVE GAUCHE DU MISSISSIPI ET A ST-PAUL. ELLES SE RÉFUGIENT SUR L'ILE QUE TRAVERSE LE PONT DE LA RUE WABASHA, AFIN DE SAUVER LEUR VIE. A LA FAVEUR DE LA NUIT UN MESSAGER EST ENVOYÉ AU FORT SNELLING ET AUSSITÔT DES SOLDATS SONT EXPÉDIÉS SUR UNE BARGE POUR LES SECOURIR ET RÉTABLIR LA PAIX—EN SEPTEMBRE, 1842, IL FAIT UN VOYAGE AU LAC QUI PARLE AVEC LES FAMILLES FRENIÈRE—PLUIES TROP FRÉQUENTES; ELLES NOUS RETARDENT DANS NOTRE VOYAGE—PRÉPARATIFS POUR UN COMBAT AVEC LES SAUTEUX AU LAC TRAVERS, ETC.—PRÉPARATION A LA MORT EN CAS D'ÉVÉNEMENTS INFORTUNÉS 6-11

CHAPITRE III.

PAGE.

A. D. 1843.—Le Père Ravoux part de Mendota pour Dubuque, en compagnie du courrier qui porte la Malle sur son dos—Stations principales—Point Douglas—Red Wing—Le Lac Pepin—Wabasha—La rivière des Embarras (maintenant Zumbro river)—La rivière Blanche (aujourd'hui White river)—Montagne trempe-a-l'eau (de nos jours Trempeleau)—Bad axe river—Danger pour sa vie sur le Mississipi, le jour du Vendredi Saint, etc.,.. 12-16

CHAPITRE IV

A. D. 1845.—Voyage du Père Ravoux a travers les prairies jusqu'a l'embouchure de la rivière Vermillion qui se décharge dans le Missouri—Le premier jour, il voyage a cheval, de Mendota a Belle-Plaine, ou il passe la nuit sur la prairie ; le jour suivant, il arrive a la Traverse des Sioux ou il trouve un compagnon de voyage—Paul Royaume—Bon guide, bon chasseur, etc..... 17-22

CHAPITRE V.

1847.—Le Père Ravoux en compagnie d'une petite caravane traverse de nouveau les prairies et se rend au Fort Pierre sur le Missouri—Un conseil—Si vous avez a voyager sur les prairies, ayez une boussole et ne la perdez pas—Une insulte soufferte avec patience nous préserve de bien des maux—Danger d'un combat—Le Père Ravoux est bien reçu au camp des Sioux—Il leur annonce la parole de Deu..... 23-28

CHAPITRE VI.

Suite des événements durant le même voyage—Souffrances des voyageurs par la rareté de l'eau—Presque mourants de soif—Notre joie lorsque deux découvreurs de notre caravane, partis le jour auparavant, a deux heures après-midi, paraissent dans le lointain, vers les neuf heures du matin et nous donnent signe de leur bonne découverte—Au Fort Pierre, l'Agent, l'Interprète et

PAGE.

TOUS LES EMPLOYÉS DE LA COMPAGNIE, ME REÇURENT AVEC RESPECT ET BONTÉ—LES SIOUX ALORS TRÈS NOMBREUX AUX ENVIRONS DU FORT VIENNENT ME VOIR ET ÉCOUTENT LA PAROLE DE DIEU AVEC LA PLUS GRANDE ATTENTION—CE MÉMOIRE FUT ÉCRIT EN 1876 29-35

CHAPITRE VII.

MÉMOIRE DE QUELQUES ANECDOTES QUI DÉVOILENT LES RUSES, LES FOURBERIES ET LA PUISSANCE DE SATAN—(1) UN SIOUX BIEN INITIÉ DANS LES MYSTÈRES DES ESPRITS HONORÉS ET INVOQUÉS PAR SA NATION, EST PRESQUE TUÉ PAR CES ESPRITS SOUVENT MALVEILLANTS, D'APRÈS SON PROPRE AVEU. (2) SONGES MERVEILLEUX QUI FURENT ACCOMPLIS. LE PÈRE RAVOUX EST PRIÉ DE DIRE CE QU'IL EN PENSE—SA RÉPONSE. (3) UN PÈRE TUE SA FILLE POUR APAISER LE MANITOU, "ESPRIT FOURBE ET MENTEUR;" SON REPENTIR APRÈS SA CONVERSION AU CHRISTIANISME. (4) N. N. A APPRIS UNE FORMULE POUR GUÉRIR LES CHEVAUX; IL EN FAIT USAGE *de bonne foi* AVEC GRAND SUCCÈS PENDANT LONGTEMPS. SON INSTRUCTEUR J. L. VEUT L'INITIER DANS UNE SCIENCE, UNE FORMULE, UN SECRET BIEN PLUS MERVEILLEUX ENCORE, MAIS A CONDITION QU'IL RENONCERA A JÉSUS-CHRIST. CETTE CONDITION EST REJETÉE AVEC INDIGNATION —CURE BIEN EXTRAORDINAIRE D'UN CHEVAL PAR UN NOUVEAU MAGICIEN. (5) LES ESPRITS FRAPPEURS—EST-IL PERMIS DE LES CONSULTER? QUELQUES RÉFLEXIONS—PASSAGE IMPORTANT DE TERTULLIEN AUX PREMIERS MAGISTRATS DE L'EMPIRE ROMAIN SUR LE MÊME SUJET—UNE FAMILLE EFFRAYÉE PAR LES ESPRITS FRAPPEURS. ILS JETTENT LA TABLE *terrible* DANS LA RUE ET ILS NE LA CONSULTENT PLUS. DANS UNE AUTRE MAISON UN ÉTRANGER EST INVITÉ A CONSULTER LES ESPRITS, IL LE FAIT—SA CONSCIENCE EST TROUBLÉE, IL VA CONSULTER LE PÈRE RAVOUX, ETC. (6) CURIEUSES ET LONGUES CÉRÉMONIES ET PRIÈRES POUR GUÉRIR LES MALADES CHEZ LES SIOUX. (7) UNE VIEILLE SIOUSE—VIEILLE MAGICIENNE EST CONSULTÉE PAR QUELQUES PERSONNES DE BON SENS ET D'ÉDUCATION, SUR CE QUI SE PASSE A 600 OU 700 MILLES. SES ESPRITS LUI SERVAIENT DE BONS CORRESPONDANTS ET DE TÉLÉGRAPHE PAR LA VITESSE DES RÉPONSES 36-44

CHAPITRE VIII.

PAGE.

CROYANCE RELIGIEUSE DES SIOUX—ILS ADORENT ET INVOQUENT WAKANTANKA, *Le Grand Esprit;* ILS SONT POLYTHÉISTES ET ILS ADRESSENT LEURS PRIÈRES A UN GRAND NOMBRE D'ESPRITS OU DE DIVINITÉS; ILS LES VÉNÈRENT AVEC UN GRAND RESPECT ACCOMPAGNÉ D'UNE GRANDE CRAINTE. ILS LEUR DEMANDENT TOUTE SORTE DE FAVEURS—LA GUÉRISON DANS LEURS MALADIES, LA PRÉSERVATION DE TOUS LES MAUX DE LA VIE, ETC..... 45-50

CHAPITRE IX

CROYANCE DES SIOUX A UNE VIE FUTURE—AMOUR ET AFFECTION DES INDIENS POUR LEURS PARENTS ET AMIS DÉFUNTS—QUELQUES-UNS DÉSIRENT MOURIR IMMÉDIATEMENT APRÈS LEUR MORT, AFIN DE POUVOIR LES REJOINDRE AVANT QU'ILS NE SOIENT TROP LOIN—ILS PENSENT LES SOULAGER EN PORTANT A LEUR TOMBE DE LA NOURRITURE ET LES MEILLEURES CHOSES QU'ILS POSSÈDENT..... 51-56

CHAPITRE X.

HORRIBLES TORTURES QUE CERTAINS INDIENS S'INFLIGENT, AFIN DE SE RENDRE AGRÉABLES A LEURS DIEUX ET D'OBTENIR LEURS FAVEURS—LETTRE TRÈS INTÉRESSANTE DU GÉNÉRAL CURTIS, ETC. (A. D. 1866)..... 57-61

CHAPITRE XI.

EXTRAITS D'UNE LETTRE PASTORALE DE MGR PIERRE FLAVIEN TURGEON, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC (CANADA), CONCERNANT LES TABLES TOURNANTES. 62-67

CHAPITRE XII.

1848-1849. RAISONS QUI ENGAGÈRENT LE PÈRE RAVOUX À ÉCRIRE SIX CONFÉRENCES SUR LES SUJETS LES PLUS IMPORTANTS DE LA RELIGION ET LES PRINCIPAUX DEVOIRS DE L'HOMME—C'ÉTAIT AFIN DE RÉPONDRE À DIFFÉRENTES ATTAQUES DES ATHÉES, DES INFIDÈLES, DES PROTESTANTS ET DES MAUVAIS CATHOLIQUES; C'ÉTAIT AFIN DE CONVAINCRE TOUT HOMME RAISONNABLE, QU'IL FAUT ACTUELLEMENT TRAVAILLER À NOTRE SALUT ÉTERNEL—SUJETS: (1) DIEU; (2) LA RELIGION CHRÉTIENNE; (3) L'EGLISE CATHOLIQUE; (4) LA PENSÉE DE LA MORT, SOURCE DE LUMIÈRE; (5) LE DERNIER JUGEMENT ET L'ETER-

PAGE.

nité; (6) La Sainte Vierge, la Mère de Jésus, la Mère de Dieu, parce que Jésus est Dieu. Elle est le Refuge des Pécheurs—Sa Grandeur—Sa Puissance—Sa Bonté—De là, notre Dévotion à Marie..... 68-75

CHAPITRE XIII.

1844—Au printemps de 1844 le Père Galtier quitte le Minnesota et se rend à Keokuck, selon le désir de Mgr Loras. Depuis cette époque jusqu'à 1851, le Père Ravoux eut à desservir Mendota, St-Paul, etc. En 1849 et 1850, il écrivit plusieurs fois à Mgr Henni, évêque de Milwaukee, le priant avec instance d'envoyer un prêtre à St-Paul. Mgr Henni, incapable alors d'envoyer un missionnaire, lui fit espérer que bientôt il y aurait un évêque à St-Paul. Le 2 juillet 1851, Mgr Crétin, premier évêque de St-Paul, arriva parmi ses ouailles—Sa charité, son zèle, ses bonnes œuvres de toutes sortes, jusqu'à sa mort... 76-81

CHAPITRE XIV.

Mort de Mgr Crétin, février 22, 1857—Son zèle, sa patience dans les souffrances, son courage dans la pratique de toutes les vertus—Notre affliction, nos regrets que nous ne saurions décrire—Le Père Ravoux est nommé administrateur du diocèse, *sede vacante*—Ses peines, ses difficultés pour batir une église assez spacieuse pour la population catholique de St-Paul—Sa joie lorsque la Divine Providence eut envoyé à St-Paul Mgr T. L. Grace le second évêque du Diocèse..... 82-89

CHAPITRE XV

38 Indiens Sioux condamnés à mort, pendus à Mankato, Décembre 26, 1862—Lettre du Père Ravoux à Mgr Grace, Evêque de St-Paul, en date du 29 décembre, 1862. Elle fut écrite en Français et publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi* en France, A. D. 1863—Elle fut traduite aussi en Anglais et publiée à Dublin, Irlande, dans les *Annals of the Propagation of the Faith*—Elle parut aussi en Anglais dans le *Northwestern Chronicle* de

PAGE.

St-Paul, le 27 Juin, 1890—Elle fut publiée par le Révérend Père Conway, afin de corriger quelques erreurs; et aussi afin de montrer ce que la grace de Dieu avait opéré dans le cœur de 33 de ces pauvres Indiens avant leur mort—Dans le même chapitre—184 baptisés—presque tous enfants—Mort édifiante de deux Chefs Sioux, pendus au Fort Snelling en 1865, etc.*..... 90-101

CHAPITRE XVI.

Nous ajoutons à nos Mémoires et Réminiscences l'article suivant, afin de corriger quelques erreurs importantes, faites dans un discours prononcé à l'ouverture des séances de la Convention Générale de l'Education Nationale, dans la ville de St-Paul, A. D. 1890.†.. 102-105

CHPITRE XVII.

Extraits du discours prononcé le 1er Novembre, 1891, dans la Cathédrale de St-Paul, pour la *dédicace* de la première chapelle à St-Paul, A. D. 1841. Ce discours fut prêché dans la langue Anglaise, et il fut traduit en Français par M. T. Levasseur, rédacteur du *Canadien* de St-Paul, qui le publia quelques jours après..... 106-112

*La note en bas de la page 90 devrait être en bas de la page 102. Dans le sommaire du chapitre XV. page 90, il s'est glissé une erreur. Le sommaire ci-dessus est correct.

†D'après nos journaux le nombre des membres de la Convention rendus à St-Paul de toutes les parties des Etats-Unis s'élevait à douze mille.

Deuxième Partie.—CONFÉRENCES.

CHAPITRE I.

PAGE.

Dieu existe par lui-même—Dieu est le Créateur et le Conservateur de toutes choses—Dieu est notre père; sa bonté et sa miséricorde sont infinies—Nous devons le respecter et l'aimer au-dessus de toutes les créatures—L'athéisme est le plus grand de tous les crimes..... 113-121

CHAPITRE II.

Le Christianisme est l'œuvre de Dieu—Aucune puissance ne peut le détruire—Si nos actions sont conformes aux Préceptes de Jésus-Christ, elles nous procureront une gloire et un bonheur éternels dans le Ciel—Malheur à celui qui refuse d'obéir à ses Commandements!..... 122-135

CHAPITRE III.

L'Eglise Catholique est L'Eglise de Dieu, hors de laquelle personne ne peut être sauvé, à moins qu'il ne soit excusé par l'ignorance invincible de son erreur..... 136-149

CHAPITRE IV.

Grandeur, Puissance et Bonté de Marie—Elle est la Mère de Jésus—Elle est la Mère de Dieu, car Jésus est Dieu—De là, notre vénération et notre amour pour elle, qui est appelée par l'Eglise de Dieu la Reine du Ciel, le Refuge des Pécheurs. Ayons souvent recours à sa protection..... 150-162

CHAPITRE V.

PAGE.

Les Anges de Dieu sont très puissants—Dieu leur a commandé de veiller sur nous et de nous protéger—Ils sont nos amis et ils nous aiment—Ils sont nos frères; nous sommes les enfants du même père, destinés par la miséricorde de dieu à devenir leurs compagnons dans le Ciel—Nous devons donc les respecter, les aimer, les invoquer et être dociles à leur voix 163-175

CHPITRE VI.

Puissance et Malice des Esprits de Ténèbres envers nous, Pauvres Pécheurs—Comment résister à leurs tentations et les mettre en fuite 176-186

CHAPITRE VII.

Des ténèbres du tombeau s'élève une grande lumière pour tout homme raisonnable qui désire connaitre la vérité, et se laisser guider par elle, à quelque prix que ce soit; s'agirait-il de perdre la vie! 187-198

CHAPITRE VIII.

Après la dernière sentence du Souverain Juge de l'univers, l'homme, chacun de nous, ira dans la maison de son éternité—Le juste ira au ciel, le pécheur aux supplices éternels!.. 199-208

Troisième Partie.—MÉLANGES.

CHAPITRE I.

PAGE.

Discours de Fénelon, Archevêque de Cambrai, prononcé à l'occasion de la consécration de Joseph-Clément de Bavière, Prince-électeur de Cologne (A. D. 1707). Fénelon parle au Prince avec une liberté toute apostolique sur ses devoirs de Pasteur des ames..... 209-222

CHAPITRE II.

Avant la venue de Jésus-Carist sur la terre, presque toutes les nations marchaient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort....Jésus parait, et avec Lui paraissent la Lumière et la Vie....Jésus est le Fils de Dieu fait homme; il est le Sauveur du monde; il est la Lumière et la Vie du monde; il est l'Agneau de Dieu qui porte et efface les péchés du monde; il vient s'immoler pour nous, afin de nous racheter, de nous délivrer de nos péchés, de nous communiquer une nouvelle vie—une vie surnaturelle et divine; il vient nous montrer le chemin du Ciel et nous fournir les moyens d'y arriver, afin de nous faire participer à sa gloire éternelle....En retour pour tant de bienfaits, que demande-t-il de nous?—Nos cœurs!..... 223-232

CHAPITRE III.

Les Romans ruinent l'esprit et l'intelligence—Ils corrompent le cœur de ceux qui les lisent—Ils sont très dangereux pour les mœurs et causent la perdition de bien des ames.. 233-240

La note au bas de la page 223 devrait être aussi au bas de la page 233.

CHAPITRE IV.

PAGE.

Instruction sur la modestie par le Révd Père L. Galtier, qui, en 1841, batit la première chapelle dans St. Paul, et mourut à la Prairie Du Chien en 1866. La modestie est une vertu par laquelle nous réglons notre extérieur avec décence et décorum—Par elle tout doit être bien réglé dans notre extérieur—Nos yeux, notre langue, nos vêtements, nos manières, etc..... 241-246

CHAPITRE V.

*Extraits d'une lettre de Bossuet, Archevêque de Meaux, au Père Caffaro, Théatin. Bossuet lui fait ses plaintes d'une lettre qui avait été publiée sous son nom, en forme de Dissertation, sur la comédie; il lui montre tous les vices et les dangers du Théatre..... 247-252

CHAPITRE VI.

La femme décolletée dans la vie Moderne, par Elizabeth Stuart Phelps—Défense en faveur de la Modestie, par le "Pioneer Press" de St-Paul, 17 Aout, 1890..... 253-255

CHAPITRE VII.

Quelques Avis Importants..... 256-257

Ad Majorem Dei Gloriam.

REMINISCENCES ET MEMOIRES.

Chapitre Premier.

A. D. 1838.—L'Abbé Ravoux quitte la France pour les Etats-Unis d'Amérique—Sa première mission fut a la Prairie du Chien—Il y arriva en Janvier, 1840—En 1841 il fut envoyé parmi les Sioux—En 1841 et 1842 il visita la Traverse des Sioux, le Petit Rocher, le Lac qui Parle, le Lac Travers, etc.

Le Père Ravoux est né en France, le 11 janvier, 1815, à Langeac, petite ville d'Auvergne, à environ vingt milles du Puy, où il passa trois ans au Petit séminaire, et quatre ans au Grand séminaire.

Monseigneur Loras, évêque de Dubuque, après avoir été pasteur, pendant plusieurs années, de l'église Cathédrale de Mobile, dans l'Etat de l'Alabama, fut élu évêque pour le nouveau diocèse de Dubuque. Il fut consacré vers la fin de 1837; et avant d'avoir pu visiter Dubuque, il se rendit en France, afin de se procurer des missionnaires et quelques fonds pour son pauvre diocèse, dans lequel il n'y avait alors qu'un seul prêtre, le Révd et zélé Père Mazuchelli, O. S. D., dont le nom sera toujours vénéré dans les Etats de l'Iowa et du Wisconsin. Au commencement du printemps de l'année 1838, Mgr Loras visita le Grand séminaire du Puy et fit un discours très touchant aux séminaristes, afin d'en gagner quelques-uns et de les décider à le suivre en Amérique. Vivement ému par les paroles et les larmes de Mgr Loras, l'abbé Ravoux, alors sous-diacre, s'offrit pour les missions de son diocèse, et l'abbé

Comte qui était aussi sous-diacre suivit son exemple. Les deux jeunes abbés passèrent encore quelques jours au séminaire du Puy, et le Lundi après Pâques, 1838, ils partirent ensemble pour la ville de Lyon où ils rejoignirent Mgr Loras, qui s'était proposé de se rendre immédiatement dans son diocèse. Sa Grandeur changea de dessein, fit un voyage à Rome et nous laissa à Lyon dans un séminaire. Pendant cet intervalle d'environ trois mois, mon compagnon se croyant appelé à la vie religieuse entra chez les Pères Maristes, qui l'envoyèrent plus tard dans les missions de l'Océanie où il exerça le saint ministère avec zèle et succès durant bien des années.

En septembre 1838, nous dîmes adieu à la France, notre chère patrie, pour les missions des Etats-Unis d'Amérique. Après une navigation de quarante-cinq jours, nous arrivâmes à New-York. La traversée fut assez heureuse, mais nous eûmes à souffrir par la tempête, qui, pendant plusieurs jours, transportait notre vaisseau sur des montagnes d'eau et le faisait descendre rapidement dans des vallées profondes, qu'elle creusait dans la mer; un jour surtout je crus que le danger était imminent; on aurait dit presque, que notre vaisseau s'était précipité du haut d'une muraille très élevée, avec grand fracas, qu'il devait être endommagé et en danger de couler à fond.—Oh ! que ma prière était fervente alors, pensant à la mort, à Dieu, au jugement, à l'éternité!....

Mgr Loras était accompagné de son Vicaire-Général, le Père Crétin, du Révd P. Pélamourgues qui fut nommé évêque de St-Paul en 1858, (mais qui refusa la charge) de l'abbé Galtier qui donna le nom de St-Paul à notre ville, et de trois autres sous-diacres.

Après avoir passé quelques jours à New-York nous espérions pouvoir nous rendre sans délai à Dubuque, mais comme l'hiver s'approchait, Mgr Loras envoya ses quatre sous-diacres à Mount St-Mary pour quelques mois, spécialement afin d'y étudier la langue anglaise. Nous fûmes très bien reçus par Messieurs les directeurs du Collège et du Séminaire, et par les séminaristes qui nous traitèrent comme leurs frères. Grâces à Dieu, plusieurs d'entr'eux vivent encore, travaillent avec zèle et succès dans la vigne du Seigneur, et quelques-uns occupent les plus hauts rangs avec grande distinction!

Pendant l'été de 1839 nous nous rendîmes à Dubuque où nous fûmes ordonnés diacres par Mgr Loras le 1er novembre, et le 5 janvier 1840, nous fûmes revêtus de la dignité sacerdotale.

Quelques jours après son ordination, le Père Ravoux fut envoyé à La Prairie du Chien, où il exerça le saint ministère jusqu'en septembre 1841. C'est alors qu'il reçut la charge de visiter les Sioux qui occupaient la partie nord du diocèse de Dubuque, et de voir s'il était possible d'établir une mission permanente parmi eux. Il quitte la Prairie du Chien pour le haut du Mississipi, passe quelques jours près du Fort Snelling avec son ami le Père Galtier, où il reçoit et accepte avec gratitude l'invitation de se rendre en canot à la Traverse des Sioux qu'il atteint après quatre ou cinq jours de navigation sur la rivière St-Pierre. Là il devint l'hôte de M. Provençal, vieillard respectable qui faisait le commerce avec les Indiens depuis quarante-cinq ans. Pendant son séjour avec lui, il enseigna le cathéchisme à ses enfants, il les prépara à la réception des sacrements de l'église et s'appliqua à l'étude de la langue siouse, bien convaincu que tant qu'il ne pourrait instruire les Indiens par lui-même et sans interprète, il ne pourrait espérer un grand succès. Cependant lorsque les circonstances se présentaient, il se faisait un devoir de leur annoncer la parole de Dieu par interprète. Le jour de Noël il baptisa trois enfants et deux adultes, il en avait baptisé cinq quelques jours auparavant. Le 26 décembre 1841, il s'éloigne de la Traverse des Sioux et deux jours après il arrive au Petit Rocher sur la rivière St-Pierre, maintenant appelée rivière Minnesota; il est accueilli avec bonté par M. Laframboise qui trafiquait avec les Indiens des environs, et qui lui donna l'hospitalité, dans sa petite maison, pendant quatre semaines.

Vers la fin de janvier 1842, en compagnie de quelques métis et de Canadiens-Français, il part pour le Lac qui parle. Avant d'atteindre leur destination, ils eurent à camper quatre ou cinq nuits sur la neige par un froid très rigoureux. Nous avions un bon feu, mais le vent était violent ; mes compagnons de voyage pouvaient dormir paisiblement, tandis que je trouvais les nuits bien longues. Le second jour de février 1842, jour de la Fête de la Purification de la Ste-Vierge, qui

fut très beau, nous arrivâmes au Poste Indien et je fus heureux de faire connaissance avec M. Rinville, avec sa nombreuse famille et quelques Canadiens-Français attachés au service de M. Rinville. Je passai avec eux de deux à trois mois, remplissant les mêmes devoirs qu'au Petit Rocher et à la Traverse des Sioux, avant que je retournasse à Mendota, afin d'y passer l'été avec mon ami le Père Galtier.

Durant cette saison, le Père Galtier visita les catholiques du Lac Pepin et ceux qui étaient dans le haut de la rivière des Sauteux. Le Père Ravoux prit soin des missions de Mendota et de St-Paul jusqu'à son retour. Il enseigna aussi le catéchisme aux familles Frenière qui demeurèrent campées près de la petite église de Mendota plus de deux mois avant leur retour au Lac Travers. Sur leur invitation, il partit avec eux, pensant trouver les Sioux en très grand nombre, qui auraient été heureux de le voir et d'entendre la bonne nouvelle de l'évangile, comme on le lui avait fait espérer. Vaine attente! lorsque nous arrivâmes au Lac Travers, ils étaient déjà partis pour leur chasse d'hiver, à l'exception de quatre ou cinq familles. Je passai une quinzaine de jours avec eux, je baptisai plusieurs membres des familles Frenière, et une occasion s'étant offerte de m'en retourner à Mendota, j'en profitai.

Quelques jours après son arrivée à Mendota, les MM. J.-B. Faribault, Olivier et David Faribault prièrent avec instance le Père Ravoux d'établir une mission permanente à la Petite Prairie (maintenant Chaska). M. J.-B. Faribault y tenait un magasin pour son trafic avec les Sioux ; ses deux fils Olivier et David y résidaient aussi avec leurs familles et quelques autres personnes. Je me rendis à leurs désirs, et tout le temps que je fus avec eux, ils se montrèrent très bons à mon égard. Connaissant très bien la langue siouse, ils me furent très utiles comme interprètes avec les Sioux, et surtout pour traduire dans la langue siouse un petit catéchisme, les prières ordinaires de chaque jour, quelques instructions et quelques cantiques.

Au printemps de 1843 il visita Mgr Loras et passa quelques jours à Dubuque où il reçut quelque encouragement spirituel et pécuniaire ; et de là il se rendit à la Prairie du Chien

où, durant un séjour de deux mois, il imprima en langue siouse avec une petite presse appartenant au Révd Père Crétin V. G., un petit catéchisme, des prières, des cantiques, etc., pour le succès de sa mission. Dans les mois de janvier, février et mars, 1844, il baptisa vingt-trois Indiens ou métis. Malheureusement pour cette nouvelle mission, le Père Galtier fut transféré de Mendota à Kéokuck au printemps de la même année, et le Père Ravoux eut à le remplacer jusqu'à l'arrivée d'un autre prêtre de Dubuque. Mgr Loras avait promis d'en envoyer un sous peu de temps, promesse qu'il renouvela plusieurs fois, mais qu'il ne put accomplir. Ainsi, le Père Ravoux fut chargé des missions de Mendota, de St-Paul, du Lac Pepin, du Lac Ste-Croix, jusqu'au 2 de juillet, 1851, jour si longtemps désiré qui vit paraître dans notre petite ville le premier évêque de St-Paul, accompagné de quelques jeunes missionnaires.

Deo Gratias !

Chapitre II.

1842.—Un grand combat entre les Sauteux et les Sioux au village du Petit Corbeau, connu maintenant sous le nom de Kaposia et West St-Paul et sur l'autre coté du fleuve Mississipi. Le Père Ravoux se rend immédiateeent a Kaposia ou son devoir sacerdotal l'appelle—Ce qu'il voit ; ce qu'il entend—Larmes, cris, lamentations, etc.—Danger pour le petit nombre de familles blanches et métisses qui vivent vis-a-vis Kaposia, sur la rive gauche du mississipi et a St-Paul. Elles se réfugient sur l'ile que traverse le pont de la rue Wabasha, afin de sauver leur vie. A la faveur de la nuit un messager est envoyé au Fort Snelling et aussitôt des soldats sont expédiés sur une barge pour les secourir et rétablir la paix—En septembre, 1842, il fait un voyage au Lac qui Parle avec les familles Frenière—Pluies trop fréquentes ; elles nous retardent dans notre voyage—Préparatifs pour un combat avec les Sauteux au Lac Travers, etc.—Préparation a la mort en cas d'événements infortunés.

En 1842 pendant l'été, me tenant debout au pied de la côte, près de la Petite Chapelle de Mendota, j'aperçois tout-à-coup des Sioux armés de leurs fusils et courant à toutes jambes——*Toki da?* "Où vas-tu?" dis-je à l'un d'eux qui non-seulement courait très vite, mais sautait comme un chevreuil. *Raraton Dakota ktepi.* (*Raraton* les Sauteux, *Dakota* les Sioux, *ktepi* tuent ;) "Les Sauteux tuent les Sioux," me répond-il, et il continue sa course.

Peu après on m'apprend qu'un grand nombre de guerriers Sauteux étaient venus près du village du Petit Corbeau, qu'ils avaient tué quelques Sioux et que le combat continuait en-

core. J'apprends de plus que tous les Indiens du village sont en danger d'être massacrés parcequ'ils étaient presque tous ivres ou sous l'influence de la liqueur. Sans délai néanmoins des messagers étaient partis à la course pour le village du Chien Noir et d'autres villages sioux, situés le long de la rivière St-Pierre, annonçant partout le triste état des choses à Kaposia. De pareilles nouvelles électrisent les Sioux ; ils courent de toutes parts aux combats pour repousser l'ennemi ou mourir avec leurs frères et leurs amis.

Un noble sentiment les animait——sentiment implanté par la main de Dieu dans le cœur de l'homme, et qui le porte à se sacrifier pour ceux de sa famille et de sa nation, et qui ne s'éteindra jamais, si ce n'est, peut-être, dans le cœur de la brute qui dit : "Il n'y a point de Dieu !"

La condition des pauvres Indiens de Kaposia m'attrista beaucoup et me rappela mes obligations sacerdotales. "Au village du Petit Corbeau, il y a peut-être des hommes, des femmes et des enfants qui se meurent et qui ne sont pas baptisés ; il me faut y aller, me dis-je, quand même je ne baptiserais qu'un enfant avant sa mort, ma peine serait bien récompensée."

Je n'avais pas de cheval, mais je pouvais alors faire sept ou huit milles sans fatigue. Je m'informe du chemin conduisant au village Indien et je pars. Après avoir marché la distance d'un mille, deux chemins s'offrent à moi ; je choisis le mauvais, je descends la côte et me dirige vers St-Paul, le long du Mississippi, mais voyant ensuite mon erreur, je reviens sur mes pas afin de prendre le bon chemin.

Le soleil se couchait lorsque j'arrive au village, où j'entends de toutes parts des cris et des lamentations qui me remplissent le cœur de tristesse et de pitié. On y pleurait des parents et des amis qui venaient de mourir dans le combat, d'autres blessés, et plusieurs en danger de mort. Quel triste spectacle ! quelles touchantes expressions de cœurs plongés dans l'amertume ! "Mon fils est mort !" ..... "Mon frère est mort !" ..... Expressions du cœur humain qui sont les mêmes parmi toutes les nations de la terre, et qu'ils ne cessaient de répéter en versant des larmes. Kaposia était alors comme Rama après le massacre des enfants, ordonné par Hé-

rode et exécuté par ses cruels soldats : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos et noluit consolari quia non sunt.* Math. II., 18—Jérémie XXXI., 15.

Je visite les blessés, mais encore incapable de bien expliquer les vérités douces et consolantes du Christianisme dans leur langage, un interprète m'était nécessaire, je traverse en canot le Mississipi et je trouve un métis sioux capable de me rendre ce service, puis à l'instant je retourne au village. J'instruis les blessés sur les principaux points de notre sainte religion autant que les circonstances me le permettent, et deux qui avaient été dangereusement blessés reçoivent la grâce du sacrement de baptême. L'un qui avait reçu la balle dans le haut de la jambe mourut quelques jours après, tandis que l'autre dont une balle avait traversé le corps, vécut bien des années. Je me rappelle encore que pour nettoyer sa blessure ils lui passaient à travers du corps une petite baguette qu'ils tiraient en avant et en arrière et faisaient ainsi sortir des matières qui auraient causé sa mort.——Je reviens à mon interprète. Vers les dix heures et demie du soir, il désire traverser le fleuve afin de retourner chez lui, et il m'invite, il me presse de le suivre en me disant qu'il y aurait du danger pour moi si je passais la nuit au village. Je ne puis me résoudre à ses désirs, dans la crainte de laisser quelqu'un mourir sans les sacrements par ma faute. Il partit et je passai la nuit à Kaposia au milieu des gémissements, des pleurs, des cris et des lamentations.

Le matin, avant mon départ du village, je fus témoin d'une scène horrible ; je vis les Indiens mutilant le corps d'un guerrier sauteux et aussitôt je me retirai.... Plus tard ayant traversé le fleuve, je vis sur son lit une femme siouse qui avait été tuée dans le jardin de son mari, F. Gamelle. Un sauteux lui avait enlevé une partie de la chevelure et l'avait emportée comme un trophée de gloire.

Le Petit Corbeau, le chef du village, avait perdu trois fils, et un quatrième, blessé dans le combat, était en danger de mort. Il devint furieux contre les quelques familles qui vivaient vis-à-vis Kaposia sur la rive gauche du Mississipi. Il se plaignait amèrement de ce qu'elles n'avaient pas infor-

mé les Sioux de l'arrivée des guerriers Sauteux et prévenu un pareil désastre. Il se trompait sûrement, mais exaspéré par tant de maux irréparables et sous cette fausse impression, il ordonne le massacre de ces familles pour le jour suivant, au matin. C'est ainsi que le fait m'a été rapporté. Le fait, vrai ou non, avait épouvanté toutes ces familles ; à l'exception d'une seule, elles prirent la fuite et vinrent se réfugier dans l'île que traverse le pont de la rue Wabasha, afin de sauver leur vie. Quelques autres familles qui étaient établies à St-Paul se réfugièrent aussi dans le même lieu. A la faveur de la nuit, Isaac Labissonnière se rend au Fort Snelling pour demander du secours. Des soldats sont immédiatement expédiés sur une barge et leur présence rétablit la confiance et la paix.

De Mendota je visitai plusieurs fois le village du Petit Corbeau avant de partir avec les familles Frenière pour le Lac Travers, où je passai quelques jours pendant l'automne de 1842, comme je l'ai déjà mentionné.

Encouragés probablement par leur succès près du village du Petit Corbeau, des Sauteux vinrent au Lac Travers pendant que j'y étais, dans l'espoir, sans doute, de tuer quelques Sioux et d'emporter leurs chevelures. Ils nous causèrent bien des ennuis pendant deux ou trois jours. Les Sioux instruits de leur approche avaient à veiller jour et nuit afin de prévenir toute attaque par surprise, et ils étaient en petit nombre pour se défendre contre des ennemis peut-être très nombreux. Notre position ne saurait être comprise sans quelque explication. Les familles Frenière avaient construit sur le bord du Lac une maison de bois qui leur servait de magasin et de résidence. Quatre ou cinq familles siouses avaient leurs tipis (loges) à deux ou trois cents pieds plus loin. Ma tente élevée près d'un ravin et sur le bord d'un petit ruisseau était entourée de petits arbres et de broussailles, et à la distance d'environ six cents verges du Lac. Hippolyte Martin, qui demeure maintenant à deux milles de Mendota, alors au service des familles Frenière, passa la nuit dans ma tente.

Un jour on raconte que plus haut que ma tente, dans le même ravin, vers la colline, on avait cru voir et entendre quelque espion qui était venu avec des intentions hostiles, et

que peut-être un grand nombre de guerriers sauteux pouvaient paraître soudainement et massacrer les quelques familles qui étaient sur le bord du Lac. Avant la nuit j'allume un bon feu devant ma tente et je passe mon temps à lire. J'entends tout à coup du bruit, il me semble que quelques hommes s'avancent vers moi avec grande précaution, et qu'ils craignent d'être aperçus. Ils s'arrêtent à la distance d'une cinquantaine de pas de ma tente, sur le bord du ruisseau qu'ils ne traversent pas, et se cachent dans les broussailles ; mais le craquement des feuilles sèches fut tel que je compris qu'ils se tenaient debout appuyés sur leurs fusils. Je tisonne mon feu, je mets mon crucifix sur ma poitrine afin qu'ils le voient. Maintenant, me dis-je, s'ils font feu sur moi, ils sauront que je ne suis pas un Sioux, mais une Robe-Noire. Je reprends mon livre et continue ma lecture. Peu après Hippolyte Martin, venant du côté opposé, sort des broussailles et me dit en riant qu'à la maison où il avait passé la soirée on avait dit qu'il me trouverait prisonnier. Eh bien ! lui répondis-je, il est certain que nous avons des Sauteux tout près de nous, sur l'autre bord du ruisseau, sans doute ils attaqueront et massacreront les quelques familles siouses qui sont sur les bords du Lac, à moins qu'elles ne soient averties du danger. Restez ici quelques minutes, lui dis-je, afin d'écarter tout soupçon et retournez à la maison. Dès que vous serez assez éloigné pour n'être plus aperçu des Sauteux, courez aussi vite que possible, et donnez l'alarme. Il suivit mon conseil et peu après, je traverse les broussailles en marchant assez lentement, mais arrivé sur la prairie, je cours jusqu'à la maison où je vois tous les hommes chargeant leurs fusils pour le combat. Les quelques familles siouses qui étaient sur le bord du Lac ayant été aussi informées du danger en firent tout autant.

On veilla pendant toute la nuit, mais pas de combat, l'ennemi se tint à l'écart. De bon matin un Sioux s'approche de moi et me dit en souriant : "Robe Noire, tu nous as joué un tour."—"Pas du tout, lui répondis-je ; si tu vas un peu plus loin que ma tente, tu verras sur la terre l'empreinte des pieds des Sauteux." Quelques Sioux se rendirent alors au lieu indiqué, et ils revinrent convaincus que je leur avais dit la vérité.

Dès ce moment, ils se préparent contre les attaques de leurs ennemis, ils creusent la terre dans une circonférence d'environ vingt-cinq pieds, et à cinq pieds de profondeur. Cet ouvrage terminé, ils plantent des arbrisseaux tout autour afin de se cacher tandis qu'ils feraient feu sur l'ennemi qui viendrait les attaquer. Deux jours se passent et les Sauteux ne paraissent pas, le troisième jour, étant sur la prairie, je m'aperçois que quelqu'un s'approche du côté du bois et que ce doit être certainement quelque espion Sauteux, je cours à la maison des familles Frenière afin de les avertir, et par eux les Sioux.

On se prépare aussitôt en toute hâte à se défendre contre les Sauteux qui, peut-être, sont aussi nombreux qu'ils l'étaient lorsqu'ils attaquèrent, quelques mois auparavant, les Sioux au village du Petit Corbeau. Les familles Frenière, H. Martin et moi nous nous enfermons dans la maison de bois. On barricade la porte, on met des ballots de couvertures de laine pour arrêter les balles, et on perce quelques trous entre les pièces de bois pour tirer sur les ennemis. Hippolyte Martin se tenait près de la porte, armé d'une hache, plein de confiance qu'au moins deux ou trois Sauteux tomberont sous ses coups avant qu'ils puissent pénétrer dans la maison, si même ils réussissaient à briser la porte. M. François Frenière, vieillard septuagénaire, et maître de la maison ordonne de ne pas ouvrir la porte tant que le combat durerait et que les Sauteux ne seraient pas encore partis. Mais à peine le feu commence-t-il, et quelques coups de fusils ont-ils été entendus, que le brave homme, incapable de se contenir, jette de côté les ballots de couvertures et ouvre la porte, craignant pour la vie de quelques-uns de sa famille qui sont au dehors. Heureusement pour nous que nos adversaires, en très petit nombre, s'enfuirent dans les bois et ne parurent plus.

Depuis mon arrivée au Lac Travers j'avais baptisé six enfants et quatre adultes; les nouveaux chrétiens et tous ceux qui étaient dans la maison, nous nous unîmes ensemble dans la prière vers *Celui* qui seul peut nous secourir en tout temps, en tout lieu et surtout aux portes de la mort. Oh! que nous sommes pieux et fervents en temps de danger! L'Athée lui-même, selon Ciceron, l'orateur Romain, tourne alors ses regards vers le ciel et s'écrie: "O Dieu, sauve-moi!

Chapitre III.

A. D. 1843.—Le Père Ravoux part de Mendota pour Dubuque, en compagnie du courrier qui porte la Malle sur son dos—Stations principales—Point Douglas—Red Wing—Le Lac Pepin—Wabasha—La rivière des embarras (maintenant Zumbro river)—La rivière Blanche (aujourd'hui White river)—Montagne trempe-a-l'eau (de nos jours Trempeleau)—Bad axe river—Danger pour sa vie sur le Mississipi, le jour du Vendredi Saint, etc.

Le 3 avril, 1843, je laisse Mendota pour Dubuque, mon compagnon de voyage fut le courrier qui portait alors la malle sur son dos. Nous ne fîmes que quelques milles le premier jour, et le jour suivant nous atteignîmes Point Douglas où nous passâmes la nuit. Le cinq du mois, de grand matin, nous continuons notre voyage sur le Mississipi encore couvert par la glace, et juste à midi nous arrivons à Red Wing, où nous prîmes notre dîner avec bon appétit, après avoir fait à pied vingt-sept ou vingt-huit milles. Le repas terminé, nous reprenons notre chemin sur le fleuve, nous avançons la distance d'un mille et nous sommes forcés de retourner à Red Wing, car le temps étant très beau, l'eau coulait en grande quantité sur la glace, impossible pour nous d'aller plus loin. Nous continuons notre voyage par terre, le chemin était très mauvais, néanmoins après avoir marché jusqu'à la nuit, nous arrivâmes à une maison sur le Lac Pepin à la distance d'environ quinze milles. nous étions bien fatigués. Le jour suivant nous arrivâmes à Wabasha, où résidaient quelques familles catholiques que je connaissais. Je ne fis que les voir en passant, je ne pouvais laisser mon compagnon de voyage

qui n'aurait pu m'attendre, car le postillon qui porte la malle est obligé de continuer sa route, sans s'arrêter, à moins d'impossibilité.

Le 8 avril, avant notre départ de Wabasha, on nous informe qu'il n'y aurait aucune difficulté pour nous à traverser la rivière des Embarras, que nous trouverions quelques familles siouses qui nous traverseraient de l'autre côté, ou du moins un canot sur le rivage ; mais il n'en fut pas ainsi ; pas de familles, pas de canot, et la rivière étant très haute, il nous fut impossible de la traverser. Mon compagnon de voyage me dit alors : "Père, il faut que je retourne à Wabasha pour un canot ; voulez-vous venir avec moi ou préférez-vous rester ici ? Je vais vous faire un bon feu ; je pense pouvoir revenir cet après-midi ou demain matin."—"Eh bien ! dis-je, je crois que c'est mieux pour moi d'attendre ici, je réciterai mon office et je prendrai soin de notre petit bagage." Il me fait un bon feu, me quitte et ne revint que dans l'après-midi du jour suivant.

Quoique seul, le temps s'était écoulé assez vite. J'avais devant moi deux belles rivières, un ciel serein, un bon feu et rien qui put me troubler. C'est alors que la voix de la nature se fait entendre à l'esprit et au cœur. "Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament l'ouvrage de ses mains." (*Ps. XVIII.*) "Où irai-je pour me dérober à votre esprit? Où fuirai-je pour me cacher à votre visage?" (*Ps. CXXXVIII.*) "Je suis l'ouvrage de vos mains, donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne vos commandements." (*Ps. CXVIII.*) "Et je garderai vos préceptes," car c'est vous, ô Seigneur qui avez dit :—"Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole; et mon père l'aimera, et nous ferons notre demeure en lui." (*St-Jean, XIV. 23.*) Oh ! que ces pensées sont douces et délicieuses à l'âme du chrétien qui en nourrit son esprit dans le silence de la solitude ! Oh ! que l'office divin est beau et puissant à émouvoir l'âme d'un missionnaire catholique, surtout lorsque dans la matinée, chaque jour, il récite le cantique sublime et touchant des trois enfants d'Israël dans la fournaise : *Benedicite omnia opera Domini, Domino* etc. "Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles," etc. (*Daniel III. 57.*)

Le 9 avril, vers les deux heures du soir, j'aperçois mon compagnon de voyage qui descend le Mississipi dans un canot. Dès qu'il est arrivé, la malle et notre petit bagage sont jetés dans le canot et nous partons avec l'espérance d'avancer rapidement sur le fleuve sans obstacle. Mais il n'en fut pas ainsi. A peine avons-nous fait quelques milles que les glaçons nous ferment le passage et nous font prisonniers ! Ce ne fut pas sans beaucoup de travail que nous pûmes atteindre une petite île où nous passâmes la nuit sans feu. De grand matin nous traversons sur la glace jusqu'au bord du fleuve du côté de l'Iowa. Nous continuons notre voyage par terre, et, avant déjeuner nous avons à traverser le Miniska (en français, la rivière Blanche.) Nous avions l'eau jusqu'à la ceinture, et l'eau était froide. Au milieu de la ville de Winona qui a maintenant vingt mille habitants, (A. D. 1891.) il n'y avait alors que quelques planches pour servir d'abri ou de gîte aux deux courriers de la Prairie du Chien et du Fort Snelling qui avaient ordre de se rencontrer dans ce lieu et d'échanger les malles. Arrivés au lieu mentionné, nous attendîmes quelque temps et le courrier ne parut pas. Alors le courrier du Fort Snelling se décida de se rendre à la montagne Trempe-à-l'eau où il espérait trouver le courrier de la Prairie du Chien.

Arrivés sur le bord du fleuve, non loin de la montagne Trempe-à-l'eau, il nous est impossible de le traverser. La gelée de la nuit vint à notre secours, et le matin la glace était assez ferme pour nous permettre de nous rendre à Trempe-à-l'eau. Deux ou trois familles vivaient alors dans cette localité. Les malles furent échangées, mais aucun moyen pour nous de voyager pendant deux jours, par terre ou par eau. Le 14 avril, jour du Vendredi Saint, la glace avait disparu, et nous étions heureux d'entrer, dès le matin, dans un canot afin de nous rendre à la Prairie du Chien pour le jour de Pâques. A peine avons-nous fait trois ou quatre milles que nous nous trouvons enfermés au milieu de glaçons qui s'amoncelant en grande quantité nous mettaient en grand danger. L'eau montait rapidement, et nous voyant incapables de nous ouvrir un passage pour aller à terre, nous eûmes recours à Dieu le priant de nous secourir. C'était pendant le carême, temps de prière et de pénitence, c'était le Vendredi

Saint, jour spécialement consacré à la méditation de la Passion de Jésus-Christ. Ces pensées vinrent à mon esprit, je les communiquai à mon compagnon et lui parlai de la résignation de Jésus à la volonté de son Père ; résignation si bien décrite par St-Paul lorsqu'il dit : "Il s'humilia et se rendit obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père." (*Phil. II. 8. 9. 10.*)

Quel bel exemple d'une résignation parfaite à la volonté de Dieu ! Mais aussi quelle récompense en sera éternellement le prix dans le ciel ! Quel encouragement pour tous ceux qui souffrent avec patience en union avec Jésus souffrant et crucifié! Pensées bien consolantes pour le missionnaire qui est en danger de se voir enseveli sous les flots, ou écrasé sous des monceaux de glace !

Dans notre détresse nous eûmes aussi recours à Marie la Mère des affligés—et gloire à Dieu et à Marie notre protectrice ! Immédiatement après notre prière, *la récitation du chapelet*, s'ouvre devant nous un passage, juste assez large, permettant à notre canot d'atteindre le rivage sans difficulté. Nous passâmes le restant du jour et la nuit tout entière, sans feu, sur la rive droite du fleuve. Le temps me parut long ; mais le samedi matin, voyant le Mississipi libre de glace, nous rentrons dans notre canot, et vers les huit heures du matin nous arrivons au poste de trafic de M. Labatte, où nous eûmes notre déjeuner. Après notre repas, nous voilà encore en route, à pied, jusqu'après le coucher du soleil, et nous sommes heureux d'arriver avant la nuit au confluent du Mississipi et de Bad Axe river, où nous prîmes notre souper et quelques instants de repos. Là, nous eûmes la bonne fortune de trouver à emprunter un canot en écorce et nous partîmes pleins d'espérance. Le fleuve était haut, le courant très fort nous emportait avec rapidité ; cela me réjouissait dans l'attente de pouvoir célébrer le St-Sacrifice, le jour de Pâques. Mais bientôt surgissent des difficultés et des craintes assez sérieuses. Mon compagnon qui guidait le canot, oppressé par le sommeil,

le faisait tellement balancer que je craignis qu'il ne le fit verser ou briser contre quelques troncs d'arbres qui flottaient sur le fleuve. "Xavier, lui dis-je, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui fait ainsi balancer le canot ? —Je m'endors.—Débarquons afin d'éviter tout accident.—Oh! Père, allons un peu plus loin, demain c'est le jour de Pâques." Nous continuons d'avancer pendant quelques minutes ; mais voyant le danger devenir de plus en plus imminent, je le supplie de s'arrêter et il m'obéit. Nous abordons sur une petite île où nous prenons un repos d'environ deux heures ; et nous sentant un peu fortifiés nous nous embarquons de nouveau et continuons notre voyage jusqu'à la Prairie du Chien où nous arrivâmes après une navigation de plusieurs heures. La première messe venait de terminer, et le peuple sortait alors de l'église. Sur la demande du Père Crétin, je chantai la Grand'messe.

Le jour suivant, accompagné d'un Indien, je pars en canot pour Dubuque, où nous pensions arriver le même jour, mais le vent qui était contraire et très fort, nous obligea de passer la nuit sur les bords du fleuve. Le lendemain matin j'eus le plaisir de me voir accueilli avec joie par Mgr Loras et d'autres amis.

DEO GRATIAS !

Chapitre IV.

A. D. 1845.—Voyage du Père Ravoux a travers les prairies jusqu'a l'embouchure de la rivière Vermillion qui se décharge dans le Missouri—Le premier jour, il voyage a cheval, de Mendota a Belle-Plaine, ou il passe la nuit sur la prairie ; le jour suivant, il arrive a la Traverse des Sioux ou il trouve un compagnon de voyage—Paul Royaume—Bon guide, bon chasseur, etc.

Ayant été informé que plusieurs familles catholiques vivaient sur les bords du Missouri, près de l'embouchure de la rivière Vermillion, le 7 ou le 8 d'août 1845, après m'être placé sous la protection du ciel en récitant l'Itinéraire du Bréviaire, je monte à cheval et je pars pour la Traverse des Sioux, où je devais prendre un guide pour ce grand voyage. Je n'eus aucune difficulté à traverser la rivière Crédit et les marécages qui l'entouraient. Deux ans auparavant, mon cheval, ou plutôt celui de M. Olivier Faribault, (un bel animal qui valait 250 ou 300 dollars, et qu'il m'avait prêté avec hésitation dans la crainte de quelque accident en traversant ces marécages) ce beau cheval s'enfonça et s'embourba tellement dans un marais près de la rivière, que, malgré tous mes efforts pour l'aider à en sortir, j'avais presque perdu toute espérance. Grâce à Dieu, il se dégagea enfin de son bourbier ; et de nouveau à cheval, je me rendis le cœur content à Mendota. Une autre fois, après la fonte des neiges, dans le printemps, cette rivière étant très haute, j'eus à la traverser trois fois à la nage dans l'espace d'un quart d'heure. Comme la rivière était très haute et rapide comme un torrent, il aurait été imprudent d'essayer de la traverser à cheval. Je fais donc traverser d'abord

mon cheval et, quelques instants après, je traverse à la nage. Mais dès que cet animal indocile vit que j'allais le saisir, il traversa de nouveau la rivière, et j'eus à le suivre afin de le faire passer sur l'autre bord, et à traverser la rivière une troisième fois à la nage.

Le premier jour, je me rendis à Belle Plaine où je passai la nuit, et le lendemain j'arrivai à la Traverse des Sioux, où je baptisai un enfant de M. J. Provençal. Là, j'eus la bonne fortune de rencontrer un jeune homme qui avait voyagé plusieurs années dans les prairies de l'Ouest et sur les bords du Missouri, Il s'engagea, moyennant une petite rétribution, à me conduire à l'embouchure du Vermillion et à me reconduire à Mendota. S'il vit encore, que Dieu le bénisse ! S'il n'est plus en ce monde, que son âme repose en paix ! Paul Royaume était son nom.

Nous nous dirigeâmes vers le Petit Rocher (Little Rock) tout près du lieu où plus tard fut bâti Fort Ridgely. Là, nous achetâmes des provisions et une charrette; nous traversâmes la rivière St-Pierre, et nous continuâmes notre route vers l'Ouest, le long des petites rivières Sleepy Eye et Cottonwood ; de là au rocher de la belle pierre rouge, dont les Indiens se servent et se servaient alors pour faire leurs pipes et calumets pour leur usage et pour vendre aux étrangers. Le nom de cette localité est aujourd'hni Pipe Stone quarry. Quelques milles plus loin, du haut d'un côteau, nous vîmes tout à coup, à une petite distance devant nous, un joli petit troupeau de bisons (en anglais, buffaloes) qui broutaient en paix sur une charmante prairie couverte de gazon ; ils paraissaient jouir de leur bonheur dans toute l'étendue de leur instinct. Dans le désert, loin de toute habitation, un pareil tableau fait impression à l'esprit et élève l'âme vers Dieu son Créateur, le Conservateur et le Bienfaiteur non seulement de l'homme raisonnable, mais encore de toutes ses créatures. "Le Seigneur est bon envers tous," dit David, "et sa commisération s'étend sur toutes ses œuvres..... Tous ont les yeux tournés vers vous, Seigneur, et vous leur donnez la nourriture dans le temps convenable. Vous ouvrez votre main et vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté." (*Ps. CXLIV.*) Quel est celui qui, réfléchissant sur ces paroles tou-

chantes du prophète, refuserait de suivre son exemple et de s'écrier : "Ma bouche publiera les louanges du Seigneur ; ô que toute créature le bénisse toujours; oui, toujours, toujours!"

A la vue de ces bisons, Paul est content et veut se préparer à en tuer un, afin d'avoir de la viande fraîche à manger et de faire un bon repas, et aussi d'en prendre quelques morceaux pour le voyage. Il me consulte: c'était un jour de dimanche, nous avions encore quelques provisions, je pensais que c'était mieux de continuer notre voyage dans l'espérance de voir encore bien des bisons sur la prairie, le jour suivant. Il se rend à mes désirs. Le lundi nous voyageons presque toute la matinée, mais les bisons ne paraissent pas ; vers onze heures cependant un s'offre à notre vue, il était à la distance d'environ deux cents verges. Paul prend son fusil, fait feu, et l'animal tombe sur le lieu même. Nous étions près des chutes de la rivière des Sioux, où nous fîmes un petit festin.

Nous étions encore à une distance de soixante à soixante-cinq milles du lieu de notre destination. Arrivé à Vermillion, j'y trouvai quatre ou cinq familles ; je baptisai cinq enfants, je donnai quelques instructions aux familles avec lesquelles je passai quelques jours et nous revenons à Mendota par une autre direction. La distance que nous avions à parcourir n'était pas moins de 350 milles, et nous eûmes à passer à travers bien des marais, des ravins, des rivières et des bois, mais aussi des prairies immenses et très belles. Quelques jours après notre départ nous eûmes à camper et à passer la nuit dans un lieu où nous vîmes des milliers de bisons. Les chiens ou loups de prairies qui les suivaient en grand nombre troublèrent beaucoup notre repos nocturne par leurs aboiements continuels.

A notre départ de Vermillion, M. Henri Angé, un métis bien connu et estimé des Indiens du Missouri, nous accompagna à la distance de vingt milles jusqu'à un camp Sioux qui était à l'est de Vermillion. Ils parurent contents de me voir et j'étais heureux d'être avec eux, afin de pouvoir leur annoncer les vérités du Christianisme. Peu de temps après notre arrivée parmi eux, nous sommes invités à un repas que nous honorons d'un bon appétit, comme le font ordinairement les voyageurs sur la prairie. A peine étions-nous sortis de la

loge de notre hôte, qu'une voix forte fit entendre au loin ces paroles : *China sapa nitchopi.* En français, Robe Noire, on t'appelle. Je demande à M. Angé la raison pourquoi je suis appelé. Il me répond que c'est une nouvelle invitation à une autre petite fête, à un autre repas. Afin de me recevoir avec distinction, ils avaient tué et préparé un chien pour le festin, quoiqu'ils eussent alors de la venaison en abondance. Craignant de les offenser, j'accepte l'invitation et je me rends à la loge de mon nouvel hôte. Là, sont réunis en rond en forme de cercle les plus notables du camp; le foyer est au milieu, sur le feu un grand chaudron qui contient le repas. Nous sommes tous assis et toutes les figures ont l'expression du contentement et de la joie. On me présente alors deux ou trois livres de viande que notre hôte avait coupée en petits morceaux, afin de m'épargner le trouble de me servir du couteau. Je pris deux ou trois morceaux et je fus rassasié.—Ami, me dit notre hôte, pourquoi ne manges-tu pas ? Je m'excusai en répondant que j'avais déjà pris mon dîner et qu'il m'était impossible de manger davantage. Ma réponse l'étonna et me montrant le chaudron sur le feu, qui était assez grand pour contenir plus de cent livres de viande, il me dit : "Quatre ou cinq parmi nous pourraient manger toute la viande et boire tout le bouillon que ce chaudron pourrait contenir." Après le repas je leur parlai moi-même et aussi par interprète, sur les principales vérités de notre sainte religion, qu'ils écoutèrent attentivement.

Ce devoir accompli, je remercie M. Angé et les Indiens de leur bonté envers moi et je les quitte. Nous voyageons sans beaucoup d'obstacle jusqu'à la rivière Des Moines, à un lieu qui est presqu'à l'est de Vermillion et à cent quarante ou cent cinquante milles, et environ cinquante milles de la ligne qui sépare l'Iowa du Minnesota. Nous eûmes quelques difficultés à traverser notre charrette de l'autre côté de la rivière. Mon compagnon et moi, avec nos deux chevaux, nous travaillâmes pendant une demi-heure sans espoir de succès. Paul se décourage, devient impatient et un peu excité.—Il faut laisser la charrette dans la rivière et continuer notre voyage, dit-il.—Paul, ayons encore un peu de patience ; essayons un autre moyen : démanchons la charrette, ôtons les deux roues.

C'est ce que nous fîmes, et en quelques minutes nous eûmes les trois parties de la charrette sur le banc de la rivière ; et cinq minutes nous suffirent pour la voir rouler encore sur la prairie.

Le 13 septembre, la veille de la fête de la Sainte Croix, tandis que j'aidais mon cheval à traverser un marais, il me blessa au pied. Cet accident me rendit boiteux trois ou quatre jours. Le 14, jour de la fête de la Sainte Croix, après avoir traversé un des affluents de la rivière Minnesota, nous nous trouvâmes au pied d'une côte presque à pic et nous fûmes obligés d'y laisser notre charrette. Ces deux jours furent pour moi des jours de tribulation et de détresse. Je ne fus pas néanmoins sans consolation, surtout lorsque je récitai l'office divin prescrit par l'église pour le jour de la fête de la Sainte Croix et de sa Vigile. Quoi de plus touchant pour un missionnaire que de se rappeler les souffrances et la mort de Jésus pour le salut du monde ! Quoi de plus encourageant dans nos peines que ces paroles de Jésus à ses fidèles serviteurs : "Prends ta croix et suis-moi." Qu'il était doux, qu'il était alors consolant pour moi de réciter cette strophe du *Vexilla regis.*

O crux, ave, spes unica,
In hac triumphi gloria,
Piis adauge gratiam,
Reisque dele crimina.

O croix, notre unique espérance, nous vous saluons, dans cette fête glorieuse de votre triomphe, augmentez votre grâce dans les âmes pieuses et effacez les crimes des pécheurs.

Non moins touchantes sont les expressions du *Pange lingua*, que nous lisons dans le même office de cette fête et spécialement celles de la première strophe :

Pange lingua, gloriosi
Lauream certaminis,
Et super crucis tropheo
Dic triumphum nobilem :
Qualiter Redemptor
Immolatus vicerit.

Chantez, ô ma langue, la palme d'un combat glorieux, chantez le noble triomphe de la Croix qui a remporté la victoire. Publiez comment le Rédempteur du monde a vaincu en s'immolant lui-même.

Un chrétien peut-il méditer sur ces paroles et refuser de porter la croix, de marcher sur les traces de Jésus qui la porta sur ses épaules jusqu'au Calvaire, où il permit qu'on le crucifiât et qu'on le fît mourir au milieu des supplices les plus affreux, afin de nous sanctifier et de nous ouvrir les portes du Ciel !

Nous eûmes à voyager deux ou trois jours, ne sachant trop quelle direction prendre. Mais lorsque, du sommet des hautes collines de Mankato, nous aperçûmes la vallée du Minnesota, toute crainte et toute anxiété s'évanouirent ; car nous savions alors de quel côté nous diriger. Pendant le reste de notre voyage, de Mankato à Mendota, il ne s'offrit aucun événement digne d'être raconté.

Deo Gratias !

Chapitre V.

1847.—Le Père Ravoux en compagnie d'une petite caravane traverse de nouveau les prairies et se rend au Fort Pierre sur le Missouri—Un conseil—Si vous avez a voyager sur les prairies, ayez une boussole et ne la perdez pas—Une insulte souffertе avec patience nous préserve de bien des maux—Danger d'un combat—Le Père Ravoux est bien reçu au camp des Sioux—Il leur annonce la parole de Dieu.

En 1847, au mois de juin, quelques personnes du Fort Pierre et de l'Ancien Fort, situés sur le Missouri, arrivent à St-Pierre (aujourd'hui Mendota,) ils m'apprennent que plusieurs familles catholiques ayant des enfants qui n'avaient pas été baptisés, s'estimeraient heureuses d'avoir la visite d'un prêtre catholique. Ils me donnent aussi bien des informations sur les Sioux qui sont très nombreux dans ces parages; ils me disent que ma visite leur ferait plaisir et qu'ils écouteraient avec respect et grande attention les bonnes nouvelles de l'Evangile.

Sans délai, je fais part à Mgr Loras, évêque de Dubuque, de tout ce que je savais sur les gens de cette contrée lointaine, et je lui propose d'y faire une visite, au prochain retour des personnes qui étaient venues à Mendota, et s'il y consentait, d'avoir la bonté d'écrire à Mgr Kenrick de St-Louis, pour les facultés qui m'étaient nécessaires, parceque les métis et les Indiens vivaient sur les deux rives du Missouri et la rive droite appartenait au diocèse de St-Louis. Mgr Loras approuva mon projet, m'envoya toutes les facultés requises et me permit de m'absenter deux ou trois mois.

Au commencement de juillet, 1847, je laisse Mendota avec les métis du Missouri et quelques autres personnes ; nous nous dirigeons vers la Traverse des Sioux, où le 6 juillet je baptisai un enfant, et le 15 du même mois, j'en baptisai deux au Lac qui Parle. Nous fîmes deux cents milles de Mendota, sans aucun événement digne d'être mentionné. Il me faut dire néanmoins que j'éprouvai un certain intérêt en passant dans un lieu où je faillis perdre la vie, le 26 décembre 1841, et très probablement je serais mort gelé sur la neige, si voyageur sans expérience comme j'étais alors, j'avais refusé de suivre le bon conseil de M. Provençal au moment où je quittais la Traverse des Sioux. Je raconterai le fait, peut-être sera-t-il utile à quelque voyageur inexpérimenté.

Le jour était beau, et grâce à la bonté de M. Provençal dit Leblanc, j'étais pourvu de deux compagnons et d'un cheval, et nous espérions arriver au Petit Rocher (Little Rock) le même jour, mais cela ne fut que le jour suivant, à neuf heures du soir. Le bon vieillard, voyant que je partais avec des chaussures qui ne convenaient pas pour un voyage d'hiver, me dit : "Père, je crains que vous ne vous geliez les pieds avec de telles chaussures ; vous devriez avoir des mocassins, (souliers indiens); entrez et je vais vous en donner une paire. —Je vous remercie beaucoup, M. Provençal, ce n'est pas nécessaire, le temps est beau, je suis jeune et je ne crains pas. —Ah, mon cher ami ! vous n'avez pas d'expérience ; le temps est beau, il est vrai, mais le vent peut tourner avant que vous n'ayez fait dix milles, et vous seriez bien embarrassé; croyez-moi, Père, entrez et changez vos chaussures." Je suivis son bon conseil. A peine avions-nous fait dix milles, le temps change, le vent devient fort et froid, la neige est en grande quantité, le cheval peut à peine traîner mon petit bagage, et nous sommes sur une vaste prairie sans arbres. Je perds de vue mes compagnons, le bruit du vent les empêche d'entendre ma voix, lorsque je les appelle à mon secours. J'étais tellement fatigué qu'alors je pensais être incapable d'aller plus loin. Avec mes grosses chaussures j'aurais péri sous la neige. Grâce à la bonté divine j'eus la bonne fortune de retrouver mes compagnons et nous voyageâmes jusqu'à la nuit avant d'atteindre un lieu où il y avait quelques arbres. Là,

nous fîmes du feu, nous prîmes notre souper et y passâmes la nuit.

M. Provençal est mort à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Mendota, dans la maison de son gendre, M. St-Antoine. J'eus l'occasion de le visiter plusieurs fois pendant sa maladie et de lui administrer les derniers sacrements. *Requiescat in pace!*

Revenons à notre voyage de 1847. Du Lac qui Parle au Fort Pierre nous voyageâmes de l'Est à l'Ouest, à l'exception des derniers jours dans lesquels notre direction fut de l'Est au Sud-Ouest. Nous ne rencontrâmes aucune difficulté à traverser des marais ; le pays formé de côteaux presque semblables aux vagues de la mer, couvert de prairies sans forêts, avec quelques arbres néanmoins sur le bord de quelques rivières, manquait d'eau et était dépourvu alors de bisons, quoique deux ou trois mois auparavant nos voyageurs du Missouri à Mendota avaient vu ces animaux sur les prairies, en si grand nombre, qu'ils en étaient embarrassés dans leur marche.

Arrivés à une distance de 40 à 45 milles du Lac qui Parle, nous rencontrons un camp de Sioux avec lesquels nous eûmes une courte conversation. Deux ou trois jours après s'offre un petit événement digne d'être raconté. Notre guide était un brave homme qui, comme le sont les guides ordinairement, pensait bien connaître son devoir et n'aimait pas beaucoup les suggestions, il allait en avant le premier et nous avions à le suivre sans faire aucune remarque. Ce jour-là, le soleil avait disparu pendant plusieurs heures, y compris le temps de notre dîner. Tout étant prêt pour le départ, notre guide saute sur son cheval, s'avance seul un quart de mille, avant que la petite caravane se mette en marche. Il me vint à l'idée qu'il avait pris une fausse direction, je prends ma boussole et je suis convaincu qu'il s'en retourne vers le Lac qui Parle. Je montre la boussole aux autres voyageurs et ils en furent persuadés. Cette fois-ci Boyer s'est trompé, et ils se mettent à crier de toutes leurs forces : "Boyer, Boyer, reviens, reviens!" jusqu'à ce qu'il les eût entendus. Il revient à la course, il paraît fâché, pensant qu'on ne voulait pas suivre le guide. Mais voyant par la boussole qu'il s'en retournait à l'Est, il eut honte, et il tourna vite vers l'Ouest et sans réplique.

Une alarme. Par un jour magnifique, près d'un affluent tributaire de la rivière Jacques (James river) tandis que, sans trouble ni anxiété, nous avançons vers l'Ouest, tout-à-coup nous apercevons dans le lointain des personnes qui se cachent dans l'herbe. Un, deux lèvent la tête, semblent regarder de notre côté et se cacher de nouveau ; nous sommes plusieurs fois témoins de la même scène et non sans effroi. Il nous paraissait presque évident que des Indiens ennemis épiaient nos démarches et que bientôt nous serions peut-être entourés par un grand nombre, et qu'il fallait nous préparer au combat. Nous nous arrêtons aussitôt et nous chargeons tous les fusils. Nous étions neuf hommes, trois femmes et deux ou trois petits enfants. Dans des circonstances si fâcheuses, comme c'était mon devoir en qualité de missionnaire catholique, je leur conseille d'avoir confiance en Dieu, de ne pas commencer le combat, à moins qu'au mépris de nos recommandations, ils voulussent venir si près de nous, qu'il nous serait alors impossible de nous défendre. Je leur conseillai d'invoquer l'assistance de Dieu, de faire un acte de contrition avant le combat si l'on nous y forçait. Je ne jugeai pas à propos d'en dire plus pour le moment ; mais si le danger pour leur vie fut devenu pressant, je leur aurais donné l'absolution, après un nouvel acte de contrition. Une heure d'anxiété et de crainte se passa ainsi et ne voyant plus surgir les espions, nous avançâmes vers les bords d'un ravin profond, pour y faire du feu et y préparer notre souper. Une nouvelle surprise s'offre à nos regards, c'est un Indien, un Sioux, un ami qui vient vers nous du fond du ravin; il paraît encore effrayé. C'est lui et sa famille que nous avions aperçus et pris pour des ennemis; ils avaient fait la même erreur et ils se croyaient dans le plus grand danger en nous voyant sur la prairie. Il était venu là afin de se dérober à notre vue, et courir à un camp Sioux à six milles de distance, et avoir du secours pour sa famille; nous l'invitâmes à souper; la joie succéda à la crainte et sous un ciel couvert de brillantes étoiles nous passâmes une heureuse nuit.

Deux ou trois jours plus tard, un autre événement bien plus dangereux aurait pu causer la destruction de notre petite caravane, si nous avions manqué de prudence, et refusé

de souffrir avec patience une insulte d'un caractère bien singulier. Dans la matinée nous aperçûmes un camp Sioux, et nous en fûmes réjouis, car nos provisions étaient déjà insuffisantes; et nous avions perdu l'espérance de faire chasse sur la prairie pour les augmenter. A un demi mille du camp, nous voyons un Indien à cheval qui vient à la course vers nous à bride abattue, nous avançâmes encore un peu et nous nous arrêtons. Nous étions quatre à cheval, nous nous mîmes sur une même ligne, afin de mieux entendre ce qu'il devait nous annoncer, et les autres se tinrent près de nous. Arrivé à quelques pas de nous, sans délai, sans parole, il décharge son fusil chargé à poudre sur la tête du cheval de notre guide; il charge de nouveau son fusil, et il le décharge sur la tête du second cheval; il charge encore son fusil, et il fait la même cérémonie sur la tête du troisième cheval. Lorsque je vis qu'il se préparait à me traiter de la même manière, je lui dis: Ami, viens toucher la main de la Robe Noire, cesse de faire feu, mon cheval est jeune, il pourrait s'effrayer et me jeter à terre. Il me tend aussitôt la main et tout est terminé.

Nous lui demandâmes alors la raison qui l'avait porté à agir ainsi envers nous. Il nous répondit que quoiqu'il ne fût que cendre et poussière, il désirait nous montrer aussi qu'il était un homme; mais que nous pouvions nous rendre à son camp sans crainte, et que nous serions bien reçus.

J'appris ensuite que c'était un acte de vengeance pour une offense qu'il avait reçue au Fort Pierre, deux ou trois ans auparavant.

Nous ressentîmes tous l'insulte, mais personne ne la ressentit si amèrement que Louis Malo, qui s'exprima en ces termes: "Sommes-nous assez lâches pour permettre aux sauvages de nous insulter ainsi? S'il m'avait insulté comme quelques uns de nous l'ont été, j'ai deux balles dans mon fusil, et je l'aurais tué. Il ne faut pas davantage laisser les sauvages nous insulter. Si quelques sauvages vient me faire une pareille insulte, je le tuerai"—M. Malo, lui dis-je, vous êtes bien irrité; ne parlez pas de tuer un homme, si la chose peut être évitée en supportant une offense avec patience pour l'amour de Dieu. Apprenez aussi que tuer un Indien dans les circonstances présentes, ce serait très imprudent et la cause

de la destruction de notre petite caravane. M. Malo et tous les autres comprirent aisément qu'il était mieux de souffrir une insulte avec patience que d'avoir un conflit avec les Indiens, qui en peu de temps auraient exterminé notre petite caravane. Nous avançâmes vers le camp où nous fûmes traités avec honneur et bonté. Avant mon départ je leur annonçai les vérités principales de notre Sainte Religion.

DEO GRATIAS !

Chapitre VI.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS DURANT LE MÊME VOYAGE—SOUFFRANCES DES VOYAGEURS PAR LA RARETÉ DE L'EAU—PRESQUE MOURANTS DE SOIF—NOTRE JOIE LORSQUE DEUX DÉCOUVREURS DE NOTRE CARAVANE, PARTIS LE JOUR AUPARAVANT, A DEUX HEURES APRÈS-MIDI, PARAISSENT DANS LE LOINTAIN, VERS LES NEUF HEURES DU MATIN ET NOUS DONNENT SIGNE DE LEUR BONNE DÉCOUVERTE—AU FORT PIERRE, L'AGENT, L'INTERPRÈTE ET TOUS LES EMPLOYÉS DE LA COMPAGNIE, ME REÇURENT AVEC RESPECT ET BONTÉ—LES SIOUX ALORS TRÈS NOMBREUX AUX ENVIRONS DU FORT VIENNENT ME VOIR ET ÉCOUTENT LA PAROLE DE DIEU AVEC LA PLUS GRANDE ATTENTION—CE MÉMOIRE FUT ÉCRIT EN 1876.

Notre dernière mésaventure avant d'arriver au Fort Pierre fut la rareté de l'eau. Nous en fûmes privés un jour et une nuit. Ce temps nous parut très long. Les voyageurs sur les prairies, qui ont eu à souffrir de la faim et de la soif, disent qu'il est préférable d'être sans nourriture deux ou trois jours, que sans eau une seule journée.

A notre déjeûner, ce jour-là, nous avions mangé de la viande sèche de bison; cette nourriture excite la soif comme la viande salée. Vers deux heures de l'après-midi, deux de notre caravane prennent les devants, afin de trouver de l'eau, car nous étions tous bien altérés. Nous avançons jusqu'à la nuit, espérant toujours voir nos compagnons revenir et nous apporter de l'eau, mais ils ne parurent pas. A onze heures du soir, J. B. M—, craignant de mourir de soif pendant la nuit, me pria d'entendre sa confession, afin de se préparer à la mort. Cependant, après minuit, le temps changea at au lever du soleil l'herbe était couverte de rosée. Madame L. Malo,

afin de se procurer un peu d'eau pour son enfant agé d'environ un an, imbiba plusieurs fois son mouchoir de gouttes de rosée, puis le pressant au-dessus d'un vase, elle réussit dans son projet.

L'été dernier, au Fort Wadsworth, D. T., je fis la rencontre d'un employé du gouvernement, qui vingt-huit ans auparavant était le petit enfant dont je viens de parler.

Vers les neuf heures de la matinée nous aperçûmes dans le lointain nos deux compagnons à cheval élevant un petit baril pour nous faire comprendre qu'ils avaient trouvé de l'eau. Nous nous hâtames de les rejoindre afin d'étancher la soif qui nous brûlait. Mais nos pauvres chevaux presque épuisés par la fatigue et la soif eurent encore à avancer trois ou quatre milles avant d'arriver à un beau lac, où ils eurent de l'eau en abondance, et dans lequel ils rentrèrent bien avant pour se rafraîchir. La joie succéda alors à nos inquiétudes

Vers la fin de juillet, nous arrivâmes au Fort Pierre, qui était le principal poste de commerce de l'American Fur Company dans le Nord-Ouest. Il est construit sur la rive droite du Missouri, entre le quarante-quatrième et le quarante-cinquième degrés de latitude. L'agent, les interprètes et les autres employés de la compagnie fûrent très bons à mon égard. Dans le fort on y parlait l'Anglais, le Français et le Sioux. *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* "Prêchez l'Evangile à toute créature" (*Marc XXVI, 15*). Voilà ce que je fis avec plaisir tout le temps de mon séjour parmi eux, ou du moins aussi souvent que possible. Au Fort Pierre, je ne mariai qu'un seul couple; je baptisai treize enfants dont les parents étaient Catholiques, et cinquante-cinq de la tribu des Sioux, à la demande de leurs parents. Deux ou trois ans auparavant, le Père de Smet, S. J., en avait aussi baptisé plusieurs. Je suivis son exemple, espérant que bientôt, ou du moins dans quelques années, ils auraient un missionnaire Catholique parmi eux.

Un grand nombre de bandes de la nation des Sioux, les Unkpapas, les Brûlés, les Pieds-Noirs et bien d'autres étaient campés en différents endroits à quelques milles du Fort. A ma grande satisfaction, par le moyen de bons interprètes, je pus conver-

ser avec plusieurs chefs et les premiers de la nation. Deux fois ils se réunirent au Fort afin d'y entendre les bonnes nouvelles de l'Evangile. Il y a déjà vingt-huit ans, et je me rappelle encore le lieu même où ils étaient rassemblés, leur grand nombre, leur attitude, leur attention et leur grand respect pour la parole de Dieu. Les sujets sur lesquels je les entretins furent principalement Dieu, le Dieu Créateur et Conservateur de toutes choses; les Anges, l'homme et sa destinée; les Anges rebelles et punis de Dieu—maintenant jaloux, irrités et pleins de malice contre la race humaine; la chute de nos premiers parents, le Fils de Dieu fait homme pour notre rédemption, sa Doctrine, ses Miracles, sa Mort, sa Résurrection et son Ascension au Ciel, la Fin du Monde, la Résurrection Génerale, le Jugement Dernier, le Ciel, l'Enfer, l'Eternité.

J'avais un très bon interprète, pour leur expliquer les vérités du Christianisme. Jamais avant ou après cette circonstance, je me suis trouvé si heureux en annonçant les vérités éternelles, à l'exception de quelques jours que je passai à instruire les Indiens qui furent pendus à Mankato le vingt-six décembre 1862. Trente-trois moururent catholiques, après avoir donné des signes si manifestes de foi, d'espérance et de charité, de contrition et de résignation à leur sort infortuné, que je ne puis douter de leur salut.

Lorsque j'eus cesser de parler, un des chefs se leva pour m'exprimer ses remerciements pour les bonnes choses qu'ils avaient entendues, et recommanda à tous les Indiens présents de ne pas les oublier et de les communiquer à leurs familles respectives.

Du Fort Pierre, je visitai une autre localité en bas du Grand Détour du Missouri. J'y baptisai dix-huit enfants et un vieillard malade âgé de quatre-vingts ans. Je reçus l'invitation de me rendre à la loge du Chef des Sioux qui étaient en ce lieu. Le nom du chef était *Mato Topa*—En français *Mato* Ours, *Topa* quatre—Les Quatre Ours—L'Agent du gouvernement des Etats-Unis avait été aussi invité au repas. Le Chef, l'Agent, l'interprète, les principaux du camp et moi, nous étions tous assis en forme de cercle dans la loge. On me traita avec grand honneur pendant le festin. Après le repas,

je parlai aux Indiens sur les vérités du Christianisme. Mes paroles leur firent impression. Dès que j'eus finis mon instruction, le Chef prit la parole et dit à l'interprète: Demande à l'Agent pourquoi notre Grand Père (le Président des Etats-Unis) nous envoie tant de personnes, et pas un jusqu'à présent pour nous faire connaître les bonnes choses que la Robe Noire vient de nous annoncer. L'interprète répète à l'Agent les paroles du Chef. Avant de sortir de la loge l'Agent m'invita à demeurer parmi les Indiens qui étaient sous sa charge, me promettant que si j'y consentais, il m'obtiendrait du gouvernement des secours pour m'aider. Ma réponse fut que mon évêque, ne m'ayant donné la permission de m'absenter que deux ou trois mois, je ne pouvais accepter ses offres bienveillantes, mais que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour leur procurer un missionnaire catholique.

Tandis que j'étais encore dans ce camp indien, arrive de St-Louis un bateau à vapeur chargé de marchandises pour l'American Fur Company qui devait se rendre dans le haut du Missouri, jusqu'à la rivière Jaune (Yellow Stone River). Cela me fit plaisir, car je désirais depuis longtemps visiter les Mandans qui avaient manifesté le désir d'être visités et instruits par un prêtre Catholique. Ils vivaient sur la rive gauche du Missouri à peu près à égale distance entre la rivière Jaune et Fort Pierre. Ce qui me donnait l'occasion favorable de passer quelques jours avec eux et de redescendre sur le Missouri par le même bateau jusqu'à St-Louis. Je reviens au Fort Pierre où je dispose de mon cheval auquel je tenais beaucoup pour plus d'une raison, c'est qu'il avait préservé ma vie dans une certaine circonstance que je raconterai, car cela peut être utile à quelqu'un.

Au printemps de 1846, je perdis mon cheval et malgré toutes mes recherches, je ne pus rien découvrir pendant plus d'un mois. Un jour on m'apprend que sur la prairie, près de la rivière du Vermillion à dix-huit milles de Mendota, il y avait un cheval que les Sioux avaient tâché de capturer, mais en vain. La description du cheval m'assura que c'était le mien. Mais comment le saisir? Je pars à cheval avec M. Augustin Cournoyer pour le lieu désigné, emportant avec nous une longue corde, du maïs et un plat de fer blanc. Arri-

vés à la rivière Vermillion, nous vîmes le cheval. Nous nous arrêtons et laissons paître nos chevaux. Mon cheval s'avance un peu de notre côté. Je l'appelai par son nom, mais sans effet. Nous essayons alors de le prendre avec notre longue corde. Nous déroulâmes et étendîmes notre corde au bout de laquelle nous fîmes un nœud coulant. Nous jetâmes du maïs tout autour, nous en mîmes aussi dans le plat de fer blanc que nous fîmes sauter et ressauter avec bruit pour attirer l'attention du cheval, et nous revenons à nos chevaux. Cette fois mon cheval vint pour manger le maïs, il mit un de ses pieds de devant dans le nœud coulant, je tirai la corde et il est pris. Forcé de se tenir sur trois pieds, il ne pouvait plus s'échapper. Nous avançâmes vers lui, tenant toujours la corde à la main et un de ses pieds élevé de terre. Je le caressai avec la main, et il frémit un instant; mais peu après il parut bien réconcilié avec son maître. Nous lui mîmes la selle et la bride, et je montai à cheval. Mr. Cournoyer prit les devants et je le suivis. A une descente, près de la rivière Vermillion, mon cheval allait si lentement que je le frappai avec ma main sur le dos afin de le faire avancer un peu plus vite. Le cheval surpris me lança par dessus sa tête, je tombai contre terre sur l'épaule droite ayant mes deux pieds embarrassés et pris dans les deux étriers. La pensée que j'allais être écrasé sous les pieds de mon cheval et cité au tribunal de Dieu me vint à l'esprit comme un éclair, et je m'écriai: "O mon Dieu je suis mort! Ayez pitié de moi!" Ces quatre derniers mots restèrent dans ma pensée et ne sortirent pas de ma bouche. Mon cheval qui était jeune et violent ne prit pas l'épouvante, il ne bougea pas du lieu ou il était, il demeura là stupéfait et presque immobile. Mes pieds se dégagèrent, et je ne sais comment—je me relevai, ayant l'épaule bien meurtrie. Mon compagnon s'étant aperçu de ma chute vint promptement à mon secours, il prit soin du cheval et je me dirigeai vers la rivière qui n'était pas loin. Chemin faisant je chancelai et perdis la vue; un petit sentier néanmoins guidait mes pas. Arrivé au bord de la rivière je bois un peu d'eau et je recouvre la vue.

Après cette épisode je vais continuer la narration de mon voyage.

Nous étions au milieu du mois d'août, lorsque du Fort Pierre je me rendis au bateau à vapeur afin de visiter les Mandans. Après trois ou quatre jours d'une navigation agréable nous eûmes un grand accident qui fit échouer mon projet. Pendant que le bateau montait le fleuve, il frappa contre un tronc d'arbre, et la secousse fut si forte que le conduit de la vapeur se brise et s'ouvre largement, le plancher de la grande cabine est endommagé et l'on crie "au feu!" Les passagers courent vers l'arrière du bateau. J'écrivais alors dans ma petite cabine, j'ouvre la porte, je vois la fumée et je cours aussi vers l'arrière du bateau que je trouve encombré d'hommes; je conseille à quelques-uns d'entr'eux de sauter en bas, sur le pont, ou de me permettre de passer. Ils me laissent passer et je saute sur le pont. Là je vis que la fumée était épaisse, je quitte mon habit et je me prépare à me jeter dans le fleuve et à nager jusqu'au rivage, dès que je verrai paraître les flammes. Il y avait une grande quantité de poudre dans le bateau et une explosion était à craindre dans quelques instants. Heureusement peu après, j'entends une voix qui crie de l'autre extrémité du bateau: "Le feu est éteint, il n'y a plus de danger!" M. Jos. Drouin, de St-Paul, était un des passagers. Deux ou trois furent échaudés par la vapeur, et un d'eux mourut; il souffrit des tourments horribles pendant six ou sept heures avant d'expirer. C'était un gentilhomme de belle apparence, un des actionnaires du bateau. "Rappelle-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière!"

Le bateau fut réparé; néanmoins il n'était plus en état de monter le fleuve; on décharge les marchandises et le capitaine donna ordre de retourner à St-Louis. On s'arrêta au Fort Pierre, où trois ou quatre Sioux vinrent à bord. Ils devaient débarquer à l'Ancien Fort, quelques milles plus bas, sur la rive gauche du Missouri. Un docteur de St-Louis me dit au moment du départ qu'il avait été informé que le capitaine ne s'arrêterait pas à cet endroit, que nous verrions sur le rivage un grand nombre de Sioux armés qui voulaient le forcer à s'arrêter et à leur donner des présents, en compensation du privilège qu'ils lui avaient accordé de naviguer sur le fleuve et de venir sur leurs terres. Il me conseilla de me tenir du côté de l'ouest, afin de n'être pas exposé aux balles. Dès que nous fûmes

près de l'Ancien Fort, nous vîmes les Sioux en grand nombre sur le banc de la rive gauche du fleuve. Le capitaine sonna la cloche et donna ordre de sonder la profondeur de l'eau, comme s'il eût craint d'embarrasser son bateau sur le sable, et en même temps on fit tous les préparatifs pour débarquer. On sonde—Pas assez d'eau—on sonde encore dans une autre place—Pas assez d'eau—On avance un peu et on sonde encore à droite et à gauche—Pas assez d'eau—Le capitaine continua le même stratagème jusqu'à ce qu'il fut assez éloigné qu'il n'eût plus rien à craindre des Indiens. Il se dirigea alors vers le rivage, les Sioux qui étaient à bord débarquèrent et le bateau continua sa route sur le fleuve sans molestation.

A Vermillion, je baptisai une femme Siouse qui était très malade, et deux enfants à Council Bluffs. Nous arrivâmes à St-Louis, un dimanche matin; je me rendis immédiatement à la Cathédrale, la grand'messe était déjà commencée. Je fus l'hôte de Mgr l'Archevêque de St-Louis pendant une journée, avant de m'embarquer pour le haut du Mississipi où j'arrivai quelques jours après.

Deo Gratias !

Chapitre VII.

MÉMOIRE DE QUELQUES ANECDOTES QUI DÉVOILENT LES RUSES, LES FOURBERIES ET LA PUISSANCE DE SATAN—(1) UN SIOUX BIEN INITIÉ DANS LES MYSTÈRES DES ESPRITS HONORÉS ET INVOQUÉS PAR SA NATION, EST PRESQUE TUÉ PAR CES ESPRITS SOUVENT MALVEILLANTS, D'APRÈS SON PROPRE AVEU. (2) SONGES MERVEILLEUX QUI FURENT ACCOMPLIS. LE PÈRE RAVOUX EST PRIÉ DE DIRE CE QU'IL EN PENSE—SA RÉPONSE. (3) UN PÈRE TUE SA FILLE POUR APAISER LE MANITOU, "ESPRIT FOURBE ET MENTEUR;" SON REPENTIR APRÈS SA CONVERSION AU CHRISTIANISME. (4) N. N. A APPRIS UNE FORMULE POUR GUÉRIR LES CHEVAUX; IL EN FAIT USAGE *de bonne foi* AVEC GRAND SUCCÈS PENDANT LONGTEMPS. SON INSTRUCTEUR J. L. VEUT L'INITIER DANS UNE SCIENCE, UNE FORMULE, UN SECRET BIEN PLUS MERVEILLEUX ENCORE, MAIS A CONDITION QU'IL RENONCERA A JÉSUS-CHRIST. CETTE CONDITION EST REJETÉE AVEC INDIGNATION—CURE BIEN EXTRAORDINAIRE D'UN CHEVAL PAR UN NOUVEAU MAGICIEN. (5) LES ESPRITS FRAPPEURS—EST-IL PERMIS DE LES CONSULTER? QUELQUES RÉFLEXIONS—PASSAGE IMPORTANT DE TERTULLIEN AUX PREMIERS MAGISTRATS DE L'EMPIRE ROMAIN SUR LE MÊME SUJET—UNE FAMILLE EFFRAYÉE PAR LES ESPRITS FRAPPEURS. ILS JETTENT LA TABLE *terrible* DANS LA RUE ET ILS NE LA CONSULTENT PLUS. DANS UNE AUTRE MAISON UN ÉTRANGER EST INVITÉ A CONSULTER LES ESPRITS, IL LE FAIT—SA CONSCIENCE EST TROUBLÉE, IL VA CONSULTER LE PÈRE RAVOUX, ETC. (6) CURIEUSES ET LONGUES CÉRÉMONIES ET PRIÈRES POUR GUÉRIR LES MALADES CHEZ LES SIOUX. (7) UNE VIEILLE SIOUSE—VIEILLE MAGICIENNE EST CONSULTÉE PAR QUELQUES PERSONNES DE BON SENS ET D'ÉDUCATION, SUR CE QUI SE PASSE A 600 OU 700 MILLES. SES ESPRITS LUI SERVAIENT DE BONS CORRESPONDANTS ET DE TÉLÉGRAPHE PAR LA VITESSE DES RÉPONSES.

1 Durant l'hiver 1843 et 1844, je reçus plusieurs fois la visite d'un vieil Indien renommé parmi ceux qui appartenaient à la Grande Médecine. Une soirée que j'étais seul avec lui, vers les huit ou neuf heures du soir, il m'adressa ainsi la parole: "Robe Noire, si tu me promets de me donner trois couvertures, je te permettrai de me lier avec des cordes comme tu le voudras; j'invoquerai en ta présence mes esprits, ils viendront me délier, et je serai aussi libre que je le suis à présent." Ma réponse fut que je ne promettais rien, mais que je pouvais me procurer des cordes assez fortes, pour le lier de telle manière, que tous ses esprits seraient incapables de le mettre en liberté. Il me dit alors: "Robe Noire, sois assuré que mes esprits sont très puissants et qu'il faut les respecter."—Afin de te montrer, lui répondis-je, que je ne crains pas leur puissance, je m'en vais les appeler au combat; et alors élevant la voix, je dis et je répète ces paroles: "Esprits de *Totouwakanhdapi*, venez-ici, et nous verrons qui aura la victoire."—Arrête! arrête! s'écria-t-il. "Je crains que mes esprits ne te frappent." Le vieillard parut très effrayé et il me rapporta ce qui suit: "Un jour que j'invoquais mes esprits avec solennité, dans une loge préparée pour cet effet, ils m'élevèrent bien haut et irrités contre moi, ils me laissèrent tomber et je fus presque tué." Portant alors la main droite à son visage, il me montra une grande cicatrice qu'il avait sur une de ses joues et me dit que cela me donnerait une idée de la blessure qu'il reçut en tombant; il ajouta que c'était imprudent de se moquer de la puissance des esprits, parce qu'ils pourraient s'irriter et nous causer bien des maux. Que cela fut vrai ou non, je suis persuadé qu'il y a des Indiens qui ont des communications avec les mauvais esprits et peuvent faire des chose extraordinaires par leur entremise.

2 Il y a plus de vingt-cinq ans que je fus appelé au loin pour administrer les derniers sacrements à une personne malade depuis bien longtemps et qui mourut quelques jours après. Pendant le cours d'une conversation avec son mari, avant de laisser la maison, il me pria d'écouter quelques faits curieux qu'il désirait me raconter et de vouloir bien lui dire ce que j'en pensais. Voici son histoire: "Dans un songe que j'eus, il y a quelques jours, je vis un chevreuil sur le chemin dans un

certain endroit où j'étais avec mon fusil et je tuai le chevreuil. Dans la matinée, sous l'influence de mon rêve et entraîné par la curiosité, je me rendis sur le terrain avec mon fusil, je vis le chevreuil sur le lieu même, je le tuai et je l'emportai à la maison. La nuit suivante j'eus un autre songe dans lequel je vis dans un autre lieu deux chevreuils; j'en tuai un et l'autre se sauva. Encouragé par la bonne fortune que j'avais eue le jour précédent, je pris mon fusil et je me rendis sur le lieu. Je vis les deux chevreuils, j'en tuai un et l'autre prit la fuite. La troisième nuit j'eus encore un songe dans lequel je vis un autre chevreuil qui se sauva; je partis encore avec mon fusil, je vis le chevreuil, mais sans succès. La quatrième nuit je rêvai que j'étais dans le bois où je vis une loge sur laquelle il y avait une tête de chevreuil. Je partis dès le matin; arrivé au bois, mais encore loin du lieu, je vis la loge et tout ce que j'avais vu dans mon rêve; j'avançai, je vins tout près de la loge et tout à coup je m'aperçois que tout avait disparu et je ne vois qu'un rocher. Saisi de crainte, je prends la fuite et je cours aussi vite que possible; et rendu à la maison je tombe malade, je perds une grande quantité de sang et je pense être arrivé à la fin de ma vie." Il me pria de lui dire ce que je pensais de ses songes. "Avant de répondre à votre question," lui dis-je, "Je désire savoir si vous n'avez pas raconté votre histoire à quelques Indiens, si vous l'avez fait, je désire connaître leur opinion." Il me répondit qu'il avait consulté les Indiens sur ses songes et qu'ils lui dirent: "Si vous aviez apporté une tête de chevreuil sur le rocher, comme une offrande aux esprits, vous auriez reçu de nouvelles faveurs par le moyen de nouveaux songes." Il est donc évident, lui dis-je, que quelque mauvais esprit désire que vous l'honoriez par une offrande, un sacrifice, un acte d'idolâtrie. Vous savez aussi bien que moi que, par de telles offrandes, les Indiens rendent leur culte à leurs Dieux. Il fut alors convaincu que le démon était l'auteur de ses songes et m'assura qu'il serait plus prudent à l'avenir.

Je lui parlai encore du pouvoir des mauvais esprits, de leurs déceptions, de certaines faveurs qu'ils peuvent accorder à ceux qui les invoquent et communiquent avec eux. Mais vous devez vous rappeler aussi, lui dis-je, que c'est un crime

devant Dieu et que ceux qui communiquent avec les démons sont punis même dès cette vie, comme il est prouvé par plusieurs passages des Saintes Ecritures. Il y a quelques jours que, sous l'influence de vos songes merveilleux vous pensiez avoir eu la bonne fortune de tuer deux chevreuils; mais vous ne pourrez jamais oublier que vous fûtes saisi d'effroi, qu'arrivé à la maison vous fûtes malade, vous perdîtes une grande quantité de sang et votre vie fut en grand danger.

3 Aujourd'hui, en ouvrant l'*Ave Maria* du 15 janvier 1876, j'ai lu une lettre d'un Père Oblat qui, l'été auparavant était à la Baie des Esquimaux; il raconte sur le même sujet un fait bien intéressant, bien instructif, mais horrible, d'un vieux sauvage converti par le Père Arnault. Voici l'histoire du bon Père:

Watshikat, encore infidèle, était très superstitieux. Il craignait beaucoup les mauvais esprits. Son fils tombe malade, Watshikat est au désespoir. Les Jongleurs sont consultés, les tambours retentissent auprès de la hutte du malade, vains efforts; la maladie fait des progrès rapides; le père infortuné rentre dans la hutte et son oreille s'aperçoit aisément, dans la difficulté qu'il a pour respirer, que c'est le râlement de la mort. Il sort promptement,—il faut qu'il ait un songe; il se couche au pied d'un arbre; quelques minutes après il se relève et s'écrie: "Mon fils ne mourra pas, mais il faut une autre victime, pour apaiser le manitou; ma fille, tu dois être offerte pour ton frère." Les prières, les supplications, les larmes, la résistance, tout est inutile; et la pauvre jeune fille, à peine agée de seize ans, est attachée à un arbre.—On entend une détonation suivie d'un cri perçant: "Manitou! Manitou!" Trois balles lui avaient percé le cœur. Du lieu du sacrifice il court vers son frère—Un moment plus tard le fils du sauvage rendait le dernier soupir. Watshikat pleure maintenant son crime.

4 Merveilleuse guérison d'un cheval, etc. Il y a presque trente ans que je reçus la visite d'un homme qui vint me demander une faveur, me disant qu'il me serait bien reconnaissant si je voulais lui rendre ce service: "Ma jument" me dit-il. "est bien malade, presque mourante, permettez, s'il vous plaît, à N. N. de la guérir." Je lui dis que je n'avais aucune

objection à ce que N. N. ou n'importe qui, guérisse sa jument s'il le pouvait.—Père, N. N. m'a envoyé demander votre permission, parce que vous lui avez défendu de se servir de son secret pour guérir les chevaux. Ah! je vous comprends maintenant, vous voudriez que je lui permisse de se servir de son secret, de formules, de cérémonies superstitieuses pour guérir votre jument—Je ne le puis pas—S'il vous plaît, Père, donnez-lui la permission, car ma jument m'a coûté un grand prix, et s'il ne la guérit pas, elle va mourir!—Si la jument m'appartenait, lui répondis-je, et qu'elle m'eût coûté dix mille piastres, je préférerais la voir mourir que d'employer des pratiques superstitieuses pour sa guérison. Cela est défendu par la loi de Dieu. Cette personne, cet ami quitta ma chambre et se rendit auprès de N. N. où quatre ou cinq hommes l'attendaient afin de connaître la décision du Père Ravoux. Ils apprirent que la permission ne pouvait être accordée. Un d'entr'eux néanmoins découvrit un nouvel expédient et dit à N. N.: le Père Ravoux t'a défendu de te servir de ton secret, mais il ne t'a pas défendu de l'enseigner à d'autres; dis-moi ce qu'il faut faire et j'irai à l'étable afin d'essayer de guérir la jument. N. N. acquiesça à sa demande et lui enseigna le secret, la formule et la cérémonie. Le nouveau magicien va à l'étable, prononce les paroles, accomplit la cérémonie et la jument est guérie, elle se lève immédiatement, laisse l'étable, court vers la prairie et se rafraîchit en mangeant de l'herbe.

Nous lisons dans la Sainte Ecriture que ceux qui font usage de telles pratiques et sans doute ceux aussi qui les enseignent à d'autres seront punis même dès cette vie. Je puis certifier que j'en ai connu plusieurs qui ont été châtiés en ce monde et dont la mort a été bien malheureuse. Je ne parlerai que d'un seul, de celui qui communiqua à N. N. son secret, sa formule pour la guérison des chevaux. Cet homme infortuné, l'esclave de Satan, ennemi de Jésus-Christ, voulut initier N. N. à une science plus élevée, plus importante; mais à condition qu'il renoncerait à Jésus-Christ. N. N. rejeta avec indignation une proposition si horrible. Cet homme infortuné, que j'ai connu pendant bien des années, je le vis toujours malheureux dans sa famille, dans ses affaires. Un jour qu'il se plaignait à moi des maux qui l'entouraient de toutes parts,

je lui demandai s'il avait cessé de se servir de ses pratiques superstitieuses. Il me répondit que depuis qu'il avait entendu mon instruction à l'Eglise sur ce sujet il les avait abandonnées presque complètement et que dernièrement il avait refusé d'un Américain cinq dollars pour guérir son cheval. Cependant, lui dis-je, vous continuez encore, de temps en temps, vos pratiques superstitieuses. "Eh bien!" me dit-il, "je suis pauvre, et il y a quelques jours, ma jument était malade et je fus obligé de la guérir." Selon les instructions que vous avez entendues, il y a quelques mois, lui dis-je, votre infortune serait le châtiment de Dieu envers ceux qui l'offensent par de telles superstitions; mais ce châtiment n'est rien en comparaison des souffrances éternelles préparées pour vous, si vous refusez de vous repentir de vos péchés, d'amender votre vie, et de remplir tous les devoirs d'un bon chrétien.

5 Les esprits frappeurs—un cas de conscience—Un bon vieillard qui craignait d'offenser Dieu vient me demander un avis. "Hier soir," me dit-il, "je passai la veillée chez P. P. où ils consultèrent au moyen d'une table certains esprits sur différents sujets. Quoiqu'un étranger parmi eux, je fus invité à prendre part à leur amusement et à demander quelques informations aux esprits—Je fis comme eux plusieurs questions aux esprits sur des sujets complètement inconnus à ceux qui étaient présents; et à ma grande surprise toutes les réponses furent vraies. Je puis encore être invité ce soir à faire de nouvelles questions aux esprits et je crains d'offenser Dieu. Mon Père, soyez assez bon de me dire ce que vous en pensez. Il me fit connaître les questions qu'il avait demandées et les réponses qu'il avait reçues. Je vis immédiatement que cela ne pouvait être connu par une science humaine, naturelle et comme le ciel n'opère pas des miracles sans dessein, sans cause raisonnable, il était évident que cela était l'œuvre de l'enfer et conséquemment défendu. Telle fut ma décision dans ce cas de conscience. Le bon vieillard me laissa, fortement résolu de ne jamais plus consulter les esprits frappeurs, ou de leur faire des questions, n'importe pour quelle raison.

J'avais déjà donné une instruction du haut de la chaire et défendu ces pratiques supersitieuses; malheureusement quelques-uns de nos auditeurs se laissent aveugler par le Dé-

mon qui arrache la parole de vérité de leur cœur afin de les conduire dans le chemin de la perdition. Bien des personnes ne savent pas, ou du moins oublient que les mauvais esprits, quoique chassés du ciel et punis par leur Créateur, possèdent encore leurs facultés naturelles; qu'ils sont encore Puissances, Principautés, Gouverneurs de ce monde de ténèbres; qu'ils sont rusés, fourbes et menteurs; qu'ils trompèrent nos premiers parents et causèrent ainsi leur ruine et celle du genre humain; qu'ils firent usage de tous leurs artifices, de toute leur puissance afin de faire échouer les desseins de Dieu confiés à son serviteur Moïse pour délivrer son peuple de l'esclavage d'Egypte; qu'ayant reçu la permission de Dieu pour tenter la vertu du saint homme Job, ils l'accablèrent de maux, ils se servirent des Sabéens et des Chaldéens, du feu du ciel et des tempêtes les plus violentes, afin de le priver de ses biens, de ses serviteurs et de sa famille; et qu'à la fin ils couvrirent tout son corps des plaies les plus horribles; ils oublient que Jésus-Christ lui-même, malgré ses vertus éclatantes, ses miracles nombreux ne fut pas à l'abri de leur fureur et des persécutions continuelles de Satan—Il le transporte sur le pinacle du temple, de là sur une haute montagne, ou par ses artifices il lui montre toute la gloire du monde dont il sera le maître s'il veut tomber à ses pieds et l'adorer. Ils oublient que Satan s'empara du cœur de Judas pour le porter à trahir son divin maître et le faire mourir sur la coix.

Tout chrétien qui réfléchira sur ces faits qui sont racontés dans les Saintes Ecritures, ne sera pas beaucoup étonné par la lecture des anecdotes contenues dans ce chapitre.

Rien de nouveau sous le soleil. Tertullien qui vécut dans le deuxième et au commencement du troisième siècle, dans son Apologie pour les chrétiens, adressée aux Premiers Magistrats de l'Empire Romain, après avoir parlé de la puissance des Dieux qui ne sont que des Démons, il leur dit: "Or si les magiciens font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants; si habiles charlatans, ils imitent les miracles, s'ils savent envoyer des songes par les démons qu'ils ont invoqués, et qui leur confient leur pouvoir, et par lesquels les chèvres et les tables devinent l'avenir, à plus forte raison ces puis-

sances séductrices feront-elles par elles-mêmes et pour elles-mêmes ce qu'elles opèrent pour des sujets étrangers."

Je vais raconter quelques autres faits qui se présentent à ma mémoire. Une famille respectable de bons et sincères catholiques avait contracté l'habitude de consulter les esprits frappeurs par le moyen des tables, je leur avais fait promettre qu'ils ne s'amuseraient plus à ces pratiques superstitieuses. Quelques jours après étant rentré dans leur maison où ils étaient réunis, je dis encore quelques mots à ce sujet, et je m'informe s'ils avaient bien tenu leur promesse. Leur réponse fut telle que je compris qu'on n'avait pas entièrement cessé—Vous y avez passé encore une demi-heure hier soir, leur dis-je—oh! oui!—peut-être une heure—oui!—deux heures —oui!—toute la nuit—oh! non.—Ils avaient passé entre trois et quatre heures à faire des questions aux esprits et à recevoir leurs réponses—et à la fin de la séance ils furent si effrayés qu'ils ouvrirent la porte de la maison et jetèrent la table sur le chemin.—Ils avaient fait quelques questions qui avaient irrité les esprits; tout à coup ils voient la table se lever fort haut et retomber avec fracas sur le plancher. Ils sont tous transis d'effroi, et quelques cris lugubres se font entendre —Père, me disent-ils, nous avons été si effrayés que vous n'avez plus à craindre de nous voir retomber dans ces pratiques superstitieuses que vous avez défendues, et ils tinrent parole.

Une personne malade que je connaissais très bien, et qui avait reçu de ma part bien des instructions au sujet des pratiques superstitieuses parmi les Indiens, voyant tous les remèdes employés pendant longtemps pour sa guérison sans effet, eut recours aux gens de la Grande Médecine; *pour être mieux compris*, je dois dire aux successeurs des Magiciens des anciens temps, aux prêtres du paganisme, à ceux qui sont spécialement chargés d'offrir aux esprits des vœux, des prières, des présents, des sacrifices afin de se les rendre propices et d'obtenir leur secours. Les Gens de la Grande Médecine furent appelés autour du malade qui était dans sa maison, ils apportèrent leurs tambours, leurs sacs magiques, qu'ils appellent aussi sacs de médecine, et toute la nuit se passa à invoquer, à charmer les esprits au son des tambours tom-tom-tom—des chants, des cris et des prières qu'ils continuèrent

jusqu'au matin, lorsque j'entendis plusieurs coups de fusil venant du côté de la maison du malade. Vers les sept heures du matin je rencontrai une personne à qui je demandai la cause du grand bruit de la nuit et des coups de fusil avant le lever du soleil. Il me répondit en souriant que S. S. s'était fait chanter, ce qui signifie parmi les métis, la cérémonie déjà mentionnée. Mais pourquoi ces coups de fusil, lui dis-je? C'était pour tuer ou du moins chasser les esprits malfaisants qui étaient sortis du corps du malade sous la forme de certains animaux et qui étaient la cause de ses souffrances.

Une vieille femme Siouse fort renommée pour donner des informations, des nouvelles sur ce qui se passait même dans des pays très éloignés excite l'admiration de ceux qui la consultent.

Je me rappelle avoir entendu raconter par une personne digne de foi le fait suivant: "Nous étions trois et n'ayant alors rien à faire nous allâmes voir la vieille sauvagesse afin de nous recréer. Nous lui dîmes que nous étions venus afin de la consulter sur des personnes qui demeuraient au loin, et que je désirais avoir des nouvelles de mes deux fils qui étaient à 600 ou 700 milles de distance et je lui nommai la ville où ils étaient. Elle promit d'y envoyer ses esprits et qu'à leur retour, elle pourrait satisfaire mes désirs. Dans une petite loge elle fait certains préparatifs parmi lesquels il y avait une petite clochette. La clochette sonna et elle nous dit que ses esprits sont partis. Quelques minutes après la clochette sonna de nouveau; ses esprits sont arrivés et ils lui apprennent que ses fils sont dans un état de détresse et qu'ils souffrent. Elle lui communique ce qu'elle vient d'apprendre, mais il n'en fait aucun cas." Quelque temps après il fit une visite à ses fils et il trouva que tout ce qu'elle lui avait dit était vrai. Ce qui fut pour lui le sujet d'un grand étonnement.

Deo Gratias!

Chapitre VIII.

CROYANCE RELIGIEUSE DES SIOUX—ILS ADORENT ET INVOQUENT WAKANTANKA, *Le Grand Esprit;* ILS SONT POLYTHÉISTES ET ILS ADRESSENT LEURS PRIÈRES A UN GRAND NOMBRE D'ESPRITS OU DE DIVINITÉS; ILS LES VÉNÈRENT AVEC UN GRAND RESPECT ACCOMPAGNÉ D'UNE GRANDE CRAINTE. ILS LEUR DEMANDENT TOUTE SORTE DE FAVEURS—LA GUÉRISON DANS LEURS MALADIES, LA PRÉSERVATION DE TOUS LES MAUX DE LA VIE, ETC.

Les Sioux invoquent Wakantanka, *Le Grand Esprit*, mais comme les païens d'autrefois et des temps présents, ils sont polythéistes et rendent un culte divin à un grand nombre d'esprits ou de divinités. Ils les respectent et les vénèrent, ils leur offrent des sacrifices et des prières afin d'obtenir un bon succès dans la guerre, dans la chasse, dans tous les besoins temporels, et d'être délivrés de leurs maladies et de toute sorte de maux.

Il n'y a bien longtemps que le long des chemins près des villages et sur les prairies les voyageurs voyaient encore de grosses roches et de petits rochers de granit, dont les formes étaient rondes, ovales, plates, etc., qui avaient depuis la grosseur d'un caillou jusqu'à vingt pieds de circonférence. Ces rocs, ces rochers avaient été portés et laissés là par des inondations ou des bancs de glace, dans des siècles fort reculés et sans histoire. Ces rocs et rochers avaient excité l'étonnement et l'admiration des sauvages; car plusieurs avaient été peints avec de la couleur rouge, et leur servaient d'autels, où ils offraient des prières et des dons à leurs divinités. Je me rappelle avoir vu des Indiens passant près de ces grosses roches et petits rochers dédiés à leurs esprits, à leurs divinités,

s'arrêter et les vénérer avec crainte et respect. Une fois j'ai vu un Indien ayant sa main droite élevée et tendue sur une de ces grosses roches peintes en rouge prier quelque Divinité Païenne avec solennité; je l'entendis prononcer avec dévotion et grande ferveur ces paroles: "Toukanshidan oounchimada wo!" Toukanchidan, mon grand-père, oounchimada wo, aie de moi! Mon grand-père, aie pitié de moi!

Cette sorte de culte me rappela le songe de Jacob, lorsque Dieu se manifesta à lui, par le moyen d'une échelle mystérieuse, dont le pied était appuyé sur la terre et le haut touchait au ciel, et sur laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient. Dieu qui lui apparut appuyé sur le haut de l'échelle lui adressa ces paroles: "Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham votre père, et le Dieu d'Isaac, je vous donnerai à vous et à votre race, la terre où vous dormez.....Je serai votre protecteur partout où vous irez, je vous ramenerai dans ce pays, et je ne vous quitterai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit. Jacob s'étant éveillé après son sommeil proféra ces paroles: le Seigneur est vraiment en ce lieu et je ne le savais pas, et dans la frayeur dont il se trouva saisi, il s'écria: que ce lieu est terrible, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel." (*Gen. XXVIII*).

La prière de cet Indien, la main tendue sur cette pierre, rempli de crainte et de vénération, rappela aussi à mon souvenir la grande vision de Moïse sur le mont Horeb où Dieu lui apparut dans le buisson ardent, lui dit de ne pas s'approcher d'avantage et de quitter ses souliers car le lieu ou il se trouvait était saint. A la voix de Dieu, Moïse se prosterne la face contre terre, et Dieu lui fait connaître ses oracles et lui communique ses ordres.

Je ne serais pas étonné si les divinités païennes, *les singes de Dieu*, selon l'expression de Tertullien, se fussent manifestés souvent à leurs adorateurs, sous des formes sensibles pour communiquer avec eux, et leur prescrire les lieux, la manière, les cérémonies du culte qu'ils désiraient recevoir s'ils voulaient se les rendre propices, apaiser leur colère, et mériter leurs faveurs.

Grande est la crainte des Indiens pour leurs divinités. Ils croient que par leur moyen, leurs prêtres—ceux qui appar-

tiennent à la Grande Médecine—peuvent faire beaucoup de bien à leurs amis et beaucoup de mal à leurs ennemis. Quelques bons Indiens m'ont repris plus d'une fois, parce que je ne faisais aucun cas du pouvoir de leurs prêtres, me disant qu'ils pouvaient me nuire et m'affliger beaucoup par la puissance des esprits qu'ils adoraient—Nous craignons, me disaient-ils, que vous ayez à vous en repentir avant longtemps. Nous en avons connu plusieurs, qui, ayant encouru leur disgrâce et leur haine ont été affligés de longues maladies, de longues souffrances, et sont morts par leurs maléfices. Ma réponse fut que je ne croyais pas qu'ils fussent capables de faire du mal à qui que ce soit par la puissance de leurs esprits; et supposé même que par leur assistance ils pussent causer des maux aux idolâtres, ils ne pourraient rien contre ceux qui croient au Vrai Dieu et en Jésus-Christ, le Rédempteur du monde, s'ils étaient baptisés et observaient ses préceptes, parce que Dieu le Créateur de l'univers était le maître de toutes choses, et qu'il avait promis de les protéger et de les couronner d'une gloire éternelle après cette vie.

Mes paroles sur ce sujet, à différentes occasions, eurent un bon effet parmi les Indiens, qui avaient conçu une si grande crainte de ceux de la Grande Médecine qui leur avaient défendu de se faire chrétiens et d'envoyer leurs enfants pour recevoir les instructions de la Robe Noire. Ils commencèrent à croire et à mieux comprendre la puissance et la bonté de Jésus, Fils de Dieu, fait homme, afin de nous délivrer de l'esclavage de Satan, de nous laver dans son sang de la souillure et de la malédiction du péché, de nous faire enfants de Dieu et héritiers de sa gloire et de son bonheur éternel.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici que l'intelligence et la mémoire des Indiens ne sont pas inférieures aux nôtres; ils n'ont besoin que de culture. Un jour je rencontrai dans une circonstance particulière un Sioux que je pensais n'avoir jamais vu auparavant. Je m'empressai de verser dans son esprit et dans son cœur quelques paroles de la vie éternelle. Je lui parlai de Dieu, Créateur et Conservateur de toutes choses, du Divin Rédempteur, de ses miracles, de sa mort, et de sa résurrection glorieuse, etc. Après une courte instruction je lui demandai s'il m'avait bien compris. Oui, me répondit-il,

ce sont les mêmes choses que vous m'avez enseignées, il y a quatre ans.

Pauvres Indiens, qu'ils sont infortunés! Enveloppés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ils invoquent et offrent des sacrifices aux mauvais esprits, comme les Egyptiens, les Grecs et les Romains! Que Dieu ait pitié d'eux, et les éclaire du flambeau de la Foi!

Si nous ne sommes pas plongés dans les mêmes ténèbres de l'idolâtrie, rendons de continuelles actions de grâces à Jésus la lumière et la vie du monde! Avant son arrivée sur la terre presque toutes les nations marchaient dans les sentiers ténébreux de la mort. Bossuet dans son discours sur l'Histoire Universelle nous décrit très bien l'abîme profond dans lequel elles étaient toutes tombées à l'exception du Peuple d'Israël.

"Les nations les plus éclairées et les plus sages," nous dit-il, "les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai de dire qu'il y faut être élevé par une grâce particulière, et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès étaient l'objet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'était dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. (1) Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux, qui voulaient être honorés par ces infamies (2). On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il fallait rendre à Vénus, et les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer (3). La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle était, avait reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouaient à Vénus des courtisanes (4); et la Grèce ne rougissait pas d'attribuer son salut aux prières

---

(1) Plat de Leg. lib. VI—(2) Arist. Polit. lib. VII, cap. 17—(3) Baruch, VI, 10, 42, 43. Therod. lib. 1, c. 199. Strab. lib. VIII—(4) Athen. lib. XIII.

qu'elle faisait à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étaient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poète fameux: "Celles-ci ont prié Vénus, qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce."

Tous les dieux des gentils sont des démons; (*Ps. XCV. 5.*) et quoique les démons puissent se transformer en anges de lumière, ils apparaissent ordinairement sous des figures plus conformes à leur condition, sous celles de monstres, comme nous le voyons dans les Saintes Ecritures, où les noms de serpent, d'aspic et de basilic, de lion et de dragon leur sont donnés; comme nous l'apprenons aussi en lisant les vies de St-Antoine, de plusieurs Pères du Désert, de St-François, de Ste-Catherine de Sienne et de tant d'autres serviteurs de Dieu qui ont eu à combattre contre les esprits de ténèbres; comme il est aussi attesté par les histoires du Paganisme ancien et moderne.

Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains adoraient une multitude de Dieux,—le Sphinx, ailé ou sans ailes, ayant le corps d'un lion et la figure d'une femme; le centaure, monstre moitié homme et moitié cheval; le dragon, moitié homme et moitié poisson; le Dieu Anubis, sous la forme d'un homme ayant une tête de chien, de renard ou de chacal; le Dieu Troth ayant le corps d'un homme et la tête d'un agneau ou d'un oiseau nommé Ibis; Osiris sous la forme des taureaux sacrés Apis et Mnévis, etc.

Que tant de nations se soient prosternées devant de telles Idoles, de tels Dieux, cela serait incroyable si le fait n'était si bien attesté par toute l'antiquité païenne. Leur aveuglement les portait jusqu'à immoler à leurs Dieux des victimes humaines, comme Washikat qui sacrifia sa fille à son Manitou à la baie des Esquimaux.

Une partie même du peuple d'Israël alla jusqu'à suivre l'exemple abominable et barbare des Gentils. Ecoutez le prophète David: "Ils se mêlèrent parmi les nations, ils apprirent leurs œuvres et adorèrent leurs idoles; ce qui causa leur ruine. Ils immolèrent leurs fils et leurs filles aux Démons. Ils répandirent le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils immolèrent aux idoles de Chanaan, et la terre d'Israël

fut souillée par des flots de sang, infectée par ces abominations, et prostituée à l'idolâtrie." (*Ps. CV*).

O aveuglement et ingratitude du cœur humain! Les Israélites sauvés de la main de leurs cruels oppresseurs par tant de prodiges du Vrai Dieu, qui leur ouvrit un passage dans la mer pour les sauver, et y ensevelir l'armée de Pharaon, oublient leur Bienfaiteur, et immolent leurs fils et leurs filles aux Démons! O pouvoir terrible de Satan! Que celui qui veut être sauvé veille et ne cesse de prier!

DEO GRATIAS!

Chapitre IX.

CROYANCE DES SIOUX A UNE VIE FUTURE—AMOUR ET AFFECTION DES INDIENS POUR LEURS PARENTS ET AMIS DÉFUNTS—QUELQUES-UNS DÉSIRENT MOURIR IMMÉDIATEMENT APRÈS LEUR MORT, AFIN DE POUVOIR LES REJOINDRE AVANT QU'ILS NE SOIENT TROP LOIN—ILS PENSENT LES SOULAGER EN PORTANT A LEUR TOMBE DE LA NOURRITURE ET LES MEILLEURES CHOSES QU'ILS POSSÈDENT.

A. D. 1845. Dans la vallée du Minnesota, non loin du lieu où le gouvernement fit bâtir le Fort Ridgeley plusieurs années après, je vis un chef indien couvert de haillons, qui se nommait Sleepy Eyes, et que je connaissais de réputation. Il était bien triste. Je demandai à quelqu'un la cause de sa tristesse; on me répondit qu'il avait perdu son fils qu'il aimait beaucoup, et que son affliction allait jusqu'à lui faire désirer la mort, afin de se voir encore réuni à son fils. Sentiment qu'il exprimait souvent en paroles bien touchantes. Père infortuné, il espérait en mourant rencontrer bientôt l'âme de son fils, qui était mort depuis peu, et selon sa croyance, encore près du lieu où il avait rendu l'esprit. A la mort de leurs enfants les pères indiens sont très affligés, mais les mères indiennes ne peuvent s'empêcher de faire retentir les airs de leurs cris et d'expressions qui révèlent l'amertume de leurs cœurs.

Nous lisons dans l'histoire du Minnesota par le Révd E. D. Neill, les lamentations d'une mère indienne, qui nous donnent une bonne idée de la grande affection des mères pour leurs enfants, de la croyance des Sioux concernant la vie future, et sur d'autres sujets intéressants. Voici le passage: "Mi choonkshi! Mi choonkshi! Ma fille! Ma fille! hélas! hélas!

mon espérance, mon soutien, m'a laissée, mon cœur est bien triste! Le Grand Esprit est entré dans ma loge en colère, et t'a séparée de moi, toi ma première et seule enfant! Comment puis-je te survivre? Comment puis-je être heureuse, et toi sans asile dans la terre des Esprits, errante dans des lieux inconnus? Comment pourrais-je prendre de la nourriture, tandis que tu as faim? J'irai à ta tombe porter de la nourriture à ton esprit, mi choonkshi! mi choonkshi! ma fille! ma fille!"

Bien des fois j'ai été témoin de la douleur profonde de ces pauvres mères indiennes, exprimée par des sanglots et des paroles qui me pénétraient jusqu'au fond du cœur. C'était surtout lorsque le soleil se couchait, qu'elles se faisaient un devoir, étant tournées vers l'astre du jour, de faire entendre au loin leurs plaintes et leurs sanglots. Scène touchante qui me portait à me dire à moi-même: "La mort est partout la cause de grandes lamentations et de larmes bien amères, soit dans la solitude, soit dans les villes!" La nature doit avoir son cours, Jésus-Christ lui-même pleura en apprenant la mort de son ami Lazare!

Heureux, si instruits par la certitude de la mort, qui chaque jour fait tant de victimes parmi nous, nous apprenons à être prudents et sages! Heureux, si nous nous efforçons par de bonnes œuvres à nous assurer des biens éternels, une couronne qui ne se flétrira jamais! Mais malheur à nous, si oubliant que nous sommes mortels, nous vivons au gré de nos passions, chargeant notre âme de péchés; car alors quelle affreuse destinée! La mort nous ouvrira la porte d'une éternité de supplices!

Nous lisons dans le vingt-deuxième volume de l'Histoire des Voyages (publiée à Amsterdam A. D. 1777) un article sur la croyance et certaines coutumes des Indiens du Nord de l'Amérique, qui, comparées avec celles des Shanaars et d'autres peuples du Sud de l'Asie, nous portent à croire que nos Indiens sont venus de cette partie du monde et appartiennent à leur race.

Il est à propos ici de remarquer que l'auteur de cet Article avait lu les ouvrages de Champlain, de Lescarbot, La Hontan, La Potherie, et aussi des Révérends Pères Lafitau, Charlevoix, etc., et qu'il informe ses lecteurs que son récit est prin-

cipalement bâsé sur les écrits de deux missionnaires qui avaient étudié pendant trente ans les habitudes, les coutumes, la religion et les mœurs des Indiens du Nord de l'Amérique.

"C'est par tradition," dit-il, "qu'ils supposent l'âme immortelle. Ils prétendent que séparée du corps, elle conserve les inclinations qu'elle avait pendant la vie; et de là leur vient l'usage d'enterrer avec les morts, tout ce qui servait à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts. Ils sont même persuadés que l'âme demeure longtemps près du corps, après leur sépation, et qu'ensuite elle passe dans un pays qu'ils ne connaissent point, où, suivant quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle. D'autres donnent à tous les hommes, deux âmes, l'une telle que l'on vient de le dire, l'autre, qui ne quitte jamais le corps, et qui ne sort de l'un que pour passer dans un autre. Cette raison leur fait enterrer les enfants sur le bord des grands chemins, afin qu'en passant les femmes puissent recueillir ces secondes âmes, qui n'ayant pas joui longtemps de la vie, sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle. Il faut aussi les nourrir, et c'est dans cette vue qu'on porte diverses sortes d'aliments sur les tombes.....La peine qu'on a quelquefois à faire subsister les vivants, fait oublier le soin de nourrir les morts. L'usage est aussi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils possédaient, et l'on y joint même des présents.....Ils croient que la région des âmes est fort éloignée vers l'Ouest, et qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route: on parle d'un fleuve qu'elles ont à passer, et sur lequel plusieurs font naufrage; d'un chien dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées celles des prisonniers de guerre qui ont été brûlés, et où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. De là vient qu'après la mort de ces malheureux, dans la crainte que leurs âmes ne demeurent autour des cabanes, pour se venger des tourments qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, et de pousser de hauts cris, pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le pays des âmes, et que son unique occupation est de les

tromper pour les perdre; mais que Jouskika s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son aïeul. Entre mille récits fabuleux, qui ressemblent beaucoup à ceux d'Homère et de Virgile, on en rapporte un, si semblable à l'aventure d'Orphée et d'Euridice qu'il n'y a presque à changer que les noms.....

Leur félicité consiste à trouver une chasse et une pêche qui ne manquent point, un printemps perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, et tous les plaisirs des sens."

J'ai reçu par la malle un article écrit par Robert Charles Caldwell, intitulé *Demonolatry*, *Devil-Dancing*, *and Demoniacal Possession*, en français—Démonolatrie, Danse en honneur du Démon, et Possession Diabolique. Un ami qui me l'envoya écrivit au commencement de l'article ce qui suit:

CONTEMPORARY REVIEW, March, 1876.

"Cet article peut vous intéresser. Il pourrait être comparé avec les connaissances que vous avez acquises parmi les Indiens."

R. C. Caldwell informe ses lecteurs qu'il a vu dans l'Est autant de choses sur le culte des mauvais esprits, que qui que ce soit; il raconte ce qu'il a vu lui-même. Il nous apprend que dans le Sud de l'Asie les mauvais esprits sont aussi redoutés par ces peuples qu'ils le sont ici par les Sioux et les autres Indiens de l'Amérique du Nord; qu'ils leur offrent aussi des sacrifices pour se les rendre propices, pour calmer leur colère, obtenir leurs faveurs; qu'ils ont plusieurs coutumes envers leurs amis défunts, semblables à celles de nos Sioux; qu'il y en a qui se peinturent la face comme le font ici nos Indiens.

R. C. Caldwell parlant d'un prêtre préparé à offrir le sacrifice, nous en donne la description suivante: "Son front est couvert de cendres et sa figure est peinte en sillons avec des couleurs rouges et jaunes." (P. 375).

Au sujet des morts il dit que "les peuples du Sud de l'Inde croient que lorsqu'une personne meurt d'une mort prématurée, son âme erre près du lieu où elle est morte, et qu'elle causera de grands maux, à moins qu'on ne l'apaise, et qu'on se la rende propice. Cette propitiation, selon la simplicité de ces peuples, ne peut être accomplie, si ce n'est en lui offrant en sacrifice les choses qui lui étaient les plus agréables pen-

dant sa vie. Mais, si malgré toutes les précautions, le choléra ou la petite vérole vient à paraître, ou toute autre calamité qui arrive au temps de sa mort, le fléau sans doute est attribué à l'âme du défunt. Quelque chose l'a irritée, et elle ne s'est pas apaisée, c'est un malin esprit, et rien moins. Frappez plus fort sur le tom-tom! Qu'on offre en sacrifice de propitiation les moutons les plus gras! Que les clairons retentissent, tandis que le prêtre dans sa danse furibonde, trébuche, chancelle et dans sa fureur se couvre de blessures! Un feu plus ardent! Une musique plus animée! Des sauts, des bonds plus sauvages par le prêtre païen! Des cris, des éclats de rire, des sanglots, des acclamations barbares!

Dans ce siècle, lorsque l'Angleterre envoya des troupes contre Travencor, le capitaine Pole fut blessé à mort dans les Ghauts de l'Inde, mais en retournant à Madura afin d'avoir l'assistance du médecin, il mourut dans la forêt de Palmyra. "Les Shanaars," dit R. C. Caldwell, "furent terrifiés, ils ouvrirent son sachet dans lequel, parmi différents objets, ils trouvèrent du brandy et des *cheroots*. Que fallait-il faire? Ses mânes suivant leur croyance, étaient errantes dans le voisinage et il fallait se les rendre propices. On creusa une fosse, on se procura un *devil-dancer* (une personne accoutumée à danser pour honorer le Démon) et l'âme de l'officier fut religieusement vénérée. Mais comme il appartenait à la race blanche, quel don pourrait-il lui être le plus agréable? Du brandy et des *cheroots?* Ce culte extraordinaire a été continué ainsi jusqu'à ce jour. Des liqueurs alcooliques sous une forme ou une autre ont été périodiquement présentées à la tombe du capitaine Pole, afin de préserver de la vengeance du soldat défunt les simples habitants du voisinage." (Page 372).

Ces coutumes et cette croyance religieuse des Shanaars et des autres peuples du Sud de l'Asie diffèrent très peu de celles des Indiens de l'Amérique du Nord. Athènes et Rome païennes pratiquaient les mêmes superstitions.

Le 22 février, nous lisons dans le Brevière Romain un passage de St-Augustin, évêque d'Hippone ville d'Afrique, dans lequel il parle de l'*erreur pernicieuse* de certains païens de son temps, qui portaient de la nourriture et du vin sur la

tombe des morts, comme si leurs âmes en sortaient et demandaient de pareilles offrandes.

Que Dieu aie pitié de tous les Indiens, de toutes les tribus et de toutes les nations du monde qui vivent à l'ombre de la mort! Que la lumière dont parle Isaïe brille sur eux et les éclaire! Et disons avec lui: "Levez-vous Jérusalem, soyez brillante de clarté, parce que votre lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous. Car les ténèbres couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se lèvera sur vous et sa gloire paraîtra en vous, et les nations marcheront à la lueur de votre lumière." (*Isaie LX*). Prions pour les pauvres Indiens.

Deo Gratias !

Chapitre X.

HORRIBLES TORTURES QUE CERTAINS INDIENS S'INFLIGENT, AFIN DE SE RENDRE AGRÉABLES A LEURS DIEUX ET D'OBTENIR LEURS FAVEURS—LETTRE TRÈS INTÉRESSANTE DU GÉNÉRAL CURTIS, ETC. (A. D. 1866).

Horribles et presque incroyables sont les pénitences et les tortures que certains Indiens s'infligent pour plaire à leurs Dieux et obtenir leurs faveurs. Je lisais ces jours passés, dans les Collections de la Société Historique du Minnesota pour l'année 1867, une lettre du Major Général Curtis, datée du Fort Sully, le 2 de juin 1866, qui rappela à mon souvenir bien des faits que j'avais vus et entendus raconter sur les pénitences et les sacrifices des Sioux en l'honneur de leurs Divinités, afin de les rendre propices à leurs vœux et à leurs prières. Tout ce que je pourrais dire néanmoins à ce sujet ne serait pas aussi intéressant que ce qui est contenu dans cette lettre. Ceux qui la liront avec réflexion verront combien grand est le pouvoir de Satan qui peut induire des hommes à souffrir un pareil martyre à celui qui nous est décrit par le Major Général Curtis; il en fut lui-même le témoin oculaire. A quiconque désire étudier le caractère et la croyance religieuse des Indiens sur ce sujet, cette lettre fournira un précieux document que je dois donner en entier, afin de ne pas en diminuer le poids et la valeur.

Lettre du Major Général Curtis sur la danse annuelle du soleil du 2 juin 1866:

"Les Sioux au nombre au moins de trois mille, campés autour de nous, me donnèrent de bonne heure l'information qu'ils allaient alors célébrer leur danse annuelle du soleil; la saison de l'année étant arrivée où les arbres étaient couverts

de feuilles, ils désiraient que je fisse savoir au Colonel Recor, le commandant des soldats, que, quoique les démonstrations fussent bruyantes, elles seraient d'un caractère paisible et religieux.

Hier, le premier de juin, la danse fut retardée par intervalles, afin d'infliger les tortures. Deux ou trois hommes avec l'aiguille et le couteau en main torturèrent les dévots, selon les coutumes de tous ces rites sacerdotaux que je vais décrire. Ils leur firent d'abord des coupures aux bras en divers endroits. ils leur enfoncèrent une alène sous la peau qu'ils soulevèrent, et en coupèrent la longueur d'un demi pouce; cette opération est faite sur les deux bras et quelques fois aussi sur la poitrine et sur le dos. Des sétons de bois (petites baguettes de la grosseur d'un crayon ordinaire) sont insérés par un trou sous la peau et sous la chair. Des cordes sont alors attachées aux sétons par un bout, et à un poteau par l'autre bout, la victime tire sur les cordes jusqu'à ce que les sétons de bois déchirent la peau et la chair. J'en vis un avec deux sétons ainsi attachés à sa poitrine, tirer jusqu'à ce que la peau parut soulevée deux ou trois pouces, et finalement requérait presque toute sa force pour arracher le séton.

Un d'eux, peint en noir, eut quatre cordes attachées en même temps. Le tiraillement des cordes se fit pendant la danse et en suivant la cadence de la musique par *jerk*, *jerk*, *jerk*, (forte secousse) tandis que ses yeux, sa tête et son front étaient tournés vers le soleil en forme de supplication. Un autre avait quatre sétons attachés à quatre têtes décharnées et desséchées de *buffalo* (bison). Elles étaient toutes attachées et suspendues à sa chair par des cordes qui les tenaient élevées à trois ou quatre pieds de terre. Il dansait avec grand effort afin de les faire tomber, mais elles ne purent déchirer sa chair. Par accident une se détacha du séton, mais elle fut attachée de nouveau. Chaque tête de *buffalo* pesait au moins vingt-cinq livres; et néanmoins comme leur grand poids avec la *motion* de la danse ne put déchirer sa peau, le dévot donna à un camarade un cheval afin de saisir la corde et d'arracher les sétons par le déchirement de la chair. Pendant l'exercice de ces tortures, des femmes de leur parenté vinrent les visiter, et coupèrent quelques morceaux de chair de leurs bras, afin de

rendre témoignage de la valeur et de la dévotion de ceux qui leur étaient alliés. Mais encore de nouveau, dès que la victime fut préparée, on recommença cette danse horrible où l'on voyait les corps des victimes couverts de sang, de peintures et de sétons.

Quelques bateaux à vapeur et bien des soldats étaient présents; cette foule de spectateurs les embarrassait, et à midi ils cessèrent leurs rites et leurs cérémonies. Leur danse n'avait durée que vingt-quatre heures au lieu de quarante-huit heures selon la coutume ordinaire. Ainsi se termine cette scène si pénible et si barbare d'idolâtrie sauvage; scène encore profondément gravée dans mon esprit et que je ne pourrais jamais décrire avec la plume ou peindre avec le crayon."

Dans le sud de l'Asie il y a des *devil-dancers* qui ont des rites et des pratiques religieuses non moins horribles et diaboliques. R. C. Caldwell dans un article sur la Démonalatrie, inséré dans la *Contemporary Review*, Revue Contemporaine, du mois de mars 1876, donne la description suivante des rites, des cérémonies, des prières et des sacrifices d'un *devil-dancer:*

"Son front est couvert de cendres, sa figure est couverte de sillons couleur de vermillon et de safran. Il a sur sa tête un bonnet blanc, haut et conique, embelli de glands rouges, il est revêtu d'une longue robe blanche, sur laquelle sont peintes les images de la Déesse de la petite vérole, du meurtre et du choléra.... Le danseur d'un pas incertain et chancelant s'avance, tourne lentement au milieu de la foule et s'assied. Le peuple assemblé lui montre les offrandes qu'ils veulent lui présenter; mais il parait entièrement hors de connaissance. Il chante d'un ton aigre, bas, comme à moitié endormi, et comme en rêvant, les yeux fermés, et la tête baissée sur sa poitrine. Il s'avance en chancelant de côté et d'autre, d'un lieu à un autre. Regardez, vous pouvez voir ses doigts se crisper fortement. Sa tête commence à se mouvoir d'une manière étrange. Ses côtés tremblent et s'agitent, il transpire, il est couvert de grosses gouttes de sueur. On frappe avec plus de vitesse les toms-toms et le son des flûtes et des chalumeaux retentit plus au loin. Tout à coup on entend un hurlement, un cri perçant, un abominable et diabolique éclat de rire, *goble goble*, et le *devil-dancer* s'est élevé sur ses pieds,

ses yeux sortent de leur orbite, sa bouche est écumante, sa poitrine pousse de grands soupirs, ses muscles frémissent, ses bras sont étendus, enflés et violentés, comme s'ils étaient crucifiés! Maintenant ces paroles perçantes et vives sortent de sa bouche écumante—Je suis Dieu! Je suis le vrai Dieu! Alors tout autour de lui coule le sang du sacrifice, aucune idole ne peut lui être comparée—à lui qui est la Déité présente. Les dévots se pressent autour de lui pour lui offrir des oblations et solliciter des réponses à leurs questions: "Vais-je mourir du choléra pendant cette épidémie," demande un vieux fermier du voisinage? "O Dieu bénissez cet enfant, crie une pauvre mère qui a sa chaumière tout près, tandis qu'elle tient élevé son enfant malade du côté du prêtre qui danse!—Des cris perçants, des vœux, des imprécations, des prières, des exclamations de louanges et de remerciements s'élèvent à la fois avec un bruit infernal. Au-dessus de toute cette scène, se font entendre l'horrible et guttural éclat de rire du *devil-dancer*, et ces cris de stentor: "Je suis Dieu! Je suis le seul vrai Dieu! Il se coupe, il se meurtrit, il se taille en pièces, et alors assez souvent il se tue sur le lieu même." (Page 375).

Je soutiens dit R. C. Caldwell (page 371) que si on doit se fier à l'histoire—"plusieurs *peyadis*, ou *devil-dancers*, pourraient être amenés demain, qui sont aussi réellement possédés par de mauvais esprits, que cet homme qui fut forcé par les démons qui étaient en lui de crier qu'il n'était pas lui-même et que son nom était légion!"

Nous lisons sur la même page une autre scène qui se passa dans un temple de Démons, à quelques milles de Tinnevally; "Sur le feu était un chaudron qui contenait du plomb fondu. "Voyez," dit le prêtre avec calme, le Démon est en moi, je veux vous prouver à vous tous la présence en moi de la Divinité Toute Puissante." A ces mots il prit le chaudron et versa le plomb fondu sur sa tête. Les clairons retentissent, on frappe sur les tom-toms, et de nouveaux morceaux de bois résineux sont jetés au feu; et avec solennité des boucs sont offerts en sacrifice, le prêtre tourne tout autour en chancelant et tombe en défaillance. Trois jours plus tard il mourut après une agonie horrible; mais son esprit fut clair et calme jusqu'au dernier moment. Les dernières paroles qu'il prononça

furent celles-ci: *Nani sattya samy!* C'est moi sûrement qui suis le vrai Dieu!

Dès le commencement du monde Satan fut un menteur et un meurtrier, et il a toujours été un menteur et un meurtrier, et il continuera et ne cessera d'être menteur, et le meurtrier de nos corps et de nos âmes, jusqu'à la fin du monde.

Nous somme saisis d'horreur, lorsque nous réfléchissons sur l'état déplorable des païens, qui, trompés par les puissances de ténèbres sacrifient aux Démons le sang humain, même leurs propres enfants. Ils sont dignes de pitié! Nous devons prier pour eux, afin qu'ils puissent bientôt parvenir à la connaissance de Jésus-Christ, la lumière du monde, le Sauveur du genre humain.

DEO GRATIAS!

Chapitre XI.

*Extraits d'une Lettre Pastorale de Mgr Pierre Flavien Turgeon, Archevêque de Québec (Canada), concernant les tables tournantes.

"Notre charge pastorale, N. T. Ch. F., nous fait un devoir d'élever la voix aujourd'hui pour vous mettre en garde contre un nouveau moyen de séduction que l'esprit de ténèbres veut introduire parmi vous, pour égarer les âmes faibles et les faire tomber dans le péché. Nous voulons parler de l'abus criminel que l'on fait des tables tournantes....

"On prétend interroger ces tables tournantes et les faire parler; on veut s'en servir comme d'un moyen pour connaître l'avenir et les choses les plus secrètes, pour évoquer les âmes des morts, pour les obliger à répondre aux questions qu'on juge à propos de leur faire, à révéler les mystères de l'autre monde, enfin à dire tout ce qu'on veut leur faire dire. Ainsi on se laisse aller aux illusions les plus dangereuses, et l'on tombe dans une superstition dont les conséquences sont épouvantables. Voilà l'abus que nous voulons réprouver; voilà aussi le mal que nous nous hâtons de condamner et contre lequel nous voulons vous prémunir.

"Et comment ne verriez-vous pas, N. T. Ch. F., qu'en allant ainsi interroger le bois ou les esprits de l'autre monde, on cherche à faire revivre dans le sein de l'Eglise de Dieu les monstrueuses erreurs et les superstitions damnables, qui firent de tout temps la honte et le malheur des nations païennes?

---

*Extraits.—Voyez la Théologie Morale de Gury—Volume 1er, 228, 229, 230 et 231.—Editio undecima. A. D. 1860.

"Que prétendez-vous, lorsque vous adressez la parole à cette table en mouvement, et que vous lui demandez une réponse?.... Vous seriez-vous persuadés qu'elle peut vous entendre, vous comprendre, et que, plus éclairée que vous, elle va lire dans vos pensées ou vous révéler ce que vous ignorez? Non, car vous savez qu'elle est privée de sentiment et dépourvue d'intelligence. Auriez-vous la prétention d'invoquer, par son moyen, les âmes des morts? Et quelles sont donc ces âmes avec lesquelles vous voudriez vous mettre en rapport, et que vous auriez la présomption de contraindre à venir répondre à vos questions indiscrètes. Seraient-ce les âmes des réprouvés? Mais Dieu n'a-t-il pas mis entre ces âmes malheureuses et vous un chaos immense, qui les empêche de vous entendre, et ne les tient-il pas en réserve, sous le poids des chaînes éternelles de sa justice, dans les profondes ténèbres ou il les a précipitées avec les anges prévaricateurs, en attendant le grand jour du jugement? (*Judæ. V. 6*).

"Seraient-ce les âmes des élus de Dieu? Mais quoi! auriez-vous l'impiété de croire que vous pouvez commander à ces âmes saintes, les arracher du sein de Dieu, où elles reposent, pour en faire le jouet de votre coupable curiosité?....Non, les élus de Dieu sont en sa main (*Sap. 5. 1.*), et personne ne peut les lui ravir (*Joan. 10. 28.*). Unis intimement à Dieu, ils voient tout en Dieu, ils entendent tout en Dieu, ils n'agissent que selon la volonté de Dieu. Ils sont nos frères, il est vrai, et Dieu, dans sa miséricorde, a voulu, pour notre consolation et notre bonheur, qu'il y eût entre eux et nous une sainte communication. Mais ces rapports et cette communication avec les âmes justes, nous ne pouvons les lier et les entretenir que par le moyen de la religion, qui nous fait louer Dieu dans ses saints, et par d'humbles et ferventes prières pour le soulagement de celles qui sont encore en souffrance, ou pour implorer l'assistance de celles qui sont entrées dans la gloire.

"Quels esprits viendraient donc vous répondre auprès de ces tables, qui se remuent et qui frappent, pour attester leur présence et interpréter leurs pensées? Seraient-ce les esprits immondes, les anges de Satan?....

"....Mais avoir des communications avec le démon; avoir recours à cet ennemi de Dieu et des hommes, n'est-ce pas lui

rendre ainsi une espèce de culte? Cette pensée vous effraye, et vous fait frissonner d'horreur. Oui, nous le savons. C'est cependant, N. T. Ch. F., le crime de ceux qui, par quelque moyen que ce soit, s'obstinent à vouloir interroger les esprits, pour connaître les choses qu'il a plu à Dieu de nous cacher, puisque nul autre esprit que Satan ne peut se présenter pour leur répondre....

"Concluez donc avec nous, N. T. Ch. F., que l'emploi de ces tables ou de tout autre objet se mouvant sous l'influence secrète d'une cause inconnue, pour consulter les âmes des morts, ou nous ne savons quels autres esprits, doit être rangé parmi les pratiques superstitieuses de leur nature; et que vous ne pourriez vous y adonner sérieusement, sans vous rendre coupables d'une faute très grave en elle-même et dans ses conséquences....

"Déjà, en effet, elles ont produit leurs fruits de mort et dignes de l'enfer. Que d'erreurs, que d'extravagances, que de crimes, que de malheurs n'ont-elles pas enfantés chez nos voisins des Etats-Unis, où elles ont fait d'abord leur apparition! Déjà elles ont donné naissance à une secte de visionnaires impies, dont toute la religion paraît se borner à rendre un culte sacrilège aux esprits, avec lesquels, dans leur illusion fantastique, ils s'imaginent avoir un commerce familier.....

"A ces causes.... 1o Nous renouvelons les défenses de l'Eglise contre les pratiques superstitieuses;

"2o Nous défendons, comme une pratique superstitieuse de faire tourner ou frapper les tables, ou d'autres objets, dans l'intention d'invoquer les morts ou les esprits, de les consulter, ou d'avoir quelques communications avec eux...."

† P. F., Archevêque de Québec.

Vide folium: l'Ami de la Religion, 16 mars, 1854.

Nous sommes persuadé que nos lecteurs, après avoir lu avec intérêt et fruit la Lettre Pastorale de Mgr Turgeon liront également avec plaisir l'article suivant, tiré de la *Semaine Religieuse* de Montréal:

L'HYPNOTISME.

On a annoncé dernièrement des séances d'hypnotisme qui devaient avoir lieu à Montréal. Ces séances sont commencées; les journaux en publient les comptes rendus et y convient le peuple. "L'hilarité, disent-ils, a été générale pendant toute la soirée. Le professeur a réussi à contrôler tous les sujets."

Nous trouvons fort regrettable l'accueil fait à de pareilles expériences que la saine morale réprouve et qui offrent les plus graves dangers.

L'hypnotisme est à l'ordre du jour; il est de la part des médecins l'objet de bien des études.

On l'a défini "un ensemble de procédés destinés à provoquer dans le corps humain des phénomènes insolites dérivant d'un état particulier du système nerveux." C'est constater des faits, ce n'est pas les expliquer ni en indiquer les causes. En vérité nous sommes dans le plus profond mystère, et tous les hypnotiseurs en font l'aveu.

Les phénomènes insolites en question ne peuvent se nier; insensibilité produite sur les sujets, suggestions de toutes sortes, impressions les plus diverses éprouvées par l'hypnotisé, au gré de l'hypnotiseur, influence absolue de celui-ci sur celui-là; perte apparente et complète du libre arbitre; exaltation de l'esprit, hallucinations, contractions musculaires; paralysie des sens, tout cela se produit chaque jour dans des hôpitaux, dans des séances publiques, en présence de témoins nombreux et est minutieusement raconté par les journaux et les revues.

Des médecins ont recours à l'hypnotisme pour guérir des maladies; il se rencontre des hommes qui s'en servent comme moyen lucratif; certains savants se contentent de s'étonner et cherchent avec patience la solution de ces problêmes, d'autres, et ils sont malheureusement assez nombreux aujourd'hui, s'autorisent de ces faits merveilleux pour attaquer les doctrines spiritualistes et jeter du discrédit sur la révélation.

Voilà où nous en sommes. L'Eglise ne s'est point prononcée; mais il y a dans cette matière des règles de prudence et de saine morale qu'il n'est permis à personne d'oublier.

Faire de l'hypnotisme un amusement; encourager ces ex

périences qui ne vont ni plus ni moins qu'à faire de l'homme un automate, et qui créent une perturbation complète dans son organisme est non-seulement un acte de curiosité malsaine, c'est un oubli de sa propre dignité, c'est une honte, et dans bien des cas un crime.

La liberté est un bien trop précieux pour la sacrifier de gaieté de cœur. Or, le sujet qui s'abandonne à l'action de l'hypnotiseur, consent d'avance à être dépouillé de son libre arbitre, à s'exposer à mille périls, à faire des actes ridicules et même coupables. C'est comme s'il lui disait: "Vous avez des procédés magiques que vous n'expliquez pas et que j'explique encore moins que vous, mais ils produisent des faits étranges, exercez-les sur moi. Vous demandez un sujet: je m'offre; soyez mon maître, je me livre à vous, avec mes sens, ma conscience, ma volonté; demandez-moi ensuite tout ce que vous voudrez. J'irai à l'endroit que vous m'indiquerez; vous produirez en moi les sensations qu'il vous plaira; je ne ferai que ce que vous me prescrirez de faire, je n'aurai d'autre vouloir que le vôtre.

N'y a-t-il pas dans le seul fait de se livrer ainsi à un autre homme une véritable immoralité. Supposons maintenant des desseins pervers chez l'hypnotiseur, et nous voyons jusqu'où peut aller cet oubli de la dignité personnelle.

Car, sachons-le bien, nous le disons après de très graves autorités qui ont parlé en s'appuyant sur des faits bien constatés: il n'est point d'acte honteux ou criminel que ne puisse commettre l'hypnotisé, si cet acte lui est ordonné. Oui, véritablement, "l'hypnotisé est un homme qui a signé un billet en blanc et l'a ensuite mis en une main inconnue, et sur cette feuille, celui à qui elle a été remise peut écrire tout mal, toute honte, tout méfait."

Voilà surtout, il nous semble ce que toute personne sérieuse doit considérer dans l'hypnotisme; voilà ce qui suffit à en faire voir les terribles conséquences.

La question est trop grave pour qu'on écoute la voix d'une vaine curiosité.

C'est après avoir pesé cette raison fondamentale de moralité qu'il y a quelques années, le conseil supérieur de santé réuni à Rome, signait la résolution suivante: "S'élevant enfin

à la question éthico-juridique, et considérant que la protection de la liberté ne peut permettre que la conscience humaine soit abolie par des pratiques génératrices des faits psychico-morbides dans les personnes prédisposées, *on aurait dû dire dans toutes les personnes*, de manière à rendre un homme esclave d'un autre, sans qu'il ait connaissance du mal qu'il peut subir ou produire: le Conseil est d'avis que les spectacles d'hypnotisme en réunions publiques doivent être prohibés."

Mais ce n'est pas tout. Est-il possible que de telles perturbations dans l'organisme, que ce trouble produit dans les facultés ne soient pas dans bien des cas fort nuisibles à la santé du sujet?

Les fauteurs de l'hypnotisme eux-mêmes sont les premiers à en convenir. "Ce n'est pas, dit l'un d'eux, un simple et innocent divertissement pour une personne susceptible d'entrer dans l'état hypnotique, de se soumettre fréquemment aux pratiques magnétiques... Beaucoup d'accidents, quelquefois irrémédiables, ont été causés par l'inexpérience du magnétiseur. Pendant le sommeil hypnotique, un somnambule peut être frappé par un accident fortuit, et indépendant du magnétiseur, et si on n'en neutralise pas tous les effets, il peut se produire une congestion célébrale. Quand on opère sur une personne qui n'a pas fini sa digestion, spécialement si elle est affectée d'embarras gastrique, la congestion suivie de mort peut se produire facilement."

Il serait facile de multiplier ces témoignages. Ce que nous avons dit nous paraît plus que suffisant pour faire voir dans une séance d'hypnotisme autre chose qu'une innocente récréation.

Chapitre XII.

1848-1849. Raisons qui engagèrent le Père Ravoux à écrire six Conférences sur les sujets les plus importants de la religion et les principaux devoirs de l'homme—C'était afin de répondre à différentes attaques des Athées, des Infidèles, des Protestants et des Mauvais Catholiques; c'était afin de convaincre tout homme raisonnable, qu'il faut actuellement travailler à notre salut éternel—Sujets: (1) Dieu; (2) La Religion Chrétienne; (3) L'Eglise Catholique; (4) La Pensée de la Mort, source de lumière; (5) Le Dernier Jugement et l'Eternité; (6) La Sainte Vierge, la Mère de Jésus, la Mère de Dieu, parce que Jésus est Dieu. Elle est le Refuge des Pécheurs—Sa Grandeur—Sa Puissance—Sa Bonté—De là, notre Dévotion à Marie.

Bien que je fusse toujours content de la mission confiée à mes soins par la Divine Providence, le chemin que j'avais à parcourir n'était pas toujours parsemé de fleurs. Parmi les Catholiques, il y en avait dont la conduite était loin d'être édifiante pour leur prochain. Des ministres protestants et bien d'autres de leurs sectes, ennemis de l'Eglise Catholique, tâchaient de l'avilir par leurs discours; des infidèles et même des athées étaient tout autour de nous, et de temps en temps vomissaient leur poison mortel. Mon petit troupeau était dispersé. Mendota, Fort Snelling, St-Paul, St-Antoine et Wabasha étaient les principales localités où vivaient plusieurs familles catholiques. Quelques autres étaient répandues le long de la rivière St-Pierre (aujourd'hui la rivière Minnesota) jusqu'au lac Travers; quelques autres dans le haut du Mississipi et sur les bords du lac Ste-Croix, etc. Ils parlaient quatre

langues différentes; le Français, l'Anglais, le Sioux et le Sauteux. Que faire pour les instruire? Comment les préserver des attaques du Vieux Serpent, et de ses satellites qui les entouraient, et qui par leurs paroles, et en leur donnant des livres contenant des mensonges diaboliques essayaient de les entraîner dans le chemin de la perdition? Il me vint alors à l'esprit la bonne pensée d'écrire et de faire imprimer quelques instructions qui seraient très utiles aux Catholiques, et à plusieurs autres qui avaient des idées bien fausses sur le Christianisme en général et en particulier sur les dogmes de l'Eglise Catholique. Après avoir réfléchi sur ce sujet en présence de Dieu, je mis la main à l'œuvre, et pendant l'hiver de 1848 et 1849 j'écrivis six conférences ou instructions qui furent imprimées à Dubuque pendant le printemps de 1849, et qui parurent plus tard avec quelques altérations dans le *Northwestern Chronicle* publié à St-Paul, Capitale du Minnesota.

Il convient que je parle ici de certaines conversations ou discussions que j'eus dans les commencements de ma mission avec des Athées, des Infidèles, des Protestants, et de mauvais Catholiques, afin de faire comprendre à mes lecteurs l'état des choses et ma position comme missionnaire, au milieu d'un petit troupeau bien dispersé.

Conversation ou plutôt discussion avec un athée. Je pensais qu'il était catholique, mais très indifférent à pratiquer les commandements de l'Eglise, parce qu'il venait rarement à la messe le Dimanche. C'était un homme respectable et un de mes amis; et je me considérai obligé par mon devoir de missionnaire de le ramener dans le chemin du salut. Mais je fus grandement surpris, lorsque dans une conversation avec lui dans sa maison, il nia même l'existence de Dieu.

Voici à peu près la discussion que nous eûmes en cette circonstance: Je suis peiné, M. M., de vous voir si rarement à l'église le Dimanche; vous oubliez trop votre devoir de chrétien, vous devriez être plus soigneux, plus vigilant sur votre salut éternel, car nous ne savons pas si nous avons longtemps à vivre; et comme vous ne l'ignorez pas, après la mort le jugement, l'éternité. Comme ami et encore plus comme prêtre, il est de mon devoir de vous solliciter d'être présent au service divin les jours de Dimanche.

M. M., répondit: "Je suis très content de voir la foule qui rentre dans la chapelle le Dimanche et d'autres qui se tiennent pieusement tout autour durant la messe, mais pour moi je fais mes devoirs religieux à la maison, et je pense que c'est aussi bien.

"M. M., ayez la bonté, s'il vous plaît, de me dire quelle est votre religion."

M. M., montrant du doigt une Bible qui était sur une tablette me répondit: "La Bible est ma religion.

Q. Croyez-vous tout ce qui est contenu dans la Bible?

R. J'en prends et j'en laisse.

Q. Croyez-vous qu'il y a un Dieu qui vous a créé et tout ce que nous voyons dans l'univers?

R. Je ne crois pas en Dieu, mais je crois en la nature.

Q. Qu'entendez-vous par la nature? Qu'est-ce que la nature?

R. La nature est ce qui est en nous et dans tout l'univers.

Q. Est-ce un être réel, existant par lui-même, le Créateur et le Conservateur de toutes choses, par lequel nous vivons, nous voyons, nous parlons, nous entendons, nous remuons et nous marchons; par lequel tout l'univers est gouverné avec une si grande sagesse, et couronné en certains temps d'une si grande splendeur?

R. Par le mot nature j'entends un pouvoir, une puissance que je ne peux pas bien définir—un pouvoir que je sens en moi, et que tout homme d'un bon jugement aperçoit en lui-même—une puissance qui a toujours existé, et qui a gouverné et gouvernera toujours l'univers.

La nature ou le pouvoir dont vous parlez est donc un être réel, agissant par lui-même, et la cause de notre existence, car nous sommes forcés par la lumière de notre raison à reconnaître que nous n'existions pas il y a quelques années, et que par le moyen de nos parents nous avons reçu notre existence, mais qu'ils ne sont pas nos créateurs; et qu'eux aussi étaient venus au monde par leurs parents d'une génération précédente, et ainsi de génération en génération il nous faut monter jusqu'à une première cause existant par elle-même, et ayant toujours existé; laquelle cause est la source de toutes choses, l'Etre nécessaire, le Créateur de tous les êtres, de tout ce qui

existe. Bayle quoique philosophe irréligieux et impie, dans son Dictionnaire Historique et Critique, s'exprime ainsi sur ce sujet: "Pour bien raisonner sur la production, il est nécessaire de considérer Dieu comme le créateur de la matière, et le premier et le seul principe de la motion, si vous ne pouvez pas vous élever à la hauteur d'un créateur réel, vous ne pouvez éviter tous les rocs, et de quelque côté que vous vous tourniez, vous serez forcés d'avancer des absurdités qui répugnent à la raison." M. M. cessa d'argumenter et déclara qu'il y avait un être Suprême qui avait toujours existé; et notre discussion fut terminée.

A peine deux semaines s'étaient écoulées, lorsque je rencontrai de nouveau M. M., et lui ayant demandé l'état de sa santé, il me répondit qu'elle était assez bonne, mais qu'il avait des difficultés, de grandes difficultés, et élevant alors les yeux au ciel il s'écria: "c'est la volonté de Dieu!" Quel changement dans son esprit et dans son cœur, me dis-je en moi-même! Il n'y a pas encore deux semaines que cet homme était un athée, il niait l'existence de Dieu!

O combien grand est le nombre d'athées qui cessent de l'être en temps de difficulté, de danger et surtout en face de la mort qui est prête à frapper le dernier coup! La Mettrie, du Marsais, Boulainvilliers, le marquis d'Argens, Boulanger, etc., sont des exemples frappants en ce genre. Ce dernier a déclaré *qu'il avait toujours respecté la religion dans son cœur, qu'en écrivant contre elle, il avait étouffé la voix de sa conscience, qu'il s'était laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges et les applaudissements des philosophes.* Il demanda et reçut les derniers sacrements. Maupertuis (qui avait sacrifié à de niaises subtilités algébriques jusqu'aux preuves de l'existence de Dieu), mourut entre les bras de deux Capucins. Montaigne, Voltaire, etc.

(Voyez le Catéchisme Philosophique de Feller, chap. 1er, paragraphe V.)

Peu de temps après je visitai une famille catholique à quelques milles de Mendota. Madame C. me dit qu'ils avaient reçu un pamphlet en français qui contenait bien des choses avilissantes contre notre sainte religion et qu'elle désirait que je le lusse. Son mari qui était présent lui dit aussitôt: "Ne donne pas un tel livre au Père Ravoux—Jette-le au feu dans

le poêle." "O madame, ne faites pas brûler ce livre, je vous en prie! lui dis-je. Donnez-moi ce livre, cela me donnera une bonne occasion de précautionner les catholiques contre les apôtres de l'erreur et du mensonge. Dans l'Eglise à Mendota et à St-Paul, j'en lirai les passages les plus mauvais, et cela sera très utile aux catholiques."

Le livre me fut donné et je tins ma promesse. Les mensonges étaient si patents et si clairs que la fausseté des accusations était aussi évidente que deux et deux font quatre; et ils comprirent bien quel esprit pouvait induire des hommes à écrire de pareils pamplets, et d'autres à les mettre en circulation.

Le "Reflect well on it," en Français "Refléchissez-y bien," contenant les Six Conférences, ayant été imprimé, je le distribuai et j'en donnai une copie au Docteur qui avait envoyé le pamphlet, dont j'ai déjà parlé, et dès ce jour il fut plus prudent, il ne visita guère les catholiques pour répandre ses erreurs et donner des copies de ce pamphlet, dans lequel parmi d'autres mensonges on y disait que la religion catholique "faisait un Dieu du prêtre, et qu'à la place des vertus elle acceptait les jeûnes, les pénitences et les écus."

Je vais maintenant en peu de mots donner une idée de chaque Conférence ou Instruction.

La première Conférence fut contre le crime des Athées, qui emportés et aveuglés par leurs passions, nient l'existence de Dieu, dont la gloire est proclamée en tout lieu par la grandeur de ses œuvres, et reconnue par toutes les nations de l'univers, qui l'invoquent comme leur Créateur, leur Bienfaiteur et leur Maître.

Oh! que ce crime est horrible! ils insultent le Dieu qui les a créés et qui les conservent! St-Paul nous dit qu'ils sont inexcusables: "Parce qu'ils ont connu ce qui peut se découvrir de Dieu, car Dieu le leur a fait connaître. Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent: sa puissance même et sa divinité; en sorte qu'ils sont inexcusables." (*1ère Ep. aux Romains Ch. 1er, 19, 20.*)

La seconde conférence fut écrite, afin de prouver que le Christianisme est l'œuvre de Dieu, que les Puissances et les

persécutions ne pourraient jamais le détruire, parce que son fondateur, Jésus-Christ, l'avait établi sur la terre pour durer jusqu'à la fin du monde. Sa naissance, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa résurrection et son triomphe avaient été prédits par les prophètes de la nation juive. Jésus prouva aussi sa mission et sa divinité par les miracles les plus éclatants; par les œuvres de ses Apôtres et ses Disciples, qu'il envoya prêcher l'évangile avec le pouvoir de faire des miracles, et qui convertirent l'univers.

Vains donc ont été, sont maintenant, et seront jusqu'à la fin, tous les efforts des Infidèles et des Païens contre Jésus et sa Religion! "Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?" Les Infidèles irrités et soulevés par l'enfer peuvent parler avec orgueil contre le Christianisme; ils peuvent former des complots pour sa destruction; ils peuvent envoyer des évêques, des prêtres et des milliers de fidèles dans les prisons et à l'échafaud, mais Dieu se rira de leurs projets insensés! et s'ils meurent sans un véritable repentir, ils tomberont dans les prisons des tourments éternels!

Mon dessein en écrivant la troisième conférence fut de prouver que Jésus le fondateur du Christianisme institua une Eglise pour instruire toutes les nations jusqu'à la fin du monde, comme il le prescrivit à ses Apôtres, en leur disant: "Allez, enseignez toutes les nations; leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde." (*Matt. XXVIII.*)

A son Eglise est due l'obéissance par tous les hommes, sous peine de damnation éternelle, à moins qu'ils ne soient excusés par *une ignorance invincible.* Les sectes, les divisions sont défendues dans le bercail du divin Sauveur; car il nous dit: "Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur." (*St-Jean X, 16.*)—Et St-Paul dans son Epitre aux Ephésiens, (*IX*), commande à tous les chrétiens d'avoir soin de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. "Un Seigneur, une foi, un baptême." Et dans son Epître aux Galates il déclare que les *dissensions* et les *sectes* sont des péchés qui excluent du Royaume de Dieu.

Où trouver cette *Unité* si essentielle dans l'Eglise de Jésus-Christ, si nécessaire pour le salut, selon les Saintes Ecri-

tures et la Tradition, et même si indispensable d'après les lumières de la raison?—Dans l'Eglise Catholique et non ailleurs. Oh! que cette Eglise est belle par l'unité de ses membres, par la foi, par le saint sacrifice et les sacrements, et sous un seul gouvernement! Et d'un autre côté combien déraisonnable et scandaleuse est cette prétendue Réformation par la division et la subdivision de ses membres, depuis le commencement de son existence jusqu'à nos jours.

(Voyez les Variations des Protestants par Bossuet; et J. J. Rousseau, 2ème lettre de la Montagne.)

La quatrième conférence était sur la pensée de la mort. Du tombeau sort une grande lumière pour tout homme qui désire voir la vérité et se laisser guider par elle, n'importe à quel prix. La pensée de la mort calme nos passions et les mortifie, nous apprend à craindre Dieu, et nous encourage dans l'accomplissement de tous nos devoirs. De là, cette sentence du St-Esprit par la bouche de l'Ecclésiastiqu: "Dans toutes tes œuvres rappelle-toi ta fin dernière et tu ne pécheras jamais." (*VII, 40,*) Et St-Paul dans son Epître aux Romains nous enseigne que "par un homme le péché entra dans le monde, et par le péché la mort." Quel est le chrétien qui, réfléchissant sur les milliers de millions de nos prédécesseurs, qui pendant six mille ans sont morts à cause du péché de nos premiers parents, oserait encore offenser Dieu?

La cinquième conférence est sur la crainte de Dieu, qui est inspirée dans nos âmes par la pensée de la fin du monde; de la résurrection générale, du jugement dernier, suivi par une éternité de supplices pour les pécheurs et par une éternité de plaisirs et de délices pour les justes.

Conservons dans notre esprit ces paroles de l'Ecclésiastique (*I. 22.*) "La crainte du Seigneur est une couronne de sagesse, elle donne la paix et les fruits de salut." Méditons souvent sur ces paroles de Notre Sauveur: "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer." (*Matt. X. 28.*)

La sixième conférence est sur la Grandeur, la Puissance et la Bonté de Marie, mère de Jésus, le refuge des pécheurs; sur la confiance que nous devons avoir à sa puissante

intercession, et sur le respect et l'amour que nous devons lui témoigner, à elle la plus tendre des mères. Les Saintes Ecritures, la tradition et la pratique continuelle de l'Eglise Catholique rendent témoignage à sa gloire, à sa puissance et à sa bonté envers tous ceux qui l'invoquent. N'oublions pas les paroles de Dieu lui-même aux amis de Job, lorsqu'ils se présentèrent à lui pour implorer sa miséricorde et le pardon de leurs péchés. "Allez à mon serviteur Job, il priera pour vous, je le regarderai et je l'écouterai favorablement, et je ne vous punirai pas selon l'imprudence de vos discours." (*Job XLII.*) Marie, la Mère de Jésus, la Mère de Dieu est plus puissante que Job, Moïse, Pierre et Paul, etc. Pauvres pécheurs, ayons souvent recours à son intercession.

DEO GRATIAS!

Chapitre XIII.

1844—Au printemps de 1844 le Père Galtier quitte le Minnesota et se rend à Keokuck, selon le désir de Mgr Loras. Depuis cette époque jusqu'à 1851, le Père Ravoux eut à desservir Mendota, St-Paul, etc. En 1849 et 1850, il écrivit plusieurs fois à Mgr Henni, évêque de Milwaukee, le priant avec instance d'envoyer un prêtre à St-Paul. Mgr Henni, incapable alors d'envoyer un missionnaire, lui fit espérer que bientôt il y aurait un evêque à St-Paul. Le 2 juillet 1851, Mgr Crétin, premier évêque de St-Paul, arriva parmi ses ouailles—Sa charité, son zèle, ses bonnes œuvres de toutes sortes, jusqu'à sa mort.

Depuis le départ du Père Galtier, au printemps de 1844 jusqu'à 1851, à l'exception du temps de deux excursions sur les bords du Missouri en 1845 et 1847, et de quelques jours que je passai à Dubuque, chaque année, je résidai à Mendota et à St-Paul. Pendant trois années je passai deux dimanches consécutifs à Mendota, et le troisième à St-Paul, prêchant chaque dimanche en Français et en Anglais à Mendota, et aussi à St-Paul, dès que j'eus dans mon église quelques personnes qui ne comprenaient pas le Français. Mais ce ne fut pas avant 1848 ou 1849.

En 1847 nous eûmes à construire une addition à la chapelle érigée par le Père Galtier en 1841. Cette addition devint plus tard la chapelle des Sœurs de St-Joseph, jusqu'à ce qu'elles eurent bâti leur Pensionnat sur la colline St-Antoine.

En 1849 la chapelle ne pouvait plus contenir les fidèles qui assistaient au service divin, et plusieurs avaient à se tenir debout, en dehors, tout autour du bâtiment. Une grande partie

des membres de l'Eglise Catholique qui se rendaient au service divin, les dimanches, ne se composaient pas seulement de ceux qui vivaient à St-Paul, plusieurs y venaient de St-Antoine (aujourd'hui Minneapolis), du Petit Canada, de Mendota, et d'autres qui résidaient à deux ou trois milles sur la rive gauche du Mississipi.

En 1847, les catholiques de St-Paul et des environs devenant plus nombreux que ceux de Mendota et du Fort Snelling, j'eus le service divin à St-Paul, tous les deuxièmes dimanches. En 1849 les catholiques continuant d'augmenter sur la rive gauche du Mississipi, et incapable d'avoir un prêtre du diocèse de Milwaukee, je me déterminai à passer deux dimanches à St-Paul et le troisième à Mendota. J'écrivis encore à Mgr l'évêque de Milwaukee sur la grande nécessité d'un prêtre pour les catholiques, dans cette partie de son diocèse. Dans ma lettre je le priais avec une si grande instance de pourvoir aux besoins de la population catholique de St-Paul, confiée à ses soins par la Divine Providence, et de leur envoyer un prêtre qui résidât parmi eux, qu'avant de terminer ma lettre je crus qu'il était de mon devoir de m'excuser sur la liberté de mes remarques. Dans sa réponse le bon et pieux évêque commence sa lettre par ces mots: "Je vous pardonne de bon cœur pour la bonne lecture que vous faites à un évêque; vous avez parfaitement raison; mais vous devez aussi faire attention au trouble, bien plus à l'impossibilité où je me trouve." Mgr Henni me fait alors concevoir l'espérance qu'avant longtemps un nouveau diocèse serait établi pour le Territoire du Minnesota, et que St-Paul serait la résidence de Mgr l'Evêque. Sa lettre était en date du 31 janvier 1850.

Dans l'automne de la même année les bulles furent envoyées de Rome à Mgr Joseph Crétin. Il avait été élu évêque de St-Paul. Je reçus de sa part une lettre de Dubuque, qui m'aurait causé le plus grand plaisir, s'il ne m'eût fait connaître qu'il ne savait pas encore s'il accepterait la charge de l'épiscopat. Dans sa lettre il me disait qu'il était sur le point de partir pour l'Europe et que pour quelque temps il ne prendrait aucune décision. Il me demanda mon avis sur ce qu'il devait faire. Je fus beaucoup étonné d'une pareille question. Dans ma réponse je le pressai d'accepter, lui démontrant par

plusieurs raisons combien cela était nécessaire pour les catholiques du nouveau Territoire du Minnesota. Je le priai instamment de venir à St-Paul avant son départ pour l'Europe, afin d'acheter un terrain pour sa Cathédrale, l'informant que déjà il y avait de la difficulté à se procurer des *Blocks* entiers dans une location convenable, et que peut-être à son retour d'Europe il lui serait bien difficile de se procurer un bon terrain à moins qu'il ne voulût payer un haut prix. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour l'encourager à accepter le siège de St-Paul. J'allai même jusqu'à dire dans ma lettre que les choses dans ce nouveau Territoire étaient telles que, selon mon opinion, il était obligé, *sub gravi*, de consentir aux vues de la Divine Providence, et d'accepter le fardeau. Il m'écrivit une seconde lettre dans laquelle il me laissait dans le même doute sur sa décision à accepter, ou non, le fardeau épiscopal.

Après son départ pour la France, convaincu de la nécessité de procurer quelques lots pour la Cathédrale et d'autres institutions, j'achetai vingt et un lots de M. Vital Guérin pour $800, et pour le lot sur lequel est maintenant la Cathédrale, ou du moins une partie considérable de la Cathédrale, $100. Ce dernier lot fut acheté d'une autre personne qui avait déjà une partie de ses matériaux pour la construction de sa maison. Il l'avait acheté de M. Vital Guérin $60. Il me le céda pour $40 de profit. Je considérai l'achat des 22 lots comme un bon marché pour l'église, et aussi pour M. V. Guérin, car il était entendu que la Cathédrale et d'autres bâtiments seraient construits sur ce terrain et donneraient de la valeur aux propriétés de M. Guérin. L'événement prouva que je n'avais pas été trompé dans mes vues pour l'avenir. A son retour de France Mgr paya le prix des vingt-deux lots et reçut le contrat de vente et la quittance. Je n'avais auparavant qu'un contrat conditionnel qui devait durer jusqu'à l'arrivée de Mgr Crétin.

Si j'eus quelques difficultés à trouver un terrain convenable pour la Cathédrale, etc., Mgr Crétin en eut de bien plus grandes pour se décider d'accepter la charge épiscopale, et ce ne fut qu'un ou deux jours avant sa consécration qu'il se détermina; et il me dit lui-même qu'il n'aurait pas accepté si Monseigneur Devie, évêque de Belley, pour lequel il avait toujours

eu le plus grand respect, à cause de ses talents et de sa piété, ne l'avait engagé à le faire. Il lui exposa l'état des choses dans le nouveau diocèse de St-Paul et lui demanda s'il pouvait refuser le fardeau de l'épiscopat sans péché. L'opinion de Mgr Devie fut qu'il était obligé *sub gravi* d'accepter. Dès lors il se voua, il se donna lui-même au Diocèse de St-Paul, et il fut consacré le 26 janvier 1851. *Omnia omnibus factus sum*, fut la devise gravée sur son anneau; et en effet le premier évêque de St-Paul se fit tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ. Tous ceux qui l'ont bien connu sont convaincus qu'il marcha constamment sur les traces du Grand Apôtre des Nations, par son zèle, sa piété, sa charité, son humilité, ses travaux continuels et sa patience dans les peines et les souffrances; non-seulement après sa consécration, mais aussi depuis son ordination au sacerdoce, pendant ses études au grand séminaire et au collège. Je ne fis sa connaissance qu'en 1838, il est vrai, mais mon assertion est fondée sur le témoignage de personnes qui avaient été beaucoup édifiées par sa conduite, même dès le commencement de ses études.

Mgr Crétin passa encore trois ou quatre mois en Europe après sa consécration afin de se procurer quelques ouvriers pour le Territoire immense, qui avait été confié à ses soins, et aussi quelques moyens pécuniaires et bien d'autres choses nécessaires pour l'établissement d'un nouveau diocèse. Le jour de la fête de la visitation de la Sainte Vierge, le 2 juillet 1851, j'eus la visite si longtemps désirée de Mgr Crétin qui arriva à St-Paul, accompagné de deux prêtres et de trois séminaristes. Décrire la joie que je ressentis alors, serait pour moi une chose bien difficile. Pendant sept ans j'avais été le seul missionnaire catholique dans une région immense qui devint le diocèse de St-Paul, si j'en excepte quelques semaines pendant lesquelles un autre prêtre envoyé de Dubuque fut avec moi pour partager mes travaux.

Ma première entrevue avec Mgr Crétin et ses compagnons fut sur le bateau à vapeur, où j'allai les rencontrer. J'eus l'honneur de les accompagner du bateau au palais épiscopal. Sa Grandeur eut bientôt visité tous les appartements du palais, et sa Cathédrale. Le palais était une maison d'un étage et demi et de 17 ou 18 pieds carrés; la Cathédrale qui était la

chapelle dont nous avons déjà parlé, était un édifice en bois de 45 pieds de long et de 18 pieds de large. Près du palais il y avait un autre monument remarquable de 10 ou 12 pieds carrés qui servait de cuisine; un peu plus loin était l'étable que j'avais construit sur la ligne et la limite du *claim*, afin de prévenir et d'empêcher une seconde invasion de ce côté là, car la première invasion m'avait causé bien des difficultés. Mgr Crétin ne fut pas beaucoup étonné de la pauvreté de l'église, car il avait été très bien informé de tout. Dès le commencement il vit devant lui des travaux bien difficiles, mais plein de confiance en Dieu, il ne fut pas découragé. Il mit immédiatement la main à la charrue, sans regarder en arrière, selon l'avis de Notre Seigneur. Il savait pour qui il travaillait, et quelque difficile que fût son ouvrage, supporté par la grâce de Dieu, il paraissait toujours content et heureux. Cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis son arrivée à St-Paul, qu'il avait déjà construit sur le terrain acheté pour la Cathédrale une grande maison en brique de 84 pieds de long sur 44 pieds de large, à plusieurs étages. Cette maison devint la seconde Cathédrale de St-Paul, la résidence de Mgr Crétin, de ses prêtres, des séminaristes et des domestiques. Quelques mois plus tard, la plus grande partie du soubassement fut transformée en divers compartiments qui servirent d'écoles pour les garçons. Les jeunes filles aussi ne tardèrent pas longtemps avant d'être pourvues d'écoles catholiques. Les Sœurs de St-Joseph arrivèrent à St-Paul le deuxième jour de décembre 1851, et se dévouèrent quelques jours après à l'œuvre sainte de leur institut, elles ouvrirent leurs écoles sur le terrain de la première chapelle, où Mgr Crétin fit bâtir plus tard pour elles une maison de briques. En 1853 il construisit l'hôpital. Une portion des dépenses furent payées avec des fonds qu'il avait en propre, et qu'il donna pour cette bonne œuvre. Il bâtit aussi les deux petites maisons en briques près de l'hôpital. Grande reconnaissance est due à l'Honorable H. M. Rice pour la majeure partie du terrain de l'hôpital. La même année il acheta pour un nouveau cimetière quelques arpents de terrain où fut bâti plus tard le pensionnat et le couvent des Sœurs de St-Joseph. On ne se servit de ce cimetière que trois ans. Les limites de la ville ayant été étendues plus loin, il fallut

se procurer un nouveau terrain hors des limites de St-Paul. En 1856 il acheta un terrain de quarante arpents pour le même objet. Ce nouveau cimetière fut bénit le 2 novembre 1856.

Afin de payer le montant de ces deux achats, il vendit d'autres propriétés de l'église dans la ville de St-Paul.

En 1855 les Allemands catholiques de St-Paul obtinrent la permission de bâtir une église sur une portion du terrain de l'hôpital; ils se mirent immédiatement à l'œuvre, et en 1856 leur église était construite et on y célébra les divins mystères. Bien des louanges sont dues au zèle de leur premier pasteur le révérend Père Keller.

En 1856 Mgr Crétin réussit à avoir dans son diocèse quelques Pères Bénédictins, qui, sans délai construisirent un couvent à St-Cloud.

En juillet 1854 fut commencé l'ouvrage pour l'excavation du soubassement de la Cathédrale et en 1856 fut bénite la pierre angulaire, la première pierre, par l'évêque de Buffalo, Monseigneur Timon. A la fin d'octobre les murs du soubassement étaient bâtis. Si l'ouvrage allait si lentement, ce n'était pas faute d'énergie, ni de peine de la part de Mgr Crétin, mais du manque de moyens pécuniaires. Oh! combien de fois voyant la nécessité d'une église assez grande pour contenir les catholiques de St-Paul, il me parlait de ses difficultés. Mais où trouver l'argent? s'écriait-il. Les familles catholiques de St-Paul, à l'exception de quelques-unes, n'étaient pas capables de l'aider beaucoup, et le prix de la main d'œuvre et des matériaux était très élevé. Il aurait pu emprunter l'argent, il est vrai, mais il craignait avec bonne raison d'encourir une dette qu'il ne pourrait payer sans vendre les terrains de l'église qui lui étaient nécessaires. Quoique la population catholique attachée à la Cathédrale fût aussi nombreuse qu'elle l'est maintenant en 1864, toute la somme des collections pour la Cathédrale depuis le mois de juillet 1854 jusqu'en février 1857 ne s'élevait pas au-dessus de quatre mille piastres ($4,000); et il en avait déjà dépensé sept mille. On peut juger par là des difficultés où il se trouvait—mais Dieu, témoin des bonnes œuvres de son fidèle serviteur, orné de la splendeur de toutes les vertus, l'enleva de ce monde de misères, afin de lui donner part à sa gloire et à son bonheur éternels!

Chapitre XIV.

MORT DE MGR CRÉTIN, FÉVRIER 22, 1857—SON ZÈLE, SA PATIENCE DANS LES SOUFFRANCES, SON COURAGE DANS LA PRATIQUE DE TOUTES LES VERTUS—NOTRE AFFLICTION, NOS REGRETS QUE NOUS NE SAURIONS DÉCRIRE—LE PÈRE RAVOUX EST NOMMÉ ADMINISTRATEUR DU DIOCÈSE, *sede vacante*—SES PEINES, SES DIFFICULTÉS POUR BATIR UNE ÉGLISE ASSEZ SPACIEUSE POUR LA POPULATION CATHOLIQUE DE ST-PAUL—SA JOIE LORSQUE LA DIVINE PROVIDENCE EUT ENVOYÉ À ST-PAUL MGR T. L. GRACE LE SECOND ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.

Monseigneur Joseph Crétin mourut le 22 février, 1857. Sa maladie fut longue et douloureuse, mais il fut toujours le bon et fidèle serviteur de Dieu, supportant jusqu'à la fin avec grande patience toutes ses souffrances. Lorsqu'il ne fut plus capable de quitter sa chambre, son esprit fut constamment occupé du troupeau confié à ses soins. Il me parlait souvent sur ce sujet, et continuait d'écrire des lettres à ses amis afin de pourvoir aux divers besoins de son Diocèse. Sa dernière lettre qu'il ne put finir d'écrire, était adressée à un évêque français, et en date du 21 février 1857. Plus d'une fois au milieu des douleurs les plus intenses je l'entendis s'écrier: "Il est bon pour moi de souffrir pour mes péchés!... Comme je ne puis plus travailler, je dois offrir mes peines à Dieu pour les fidèles et pour tous!"

Si on me demandait maintenant quelle épitaphe l'on devrait graver sur sa tombe; ma réponse serait qu'on y mît ces paroles: "O Dieu! le zèle de ta maison m'a consumé!"

Si je demandais aux catholiques de Ferney, en France;

MGR J. CRÉTIN.

et en Amérique, à ceux de Dubuque, de la Prairie du Chien et de St-Paul, qui furent placés en différentes époques sous sa charge pastorale, si le zélé, charitable et vénéré évêque de St-Paul devrait avoir cette inscription sur sa tombe; je n'ai aucun doute que tous me répondraient ainsi: "Son zèle ardent, sa charité, son travail constant, sa douceur, son humilité, ses prières ferventes sont des preuves certaines pour nous que dans son esprit et dans son cœur il n'avait que deux choses en vue: La gloire de Dieu et le salut des âmes, et que ce serait un acte de reconnaissance et de justice de graver ces paroles sur sa tombe: "O Dieu! le zèle de ta maison m'a consumé!"— Que son âme repose en paix!"

Les grandes vertus et les aimables qualités de Mgr Crétin lui avaient gagné les affections de tous les habitants de la ville de St-Paul. Il fut beaucoup regretté de tous, Catholiques et non Catholiques. Mais personne ne ressentit plus profondément la privation de sa présence que moi. J'avais perdu par sa mort le plus cher de mes amis; je puis dire le meilleur des pères.

L'Eglise du Diocèse de St-Paul, si chère à mon cœur, était privée de son Premier Pasteur, et dans mon esprit sa prospérité pour l'avenir n'était pas sans nuage.

Qui sera envoyé à l'Eglise du Minnesota, maintenant dans l'affliction et dans le deuil? Qui pourra combattre aussi bien pour le salut des âmes que Mgr Crétin l'a fait pendant six ans?

Combien de temps avant que son successeur soit élu, et reçoive les Bulles de Rome? Acceptera-t-il le fardeau? Et dans l'intérim la charge de l'administration sera-t-elle sur mes épaules, parce que j'ai été déjà si longtemps dans le Minnesota?

Ces pensées étaient pour moi la cause d'une grande anxiété, ma constitution était faible et demandait du repos, et non un accroissement de travaux. Que faire dans de pareilles circonstances, sinon d'élever mon esprit vers Dieu, *sursum corda*, et demander son assistance? C'était le seul moyen qui pouvait me donner quelque consolation et du courage au milieu des difficultés et de ma grande affliction.

Dans le mois de mars 1857 je reçus de Mgr l'Archevêque de

St-Louis une lettre qui commençait ainsi: "La nouvelle affligeante de la mort de votre dévoué et saint Evêque a été reçue ici avec un profond regret par tous ses amis, et par aucun d'eux plus que par moi-même." Dans la même lettre il me nommait Administrateur du Diocèse, *sede vacante*. Dès lors je me considérai comme chargé d'une grande responsabilité devant les hommes, mais bien plus encore devant Dieu, le témoin et le juge suprême de toutes nos actions, même de nos pensées les plus secrètes, ainsi que de notre destinée éternelle.

Parmi les travaux nombreux que m'imposait la charge d'Administrateur du Diocèse, aucun ne me parut plus urgent que la construction de la Cathédrale déjà commencée, quelque grandes que fussent les difficultés. L'appartement dont nous avions été obligé de nous servir pour église depuis 1851 n'avait pas plus de 80 pieds de long sur 40 de large et pouvait à peine contenir le tiers de la congrégation. A la mort de Mgr Crétin les murs de la Cathédrale n'avaient été élevés qu'à la hauteur nécessaire pour le soubassement; les dimensions de la Cathédrale étaient de 173 pieds par 70; le prix d'une journée de travail pour les maçons était trois piastres, pour les charpentiers deux piastres au moins, pour une charrette et deux chevaux pour transporter les matériaux cinq piastres. C'était au temps où la crise pécuniaire de 1857 allait rendre les choses bien plus difficiles. L'argent était rare; emprunter des fonds, on aurait pu le faire, mais l'intérêt était très haut; et je ne pouvais espérer de collecter plus de cinq mille piastres dans la ville de St-Paul. Et en effet toutes les collections faites, après le décès de Mgr Crétin, jusqu'à l'arrivée de Mgr Grace en 1859, ne s'élevèrent qu'à cinq mille trois cent soixante-douze piastres et 70 cents.

Toutes ces difficultés furent pesées avec attention, non moins que la grande nécessité d'avoir une église assez spacieuse pour contenir toute la congrégation; et je me déterminai à continuer la construction de la Cathédrale, et de ne pas arrêter l'ouvrage tant que j'aurais des moyens pour payer les dépenses, et de suspendre les travaux, dès que je serais dépourvu des fonds nécessaires pour en payer les frais. Je n'ai jamais été beaucoup en faveur de contracter de grandes dettes, depuis mon enfance je savais très bien qu'il était aisé de faire des

dettes, mais qu'il était ordinairement bien difficile de les payer, surtout lorsqu'elles étaient beaucoup augmentées par les intérêts. O combien de familles sont tombées dans la misère, parce que les chefs de ces familles infortunées firent peu d'attention à ce principe de prudence!

Le 14 juin 1857, on commença l'ouvrage qui fut continué jusqu'à ce que le toit fût sur la Cathédrale, et le 13 de juin 1858, elle fut ouverte pour le service divin quoiqu'elle ne fût pas encore plâtrée. Les collections, ce jour-là s'élevèrent à 428 piastres. Pendant l'été de la même année, le soubassement fut plâtré et nous nous en servîmes pour y célébrer les saints mystères pendant l'hiver. Quoique bien vaste il était quelquefois rempli par la foule. Le jour de Noël à la messe de minuit il y avait au moins deux mille âmes; et environ cinq cents reçurent la sainte communion ce jour là. Ce fut pour moi, et pour tous les fidèles un sujet de grande consolation d'avoir pour le service divin un lieu assez vaste où nous pouvions tous ensemble nous réunir. Nous aurions été bien ingrats envers Dieu, si nous ne lui avions pas témoigné notre reconnaissance pour son divin secours, j'ai la douce confiance que personne n'oublia un devoir si important.

Voici un résumé des recettes, des dépenses et dettes pour la Cathédrale jusqu'au 1er janvier 1860:

RECETTES.

Montant reçu jusqu'à juillet 1854	$658.00
Depuis juillet 1854 jusqu'à janvier 1857	3,162.50
	$3,820.50
Après le décès de Mgr Crétin jusqu'à l'arrivée de Mgr Grace, 1859	5,372 70
Après l'arrivée de Mgr Grace, collections faites pour plâtrer la Cathédrale	915.00
Total	$10,108.20

DEPENSES.

Depuis le 26ème jour du mois d'août 1854, y compris une petite somme dépensée auparavant, jusqu'au 10 de février 1857	$7,389.66
Depuis le 7 mars 1857 jusqu'au mois d'août 1859	23,564.44
Après cette époque pour plâtrer l'église, etc	2,693.84
Jusqu'au 1er Janvier 1860	$33,647.94

Dépenses payées:	
Par collections et dons, comme déjà spécifié	$10,108.20
Par sommes reçues de la Société de la Propagation de la Foi, par rentes des bancs, etc.	18,987.59
Dettes (1er janvier 1860)	4,552.15
	$33,647.94

Au commencement de 1859, j'eus à faire construire un bâtiment en pierre de soixante-treize pieds de largeur, cinquante pieds de profondeur, et trois étages de haut. Mon motif était de le louer et de me servir des rentes pour payer les taxes et pour les besoins du diocèse. Les dépenses furent d'environ sept mille piastres ($7,000), dont la moitié fut payée avec les fonds du Diocèse et l'autre moitié avec de l'argent emprunté.

Quelques jours avant la crise financière de 1857, j'avais loué ce terrain à une personne respectable de St-Paul; mais comme il ne put recevoir des fonds qu'on devait lui envoyer, il me pria de le délier de son engagement. Je me rendis à ses désirs et il me donna cent piastres ($100) pour la Cathédrale.

Que Dieu bénisse tous ceux qui ont contribué à la construction de la Cathédrale! leurs dons sont inscrits dans le ciel; l'obole donnée par une pauvre veuve ne sera pas laissée sans récompense.

Le devoir le plus essentiel de l'Administrateur d'un Diocèse et d'un Pasteur des âmes est de veiller sur son troupeau, avec toute la vigilance dont il est capable, de nourrir les ouailles confiées à ses soins avec la parole de Dieu et les sacrements de l'église qui ont été institués par Notre Seigneur Jésus-Christ pour purifier, sanctifier, et même déifier nos âmes. C'est l'Esprit de vérité qui a enseigné à l'Eglise de Dieu que par la grâce des sacrements nous participons de quelque manière à la nature divine—*Divinæ consortes Naturæ.*

Ayant reçu la charge d'administrateur du Diocèse de St-Paul, nous aperçûmes par la grâce de Dieu, l'étendue de nos obligations. Mais où trouver immédiatement des ouvriers pleins de zèle pour suffir aux besoins urgents d'un champ si vaste, dans lequel il y avait une population catholique d'environ cinquante mille âmes. A cette époque dix-sept prêtres composaient tout le clergé du Diocèse dont les limites étaient les mêmes que celles du Territoire du Minnesota. Bien

vive était la peine que je ressentais en voyant un si grand nombre d'âmes sous ma charge en danger de périr parce quelles n'avaient pas de pasteurs pour leur distribuer le pain de vie, et je n'en avais pas à leur envoyer.

Cette impossibilité d'envoyer des prêtres dans toutes les nouvelles localités occupées par les catholiques, était aussi la cause d'une profonde affliction pour Mgr Crétin avant son décès; il n'avait négligé aucun moyen possible pour augmenter le nombre de ses missionnaires pour cette partie de la vigne du Seigneur; il avait frappé à la porte de tous ceux en qui il avait quelque espérance de recevoir du secours, et pendant les six années de son épiscopat il n'avait jamais cessé d'invoquer Dieu par des prières ferventes pour le même objet, se rappelant sans cesse les paroles de notre Sauveur: *La moisson est grande mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson, qu'il envoie des ouvriers en sa moisson* (*Matt, IX, 37, 38.*) Plein de confiance aussi en la mère de Jésus, ses supplications vers Dieu étaient presque toujours accompagnées de quelques prières à Marie afin d'obtenir le secours de sa puissante intercession. Il s'adressait aussi souvent aux anges et aux Saints de la cour céleste, et plus d'une fois je fus invité à suivre son exemple.

En 1853 Mgr Crétin établit à St-Paul une école spéciale, où l'on enseignait le latin à quelques jeunes gens qui avaient manifesté des dispositions à la vocation sacerdotale. Parmi eux étaient John Ireland et Thomas O'Gorman qui furent envoyés plus tard en France par Mgr Crétin afin d'y faire les études nécessaires pour le sacerdoce. Ce fut dans l'automne de 1853, lorsque j'eus à faire un voyage dans mon pays natal.

Avant mon départ de St-Paul Mgr Crétin me recommanda de lui emmener quelques prêtres, ou quelques séminaristes. A mon retour à St-Paul j'étais accompagné de sept séminaristes, Messieurs G. Keller, S. Sommereisen, F. Hurth, C. Robert, A. Oster, L. Caillet, et F. Tissot. Cinq furent ordonnés prêtres par Mgr Crétin et les deux autres par Mgr Smith de Dubuque. Depuis le temps de leur ordination jusqu'à présent (1867), ils ont tous exercé le saint ministère dans le Diocèse de St-Paul. Puissent-ils vivre longtemps, et toujours pleins de zèle pour le salut des âmes, afin de glorifier

Dieu et de s'enrichir eux-mêmes, et multitude d'autres de ces biens spirituels qui ne sont pas sujets aux vicissitudes des choses de ce monde! Mes supplications au Seigneur ne sont pas moins ardentes pour tous les membres du clergé de ce Diocèse et j'espère qu'ils ne m'oublieront pas dans leurs prières!

Nous devons aussi mentionner le Révd Père Lédon, qui pendant huit ans a exercé avec beaucoup de zèle le saint ministère à St-Antoine et à St-Paul. Beaucoup affaibli par trop de travail, il fut obligé de s'en retourner en France en 1859.

En 1857, les bons Pères Bénédictins n'étaient encore que quatre dans ce Diocèse et les Frères convers du même ordre six, mais en 1858 les Pères étaient au nombre de huit, et les Frères dix; l'accroissement de ces Pères pieux et dévoués fut pour moi un sujet d'une grande consolation. Ce Diocèse a contracté envers le Très Révérend B. Wimmer, Abbé de St-Vincent, une dette de reconnaissance qui ne sera jamais oubliée.

A la même époque, 1857, les Sœurs de St-Joseph s'étaient multipliées, elles avaient un pensionnat, une école paroissiale et un hôpital sous leur charge à St-Paul, et à St-Antoine un pensionnat et une école paroissiale. En 1858 leur nombre s'élevait à dix-huit. Les Sœurs Bénédictines avaient un couvent à St-Cloud. Les services de ces charitables et pieuses vierges consacrées au Seigneur, étaient alors comme ils le sont maintenant très utiles à la religion.

Que Dieu plein de miséricorde daigne augmenter de plus en plus leur nombre pour la gloire de son nom et pour le bien spirituel et temporel de ceux au milieu desquels elles vivent! Puisse la vertu de leur bon exemple répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ!

Le premier évêque de St-Paul n'est plus, mais la vigne qu'il a plantée et arrosée pendant six ans des sueurs de son front continuera, par la grâce de Dieu de fructifier et de porter des fruits précieux jusqu'à la fin du monde. Ces fruits heureux seront recueillis par la main de Dieu, et portés dans son royaume pour le glorifier et être glorifiés par lui pendant toute l'éternité. Le premier évêque de St-Paul n'est plus avec nous; mais nous avons la douce confiance qu'il est avec Dieu; qu'il n'a pas abandonné ses enfants en Jésus-Christ, que ses prières pour son troupeau, qui étaient si ferventes sur la terre,

sont devenues encore plus ardentes dans le Ciel, parce qu'il comprend encore mieux nos dangers et nos besoins. Nous avons donc bien des raisons de croire que si l'année après sa mort nous avons eu une église assez vaste pour contenir toute la congrégation; si la même année le nombre des prêtres du Diocèse s'élevait à vingt-sept, ayant augmenté de dix depuis sa mort, et si l'année après, en 1859, la Divine Providence avait changé nos jours de deuil et de tristesse en des jours de félicité et de joie, en nous envoyant, comme un don du ciel, notre présent, pieux et dévoué Pasteur, Mgr T. Grace; nous avons, dis-je, bien des raisons de croire que toutes ces faveurs nous sont venues principalement par les prières et l'intercession de notre premier évêque, Monseigneur Joseph Crétin, le Fondateur de ce Diocèse.

Chapitre XV.

38 INDIENS SIOUX CONDAMNÉS À MORT, PENDUS À MANKATO, DÉCEMBRE 26, 1862—LETTRE DU PÈRE RAVOUX À MGR GRACE, EVÊQUE DE ST-PAUL, EN DATE DU 29 DÉCEMBRE, 1862. ELLE FUT ÉCRITE EN FRANÇAIS ET PUBLIÉE DANS LES *Annales de la Propagation de la Foi* EN FRANCE, A. D. 1863—ELLE FUT TRADUITE AUSSI EN ANGLAIS ET PUBLIÉE À DUBLIN, IRLANDE, DANS LES *Annals of the Propagation of the Faith*—ELLE PARUT AUSSI EN ANGLAIS DANS LE *Northwestern Chronicle* DE ST-PAUL, LE 27 JUIN, 1890—ELLE FUT PUBLIÉE PAR LE RÉVÉREND PÈRE CONWAY, AFIN DE CORRIGER QUELQUES ERREURS HISTORIQUES, FAITES DANS UN DISCOURS PRONONCÉ À L'OUVERTURE DES SÉANCES DE LA CONVENTION GÉNÉRALE DE L'EDUCATION NATIONALE,* DANS LA VILLE DE ST-PAUL, AU MOIS DE JUIN 1890; ET AUSSI AFIN DE MONTRER CE QUE LA GRACE DE DIEU AVAIT OPÉRÉ DANS LE CŒUR DE 33 DE CES PAUVRES INDIENS AVANT LEUR MORT——DANS LE MÊME CHAPITRE—184 BAPTISÉS—PRESQUE TOUS ENFANTS—MORT ÉDIFIANTE DE DEUX CHEFS SIOUX, PENDUS AU FORT SNELLING EN 1865, ETC.

ST-PAUL, le 29 décembre, 1862.

MONSEIGNEUR. Selon le désir réitéré de Votre Grandeur, voici une narration de mon voyage et de ma *mission près des Indiens détenus en prison à Mankato* depuis quelques mois. Grâces à Dieu, ma santé a été meilleure que je n'avais eu lieu de l'espérer à mon départ de St-Paul, et j'ai pu

*D'après nos journaux le nombre des membres de la Convention Nationale rendus à St-Paul s'élevait à douze mille.

tous les jours, depuis lundi, passer un temps considérable avec ceux qui ont subi la peine de mort vendredi dernier. Ils étaient au nombre de trente-huit.

Le 19 du courant j'arrivai à Mankato, et le jour suivant, dès le matin, je rendis une visite au colonel du poste, M. Miller, à qui je présentai une lettre d'introduction du brigadier-général du département militaire, M. Sibley. Je fus très bien accueilli, et j'obtins toute facilité de voir et d'instruire les Indiens prisonniers. Je les trouvai tous réunis dans un même appartement. Leur nombre dépassait trois cents, sans compter plus de soixante autres sauvages qui ont été acquittés et seront rendus à leurs familles près du Fort Snelling, dès qu'on pourra les y conduire sans danger, car l'irritation des citoyens est encore très vive contre les Sioux.

Parmi les prisonniers il y avait quelques métis, à qui ma présence parut faire un grand plaisir. Je leur parlai de Dieu, du salut, de l'éternité à laquelle nous devons tous nous préparer par la prière, le repentir et la réception des sacrements. J'adressai aussi la parole aux Indiens, qui m'écoutèrent également avec attention. Les noms de ceux qui devaient subir la peine de mort étaient encore inconnus, et je craignais beaucoup qu'on ne gardât le secret jusqu'au moment fatal, ce qui aurait fait échouer le but principal de ma mission. Heureusement il n'en fut rien.

Dans la matinée du lundi, M. Miller m'informa que les Indiens qui devaient être exécutés le 26 du mois, allaient être séparés des autres, et m'engagea à me trouver présent dans la nouvelle prison vers les trois heures du soir, moment où devait être signifiée la sentence de mort. En effet, à trois heures, M. le colonel, quelques officiers et MM. Williamson et Riggs, ministres protestants, le révérend M. Sommereisen et moi, étions tous ensemble à la prison. Après la lecture de l'arrêt en Anglais et en Sioux, M. le colonel déclara aux condamnés qu'il n'y avait plus d'espérance pour eux en cette vie; il leur conseilla de tourner leurs pensées vers le Rédempteur du monde, et de se choisir, à leur gré, pour conseiller spirituel un ministre catholique ou protestant. M. le major Brown dressa deux listes: vingt-quatre se firent inscrire sur celle de la *robe-noire* (parmi eux il y avait trois métis au-dessus de vingt

ans, qui n'avaient pas encore fait leur première communion). Combien donnèrent leurs noms à la liste protestante? environ une douzaine.

Ce ne fut pas sans surprise que je vis le plus grand nombre se prononcer en notre faveur; et il y a de quoi s'en étonner, quand on considère que MM. Williamson et Riggs ont une parfaite connaissance de la langue des Siouz, et qu'ils sont au milieu d'eux depuis plus de vingt-cinq ans. Il est vrai que j'ai aussi passé quelque temps parmi ces Indiens; mais voilà dix-huit ans que j'ai dû quitter leurs déserts, parce que les prêtres manquaient à la population blanche. Je dois aussi remarquer que ces Messieurs avaient souvent visité les prisonniers, et leur rendaient bien des services depuis leur détention à Mankato. D'où peut donc venir cette préférence pour la *robe-noire?* c'est l'œuvre de Dieu, c'est l'accomplissement de cette promesse de Notre Seigneur à son Eglise et à ses ministres: *Allez, enseignez toutes les nations*....

Depuis lundi jusqu'au moment où les Indiens furent régénérés par les eaux saintes du baptême, mes intructions roulèrent principalement sur le grand Dieu du ciel et de la terre qui se manifeste, par le spectacle de la nature, à tous les hommes même les moins civilisés. Vint ensuite le mystère d'un Dieu en trois personnes, l'incarnation, le rachat du monde par la croix; puis la mort, le jugement, le paradis, l'enfer, l'éternité, la gloire des justes, la résurection des corps à la fin des temps. Nos dogmes paraissaient faire beaucoup d'impression sur leurs esprits, et je me plaisais à les entretenir souvent de ces grandes vérités, qui éclairent et consolent de pauvres sauvages, tandis que bien des sages les dédaignent. Je ne saurais exprimer la joie que je ressentais dans mon âme, en voyant avec quelle attention les principes de notre foi étaient accueillis par ces infortunés Indiens, qui devaient bientôt dire un adieu éternel aux choses de ce monde.

Comme la prière est le moyen le plus efficace pour faire descendre la lumière céleste dans les intelligences, nous y avions souvent recours. Le signe de la croix avec l'invocation de la très sainte trinité, le *Pater*, une courte invocation à Marie, le symboles des Apôtres, les actes de foi, d'espérance, d'amour de Dieu et du prochain, et l'acte de contrition, se mê-

laient habituellement à nos entretiens, pendant les quatre jours qui précédèrent leur mort. La piété avec laquelle ils se livraient à ces exercices, remplissait mon cœur de consolation. Ceux qui connaissent les mœurs et le caractère des Sioux, savent combien il est difficile de les porter à s'unir aux chrétiens pour prier avec eux. Je puis l'assurer sans crainte de me tromper, la grâce du divin Sauveur se répandait à grands flots dans leurs âmes: elle seule pouvait opérer un pareil changement. Plus d'une fois, lorsque j'étais seul, les larmes coulaient avec abondance de mes yeux, à la seule pensée, au seul souvenir de la ferveur avec laquelle ils invoquaient la très sainte Trinité.

Vous dirai-je, Monseigneur, que l'ardeur de leur foi, de leur espérance, de leur amour de Dieu et leur résignation à la mort étaient telles, que dans plusieurs circonstances je leur dis en toute sincérité: "Si vous persévérez dans de pareils sentiments, aussitôt après votre dernier soupir vous entrerez dans le ciel, et comme une bonne mère baise son enfant, ainsi Dieu vous donnera le baiser de la paix éternelle." Oh! combien de fois je leur disais aussi de ne point craindre la mort, mais d'aimer Dieu de tout leur cœur et de toutes leurs forces, et que bientôt ils seraient environnés d'une gloire immortelle; que leurs corps sortiraient un jour de la terre, éblouissants comme le soleil, et seraient réunis à leurs âmes pour jouir ensemble d'un bonheur parfait et sans fin. Comme ils aimaient à entendre ces belles et consolantes promesses du divin Rédempteur!

L'un d'eux m'ayant demandé un certain objet de parure indienne, je lui répondis de ne plus s'inquiéter de la beauté de son costume, mais de prier de tout son cœur le Maître de la vie jusqu'à la mort, et que les vêtements dont il serait alors revêtu seraient plus blancs que la neige, plus magnifiques que le firmament parsemé de brillantes étoiles. Il parut entièrement satisfait de ma réponse.

Cet Indien était un chef de tribu, il portait le nom de *Shounka-Ska*, *Chien-Blanc*. Bien des fois il m'a assuré qu'il ne craignait pas de mourir: "Néanmoins, me dit-il un jour, j'ai une peine dans le cœur.—Quelle est la cause? lui demandai-je—Mon frère qui est dans l'autre prison est bien malade,

il mourra bientôt: va le voir, dis-lui que je désire que tu l'instruises et qu'il reçoive le baptême." Je promis de lui faire une visite en sortant de la prison; mais ayant passé avec mes Sioux quatre heures consécutives, je me sentis trop fatigué, et j'allai d'abord prendre quelque nourriture et un peu de repos, puis je me mis en devoir d'accomplir ma promesse.

Rentré dans la prison, je trouve en effet le frère de *Shounka-Ska* bien malade; je lui rends compte de la peine et du désir du chef, et je le presse à mon tour d'étudier la religion de la *robe-noire*, afin de recevoir le baptême avant sa mort. "Je viens de voir mon frère, répondit-il, il m'en a parlé." Cet Indien veut aussi être agrégé au troupeau de Jésus-Christ.

Au sortir de cette prison, je rentre dans l'autre, je vois de nouveau *Shounka-Ska*, je lui fais part de ma visite à son frère, et il est content. Le même Indien me pria d'écrire sous sa dictée quelques lignes d'adieux à sa famille et à ses parents, les conjurant tous de se faire instruire et de recevoir le baptême. "Ils les aime tous, leur dit-il encore; il leur touche la main pour la dernière fois, et leur promet qu'arrivé au séjour des bienheureux, il invoquera la Maître de la vie en leur faveur." Le plus grand nombre des Sioux qui ont été régénérés, ainsi que les trois métis, ont fait écrire des lettres à peu près semblables à leurs familles, et les autres m'ont chargé de voir leurs parents et de leur exprimer de vive voix les mêmes sentiments de zèle. Puissent leurs vœux être exaucés! puissent leurs ferventes prières ouvrir largement le cœur de Dieu, et en faire sortir par torrents ces grâces puissantes qui dessillent les yeux, dissipent les ténèbres, portent la lumière dans l'esprit, convertissent le cœur et l'enflamment de ce feu divin dont Jésus, le rédempteur du monde, voudrait embraser toute la terre!

Le jour de Noël, vers les six heures du matin, je donnai la sainte communion aux trois métis. C'était pour la première et dernière fois qu'ils recevaient le pain des anges. Quelle joie! quelle consolation pour eux, la veille de leur mort, d'être unis si intimement avec Celui qui a dit: *Je suis la vie.... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie, et je le ressusciterai au dernier jour.* Leur bonheur fut

inexprimable! L'un d'eux me dit plusieurs fois: "Je ne crains plus la mort." Je pouvais en croire ses paroles, car le plus grand calme régnait sur tous ses traits. Les deux autres métis paraissaient également pleins d'une douce confiance.

Deux jours auparavant, afin de les consoler et de les fortifier dans leur infortune, je leur disais qu'un grand serviteur de Dieu, un grand saint, le bienheureux Liguori, affirme dans un de ses discours que celui qui accepte la mort avec résignation, qui désire réparer autant qu'il est en lui le mal dont il s'est rendu coupable, et qui est disposé à faire en tout la volonté de Dieu, meurt comme un martyr. Il me semblait que l'esprit de Dieu, par sa miséricorde infinie, faisait fructifier mes paroles. A lui seul toute gloire et tout honneur pour le temps et pour l'éternité! Oui, c'est lui seul qui ouvre les esprits et les cœurs, qui les pénètre de ses divines onctions, qui les éclaire, les touche, les convertit, et les transforme à l'image du grand modèle, Jésus-Christ Notre Seigneur!

Je quittai la prison vers les huit heures du matin, et j'y rentrai vers les deux heures après-midi. Alors j'adressai à mes néophytes une instruction sur le sacrement de baptême qu'ils étaient sur le point de recevoir. A quatre heures, mon confrère, M. Sommereisen, étant venu me rejoindre, nous nous revêtîmes de nos surplis et je pris l'étole. Nous priâmes tous ensemble, et immédiatement commença la cérémonie. Mon cœur était inondé de joie en voyant la ferveur des condamnés, en songeant aux grâces abondantes qui allaient leur être communiquées par la vertu du sang de Jésus-Christ, répandu sur la croix pour le salut de tous les hommes. A chacun d'eux je fis les questions ordinaires, et chacun à son tour répondit avec l'accent d'une foi profonde; trente furent régénérés. Je baptisai aussi, sous condition, un autre Indien qui m'avait demandé à plusieurs reprises cette faveur, bien qu'il eut été baptisé quatre ou cinq jours auparavant par un ministre presbytérien. Ce sauvage ne fut point envoyé au supplice. Deux ou trois heures avant l'exécution, on le fit sortir et on le plaça avec les autres prisonniers tenus en réserve: son procès doit être revu. On pense que les témoins se sont trompés sur son compte, et qu'il n'est point coupable du meurtre dont on l'avait accusé.

Des trente-huit Sioux mis à mort, trente-trois avaient choisi la *robe-noire* pour leur père spirituel; et je puis vous assurer, Monseigneur, que Dieu m'avait donné pour eux des entrailles de père, car je les aimais tous d'un grand amour en Notre Seigneur Jésus-Christ, et j'aurais pu, il me semble, par la grâce de Dieu, donner de bon cœur mon sang et ma vie pour le salut de leurs âmes, sentiments que j'ai exprimés plus d'une fois au milieu d'eux. J'eus néanmoins la douleur de voir un de ceux qui s'étaient fait inscrire sur ma liste, refuser la grâce du baptême; mais Dieu me consola en inspirant à dix autres la pensée de recourir à mon ministère, après avoir entendu pendant trois jours nos instructions et les prières que nous adressions tous ensemble au Ciel avec ferveur. Le motif qui porta cet infortuné sauvage à refuser la grâce de la régénération fut, je pense, son attachement aux rites superstitieux de sa tribu. Il y en eut un autre qui suivit son exemple, mais son nom n'avait jamais été sur ma liste. Les trois autres furent baptisés par un ministre presbytérien. Je ne puis me rappeler les faveurs célestes répandues sur ces pauvres enfants du désert, sans m'écrier: *Hæc est dies quam fecit Dominus: C'est le jour que le Seigneur a fait.*

Régénérés par la réception du baptême, mes néophytes paraissaient contents et entièrement résignés à leur sort; on n'entendait parmi eux aucune plainte, aucun murmure: ils savaient que la mort pour les enfants de Dieu est la porte du bonheur; que les membres de Jésus-Christ ressuscités doivent aussi ressusciter à la fin du monde. Avec ces grandes pensées et ces douces espérances, le jour suivant, dont ils ne verront pas la moitié, paraît ne leur causer aucun trouble. Demain on les verra marcher à la mort et monter sur l'échafaud sans terreur; ils se rangeront d'eux-mêmes à la place qui leur est destinée; ils recevront l'intrument du supplice sans résistance et sans plainte; ils défieront en chantant les coups de la mort, pleins d'espérance pour l'avenir. C'est ainsi que savent mourir des chétiens d'un jour! Comment ne pas ici m'écrier: Que vous êtes grand, Seigneur Jésus! que votre grâce est puissante, en produisant de pareils effets!

Je restai au milieu d'eux, le jour de Noël, depuis deux heures du soir jusqu'à une heure après minuit. Ce temps né-

anmoins me parut court; car j'aimais à prier avec ces malheureux et à les entretenir, soit en commun, soit en particulier. Je trouvais un grand plaisir à converser quelques instants avec chacun d'eux. Dans ces épanchements intimes, nous causions des choses de Dieu; je leurs parlais du bonheur du ciel et de la gloire des élus, qu'ils posséderaient bientôt s'ils continuaient de s'en rendre dignes par leur ferveur. Ce langage leur était agréable, et je m'estimais heureux de pouvoir les aider à se préparer pour le grand voyage de l'éternité. Il était facile de voir, à la sérénité de leurs traits, le grand calme qui régnait dans leurs âmes; et lorsqu'ils me disaient que la mort ne leur inspirait aucune crainte, je n'avais pas de la peine à les croire.

Vous dirai-je, Monseigneur, qu'à l'exception d'un petit nombre, ils dormirent profondément la dernière nuit de leur vie. Je ne dois pas passer sous silence un fait d'un autre caractère, qui me frappa d'étonnement et que je n'oublierai jamais. L'Indien qui s'était fait inscrire sur ma liste, et qui avait ensuite refusé le baptême, était bien loin de jouir du même repos d'esprit que les autres; il paraissait, au contraire, tout agité, et les traits bouleversés de son visage laissaient entrevoir le tourment de ses angoisses intérieures.

Je me trouvais si heureux au milieu de mes chers néophytes, qu'il fallut me faire violence pour me séparer d'eux. A une heure après minuit, je quittai donc mon petit troupeau, et je me rendis chez M. Sommereisen, où, après avoir dit matines et laudes, je pris un peu de repos. A cinq heures, j'offris la précieuse Victime de nos autels pour nos chers condamnés, je demandai à Dieu que leur mort ne fût qu'un passage de cette terre d'exil au bonheur éternel. Pendant le temps du sacrifice, mon âme était vivement émue et les larmes coulaient avec abondance de mes yeux, à la pensée que ceux pour qui je priais n'avaient plus que quelques heures à vivre, et que bientôt ils seraient devant le tribunal du souverain Juge. Au reste, ce n'était pas la première fois que je cédais à cet attendrissement. Néanmoins je n'ai jamais versé des larmes en leur présence: Dieu me donnait alors les forces nécessaires pour les instruire et les consoler.

La messe terminée, je courus à mes Indiens. Arrivé à la

prison, je les trouve tous ou presque tous endormis. Il fallut les réveiller. "Allons, petit troupeau, réveillez-vous; le temps presse, il faut prier Dieu et se préparer à la mort. Votre pasteur va être obligé de se séparer de vous dans une petite heure!.." Dès qu'ils furent debout, je leur fis une instruction, et nous nous unîmes d'esprit et de cœur par la prière. A sept heures on va briser leurs fers et procéder aux préparatifs de l'exécution. Le moment arrive; je me vois obligé de sortir de la prison, comme on me l'avait annoncé la veille, et cela presque sans espérance de les revoir. Je sors donc, mais mon esprit, mon cœur et mon âme sont toujours avec eux, et l'affection que je leur porte me fera, Dieu aidant, trouver un moyen de rentrer de nouveau: j'aurai encore une heure pour prier avec mes néophytes, pour les exhorter une dernière fois à mourir sans plainte, sans murmure, avec courage, comme de dignes enfants de Dieu, dont l'espérance repose toute entière dans l'éternité.

A peine sorti de la prison, je me sens déchiré de douleur à la pensée que peut-être je ne pourrai plus revoir mes chers sauvages, durant les trois dernières heures de leur vie, moments les plus terribles et les plus dangereux, d'où va dépendre leur bonheur ou leur malheur éternel. Que faire? à qui m'adresser? Je connaissais la bonté du colonel; je me rendis auprès de lui, je lui fis part de ma peine et de mes inquiétudes au sujet des pauvres Indiens, dont j'étais séparé dans le temps même où mon ministère pouvait leur être le plus utile. Je ne fus pas trompé dans mes espérances. Cet officier me remit un billet sur lequel il m'était permis de traverser les lignes militaires, faveur qui fut également accordée à M. Williamson, ministre presbytérien. Quelques instants après, je me rendis à la porte de la prison, afin de voir s'il n'y avait pas quelque moyen de pénétrer jusqu'à mes chers néophytes. Je me tins quelque temps debout auprès d'une fenêtre, d'où j'avais les yeux fixés sur eux et par où ils pouvaient aussi m'apercevoir. Cet échange de regards était déjà pour moi une consolation.

Quand les derniers préparatifs furent achevés, le capitaine de service m'ouvrit la prison, et je pus encore pendant une heure prier avec les condamnés, et les exhorter à terminer

saintement leur douloureuse carrière, en leur rappelant souvent que bientôt ils seraient parfaitement heureux, s'ils demeuraient fidèles à leurs promesses jusqu'au dernier soupir. A dix heures, rentre le capitaine chargé de l'exécution; le dernier moment est arrivé, il faut aller au supplice. Les Indiens se rangent deux à deux et partent. Je suivis le convoi funèbre, qui marcha sans crainte à la mort, comme j'ai eu lieu de le remarquer. Pendant les quelques minutes qu'ils stationnèrent sur l'échafaud, afin qu'on leur mît au cou le nœud fatal, je me tins à genoux, invoquant du fond de mon âme la miséricorde de Dieu en leur faveur. L'expiation fut prompte, et en un instant ils furent lancés dans l'éternité. Que leurs âmes y reposent en paix! oui qu'elles reposent heureuses dans le sein de Dieu, et que leurs supplications obtiennent pour leur tribu infortunée des grâces de conversion!

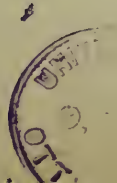
J'aurais dû craindre, Monseigneur, qu'une si longue narration ne lassât votre patience, si je ne savais pas combien votre cœur paternel aime à connaître, dans tous ses détails, la conversion de plus de trente personnes confiées à votre vigilance par le Pasteur des pasteurs, le bon Jésus, le Rédempteur du genre humain!

Qu'il me soit permis, en finissant, de dire à Votre Grandeur que ses bonnes prières, celles du clergé de la cathédrale et des âmes pieuses, qui ont pris un si vif intérêt au succès de notre ministère, réunies à celles du révérend M. Sommereisen et des fidèles de Mankato, sont, sans doute, montées au ciel comme un encens d'agréable odeur, et qu'elles ont puissamment contribué à faire descendre les bénédictions célestes sur nos pauvres Indiens. J'espère qu'ils sont déjà dans le royaume de Dieu, et qu'ils prient à leur tour pour tous ceux qui les ont aidés à sortir de leurs ténèbres pour entrer dans la voie du salut.

Je suis, Monseigneur, etc.,

A. Ravoux, V.-G.

A ma lettre à Monseigneur T. L. Grace, j'ajouterai deux Mémoires qui ne sont pas sans intérêt pour le lecteur. Le premier sera concernant les Sioux campés près du Fort



Snelling au commencement de 1863, et le second concernant deux chefs de la même nation qui furent exécutés au Fort Snelling, le 11 novembre 1865.

PREMIER MÉMOIRE—Sur le banc de la rivière Minnesota, au pied de la colline du Fort Snelling, pendant la première partie de l'année 1863, il y avait environ trois cents familles siouses qui avaient été rassemblées dans ce lieu pour être hors de danger et sous la protection du gouvernement. Elles furent souvent visitées par le Père Ravoux qui était toujours le bienvenu parmi elles. Elles savaient comment leurs parents et amis qui avaient été pendus à Mankato, avaient reçu la parole de Dieu, avaient renoncé à leurs superstitions, étaient devenus chrétiens et étaient morts pleins de confiance en Jésus-Christ. Ils avaient appris aussi que leurs amis avaient souvent exprimé le désir que tous les Sioux suivissent leur exemple, embrassassent la religion chrétienne, la religion de la *robe-noire*. Cent quatre-vingt-quatre furent baptisés dans leur camp. Ils étaient presque tous des petits enfants. Un grand nombre d'entre eux qui étaient malades, mourut, et par la grâce de Dieu, ils trouvèrent au ciel une place préparée pour les recevoir. Parmi ceux qui furent baptisés, il y avait un vieillard agé de cent ans.

DEUXIÈME MÉMOIRE—Les deux chefs qui furent pendus au Fort Snelling étaient bien connus à St-Paul et à Minneapolis sous les noms de *Shakopee* et *Medecine Bottle*. Le Père Ravoux les visita souvent dans leur prison et les instruisit sur les principales vérités de la religion chrétienne. Sous l'influence de la grâce de Dieu, ils renoncèrent au paganisme et à toutes leurs superstitions; ils crurent en Jésus-Christ et à tous ses préceptes; ils pardonnèrent à leurs ennemis, ils furent baptisés, ils reçurent la Sainte Communion, et moururent pleins de confiance en leur Sauveur qui était mort pour leur salut. Leurs prières étaient fréquentes et pleines de ferveur, surtout durant la nuit qui précéda leur mort, et pendant la matinée, et lorsqu'on les amenait au lieu de l'exécution, à l'échafaud. Ils furent accompagnés par le Père Ravoux qui pria avec eux jusqu'au moment fatal. *Requiescant in pace!*

Dans le *St. Paul Pioneer*, le 12 de novembre 1865, nous lisons ce qui suit:

" *Shakopee* et *Medicine Bottle* furent visités de grand matin dans leur prison par le Père Ravoux, leur guide spirituel, qui leur administra les sacrements, et qui conversa avec eux jusqu'à ce qu'ils furent emmenés au dehors pour l'exécution. Ils avaient passé une bonne partie de la nuit à répéter leurs prières; et comme l'heure de l'exécution s'approchait, ils paraissaient de plus en plus absorbés dans leur dévotion, et ils écoutèrent les paroles du Père Ravoux qui, dans leur propre langue, était vivement engagé en conversation avec les deux chefs condamnés à mort. Une ou deux personnes essayèrent de converser avec eux, mais le Père Ravoux ne voulut pas permettre qu'ils fussent distraits, et la conversation continua, comme si personne n'était présent."

Et quand ils eurent été préparés pour l'exécution—nous lisons aussi dans le même article du *Pioneer* ces paroles remarquables:

"Ils tinrent leurs mains avec courage, et nous ne pûmes pas même apercevoir un de leurs doigts trembler. Le Père Ravoux se tenait debout auprès d'eux, continuant de leur parler. Les prisonniers commencèrent de nouveau à dire leurs prières qu'ils avaient à peine terminées lorsqu'ils tombèrent de la potence." Par cette chute ils eurent le cou disloqué et ne vécurent que quelques instants.

Chapitre XVI.

NOUS AJOUTONS À NOS MÉMOIRES ET RÉMINISCENCES L'ARTICLE SUIVANT, AFIN DE CORRIGER QUELQUES ERREURS IMPORTANTES.

*LES PREMIERS TEMPS DE NOTRE ÉDUCATION.

Le dernier numéro du *Northwestern Chronicle* a relevé dans un écrit fort substantiel, quelques erreurs du fameux discours prononcé par le président Merrill à la dernière convention générale de l'Education tenue à St-Paul.*

Dans ce discours, la note lyrique domine de beaucoup la vérité historique; aussi le distingué rédacteur du *Northwestern Chronicle*, le Père John Conway, qui a puisé ses renseignements à de précieuses sources, a su rétablir les faits dans le vrai, et rendre justice, non seulement aux catholiques en général, mais aussi aux "Sœurs Grises" canadiennes-françaises. J'ai traduit cet article pour en faire bénéficier un plus grand nombre parmi mes compatriotes. Le voici en entier:

"Une absence de la ville nous a empêché de relever, dans notre numéro de la semaine dernière, quelques erreurs commises par M. D. D. Merrill dans son discours prononcé dans la convention nationale de l'Education. Les erreurs dont nous parlons s'attachent à des faits qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique et à celle de l'éducation du Nord-Ouest. Monseigneur Ravoux, qui est lui-même une partie vivante de l'histoire de l'époque mentionnée par M. Merrill, nous a ex-

*Voyez *Le Canadien* de St-Paul—31 juillet 1890.

primé sa grande surprise, après avoir lu le discours de M. Merrill. L'orateur disait: "Le vrai historien doit creuser jusqu'au fondement de la mine historique (bedrock of the historic mine) pour trouver les premiers faits et les premiers événements, et pour trouver même jusqu'aux forces indéfinies de l'influence qui a attiré le premier éducateur chrétien au Minnesota. Ce fut Mlle Harriet E. Bishop.

"Mais comme il est de fait qu'il y a plusieurs vieux "settlers" qui vivent encore en chrétiens pratiquants, et qui étaient ici avant l'arrivée de Mlle Bishop, il s'en suit que l'assertion de M. Merrill, se trouve être un peu plus qu'une simple hyperbole.

"M. Merrill parle en style pompeux de la recherche des faits et des événements primitifs jusque dans les fondements de la mine historique; et à cette fin, il fait une assez longue citation d'une lettre du Révd Dr Williamson, écrite en 1847, alors que ce monsieur était missionnaire au "Petit Corbeau," (Kaposia,) aujourd'hui "South St-Paul."

"Cette lettre du Dr Williamson à l'ex-gouverneur Slade, président de la société nationale de l'Education, demandant qu'une institutrice chrétienne fût envoyée à St-Paul, est donnée en partie dans l'histoire du Minnesota, par Neill. Nous trouvons la même lettre presqu'entièrement citée dans l'histoire de St-Paul, par Williams. La lettre fait quelques exposés qui ne sont pas véridiques. Elle dit: "J'ai eu souvent l'occasion de visiter le village et j'ai été chagrin d'y voir tant d'enfants qui grandissent complètement dans l'ignorance de Dieu." Les enfants ne grandissaient pas entièrement dans l'ignorance de Dieu. Car, parmi la population éparse de ce temps-là, il y avait plusieurs catholiques; ils connaissaient leur religion et étaient secondés dans l'éducation de leurs enfants. Monseigneur Ravoux était ici et pourvoyait aux besoins spirituels des catholiques de Mendota et de St-Paul. Parlant du soin futur à donner à l'école en question, le Dr Williamson continue: "Il est possible que le prêtre détourne quelques-uns de ceux qui pourraient et voudraient la fréquenter." La crainte du Dr. Williamson au sujet de l'opposition était bien fondée. Le prêtre empêcherait certainement les enfants de fréquenter une école sous l'influence du Dr. Wil-

liamson, non parce que le prêtre était opposé à l'éducation, mais parce qu'il avait raison de croire que le Révd M. Williamson essayerait de répandre ses doctrines religieuses parmi les enfants catholiques. Le docteur était bon et charitable. Il avait étudié et possédait les principes de la science médicale, et cela lui donnait une raison plausible de s'introduire dans les familles catholiques où il répandait des pamphlets et se servait d'expressions qu'un prêtre catholique ne pourrait laisser passer. Dans un petit livre contenant six discours de Monseigneur Ravoux, publié à Dubuque en 1849, il est dit que le Dr Williamson a donné un pamphlet en langue française à une famille catholique, et dans lequel pamphlet, nous lisons entr'autres choses mensongères que l'Eglise catholique fait un Dieu du prêtre, et qu'elle accepte des jeûnes, des pénitences et de l'argent à la place des vertus. Malgré son bon cœur et sa charité, ce n'était pas l'homme sous l'influence duquel on pouvait permettre que les enfants catholiques fussent placés. Le Père Ravoux mit à découvert les fausses assertions du pamphlet, deux dimanches durant, dans les églises de Mendota et de St-Paul, il donna de plus une copie des discours au Dr Williamson, et dès lors on n'entendit plus parler de pamphlets distribués ou des fausses assertions de l'enseignement catholique.

"M. Merrill dit dans son discours: "Le samedi matin du 13 juillet 1847, le voyage avait été accompli;....du canot conduit par deux "squaws" et au milieu de ses chaperons, Mlle Bishop regardait le champ de ses futurs labeurs."

"Dans l'histoire de St-Paul par Williams nous lisons: "Le 16 juillet 1847, elle (Mlle Bishop) débarquait du steamer *Argo* à Kaposia. La même autorité nous dit comment un jour ou deux après, elle fut conduite à St-Paul dans un canot mené par deux fortes et jeunes "squaws." M. Merrill dit que la mission de Mlle Bishop embrassait toute l'étendue du territoire compris entre le Wisconsin et les Montagnes Rocheuses et depuis le nord de l'Iowa jusqu'au pôle du nord, et qu'elle fut la première institutrice à partir du nord de l'Iowa jusqu'à l'Ouest du Wisconsin. Tel n'est pas le cas. En 1838, quatre sœurs "sœurs grises," comme on les nomme, se rendirent à la Rivière Rouge du Nord, maintenant le

Manitoba. Leurs noms étaient Sœurs Valade, St-Joseph, Lafrance et Lagrave. Longtemps avant 1847, plusieurs autres sœurs de la même communauté passaient par St-Paul pour cette contrée du nord. Nous admirons la beauté d'âme de Mlle Bishop, sa force de caractère et sa bravoure chrétienne; nous nous réjouissons des lauriers qu'elle a gagnés ici; mais, quoiqu'il en soit, les honneurs humains qui sont dus à ceux qui ont bravé les premiers les dangers de la vie de la frontière et des latitudes du nord, comme premiers instituteurs, n'appartiennent pas à Mlle Bishop, mais aux "sœurs grises."

C. A. P., Ptre.

Chapitre XVII.

EXTRAITS DU DISCOURS, PRONONCÉ LE 1ER NOVEMBRE 1891, DANS LA CATHÉDRALE DE ST-PAUL, PAR MGR L'ARCHEVÊQUE, À L'OCCASION DE LA *dédicace* DE LA PREMIÈRE CHAPELLE À ST-PAUL, A. D. 1841. CE DISCOURS FUT PRÊCHÉ DANS LA LANGUE ANGLAISE, ET IL FUT TRADUIT EN FRANÇAIS PAR M. T. LEVASSEUR, RÉDACTEUR DU *Canadien* DE ST-PAUL, QUI LE PUBLIA QUELQUES JOURS APRÈS.

"Que le char du Temps nous ramène ce soir à un demi-siècle de notre époque. Que notre date soit le premier jour de novembre dans l'année de Notre-Seigneur 1841. St-Paul en 1841, et St-Paul en 1891!.....

"Le premier jour de novembre 1891 est pour la cité de St-Paul, et l'Eglise catholique, dans St-Paul, un mémorable anniversaire, ce sont les noces d'or de l'une et de l'autre.....

MONSEIGNEUR LORAS.

"En 1837, le Très Révd Mathias Loras, un prêtre de Mobile, Ala., était nommé premier évêque de Dubuque. Son diocèse comprenait le Territoire de l'Iowa; c'est-à-dire l'Etat actuel de l'Iowa, et ces parties du Minnesota et des Dakotas qui sont à l'ouest du Mississipi et à l'est du Missouri. Le côté Est de notre grand fleuve, ainsi que tout le Territoire du Wisconsin se trouvaient sous la juridiction spirituelle de l'évêque de Détroit. Il était entendu, cependant, que le nouvel évêque de Dubuque, aurait à prendre charge de tous les établissements qui se formeraient dans le voisinage de son propre diocèse. Mgr Loras se rendit en France, en quête de missionnaires, et en 1838, au commencement de l'hiver, il revenait aux Etats, amenant avec lui, entr'autres ecclésiastiques, quatre missionnaires, dont les noms devaient être par la suite

intimement liés à l'histoire de l'Eglise dans le Minnesota: Joseph Crétin, A. Pélamourgues, Lucien Galtier et Augustin Ravoux. Pour se rendre à Dubuque, Mgr Loras descendit l'Ohio et monta le Mississipi. La glace sur la rivière le retarda à St-Louis jusqu'au printemps de 1839. Dès que la navigation fut ouverte, il se rendit à Dubuque. Sa deuxième mission, ou visite épiscopale, comme il l'écrit, fut pour les quelques catholiques fixés à St-Pierre et au Fort Snelling.

"Je quittais Dubuque, dit-il, le 23 juin, à bord d'un grand et magnifique bateau à vapeur, en compagnie du Révd Père Pélamourgues et d'un jeune homme qui avait charge de nous servir d'interprète auprès des Sioux. Après un heureux voyage de quelques jours, le long du superbe Mississipi, nous atteignions St-Pierre," (c'est le nom qu'il donne au poste de traite, de même qu'au Fort; il faisait escale du côté du Fort). "Notre arrivée fut pour tous les catholiques qui n'avaient encore jamais vu un prêtre ou évêque dans ces lointaines régions, la cause d'une grande joie; ils manifestèrent de suite le désir ardent d'entendre la sainte messe, et de s'approcher des sacre ments. Les catholiques étaient alors, à St-Pierre, au nombre de 185; j'en baptisai 56, j'administrai le sacrement de confirmation à 8 autres, je donnai la communion à 33 adultes, et la bénédiction nuptiale à 4 couples."

"Les 185 catholiques dont parle Mgr Loras devaient comprendre, me dit Mgr Ravoux, outre les trafiquants établis aux environs de St-Pierre, ainsi que les réfugiés de Selkirk, qui s'occupaient d'agriculture sur la réserve, les soldats catholiques de la garnison, et quelques commerçants de diverses localités éparpillés dans le Nord-Ouest, et que les affaires avaient appelés à St-Pierre, dans le temps de la visite de l'évêque.

"Mgr Loras resta à St-Pierre treize jours, et il partit ensuite de là pour aller rendre visite aux Sioux, à Kaposia et autres endroits le long du Mississipi, en retournant à Dubuque. Pour cela, il acheta, comme il l'écrit, un canot fait d'un seul tronc d'arbre, et auquel ils se confient, lui et ses compagnons de voyage, sous l'œil de la Providence et la direction d'un

---

Après le départ de Mgr Loras, le Père Pélamourgues continua l'œuvre de Dieu, à St-Pierre, pendant plusieurs semaines avant son retour à Dubuque

jeune Indien. A une distance de sept milles, il se rendit à un village (Kaposia) qui n'était habité seulement que par des sauvages; il y fut royalement reçu par le chef, un jeune homme brillant, et appartenant à une famille qui avait depuis longtemps le commandement de la tribu, (Le petit Corbeau).

"Pendant que Mgr Loras était à St-Pierre, une sanglante bataille eut lieu entre les Sioux et les Sauteux.

"Le 4 de juillet, le soixante-troisième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, j'étais à l'autel, dit-il, offrant au ciel des prières pour ma patrie d'adoption, quand un bruit confus éclata tout à coup à mesoreilles. Un instant après j'aperçois de la fenêtre, une bande de sauvages tout couverts de sang, qui se livraient à une danse barbare et chantaient des chants de mort. Au bout de longues perches, ils brandissaient cinquante chevelures sanglantes qui étaient les horribles trophées du cruel combat des jours précédents."

"Les Sioux et les Sauteux avaient conclu un traité de paix, en dehors des murs du Fort, et pour cimenter le traité, ils avaient entrepris entre eux un tournoi de courses à pieds. Les Sioux gagnèrent la première course, les Sauteux la deuxième, ils se querellèrent à la troisième, et la guerre commença. Les Sioux poursuivirent l'ennemi au delà des chutes St-Antoine, et le mirent complètement en déroute. Cet événement nous donne une idée du Minnesota en 1839. (Ces lettres de Mgr Loras, que je viens de citer, étaient les mêmes qu'il avait adressées à ses parents, en France, et qui avaient été ensuite publiées dans les Annales de la Propagation de la Foi, à Lyon. Il y a quelques années, le Révd E. D. Neill trouva par pur hasard dans un magasin de livres de seconde main, la version anglaise des volumes qui contenaient ces lettres; ces volumes ornent maintenant les rayons de la Société Historique du Minnesota).

LE PÈRE GALTIER.

"Le 26 avril 1840, un bateau à vapeur de St-Louis, arrivait à Dubuque, en destination pour St-Pierre et Fort Snelling. Mgr Loras entendant le sifflet du bateau eut aussitôt la pensée d'envoyer au Fort un pasteur résidant; une heure après le Révd Père Lucien Galtier était à bord. A son arrivée, il

trouva au Fort et dans ses environs, six familles catholiques, outre quelques soldats de notre dénomination religieuse, et du côté de St-Pierre il y avait cinq autres familles et quelques célibataires catholiques.....

"A St-Pierre, une maison servait au Père Galtier, de résidence et de chapelle tout à la fois. Une nuit dans le cours de l'année de 1842, le toit de cette maison couvert de cinq ou six pouces de terre, craquait et s'enfonçait, mettant en grand danger la vie du Père Ravoux qui dormait. Ce ne fut qu'à la suite de cet accident que l'on se mit en frais de construire la première église de St-Pierre. L'on en faisait la dédicace le 1er octobre 1842, c'est-à-dire presqu'un an après la construction de la première église dans St-Paul.*....

CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.

Inutile pour moi de dire ici combien la cité de St-Paul a grandi, et comment l'Eglise catholique a su progresser aussi avec le progrès constant de notre grande ville. Il est cependant une remarque que je désire faire ici.

"L'Eglise catholique dans St-Paul, a toujours eu l'ambition de contribuer autant que possible, au développement de la cité dans les limites de laquelle elle avait planté sa tente, et en retour de ses services elle reconnait avoir reçu de la ville elle-même, justice et sympathie. L'Eglise et la ville commencèrent sur le même terrain leur carrière; puissent-elles continuer à marcher ainsi; puisse-t-il y avoir toujours entr'elles mutualité de sympathie et de protection! Puissent-elles toujours respecter réciproquemeut les droits qui leur sont propres et bénir leur fortune mutuelle. Je ne connais pas de cité de la grandeur de St-Paul, où les relations sociales et civiles des catholiques et des protestants ont été aussi amicales qu'elles n'ont cessé de l'être ici. Nous différons d'idées, mais nous nous respectons les uns les autres, nous reconnaissons les uns

---

*La chapelle érigée en 1842 par le Père Galtier à St-Pierre, (maintenant Mendota) était au pied de la colline. L'église en pierre sur le haut de la colline fut construite en 1853 par le Père Ravoux—$4,425.80, fut le montant des dépenses—A. D. 1856, l'église était libre de toute dette.

les autres nos propres droits; la rancune n'a pas de place dans nos cœurs, et la querelle ne peut avoir d'expression sur nos lèvres. Nous avons des intérêts communs et nous y voyons ensemble. Nous sommes sincères dans nos sentiments religieux, mais les armes dont nous nous servons pour la défense des idées que nous maintenons, sont celles des œuvres et de la logique chrétienne. Puissent-ils ne jamais se rompre ces paisibles rapports!

ST-PAUL EN 1891.

"St-Paul en 1841, et St-Paul en 1891! Quel changement! la ville de St-Paul liée comme elle l'est à celle de Minneapolis, —si près l'une de l'autre—on ne devrait pas les nommer séparément—ensemble elles contiennent trois cent cinquante mille âmes; et plus de deux millions habitent les anciens parages des Sioux et des Sauteux, entre la rivière Ste-Croix et le Missouri. Ce territoire envoie ses produits immenses en grande quantité au delà des mers.....

"Quel changement! Sans doute, nous avons tendus nos filets dans des lieux favorables. Nous avons donc de sincères actions de grâces à rendre au Souverain Maître, de qui procèdent toutes choses, dont nous sommes les enfants, et dont nous devons reconnaître les dons.

"Il y a lieu pour les catholiques de se réjouir et de regarder le passé avec fierté, parce qu'en même temps que St-Paul et le Minnesota visaient à des conquêtes matérielles et sociales, notre Sainte Eglise n'est pas restée en arrière dans cette course vers le progrès. Cinquante ans se sont écoulés et la chapelle du Père Galtier est aujourd'hui représentée par vingt églises qui existent dans autant de paroisses fondées dans les limites mêmes de notre cité, ainsi que dans quinze autres dans Minneapolis; et l'on peut aussi compter ici et là dans le Minnesota et les Dakotas—le district des missions du Père Galtier et du Père Ravoux—des centaines de paroisses où les catholiques sont au nombre d'un demi-million, sous la direction de six évêques et de quatre cents prêtres. Nous en remercions Dieu, mais il ne faut pas perdre de vue, que non seulement nous devons poursuivre cette œuvre si bien commencée et si florissante, mais que nous sommes tenus encore d'en augmen-

ter le succès. De notre temps et dans notre pays, il faut que tout marche avec vigueur et rapidité, ce qui languit périt. Les ouvriers de l'Evangile doivent donc aller à grand pas, et se montrer ardents, actifs, dans le but à atteindre. Aux serviteurs de la religion incombe le devoir de couronner les exploits de notre pays et les conquêtes du siècle, en attirant sur ces conquêtes et ces exploits les dons de la grâce surnaturelle; il leur incombe le devoir de cimenter et perpétuer ces exploits et ces conquêtes en les pénétrant des principes de la foi en Dieu et d'une saine morale, sans lesquels il n'y a pas d'organisation sociale qui puisse durer".....

CONFERENCES.*

Chapitre Premier.

DIEU EST PAR LUI-MEME.

DIEU EXISTE PAR LUI-MÊME—DIEU EST LE CRÉATEUR ET LE CONSERVATEUR DE TOUTES CHOSES—DIEU EST NOTRE PÈRE; SA BONTÉ ET SA MISÉRICORDE SONT INFINIES—NOUS DEVONS LE RESPECTER ET L'AIMER AU-DESSUS DE TOUTES LES CRÉATURES—L'ATHÉISME EST LE PLUS GRAND DE TOUS LES CRIMES.

"L'insensé a dit dans son cœur: il n'y a pas de Dieu."—Ps. XIII. 1.

Y a-t-il un homme raisonnable qui puisse nier l'existence de Dieu? Non; l'insensé seul peut prononcer cet horrible blasphême: "il n'y a pas de Dieu." L'insensé, c'est-à-dire le plus infortuné, le plus aveuglé des hommes—un homme corrompu par ses perverses inclinations; un homme enchaîné par une multitude de vices intérieurs ou extérieurs qui le tyrannisent; un homme qui refuse de se faire violence pour briser ses chaînes et se mettre en liberté; tel est le caractère de celui qui dit dans son cœur: "il n'y a pas de Dieu." Ses passions et ses vices sont la cause de tous ses maux. Car, comment pourrait-il autrement être tombé dans un tel état d'aveuglement—jusqu'à nier l'existence de celui, dont la gloire est proclamée par toutes les créatures?—Comment est-il parvenu à découvrir qu'il n'y a pas de Dieu? Esclave de viles passions, chargé d'iniquités, il voit dans l'avenir un Dieu vengeur du crime, le bras déjà levé, et prêt à frapper. A cette vue, sa conscience lui crie: "O homme infortuné, que fais-tu? Tu insultes le Dieu de l'univers, ton créateur, ton maître, ton

*Préface aux conférences—Voyez les réminiscences, Chapitre XII., page 68.

juge; que feras-tu, lorsque la mort te citera à son tribunal? Que diras-tu pour ta défense? Qui sera capable de te protéger contre un Dieu si puissant? Il a créé tout ce qui existe par sa parole, et d'un seul clin d'œil il peut réduire tout au néant. Tu connais sa loi. Fais le bien, te dit-elle, et une éternité de bonheur sera ta récompense. Abstiens-toi du mal, ou tu seras traité avec la plus grande rigueur au jour de sa colère.... A la voix de sa conscience qui lui dit la vérité, il se sent troublé, agité, tourmenté; la crainte saisit son esprit, et une profonde tristesse envahit son cœur; les plaisirs sensuels ne sauraient le satisfaire, ils ne durent que quelques instants, et sont remplacés par les pressentiments horribles d'une éternité qu'il atteindra peut-être avant la fin du jour. Le remords qui suit ses crimes l'accompagne presque partout. O vie, que tu es amère, s'écrie-t-il, de temps en temps! Heureux celui qui n'a jamais vu la lumière du jour! Pour amortir les remords qui lui déchirent le cœur, il se demande à lui-même: Y a-t-il un Dieu? Je ne le vois pas; donc il n'y a point de Dieu— Arrête! arrête! O athée, O homme insensé. Il n'y a pas de Dieu, dis-tu? Qui te l'a appris? Depuis quand tiens-tu un pareil langage? Ne prêtes-tu pas trop l'oreille à tes passions aveugles et brutales? Pourquoi les écoutes-tu? Ne sais-tu pas qu'elles t'ont trompé mille fois? Jette un regard dans le passé, et tu te souviendras que pendant ta jeunesse, avant que les passions eussent corrompu ton cœur, toutes les créatures parlaient à ton âme du Dieu de la nature!

L'athée est un monstre dans la société des hommes. On devrait le craindre comme un voleur, un assassin, une bête féroce. Ses passions, ses désirs sont la règle de sa conduite. Malheur à lui; malheur à elle surtout qui ne peut se protéger contre un homme si dénaturé!....S'il rencontre dans un lieu retiré un étranger, et même son ami, qui porte son trésor ou quelques objets de grande valeur, ses passions brutales ne lui crieront-ils pas: courage! courage! ne crains pas; il n'y a pas de Dieu; personne ne te voit; cours vers lui; prends ton poignard; plonge-le dans son cœur; tue-le; saisis son trésor; sauve-toi. et tu auras de quoi satisfaire tes passions!

O vous qui avez la puissance en main, pensez-y, réfléchissez-y! Impossible à vous de satisfaire la faim et la soif

de tous ceux qui vous entourent par leur présence, par leurs amis, et par leurs lettres, pour vous demander quelque position élevée, ou du moins lucrative que votre devoir vous impose d'accorder à un certain nombre, mais à un nombre bien limité. Si des athées, si des hommes qui ne vivent que pour cette vie sont frustrés dans leur demande, quels seront leurs désirs? quelle sera leur conduite? Sans doute, de troubler votre administration, et peut-être de vous assassiner s'ils peuvent le faire sans trop de danger pour eux-mêmes. L'athéisme est le plus grand de tous les crimes; c'est une insulte, c'est un outrage à l'Etat, à la nation! Que Dieu daigne ouvrir les yeux des aveugles!...

"Je voudrais", nous dit J. De La Bruyère, "voir un homme sobre, modeste, chaste, juste, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu; mais cet homme on ne saurait le trouver." L'infidèle J. J. Rousseau lui-même, nous donne à ce sujet cet avis: "Conservez votre âme dans un tel état qu'elle puisse désirer que Dieu existe toujours et vous n'en douterez jamais." Bayle dans son Dictionnaire Historique et Critique s'exprime ainsi: "Afin de bien raisonner sur la production, il est nécessaire de considérer Dieu comme le créateur de la matière, et le premier et le seul principe de la motion. Si vous ne pouvez vous élever à l'idée d'un créateur réel, vous ne pouvez éviter tous les écueils, et vous serez forcé, de quelque côté que vous vous tourniez, d'avancer des absurdités qui répugnent à la raison." Cicéron l'orateur romain, qui vivait dans la première partie du second siècle, proclame la même vérité en ces termes; "Parmi toutes les nations, aucune n'est si barbare qu'elle ignore qu'il y a un Dieu, quoiqu'elle ne connaisse pas sa nature."—*De Leg.* Et St-Paul déclare que le crime des athées est inexcusable: "Parce qu'ils ont connu ce qui peut se découvrir de Dieu; Dieu même le leur a fait connaître. Car ce qui est invisible en Dieu, est devenu visible depuis la création du monde par la vue et la connaissance de ses créatures: sa puissance éternelle et sa divinité; en sorte qu'ils sont inexcusables." (*Rom. I, 19, 20.*)

O Dieu de l'univers! Dieu de miséricorde et de lumière, éclairez l'esprit de tous les hommes; touchez et enflammez leur cœur de votre amour divin, et à la contemplation de vos

travaux admirables, ils loueront avec joie votre Saint Nom tous les jours de leur vie!

Il y a un Dieu; il est notre créateur et notre maître. Toutes les créatures qui nous entourent, parlent à notre âme de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Prêtons l'oreille à leur voix; leur langage est simple et clair; il ne demande ni travail ni étude pour être bien compris, mais seulement quelques instants de réflexion.

Contemplons les cieux, le soleil, la lune, les étoiles, et demandons-nous à nous-mêmes: qui a créé ces corps magnifiques? Qui préserve leur éclat, leur splendeur? Qui les conduit avec tant de sagesse? Ont-ils été formés par le hasard? Sont-ils gouvernés par cette puissance imaginaire? Ou sont-ils l'œuvre d'un Dieu Tout-Puissant, qui les gouverne par sa providence?—Quoi de plus aisé que la solution de ces questions! Y a-t-il un homme qui, avant d'avoir perdu la lumière de la raison, a attribué au hasard la création ou la préservation d'un être quelconque? Qu'est-ce que le hasard? N'est-ce pas une parole dont nous nous servons pour signifier que nous ne savons pas comment telle chose est arrivée, tel événement à eu lieu. Qu'il serait donc aveugle et insensé l'homme qui dirait que la parole ou le mot *hasard* peut produire ou préserver même une seule créature! Supposez que cent personnes voyagent dans des contrées inconnues, et qu'une d'elles trouve une montre, un beau tableau, ou un palais magnifique; quoiqu'on ne vit aucune trace de voyageur en ces lieux, ne s'écrierait-on pas: cette terre a été habitée ou du moins visitée par des hommes. Si un d'entre eux osait dire: ne soyez pas si empressés à attribuer à des hommes d'art, ce que nous avons trouvé; vous pourriez bien vous tromper; cela peut être l'ouvrage du hasard; quelle serait la réponse de ses compagnons? Ne se moqueraient-ils pas de lui? Ne diraient-ils pas? Nous avons un fou parmi nous; puisse *son hasard* le guérir! Ainsi si nous considérons les cieux avec attention et réflexion, nous sommes forcés de nous écrier volontairement ou involontairement: Oui, c'est un Dieu tout-puissant qui a créé le soleil, la lune et les étoiles; c'est lui seul qui conserve leur beauté et les dirige au gré de sa volonté!

Jetons maintenant nos regards sur la terre.—Voyez quelle

beauté, quelle splendeur, quelle variété dans les arbres, dans les fleurs, dans les fruits! Qui les a créés? La terre les a produits, quelqu'un peut me répondre. Mais, cher ami, dis-moi par quelle puissance? Est-ce par sa propre force, par sa propre vertu, par sa propre intelligence? Les hommes les plus puissants, les plus industrieux ne pourraient produire un arbre, un fruit, une fleur, un brin d'herbe. Comment la terre qui est un corps inanimé, pourrait-elle par elle-même nous donner toutes les plantes que nous voyons sur sa surface? Quiconque conserve encore quelques rayons de sa raison, avouera, s'il est sincère, que Dieu travaille dans son sein et qu'il est l'auteur de toutes ses productions. O combien d'autres preuves de la sagesse, de la puissance, de la bonté de Dieu! Interrogez votre âme et demandez-lui qui commande aux jours et aux nuits de se succéder alternativement, et de nous donner le ravissant spectacle de la lumière et des ténèbres? Qui appelle pendant l'hiver ce vent mortel qui détruit l'herbe de la prairie, les feuilles des arbres, et les fleurs? Qui commande au printemps de venir à son tour, aux nuages de cesser de répandre la neige, mais d'arroser avec une pluie douce et bienfaisante nos prairies et nos champs? Qui commande le vent en quelque sorte de changer sa nature, de se réchauffer et d'aider par ses douces influences les rayons du soleil à fondre la neige et la glace et d'ouvrir nos ruisseaux, nos rivières et nos lacs? Qui fertilise nos champs? Qui charge nos arbres et nos vignes de fruits si délicieux? Après avoir adressé ces questions à votre âme, ne vous écrierez-vous pas avec admiration: O Dieu infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage, vous pouvez cacher votre face à nos yeux corporels, mais vos œuvres sont si grandes, si admirables, si ravissantes qu'elles découvrent partout à notre esprit votre sagesse, votre puissance, votre bonté! O n'oubliez jamais cette belle réponse qui sort du fond de votre âme! Autant de fois que vous la consulterez à ce sujet, vous entendrez aussi la même réponse retentir au fond de votre cœur!

L'impie ou l'homme insensé vous demande-t-il: où est votre Dieu? Répondez-lui: Quoique invisible, Dieu est partout. Toutes les créatures sont l'ouvrage de ses mains et elles reçoivent ses ordres avec respect. La pluie, la grêle et la

neige tombent sur la terre à son gré. Les nuages, les tonnerres, les éclairs connaissent sa voix. D'un clin d'œil il peut ébranler les montagnes, et fendre les rochers. Il commande le soleil, la lune et les étoiles, et jamais ils ne refusent d'exécuter ses ordres. Il soutient les oiseaux qui volent dans les airs; il a peuplé la mer de poissons de toute espèce; il a placé sur la terre des multitudes d'animaux de diverses formes; il les nourrit tous par sa puissance et sa bonté, et aucun d'eux ne résiste à ses ordres.

Si l'impie refuse de reconnaître la voix de toutes les créatures qui l'entourent; dites-lui: demandez-vous à vous-même ces questions: Il n'y a que quelques années que je n'étais pas sur la terre; qui m'a donné la vie que je possède? Mes parents furent les instruments par lesquels je vins dans ce monde, mais ils ne m'ont pas créé. Si par quelqu'accident imprévu, je perdais un de mes membres, une main ou un pied, ma langue, ou un de mes yeux, pourraient-ils me les rétablir? Non, ils ne le pourraient pas; jamais il n'est venu à l'esprit de qui que ce soit, qu'une personne pourrait par elle-même, par sa propre puissance, faire une œuvre si admirable. Or, si mes parents, ou un homme quel qu'il soit, ne pourrait me créer un nouveau membre, et le remettre dans sa place naturelle, comment pourrai-je m'imaginer qu'ils sont les auteurs de tous mes os, de tous mes nerfs, de tous mes fibres, de ma chair et de mon sang? Oh! combien sage était cette mère, qui, exhortant ses sept fils à mourir plutôt que d'offenser Dieu, leur dit: "Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein; car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps: mais le Créateur du monde, qui a formé l'homme dès sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes, à cause de ses lois." (*Mach. II, ch. VII. 22, 23.*) Encore environ trois siècles et il y aura quatre mille ans que le saint homme Job guidé par l'Esprit-Saint s'adressait à Dieu en ces termes: "Ce sont vos mains qui m'ont formé, ce sont elles qui ont disposé toutes les parties de mon corps.... Vous m'avez revêtu de peau et de chair, et vous m'avez affermi par des os et des

nerfs. Vous m'avez donné la vie et la miséricorde, et vos soins ont conservé mon âme. (*Job X.*) Nos parents ne sont pas les auteurs de nos corps; et à combien plus forte raison nous ne pourrions les considérer comme les créateurs de nos âmes.

Que l'impie fasse les réflexions suivantes, et il comprendra encore mieux l'état de son aveuglement et de sa folie: Il me souvient avoir été un petit enfant. Qui a donné l'accroissement à mon corps? Ce n'est pas moi-même; je ne comprends pas même comment cela a été fait. Et maintenant, aujourd'hui, dans le moment présent, je vois, je parle, j'entends, je remue, je marche—qui donne à mes yeux la faculté de voir les objets exposés à leur vue? Qui donne à ma langue le pouvoir de parler à mes semblables? Qui donne à mes oreilles la faculté d'entendre leur conversation? Qui donne à mes pieds la force de se mouvoir et de marcher? Qui donne à mes doigts le pouvoir de saisir les objets qui me sont nécessaires ou utiles? Je me souviens des faits qui arrivèrent il y a déjà bien des années. Je suis libre dans mes délibérations; je puis bénir le nom de Dieu ou ne pas le faire. Je connais ce qui est juste et bon et ce qui est injuste et mauvais. Il est juste et bon de secourir et d'aider mes bienfaiteurs, et il est injuste et mauvais de les trahir ou même de leur causer de la peine. Il est bon d'aimer un ami, il est injuste d'attenter à sa vie. Telle est la voix de ma conscience, de mon âme. Qui m'a donné mon âme, la meilleure partie de mon être? N'est-ce pas un Dieu tout puissant, le Créateur et Conservateur de toutes choses? N'est-ce pas lui qui a donné l'accroissement à mon corps? N'est-ce pas lui qui a donné à mon âme et à mes membres toutes leurs facultés? Si ce n'est pas un Dieu tout-puissant, à qui je suis redevable de tout mon être, est-ce au hasard? Est-ce au néant? Le hasard est une parole incapable de produire un objet quelconque. Rien, le néant ne pourrait donner l'existence à aucun être. Je suis donc forcé de reconnaître un Dieu, Créateur et Conservateur de mon corps et de mon âme. Plût à Dieu que l'impie fît souvent de pareilles réflexions!

Alors honteux de lui-même; il reconnaîtrait son erreur; il se prosternerait devant Dieu son Créateur, et lui dirait avec un cœur brisé de douleur: O mon Dieu, ayez pitié de moi, sauvez-moi, je suis l'ouvrage de vos mains; je me reconnais

coupable de vous avoir offensé en vous refusant l'hommage dû à mon Créateur et souverain Maître! Ayez pitié de moi! Avant de réduire mon corps en poussière, donnez-moi l'esprit de pénitence, afin que je puisse pleurer sur mes péchés le restant de mes jours!

Toutes les nations, toutes les tribus de l'univers reconnaissent un être Suprême. Elles sont sorties du néant par sa puisance et sa bonté; elles sont préservées par sa providence, et leurs besoins sont suppléés par sa main bienfaisante. Nous lui devons tous notre reconnaissance, non seulement pour les facultés de nos corps et de nos âmes, mais aussi pour notre nourriture, nos vêtements, nos parents et nos amis, et tout ce que nous possédons. Nous devons donc lui exprimer notre gratitude. L'homme qui ne rend pas hommage à Dieu, est un monstre dans l'univers; il n'est pas digne d'être comparé aux animaux sans raison. L'animal lui-même n'oublie pas ce qu'il a reçu de la main de ses bienfaiteurs. Les animaux domestiques sont reconnaissants à leur maître pour un os ou pour un petit morceau de pain qu'ils viennent de recevoir de sa main. Qui pourrait s'empêcher de témoigner sa gratitude à Dieu en public et en particulier, s'il n'oubliait pas les faveurs qui lui ont été accordées par sa miséricorde infinie? Si tous les pauvres habitants d'un village avaient souvent reçu des dons précieux de la part d'un homme riche et vertueux, ne l'aimeraient-ils pas? Ne lui exprimeraient-ils pas leur gratitude en public et en privé? Qu'ils rougissent donc, qu'ils soient couverts de confusion et de honte ceux qui refusent de rendre à Dieu un hommage public et privé.

Il y a un Dieu; il est le Créateur et le Conservateur du genre humain; il est Notre Seigneur et notre Souverain Maître. Nous devons donc le respecter, l'honorer, l'adorer, et obéir à ses commandements, dès qu'ils sont parvenus à notre connaissance.

Mais où trouverons-nous la manifestation de la volonté divine envers les hommes? Nous la découvrirons dans le christianisme, et dans le christianisme seulement, comme il sera prouvé dans la seconde conférence. Avant de la lire, si vous êtes un de ceux qui ne croient pas que la religion chrétienne soit l'œuvre de Dieu, dites-lui du fond de votre cœur: "O

Dieu de l'univers, quoique je ne vois pas votre face, vos œuvres admirables, me montrent partout votre présence! Quand je les contemple je me sens saisi de crainte, de respect et d'amour, et je suis forcé de m'écrier: O Dieu tout-puissant, quoique je ne sois que cendre et poussière, permettez-moi de vous invoquer: je vous adore et je vous aime de tout mon cœur; recevez mes remerciements pour touts les bienfaits que vous avez répandus sur moi! O grand Dieu! Dieu plein de miséricorde, soyez la lumière de mon âme, montrez-moi le sentier que je dois suivre pour être compté parmi vos amis; daignez me faire connaître si les chrétiens seuls vous rendent les hommages dûs à votre majesté infinie. Rien ne sera capable de me détourner d'accomplir votre volonté sainte lorsque je la connaîtrai! Promesses, menaces, prisons, chaînes, tourments et la mort même ne seront jamais capables de me faire abandonner votre loi sacrée!

Répétez souvent cette prière, et ne commettez aucun acte contre la loi de votre conscience—la loi naturelle. Si vous suivez cet avis, et lisez les preuves en faveur du Christianisme avec attention et réflexion, Dieu viendra à votre secours, il éclairera votre intelligence, et vous croirez tout ce qui été enseigné par Jésus-Christ; vous serez fidèle aux règles du Christianisme; et vous préfèrerez alors le titre de chrétien à toutes les richesses, à tous les honneurs, à tous les plaisirs de ce monde.

Que le Dieu de toute sagesse verse sa divine lumière dans vos âmes; et vous donne la force d'observer avec fidelité tous ses commandements, afin qu'après cette vie pleine de maux, vous puissiez être admis à participer à son bonheur et à sa gloire éternelle!

Chapitre II.

LA RELIGION CHRETIENNE.

LE CHRISTIANISME EST L'ŒUVRE DE DIEU—AUCUNE PUISSANCE NE PEUT LE DÉTRUIRE—SI NOS ACTIONS SONT CONFORMES AUX PRÉCEPTES DE JÉSUS-CHRIST, ELLES NOUS PROCURERONT UNE GLOIRE ET UN BONHEUR ÉTERNELS DANS LE CIEL—MALHEUR À CELUI QUI REFUSE D'OBÉIR À SES COMMANDEMENTS!

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?—Rom. VIII. 31.

Quoique tous les ennemis du Christianisme se réunissent ensemble pour former de nouveaux complots contre Jésus et ses disciples; quoiqu'ils s'arment de fer et de feu pour mettre à mort les enfants du Christianisme et détruire la religion de Jésus, tous leurs efforts sont vains et inutiles. Dieu est pour nous, Chrétiens; Dieu le Créateur, le Conservateur de toutes choses, qui par une simple parole peut réduire en cendres tous ses ennemis est pour nous, avec nous, et en nous. Qu'avons-nous à craindre? Il considère toutes leurs voies; toutes leurs pensées lui sont connues. Il se moquerait de tous leurs efforts insensés; tous leurs traits retomberaient sur eux-mêmes. Qui a jamais combattu contre le Tout-Puissant et a été victorieux? Caligula, Néron, Celse, Porphyre, Julien, Voltaire et des milliers d'autres, leurs disciples, ont mis en œuvre toute sorte de moyens contre le Christianisme. L'ont-ils détruit? Ont-ils arrêté sa vigueur? Ne se sont-ils pas couverts de honte? Plusieurs d'entre eux ne se sont-ils pas repentis de leur fureur, comme Saint Paul? Plusieurs de ceux qui furent

persécuteurs jusqu'à la fin de leur vie, ne sont-ils pas morts d'une mort infortunée, comme Julien l'Apostat? Lisez l'histoire des persécuteurs du Christianisme par Lactance, *mors persecutorum*, ou l'ouvrage de Joseph, le grand écrivain de la nation juive, *de bello judaico*, ou l'histoire de l'Eglise, et vous comprendrez que le doigt de Dieu était là!

Les infidèles parlent-ils avec orgueil contre notre religion sainte et divine? Se réunissent-ils ensemble pour sa destruction? Ne craignez pas, ils sont incapables de réussir. Dites vous à vous-mêmes: Le Christianisme a été établi par le Tout-Puissant pour durer jusqu'à la fin du monde; aucune puissance ne peut le détruire. Priez Dieu d'éclairer vos esprits, lisez avec attention cette conférence, refléchissez-y, et vous serez de plus en plus convaincus que le Christianisme est l'œuvre de Dieu. O que le Christianisme est beau! Qu'il est pur! Qu'il est saint! Qu'il est sublime! Qu'il est consolant pour l'homme vertueux! Qu'il est terrible pour celui qui se laisse entraîner par ses passions perverses! Qu'il est austère dans ses maximes! Il nous montre un Dieu qui est partout, qui voit toutes nos actions, qui connaît toutes nos pensées, qui a créé toutes choses, qui les conserve par sa bonté, qui peut les détruire par sa puissance. Il nous fait connaître l'histoire de nos maux; notre naissance dans les pleurs, nos jours passés dans la douleur, et notre mort dans les souffrances. Il nous explique comment nous sommes devenus enfants de colère, et comment nous pouvons être rétablis dans l'amitié de Dieu. Il nous excite aux vertus les plus héroïques par l'espérance d'une éternité de bonheur; il comprime nos passions les plus violentes par la crainte d'une éternité de supplices. Ces lois sont très pures et très saintes. Réfléchissez sur ces préceptes de son divin fondateur: "Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit....*et* votre prochain comme vous-même. (*Matt. XXII, 37, 39.*)

"Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient." (*Matt. V. 44.*)

Soyez purs dans vos pensées, dans vos paroles et vos actions, car "Je vous dis que quiconque regardera une femm

pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur." (*Matt. V. 28.*)

Faites-vous violence à vous-mêmes; combattez sans cesse contre vos mauvaises inclinations; gardez mes commandements, et une grande récompense vous sera accordée dans le Ciel. Mais quiconque refusera d'obéir à mes préceptes, et mourra coupable de péché mortel sera condamné aux flammes éternelles. Rappelez-vous que "le royaume du Ciel souffre violence, et les violents seuls le ravissent." (*Matt. XI, 12.*) De là, tous ceux qui sont au Christ, ont crucifié leur chair, leurs vices et leur concupiscence. (*St-Paul aux Gal. V. 24.*)

Réfléchissez sur ces préceptes et sur ces doctrines de Jésus-Christ, et priez Dieu de répandre les divins rayons de sa grâce dans votre âme; et alors vous direz à haute voix: Dieu est l'auteur du Christianisme!

Les prophéties contenues dans les Saintes Ecritures concernant Jésus-Christ, le fondateur de la religion chrétienne, nous fournissent une nouvelle preuve de la divinité de son origine. Sa naissance, ses actions, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa résurrection et son ascension dans le ciel furent prédits par les prophètes de la nation juive, plusieurs siècles avant leur événement. Ils étaient donc instruits par l'inspiration divine.

Daniel annonce le temps de son arrivée. (*Dan. IX.*) Michée prédit que Bethléem sera le lieu de sa naissance. (*Mich. V.*) David parle des rois de l'Orient qui viendront l'adorer et lui offrir leurs présents. (*Ps. LXXI.*) Aggée publie la gloire du second temple, parce qu'il doit être visité par le désiré des nations. (*Ag. II.*) Isaïe entend la voix du précurseur du Messie, qui crie dans le désert, de préparer la voie du Seigneur. *Isaïe XL. 3.*) Selon le même prophète son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu Puissant, le Père du siècle à venir, le Prince de la paix. (*IX. 6.*) Alors les aveugles verront, les sourds entendront, les boiteux sauteront comme le cerf, et la langue des muets deviendra libre. (*XXXV.*) "Il sera la cause de sanctification pour vous," (qui craignez Dieu) "et pour les deux maisons d'Israël une pierre de chute et de scandale." (*VIII. 14.*) Car il sera méprisé parmi eux, et le plus abject des hommes. Pour nos péchés il sera conduit à la boucherie

comme un agneau. Mais par ses souffrances pour le coupable, il deviendra le chef d'une postérité innombrable. C'est l'église à laquelle les gentils se rendront de toutes parts. (*LIII* et *LIV.*) David vit ses mains et ses pieds percés, son corps couvert de blessures, sa mort cruelle, les lots jetés pour ses vêtements, sa résurrection glorieuse, son ascension au ciel; il le vit assis à la droite de son Père pour toujours. *Ps. XXI. 18, 19* et *CIX, 1.*) Daniel parle de l'abolition des anciens sacrifices, de la destruction de Jérusalem et de son temple. (*IX, 26,27.*) Malachie déclare que Dieu n'a plus de plaisir parmi les Juifs, qu'il rejettera tous leurs sacrifices, et qu'un nouvel holocauste lui sera offert par les gentils dans tout l'univers. (*Mal. I, 10, 11.*

Lisez le Nouveau Testament, et vous verrez que toutes les prophéties concernant le Messie, ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ. Les autres prophéties dont nous avons parlé plus haut, ont aussi reçu leur accomplissement. Toutes ces prophéties sont rapportées dans les livres sacrés des Juifs, qui sont les ennemis du nom chrétien. Quelle preuve en faveur du christianisme! Qui, rejetant tout préjugé ne voit pas que les Juifs ont été dispersés parmi toutes les nations du monde, par la divine Providence pour l'accomplissement des prophéties contenues dans leurs volumes sacrés, et comme des preuves vivantes de la vérité du Christianisme?

Les livres du Nouveau Testament considérés seulement comme livres historiques seraient suffisants pour prouver la vérité de la religion chrétienne. Nous lisons dans ces livres que Jésus son fondateur, opérait de grands et de nombreux miracles en faveur de ses doctrines. A sa voix les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les muets parlaient, les malades étaient guéris, les morts étaient ressuscités. Il marchait sur la mer, il nourrissait des milliers de personnes avec quelques pains, il commandait à la mer et elle lui obéissait; les démons eux-mêmes reconnaisaient sa puissance.

Mais quelques infidèles ne pourraient-ils pas objecter et dire que malgré ses miracles il fut méprisé, persécuté et crucifié? Cela est vrai, et nous n'avons pas lieu d'avoir honte

de ses humiliations et de ses souffrances. Il fut saisi comme un criminel, on se moqua de lui, on lui cracha au visage, on le couronna d'épines, on le condamna à mort, on le crucifia et il expira au milieu des tortures les plus horribles. Mais à sa mort le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les rochers se fendirent, des morts sortirent de leurs tombeaux, et le troisième jour après sa mort selon sa prédiction il sortit glorieux de son sépulcre et les soldats qui le gardaient témoins de sa résurrection tombèrent comme morts. Et après sa résurrection, il conversa avec ses disciples dans diverses circonstances pendant les quarante jours qui précédèrent son Ascension au ciel dont ils furent les témoins. Dans une de ses apparitions, plus de cinq cents personnes qui étaient réunies ensemble le virent ressuscité d'entre les morts.

Nous lisons aussi dans le Nouveau Testament, que Jésus-Christ commanda à ses Apôtres de prêcher sa doctrine dans tout l'univers. Il leur donna le pouvoir de faire des miracles en témoignage de leur mission divine. Obéissant à ses ordres, dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, dix jours après son Ascension au ciel, ils se dispersèrent, prêchèrent partout la religion chrétienne, opérant des miracles en témoignage de ce qu'ils annonçaient. Dans deux discours, St. Pierre convertit plus de huit mille personnes et observez que cet événement eut lieu dans Jérusalem, où son divin maître avait été crucifié cinquante-trois jours auparavant. Les Apôtres furent menacés, ils reçurent l'ordre de cesser de prêcher cette nouvelle doctrine. Mais pleins de courage et sans crainte, ils répondent qu'il est mieux d'obéir à Dieu qu'aux hommes, et continuèrent leur mission, préférant d'être jetés dans les prisons plutôt que de cesser de faire ce qui leur avait été commandé. St-Pierre fut chargé de chaînes; mais le Seigneur lui envoya un ange, qui brisa ses chaînes, et ouvrit les portes de sa prison; les autres Apôtres ayant aussi reçu leur liberté, prêchèrent comme auparavant, Jésus-Christ et sa doctrine. Ils furent de nouveau en danger de perdre la liberté et la vie, mais ils s'estimaient heureux de souffrir la persécution pour une si bonne cause, et même de répandre leur sang, afin de rendre témoignage par leurs souffrances et leurs tortures à la vérité de ce qu'ils annonçaient. Enfin ils souffrirent le martyre

pour le Christianisme. (*Actes des Apôtres.—Histoire de l'Eglise.*

Qui peut refuser de croire au témoignage de ceux qui méprisent les tourments et la mort; qui, avec patience et joie, souffrent et meurent dans les tourments pour attester ce qu'ils ont vu et entendu?

Les infidèles nous demandent-ils des preuves concernant les faits rapportés dans le Nouveau Testament. Avec la grâce de Dieu, nous tâcherons de les satisfaire sur un sujet d'une si grande importance. Les faits rapportés dans le Nouveau Testament sont vrais, si les écrivains du Nouveau Testament n'ont pas été trompés, s'il n'ont pas voulu tromper, s'ils n'avaient pas pu tromper, et si leurs écrits n'ont pas été falsifiés dans les siècles suivants.

PREMIÈREMENT.—Ils n'ont pas été trompés sur les faits qu'ils rapportent. Quelques-uns avaient été témoins oculaires des faits qu'ils racontent. Les autres les connaissaient par la voix publique, comme ils le disent eux-mêmes dans leurs écrits. Les faits qu'ils rapportent en faveur du Christianisme sont des miracles évidents, comme par exemple quand ils disent: " Qu'ils virent Jésus marcher sur la mer, nourrir des milliers de personnes avec quelques pains, rendre la vie aux morts, et se montrer lui-même à des centaines de personnes après sa résurrection. Leurs écrits prouvent aussi qu'ils étaient des hommes d'un jugement bon et solide. Donc, ils ne furent pas trompés.

SECONDEMENT.—Ils n'eurent pas le dessein de tromper, car personne ne désire tromper dans des faits de grande importance sans motif. Quels motifs pouvaient avoir les écrivains du Nouveau Testament pour essayer de tromper toutes les nations? Etait-ce dans l'espérance du gain? Non; car ils laissèrent tout pour suivre Jésus, dont voici les maximes: A moins qu'un homme quitte tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple—Heureux les pauvres, malheur aux riches! —Etait-ce le désir de la gloire, des honneurs? Non; car ils savaient et annonçaient partout, qu'ils seraient méprisés et persécutés comme leur divin maître. Par leurs discours et leurs actions ils donnèrent de fortes preuves de leur sincère humilité. Dans leurs écrits ils exposent aux yeux du monde

entier l'infériorité de leur naissance et de leurs occupations, leur ignorance, leur peu de courage, leur fuite à la mort de Jésus, et leurs nombreuses fautes.—Furent-ils induits à écrire dans l'attente des plaisirs de cette vie? Non; au contraire, les prisons, les chaînes, les tortures et la mort étaient tout ce qu'ils pouvaient attendre en annonçant aux Juifs et aux païens une religion si opposée à leurs passions et à leurs désirs. Telles étaient les promesses qu'ils avaient reçues pour ce monde de leur divin maître. De là; s'ils méprisèrent la persécution et la mort n'était-ce pas parce qu'ils croyaient fermement à la promesse d'une récompense éternelle qui leur avait été faite? Donc, ils n'eurent aucun motif de tromper et ils ne voulurent pas tromper.

Troisièmement.—Eussent-ils eu quelques motifs de tromper les hommes, ils n'auraient pu réussir dans leur dessein. Après la mort de Jésus-Christ, les Apôtres et plusieurs autres de ses disciples, opérèrent de grands et nombreux miracles en faveur du Christianisme, en présence d'un grand nombre de témoins, comme nous le voyons rapporté dans leurs écrits; et dans le temps même où plusieurs d'entre eux vivaient encore; car ils parlent du temple de Jérusalem comme existant, néanmoins nous savons qu'il fut détruit environ quarante ans après la mort de Jésus-Christ. Si leur narration eût été fausse, bien des personnes auraient découvert le mensonge ou l'erreur, et leur dessein eût été sans effet. Les païens, les Juifs et les hérétiques des premiers siècles ne nient pas les œuvres admirables racontées dans le Nouveau Testament. Les païens les attribuaient à la magie. Parmi eux nous pouvons citer Celse, Porphyre, Hiéroclès, Philostrates et Julien. Les Juifs les attribuaient à la puissance du démon. Les hérétiques donnaient pleine foi à l'autorité de l'Evangile, quoique l'explication de la doctrine qu'il contenait fût fausse. N'auraient-ils pas découvert le mensonge si les écrivains Sacrés eussent été coupables de pareils crimes, ne l'auraient-ils pas inscrit dans l'histoire? Les païens et les Juifs qui embrassèrent alors le Christianisme, une religion si austère, si contraire aux passions humaines, l'auraient-ils fait, s'ils avaient eu quelque doute sur la vérité des miracles de Jésus et de ses Apôtres. Il est donc clair que les écrivains du Nou-

veau Testament n'auraient pu tromper le genre humain, lors même qu'ils eussent eu un motif de le faire.

Quatrièmement.—Les faits racontés dans le Nouveau Testament ne furent pas falsifiés dans les siècles suivants. Dans tous les temps, l'Eglise a gardé avec une profonde vénération les livres du Nouveau Testament. Nos pères dans la foi étaient accoutumés dans leurs assemblées à prêter une oreille attentive à la lecture et à l'explication des Saintes Ecritures, qui leur étaient données par les ministres de l'Eglise. Les livres du Nouveau Testament furent traduits dans différentes langues, et furent mis en usage et lus parmi bien des nations dès le commencement du Christianisme. Supposé que quelque nation eût voulu corrompre ou falsifier les Livres Sacrés, les autres nations n'auraient-elles pas découvert la fausseté? N'auraient-elles pas transmis cela à leurs enfants? Falsifier les Saintes Ecritures était une impossibilité même pour une seule nation. Les premiers chrétiens avaient pour elles un si grand respect qu'ils préféraient la mort plutôt que de les livrer aux ennemis du Christianisme, qui mettaient tout en œuvre pour les détruire. Si des chrétiens, vaincus par les tortures, les livraient pour être consumés dans les flammes ils n'étaient plus comptés parmi les fidèles, à moins qu'ils ne se repentissent, et se soumissent à une pénitence sévère qui leur était imposée par l'Eglise. Qui pourrait donc supposer que le Nouveau Testament aurait pu être falsifié sans exciter une protestation générale contre la falsification, dans tous les pays où le Christianisme avait été planté? Mais l'histoire nous donne aucun signe d'une pareille protestation. De là il s'en suit que les livres de Nouveau Testament ne furent pas falsifiés, dans les premiers siècles du Christianisme, et par les mêmes raisons dans les siècles suivants, jusqu'à nos jours. De là il est évident que les faits qu'ils contiennent sont vrais, et que le Christianisme est l'œuvre de Dieu.

Pour vous convaincre de plus en plus que les faits contenus dans le Nouveau Testament sont vrais, permettez-moi de vous faire quelques questions : Croyez-vous les faits principaux de l'Histoire des Etats-Unis, et spécialement ce que nous lisons concernant les travaux, les combats, les dangers et les succès de Washington et des autres fondateurs de la

République des Etats-Unis. Sans doute, nous croyons qu'ils sont vrais, et personne ne peut les contester, telle est votre réponse—Croyez-vous que ces faits seront crus après le laps de trois, quatre cents ans?—Oui, nous pensons qu'il ne s'élevera aucun doute sur ces faits après plusieurs siècles, après même plusieurs milliers d'années, si le monde existe encore; car aucun changement d'importance dans ces faits ne pourrait avoir lieu, sans être immédiatement contredit par un grand nombre d'écrivains, et l'homme coupable d'une pareille falsification se trouverait aussitôt couvert de honte. Maintenant examinez si les faits concernant Jésus-Christ, comme ils sont rapportés dans le Nouveau Testament sont de moindre importance, que ceux de l'Histoire des fondateurs de la République des Etats-Unis. Les faits de l'Histoire concernant la Religion de Jésus-Christ sont, sans doute, d'une plus grande importance puisqu'ils nous apprennent les moyens de vivre en paix en ce monde, unis à Dieu notre Créateur, et à nous enrichir de biens éternels, en comparaison desquels toutes les richesses et tous les plaisirs de ce monde ne sont rien; car ils seront bientôt évanouis pour nous, comme ils le sont pour ceux qui dorment dans la poussière du tombeau. Aussi toutes les Nations Chrétiennes veillent sur ce précieux dépôt, afin de le conserver intact et sans falsification; et n'oublions pas que, dès le commencement du Christianisme, les disciples de Jésus se répandirent presque sur toute la surface du globe. De là, nous devons donc en conclure que les faits du Nouveau Testament n'ont pas été falsifiés.

Les infidèles eux-mêmes, bien des fois, frappés d'un sentiment d'admiration en lisant le Nouveau Testament n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité. Ecoutez J.-J. Rousseau un des coryphées de l'incrédulité moderne: "Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne et la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Qu'elle grâce tou-

chante dans ses instructions! Quelle douceur, quelle pureté, dans ses mœurs! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation?" Il fait ensuite une comparaison entre Socrate et Jésus, qu'il termine par ces paroles: "La mort de Socrate, philosophant avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage; la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu."—*J. J. Rousseau—Emile.*

Considérons maintenant le progrès du Christianisme dans sa naisance, au milieu des plus grands obstacles, et nous aurons une nouvelle preuve de son institution divine. Les Juifs et les païens l'attaquèrent avec fureur. Jésus son fondateur fut crucifié; ses apôtres furent persécutés et mis à mort, et leurs disciples eurent à boire le calice de douleur pendant trois siècles, comme il est attesté par les écrivains païens, juifs et chrétiens. Le sang des enfants du christianisme coulait à grands flots dans les villes et les campagnes; leurs ennemis usaient toute espèce de tortures, pour leur faire renoncer Jésus et sa loi. Mais, O Sagesse, O Puisance de Dieu! Rien ne vous est impossible. Les chrétiens meurent par milliers, et leur nombre croît de jour en jour; leur sang est une semence de nouveaux chrétiens, selon l'expression de Tertullien. Et nous devons remarquer que parmi eux il y avait des hommes de grands talents, comme les Ignace, les Polycarpe, les Justin, les Irénée et une multitude d'autres. Soutenus par l'assistance divine, nos pères dans la foi ne craignaient rien, pas même la mort. Consumés par le feu, devorés par des bêtes féroces, ou coupés en morceaux par l'épée, ils ne faisaient entendre aucune plainte, ils priaient Dieu pour leurs persécuteurs, pour leurs bourreaux; plusieurs touchés par une grâce divine, se proclamaient alors chrétiens,

se rangeaient parmi les martyrs et étaient baptisés dans leur sang.

O mort! Cruelle mort! Qui te rendait si agréable aux martyrs du Christianisme? Gloire, éternelle gloire à Dieu! Lui seul pouvait leur donner la force et la joie au milieu des tortures; lui seul pouvait préserver le Christianisme d'une destruction totale, au milieu des tempêtes de la persécution qui furent si nombreuses et si terribles!

Nous ferons aussi quelques remarques sur la prédiction de Jésus-Christ concernant Jérusalem, son temple et ses habitants. Jésus avait prédit aux Juifs la destruction de Jérusalem et de son temple, et les maux qui devaient tomber sur eux et sur leurs enfants. Parlant de Jérusalem, il prononça ces paroles à jamais mémorables: "Des jours viendront pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts; qu'ils te raseront, te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. (*Luc. Ch. XIX. 43, 44.*) Dans un autre passage nous lisons: "Ils tomberont sous le tranchant du glaive, ils seront amenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. (*Luc. Ch. XXI. 24.*) Et quand il se rendait sur la montagne du Calvaire pour y être crucifié. Il dit aux femmes de Jérusalem qui pleuraient sur lui: "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants." (*Luc XXIII. 28.*)

Joseph et Philo, deux historiens juifs qui vivaient au commencement de l'ère chrétienne, ont écrit les maux que leur nation eut à souffrir quelques années après la mort de Jésus-Christ, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claudius et de Néron. Opprimés par les Romains, les Juifs se révoltèrent contre eux; les Romains entourèrent Jérusalem avec une puissante armée; la famine et la dissention parmi les Juifs furent horribles, et leurs souffrances si affreuses qu'on rapporte qu'une mère tua son enfant, le fit rôtir pour appaiser sa faim dévorante. Enfin la ville fut renversée; le temple fut réduit en cendres, onze cent mille juifs furent massacrés,

ou périrent pendant le siège, quatre-vingt-dix-sept mille furent faits captifs, et plus tard furent publiquement mis à mort ou vendus comme esclaves. (*Voyez Joseph, Liv. VI.*) Rappelons-nous les cris des Juifs en présence de Pilate: "Que son sang tombe sur nous et sur nos enfants." (*Matt. XXVII. 25.*) De là, un écrivain païen, nommé Phlégon, qui vivait dans le second siècle, réfléchissant sur la prédiction de Jésus dit: "Qu'aucun homme auparavant n'avait prédit des choses à venir d'une manière si certaine ou qui avaient été accomplies avec tant de précision. (*Phlegon thra. lib. annal.*)

Faisons aussi quelques réflexions sur les mystères du Christianisme, pour démontrer le faux raisonnement des infidèles sur ce sujet. Les mystères du Christianisme sont au-dessus de la raison humaine, comme par exemple, le mystère de trois personnes en Dieu; le Fils de Dieu souffrant et mourant sur une croix pour les péchés du monde; la résurrection des corps, au dernier jour. Dieu a révélé ces mystères aux hommes, et nous sommes obligés de les croire, parceque Dieu est la vérité même et qu'il ne peut se tromper—Les infidèles pleins d'orgueil, vous ont dit, peut-être, plus d'une fois, avec un sourire moqueur: "Qui, à l'exception des ignorants et des hommes superstitieux, peut croire de tels mystères?" Vous pouvez leur répondre:" Ces mystères, ainsi que les autres qui sont contenus dans les Saintes Écritures, sont au-dessus de la raison humaine, mais non contre elle. Nous les croyons parce que Dieu les a révélés aux hommes, et quiconque n'a pas perdu la lumière de la raison, sait que la science de Dieu est infinie, tandis que la nôtre est bien limitée. S'ils ne paraissent pas satisfaits d'une telle réponse et vous disent qu'un vrai philosophe ne peut croire une chose quelconque à moins qu'il ne la comprenne bien; faites-leur les questions suivantes: Croyez-vous que naguère vous n'existiez pas? Croyez-vous que vous avez été petits enfants, et maintenant des hommes-faits? Croyez-vous que la terre produit l'herbe des prairies, les arbres, les fleurs et les fruits?—Et dites-nous, sincèrement, si vous comprenez bien ces œuvres admirables de la main de Dieu. S'ils répondent: "Oui nous les comprenons très bien." Ne les croyez pas; ils parlent contre leur conscience, et personne ne voudrait y prêter foi; car personne n'i-

gnore que ces œuvres de Dieu sont au-dessus de notre intelligence. A chaque instant du jour nous voyons autour de nous une multitude de mystères; pourquoi refuserions-nous donc notre croyance à ceux qui sont enseignés aux hommes par Dieu lui-même?

Bien plus nos mystères sont une preuve en faveur du Christianisme; car qui, ayant l'intention d'inventer une nouvelle religion, oserait les proposer à la croyance des hommes? Qui aurait pu les trouver dans son esprit? Supposé qu'un homme eut inventé de tels mystères, aurait-il été cru sans miracle pour les supporter. Mais Dieu n'a jamais donné aux imposteurs le pouvoir de guérir les malades et de rendre les morts à la vie, afin de tromper le genre humain. De là il est clair que ces mystères ont été révélés par la divinité. Si vous lisez l'histoire du Christianisme avec réflexion vous y trouverez une multitude innombrable de faits attestant tous, que Dieu en est l'auteur.

Oui, O Christianisme, tu es certainment l'œuvre de Dieu! Jour et nuit ton divin architecte veille sur toi! Ne crains pas tes ennemis; ils ne peuvent te détruire, ni t'enchaîner comme un esclave; si de temps en temps, le sang de tes enfants est répandu pour rassasier la haine infernale de tes ennemis; ne te laisse pas abattre—Dieu ne t'a pas abandonné! Non, Dieu ne t'a pas abandonné! Il ne t'abandonnera jamais! La terre et le ciel passeront avant que Dieu te laisse privé de douces consolations parmi tes persécuteurs! Dans les temps passés, des millions de tes enfants, afin de donner un témoignage public de leur amour pour toi, ont souffert et sont morts au milieu des tourments! De nos jours encore, des milliers ont à souffrir; dans le temps à venir, bien d'autres auront à souffrir et à donner leur vie pour toi! La persécution ne cessera pas avant la fin du monde; prends courage, ne te laisse pas abattre par la douleur, mais plutôt réjouis-toi en considérant la gloire de ceux qui, ayant été éprouvés et purifiés par la tribulation, comme l'or par le feu, jouissent maintenant dans le ciel d'un bonheur éternel! Oui, réjouis-toi, même dans le temps de la persécution; car le temps de la persécution est le temps de la moisosn pour toi! Rappelle-toi les trois premiers siècles, lorsque tes enfants étaient mis à

mort par milliers! Dieu te laissa-t-il stérile? Non, certainement non! Les hommes et les anges furent frappés d'étonnement à la vue de ta fécondité! Le nombre de tes enfants s'accrut par milliers, tout à la fois dans le ciel et sur la terre!

Invoquons Jésus le fondateur du Christianisme, de verser ses grâces divines sur nous, afin que nous puissions marcher sur ses traces, tous les jours de notre vie, et avoir part à sa gloire dans son royaume éternel!

Chapitre III.

L'EGLISE CATHOLIQUE.

L'Eglise Catholique est l'Eglise de Dieu, hors de laquelle personne ne peut être sauvé à moins qu'il ne soit excusé par l'ignorance invincible de son erreur.

"Travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix, vous n'êtes tous qu'un même corps et qu'un même esprit, comme vous avez tous été appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême." (*St. Paul aux Eph. IV. 3, 4, 5.*)

Quelle belle leçon est contenue dans ces paroles pour les disciples de Jésus-Christ! Si tous les chrétiens les méditaient avec attention nous ne verrions pas de nos jours un si grand nombre de divisions et de sectes; ils professeraient tous la même croyance; ils seraient tous unis dans un seul corps; ils jouiraient tous des douceurs de la paix, de l'amitié et de la fraternité; tous pourraient s'écrier avec exultation en proférant ces paroles du prophète David: "O qu'il est doux, qu'il est consolant pour des frères de vivre ensemble dans l'unité!" (*Ps. CXXXII. 1.*)

Puissent tous les chrétiens se voir unis dans une même foi. Puissent-ils montrer par leur union et leur fraternité qu'lls sont les enfants d'un même père! Pourquoi tant de sectes encore voudraient-elles demeurer divisées dans leur croyance? St. Paul ne nous enseigne-t-il pas que notre foi doit être une, comme Dieu lui-même est un? Jésus-Christ n'a-t-il pas institué une Eglise qui est inspirée par le Saint-Esprit, (*Jean XVI. 13.*) une Eglise qui est la colonne et le fonde-

ment de la vérité," (*I. Tim. III. 15.*) afin de nous enseigner non des opinions mais des doctrines qui doivent être crues sans danger d'erreur? N'a-t-il pas déclaré que celui qui "Croira et qui sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné? (*Marc XVI.·16.*) N'a-t-il pas commandé à ses apôtres "d'enseigner à toutes les nations d'observer tout ce qu'il leur a prescrit, leur promettant d'être avec eux tous les jours, même jnsqu'à la fin du monde?" (*Matt. XXVIII. 20.*)

Heureux donc ceux qui sont dociles à la voix de l'Eglise de Dieu, et qui croient fermement tout ce qu'elle enseigne, car après cette vie, ils recevront la couronne d'immortalité!

Mais comment serons nous capables de distinguer l'Eglise de Dieu parmi les diverses sectes de chrétiens, chacune d'elles réclamant le droit d'être appelée la véritable église? L'Eglise de Dieu est connue d'entre les autres par l'unité de ses membres dans la foi, dans les sacrements, dans les prières et dans le saint sacrifice, et par son gouvernement. Les autres églises sont divisées même dans le fondement de leur foi. Réfléchissez-y; priez Dieu d'éclairer votre esprit et dites-vous à vous mêmes: Nous sommes tous condamnés à mourir, et après la mort nous serons jugés par un Dieu qui est la justice même! C'est une chose terrible pour le coupable de tomber entre les mains du Dieu vivant! Examinez alors quelle est la véritable Eglise de Dieu et vous entendrez au-dedans de vous une voix qui dit: "Unissez-vous avec ceux qui vivent dans l'unité; éloignez-vous de ceux qui sont divisés. Cette voix est la voix de la raison—la voix des Saintes Ecritures—la voix de la Tradition—de là, la voix de Dieu même. Malheur à celui qui méprisera cette voix, car un jour viendra dans lequel il aura à se tenir devant le tribunal de ce grand Dieu, dont la sentence de condamnation sera irrévocable!

La raison nous enseigne que Dieu qui est la sagesse même ne peut établir une religion qui contient des dogmes contradictoires. Qu'il serait déraisonnable de soutenir que Dieu enseigne des contradictions au genre humain, comme par exemple, que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il n'est pas Dieu; que le Baptême est nécessaire pour le salut, et qu'il n'est pas nécessaire; que Jésus-Christ a donné à ses Apôtres et à leurs

successeurs le pouvoir de pardonner les péchés, et qu'il ne leur a pas donné ce pouvoir; que la foi, sans les œuvres, n'est pas suffisante pour nous sauver, et qu'elle peut nous sauver sans les bonnes œuvres; que les peines de l'enfer seront éternelles, et qu'elles ne seront pas éternelles, etc....

Ne serait-il pas coupable d'un grand crime celui qui oserait dire que Dieu est l'auteur de ces propositions contradictoires? Ne serait-ce pas blasphémer et dire que Dieu est un menteur, et l'auteur du mensonge? Que ceux qui ont pensé, dit ou écrit que toutes les sectes de Chrétiens sont également agréables à Dieu réfléchissent sérieusement sur ce sujet. Quoi! la vérité et le mensonge sont-ils également acceptables devant Dieu? Chrétiens, Dieu est la vérité même, il a toujours enseigné la vérité; et la vérité étant une, notre foi doit être une!

Que notre foi doit être une, les Saintes Ecritures l'affirment aussi bien clairement: "J'ai d'autres brebis," nous dit le Sauveur du monde, "qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les emmène, elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau, et qu'un pasteur." (*Jean X. 16.*) Il faisait allusion aux gentils qui devaient être unis aux Juifs convertis pour former son Eglise. Et dans la prière qu'il adressa à son Père pour ses Apôtres et pour tous les chrétiens, il proféra ces paroles: "Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole: afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous; afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. (*Jean ch. XVII. 20, 21.*) Lisez encore une fois l'avis de St-Paul aux Ephésiens, et réfléchissez sur ces paroles: "Travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix; vous n'êtes tous qu'un corps et qu'un esprit, comme vous avez été tous appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême." Ces expressions sont courtes, mais pleines d'énergie afin de graver dans leur esprit la nécessité de l'unité dans la foi. Ne les oubliez pas semble-t-il dire aux Ephésiens: *un corps et un esprit; un Seigneur, une foi, un baptême*, c'est-à-dire, une église, dont les membres doivent êtres unis dans le même es-

prit et dans la même foi. Le même Apôtre dans son épître à Tite lui dit: "Fuyez celui qui est hérétique après l'avoir repris une ou deux fois; sachant que quiconque est dans cet état, est perverti, et qu'il pèche, étant condamné par son propre jugement." (*Tite III. 10, 11.*) Et dans son épître aux Romains il les exhorte de prendre garde à ceux qui causent des dissensions et des offenses contraires à la doctrine qu'ils ont entendue, et de les éviter. (*Rom. XVI. 17.*) Et aux Galates il leur déclare que *les querelles, les dissensions et les sectes* sont des péchés qui excluent du royaume de Dieu. (*Gal. V. 20.*) L'unité de la foi est donc une marque essentielle de l'Eglise de Dieu.

Venons maintenant à la Tradition; consultons les ouvrages des Pères et des Docteurs de l'Eglise; ils nous ont été donnés afin que nous ne soyons pas emportés ça et là par tout vent de doctrine. Ils parlent tous avec admiration de l'unité de l'Eglise.

Ecoutez St. Ignace, martyr, un Père de l'Eglise du premier siècle: "Celui qui corrompt, dit-il, la foi de Dieu, pour laquelle Jésus-Christ à souffert, est souillé et il tombera dans le feu éternel comme celui qui prêtera l'oreille à sa doctrine." (*Epist. ad Eph.*)

Nous apprenons aussi de St. Irénée, un Père du second siècle dans son livre contre les hérétiques: "Que l'Eglise a reçu sa foi des apôtres et de leurs disciples, et que c'est la même foi qu'elle annonce et enseigne d'un commun accord, comme si elle était douée d'une seule langue." (*Adversus Hœreses.*)

Dans le troisième siècle St. Cyprien, qui écrivit un livre entier sur l'Unité de l'Eglise, s'exprime ainsi: "Quiconque est séparé de l'Eglise est joint à une adultère et il est retranché des promesses. Celui-là ne peut avoir Dieu pour père qui n'a pas l'Eglise pour sa mère." (*De Unitate Ecclesiæ.*)

St. Chrysostôme, qui vivait dans le quatrième siècle, parle sur le même sujet comme il suit: "Nous savons que le salut appartient à l'Eglise seulement, et que personne ne peut avoir part aux bienfaits du Christ, ou être sauvé hors de l'Eglise catholique, et de sa foi." (*Homilia 1ma. in Pasch.*)

Dans ces citations vous avez la foi de St. Clément, d'Hé-

gésippe, de Tertullien, d'Origène, de St. Denis d'Alexandrie, de Lactance, d'Eusèbe, de St. Athanase, de St. Hilaire, de St. Basile, de St. Jérome, de St. Augustin et de tous les Docteurs de l'Eglise. Qui, au mépris du témoignage de la Tradition, des Saintes Ecritures, et de la raison oserait soutenir que *l'unité* n'est pas une marque essentielle de la véritable Eglise de Jésus-Christ?

Mais où trouverons-nous cette unité si essentielle à la véritable Eglise de Dieu? Nous la découvrirons dans l'Eglise catholique, dont les membres quoique dispersés sur toute la surface de la terre sont tous unis par la même foi, par les mêmes sacrements, par les mêmes prières, par le Saint Sacrifice, et sous le même gouvernement.

PREMIÈREMENT.—Tous les membres de l'Eglise catholique sont unis dans une même foi. Dans quelque partie du monde que vous alliez, vous trouverez des membres de cette Eglise, et si vous les interrogez sur leur croyance, sur leur foi, et si vous leur demandez de réciter la formule de leur symbole; soyez sûrs que ce sera le symbole des Apôtres et non celui d'un particulier, ou d'une secte quelconque. Le symbole des Apôtres est le symbole de l'Eglise Catholique, il est connu et récité chaque jour par tous ses membres. De là, tous croient en un seul Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, qui récompensera le juste, et punira le pécheur. Tous croient qu'il y a trois personnes en Dieu: le Père, le Fils et le Saint Esprit. Tous croient que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il a donné sa vie pour le salut du genre humain; qu'il est ressuscité d'entre les morts et qu'il est monté aux cieux; et qu'au dernier jour, il viendra sur la terre avec grande puissance et majesté, pour juger tous les hommes, selon leur mérite. Tous croient que le juste sera couronné d'une gloire éternelle, et que le pécheur tombera dans les supplices éternels. Enfin, ils croient tout ce que l'Eglise Catholique croit et enseigne, sans danger d'erreur se confiant en cette promesse de Jésus-Christ: "Voilà que je suis avec vous tous les jours, même jusqu'à la consommation des siècles." (*Matt. XXVIII. 20.*)

Convaincus du pouvoir dont l'Eglise a été revêtue par leur divin maître, ils proclament partout qu'à elle seule appartient le pouvoir d'expliquer les Divines Ecritures. Ils s'ac-

cordent tous à dire que celui qui n'observe pas les commandements de Dieu et de l'Eglise ne peut être sauvé, à moins qu'il ne soit excusé à cause de son ignorance invincible. Ils disent tous d'une voix unanime qu'il n'y a pas de salut pour les pécheurs, à moins qu'ils ne se repentent du fond de leur cœur, et qu'ils ne réparent autant qu'il est en eux le mal dont ils se sont rendus coupables envers leur prochain. Ils croient tous, que quiconque écoute l'Eglise, écoute Jésus-Christ lui-même et que quiconque méprise l'Eglise méprise Jésus-Christ: "Celui qui vous écoute m'écoute," dit le Sauveur, "et celui qui vous méprise me méprise." (*Luc X. 16.*) Bien plus, ils croient que celui qui refuse d'écouter l'Eglise doit être considéré comme un païen et un publicain, selon ces paroles de Jésus-Christ: "Et s'il n'écoute pas l'Eglise qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain." (*Matt. XVIII. 17.*)

Allez en Espagne, allez en France, allez en Italie ou en Allemagne, allez en Irlande ou en Angleterre, en Asie ou en Afrique, au Nord ou au Midi de l'Amérique, vous y trouverez partout des membres de l'Eglise Catholique, et tous unis dans la même foi, tous croyant tout ce que l'Eglise Catholique croit et enseigne.

SECONDEMENT.—Dans les sacrements. Tous les membres de l'Eglise Catholique ont la même croyance concernant le nombre et les effets des sacrements. Lisez leurs catéchismes dans quelque lieu que vous alliez, dans quelque langue que ce soit, et vous verrez qu'ils ont sept sacrements qui ont été établis par Jésus-Christ, comme des canaux par lesquels il verse ses grâces célestes dans les âmes de ceux qui les recoivent avec de bonnes dispositions; le Baptême pour effacer le péché originel et aussi les péchés actuels, pour nous faire chrétiens et enfants de Dieu et de son Eglise; la Confirmation afin de nous rendre forts dans la foi par la réception du Saint-Esprit; l'Eucharistie afin de nourrir nos âmes du corps et du sang de Jésus-Christ; la Pénitence pour remettre les péchés que nous avons commis après le Baptême; l'extrême-Onction pour le soulagement spirituel et même corporel des malades; l'Ordre afin de conférer les pouvoirs sacrés du sacerdoce, et la grâce d'administrer les fonctions sacerdotales avec dignité et sainteté; le Mariage, pour sanctifier l'union légitime de l'homme et de

la femme et leur donner la grâce de vivre chrétiennement dans leur nouvel état.

TROISIÈMEMENT.—Dans le Saint Sacrifice, dans les prières et dans bien d'autres actes de religion. Nous n'élevons pas autel contre autel, nous avons un autel sur lequel nous offrons à Dieu pour les vivants et pour les morts une précieuse victime qui est le corps et le sang de Jésus-Christ, qui est Jésus-Christ lui-même. Dans toutes les parties du monde, il y a des prêtres qui offrent ce divin sacrifice. Ils se servent des mêmes prières, des mêmes cérémonies, et des mêmes paroles. Qui peut refuser de voir dans le Sacrifice de l'Eglise Catholique, l'accomplissement de la prophétie de Malachie annonçant aux Juifs la fin de leurs sacrifices et l'institution du nouvel holocauste? Voici ses paroles: "Mon affection n'est plus en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point de présents de votre main. Car depuis le lever du soleil, jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées," (*Malachie I. 10, 11.*) O qu'il est consolant pour les membres de l'Eglise Catholique d'unir leurs prières à celles de ses ministres, et d'offrir à Dieu, par leurs mains ce divin holocauste, afin de reconnaître son pouvoir suprême sur toutes les créatures; afin de le remercier et d'obtenir de nouvelles faveurs de sa bonté infinie!

Dans nos dévotions du matin et du soir, nous récitons dans nos maisons privées l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres et d'autres prières. Nous assistons au saint sacrifice les jours de Dimanche et les autres jours de fête prescrits par l'Eglise. Nous nous abstenons de viande bien des jours pendant l'année. Nous confessons nos péchés à nos pasteurs au moins une fois l'an et après une préparation convenable nous recevons la Sainte Eucharistie. Oh! voyez combien il est doux et agréable pour des frères de vivre ensemble dans l'unité!

QUATRIÈMEMENT.—Sous le même gouvernement. Quel ordre! Quelle régularité! Quel bel aspect le corps de l'Eglise présente dans son unité! Cette unité peut être comparée à un grand arbre dont les branches couvrent la surface de la

terre. Jésus le chef invisible de l'Eglise a planté cet arbre et lui donne la vie, et il la lui donnera jusqu'à la fin du monde, selon sa promesse, ou plutôt il est lui-même l'arbre ou la vigne, comme il l'a declaré lui-même en ces termes: "Je suis la vigne; vous êtes les branches." (*Jean XV. 5.*) Le Souverain Pontife, le vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de son Eglise représente sur la terre le tronc de l'arbre, les évêques représentent les grandes branches, les prêtres des branches plus petites, et les fidèles les fruits. En effet tous les membres de l'Eglise Catholique, quoique appartenant à tant de nations et de tribus si différentes ne forment qu'un seul corps. Tous ont le même chef spirituel, le Pape de Rome, le successeur de St. Pierre. Dès le commencement du Christianisme les fidèles l'ont appelé leur père et leur chef spirituel; lui seul a reçu le pouvoir de gouverner tout le troupeau; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ dit à St. Pierre et dans sa personne à ses successeurs: Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." (*Matt. XXVI. 15.*) Et il lui dit aussi: "Paissez mes agneaux, paissez mes brebis;" (*Jean XXI.*) c'est-à-dire paissez tout le troupeau. Et dans une autre circonstance il lui dit: "Tout ce que vous lierez sur la terre, sera aussi lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel." (*Matt. XVI. 18.*)

Le Pape est le chef suprême de l'Eglise. Les Evêques sont établis par le Pape pour gouverner, chacun d'eux, une portion du troupeau universel. L'obéissance est due à l'évêque dans les choses spirituelles par tous les fidèles de son diocèse, ecclésiastiques, religieux et laïques, selon ces paroles de St. Paul aux Hébreux: "Obéissez à vos conducteurs, et soyez-leur soumis; car ils veillent pour vos âmes, comme devant en rendre compte." (*Ep. aux Hébreux, XIII. 17.*) Et encore dans le même chapitre il leur dit: "Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu; et considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi." (*XIII. 7.*). Les prêtres tiennent le troisième rang dans la hiérarchie de l'Eglise, et ils sont les pères spirituels des membres des diverses paroisses confiées à leur soin par leur évêque respectif.

Tous les membres de l'Eglise Catholique, riches ou pauvres, savants ou privés de science, doivent êtres guidés dans les choses religieuses et spirituelles, par leur pasteur, par leur évêque et par le Souverain Pontife. Malheur à celui qui refusera l'obéissance légitime à son supérieur! Malheur à celui qui méprisera les ministres de l'Eglise, et causera du scandale parmi ses frères, car il sera retranché du corps de l'Eglise, comme un membre mort!

Lisez l'histoire de l'Eglise Catholique, ou jetez vos regards sur l'Arbre Apostolique, et vous verrez une multitude de sectes différentes, retranchées de l'arbre de vie, pour avoir refusé d'entendre l'Eglise parlant par la bouche de ses ministres. Demandez aux Hérésiarques et à leurs disciples, pourquoi ils ont été séparés de l'Eglise Catholique, et vous apprendrez ce qui, dès le commencement, a été la pratique de l'Eglise envers tous ceux qui se sont révoltés contre Elle.

Elion, Cérinthe, Valentin, et Carpocrates, pourquoi-avez-vous été retranchés de l'arbre de vie? L'Histoire répond pour eux: Nous avons enseigné diverses erreurs, nous avons réfusé d'écouter la voix de l'Eglise, et d'abandonner nos nouvelles doctrines, et comme des branches sèches et mortes nous avons été coupés de l'arbre de vie et jetés à côté.

Paul de Samosate, Sabellius, Novatus, Manès, pourquoi êtes-vous hors de la vigne du Seigneur Jésus? L'Histoire nous apprend qu'ils enseignèrent des doctrines inconnues avant eux, qu'ils méprisèrent la voix de leur mère véritable et furent excommuniés.

Ariens, Nestoriens, Eutychiens, Pélagiens, pourquoi êtes-vous séparés de l'arbre divin qui produit des fruits pour le temps et pour l'éternité? L'histoire répond encore: parce que nous n'avons pas voulu écouter l'Eglise, et que notre fierté et notre orgueil ne nous ont pas permis de nous soumettre à ses décisions.

Iconoclastes, Grecs schismatiques, et tous vos imitateurs, pourquoi paraissez-vous comme des branches sans vigueur, desséchées et tombées de l'arbre de vie? L'Histoire nous donne encore la même réponse: Nous nous sommes montrés rebelles à la voix de l'Eglise, et nous avons été exclus du nombre de ses enfants pour avoir publié des erreurs,

pour avoir taché de changer l'ordre dans sa hiérarchie.

Voyez maintenant si l'erreur et le schisme peuvent vivre dans l'Eglise Catholique; dès qu'ils paraissent, ils sont déracinés par ceux qui ont été établis par Jésus-Christ, pour veiller sur son troupeau, pour garder dans toute sa pureté le dépôt de la foi, et conserver la paix et l'union parmi ses membres. De là, la paix et l'unité seront toujours dans l'Eglise Catholique. De là, l'Eglise Catholique est la véritable Eglise de Jésus-Christ, et l'héritière de toutes les promesses.

Nous avons prouvé que la véritable Eglise doit être essentiellement une, et que l'Eglise Catholique a cette marque essentielle d'unité, parceque ses membres sont unis par la même foi, par les mêmes sacrements, par le même sacrifice et autres prières, et par le même gouvernement. Nous avons maintenant à considérer l'état infortuné de ceux qui sont, ou qui ont été dans les siècles passés séparés de l'Eglise Catholique.

A la naissance du Christianisme, certains hérétiques rejetaient le dogme de la résurrection. Ils furent réfutés par St. Paul. D'autres enseignaient que c'était un crime de se mettre en peine pour les besoins du corps, tandis que bien d'autres ne se considéraient pas coupables, même en s'abandonnant à toute sorte de plaisirs sensuels. Dans le second siècle, Montan était le chef d'une secte nombreuse dont plusieurs membres professaient qu'ils étaient inspirés de prêcher une nouvelle religion plus parfaite que celle de Jésus-Christ. Marcion condamnait le mariage, il enseignait que le corps était la production du mauvais principe, et que Jésus-Christ avait pris seulement l'apparence d'un corps. Dans le troisième siècle Paul de Samosate niait la divinité de Jésus-Christ, Sabellius la distinction des personnes en Dieu, et Novatien le pouvoir de l'Eglise de remettre ou pardonner tous les péchés. Dans le quatrième siècle, les Ariens nièrent la divinité de Jésus-Christ, et les Macédoniens celle du Saint-Esprit. Toutes ces sectes, et un grand nombre d'autres jusqu'au temps de Luther furent divisées entre elles, et n'eurent aucune marque d'unité. Elles s'élevèrent toutes contre l'Eglise Catholique et furent chassées de son sein, et excommuniées.

Venons au temps de la *grande réformation.* Ont-ils été plus heureux que ceux dont nous avons parlé? Je ne

le crois pas. Disputes, querelles, divisions, sectes en grand nombre, ne furent-elles pas les prémices de la *grande réformation?* Luther, Calvin, Henri VIII, et leurs disciples vécurent-ils en paix? Ne furent-ils pas divisés en diverses sectes? Ne proclamèrent-ils pas de nouveaux Symboles? Ne les changèrent-ils pas par de nouveaux articles de foi? Ne se trouvèrent-ils pas à la fin comme ceux qui bâtirent la tour de Babel dans une complète confusion, ne s'entendant plus les uns les autres? Lisez l'Histoire des Variations des Protestants par Bossuet, et vous en serez convaincus.

Voyez de nos jours l'état infortuné de ceux qui marchent sur les traces des premiers *réformateurs*, en refusant d'écouter l'Eglise Catholique! Ils sont divisés en bien des sectes qui croient des doctrines contradictoires—et néanmoins chaque secte se proclame l'Eglise de Dieu. Ils raisonnent ordinairement ainsi: Notre règle de foi est la Bible; la Bible est la parole de Dieu; notre religion qui est fondée sur la Bible, sur la parole de Dieu, est donc la véritable. Grande est leur erreur; premièrement, parce que tout ce qui est prescrit dans la religion chrétienne n'est pas contenu dans la Bible; nous lisons dans les Saintes Ecritures que nous devons croire les traditions apostoliques; St. Paul écrivant aux Thessaloniciens leur dit: "Donc, mes Frères, soyez fermes et gardez les traditions que je vous ai enseignées soit par paroles ou par lettre." (*Ep. II., ch. II. 14.*) Secondement, parce que les Saintes Ecritures sur bien des points de doctrine sont obscures. Réfléchissez sur ces paroles de Saint Pierre, qui, parlant des Epîtres de Saint-Paul, dit qu'elles contiennent des choses difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent à de mauvais sens, aussi bien que les autres écritures, pour leur propre ruine." (*Ep. II. St. Pierre Ich. III. 16.*) "Vous donc, mes frères, connaissant ces choses, prenez garde à vous, de peur que vous laissant emporter aux égarements de ces hommes insensés vous ne tombiez de l'état de fermeté où vous êtes établis." (*Ep. II. ch III. 17.*)

Qui donc doit expliquer le sens de la Bible? Quelques uns d'entre eux répondent: nous sommes guidés par le Saint-Esprit et nous ne pouvons pas être trompés. Mais s'il en est ainsi, pourquoi tant de contradictions dans l'explication qu'ils

donnent de la Bible? Le Saint-Esprit étant la vérité elle-même ne peut enseigner des propositions contradictoires. Les autres niant cette assistance du Saint-Esprit disent que tout homme raisonnable, guidé par la lumière de la raison peut l'expliquer pour lui-même. Voilà le principe! Quelles en sont les conséquences? Des erreurs innombrables, des sectes innombrables—presque la destruction du Christianisme. Pourquoi donc? Parce que le *oui* et le *non* sont enseignés dans presque chaque point de doctrine, parce que ce qui est cru aujourd'hui, sera quelquefois nié le jour suivant, comme cela est prouvé par l'expérience de plusieurs siècles. Que devient donc alors la doctrine du Christianisme, sinon des opinions que chacun peut changer selon ses propres idées, selon les vues de son jugement particulier? De là, quoique se servant de la même Bible comme du livre fondamental de la religion, les hommes les plus savants parmi eux, sont divisés dans les points les plus essentiels, comme par exemple: sur la divinité de Jésus-Christ, sur le mystère de la Trinité des personnes en Dieu, sur le châtiment éternel des pécheurs qui meurent sans repentir, sur la nécessité du Baptême pour le salut, sur la validité du baptême des enfants, sur la nécessité de la foi et des bonnes œuvres pour le salut, sur la légitimité du mariage, sur la nécessité de conserver la succession apostolique dans l'Eglise de Jésus-Christ, etc., etc.

Où trouver parmi eux cette marque *d'unité* si essentielle à la véritable Eglise de Jésus-Christ? Où peut-on trouver parmi eux ce *troupeau* de notre Seigneur sous *un seul pasteur?* Où trouver parmi eux l'accomplissement de sa prière à son Père, pour l'union de tous ceux qui croiraient en Lui. (*Jean XVII.*) Où trouver parmi eux l'accomplissement de ces paroles de St. Paul: *un corps, un esprit, un Seigneur, une foi, un baptême?* Où découvrir parmi eux cette Eglise qui est la *colonne* et le *fondement* de la vérité? Où trouver parmi eux l'accomplissement de la promesse du Sauveur à son Eglise: Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles? Où parmi eux, la lumière et les influences du Saint-Esprit, de l'Esprit de Vérité, qui, selon la promesse de Jésus enseignera toute vérité à son Eglise? (*Jean XVI. 13.*)

Toutes ces promesses sont réalisées seulement dans l'E-

glise Catholique, la véritable épouse de Jésus, comme nous l'avons déjà prouvé; et parmi nos frères séparés, se sont réalisées les dissensions, les querelles, les divisions, et aussi des pamphlets et des livres dans lesquels l'Eglise Catholique et ses ministres sont attaqués, calomniés et méprisés; comme dans un certain pamphlet qui l'autre jour nous fut présenté par une dame française catholique, au moment où il allait être jeté au feu. (Ce pamphlet avait été donné à son mari par un ministre protestant.) Dans ce pamphlet, parmi bien des choses viles et méprisantes contre l'Eglise Catholique, on y lit, qu'elle fait un *Dieu du prêtre*, et qu'elle accepte à la place des vertus, les jeûnes, les pénitences et l'argent.*

Si les hommes les plus savants parmi eux sont si divisés, que feront les ignorants?....

Que répondraient-ils, ces hommes pleins de science, aux infidèles, qui à cause de leurs nombreuses divisions et sectes, leur diraient que leur Bible est la *pomme de discorde?*

Les païens s'adressant à eux pour être instruits, sur la religion de Jésus-Christ, pourraient-ils être persuadés à l'embrasser, s'ils avaient connaissance de leurs nombreuses dissensions, sectes et variations? Ne seraient-ils pas scandalisés?....

Quiconque réfléchira sur l'union des membres de l'Eglise Catholiqne dans la foi, dans les sacrements, dans les prières, dans le Saint Sacrifice de l'autel et dans l'obéissance au Souverain Pontife et aux autres pasteurs de l'Eglise; comme aussi sur la désunion, les dissensions, les sectes et les continuelles variations de ceux qui sont, ou ont été séparés d'elle; celui-là, dis-je, comprendra aisément qu'elle seule est l'héritière des promesses du Fils du Dieu.

Heureux donc ceux qui, dociles à la voix de l'Eglise Catholique, croient tout ce qu'elle enseigne, qui observent fidèlement tous ses préceptes, qui nourissent leurs âmes des grâces divines contenues dans ses sacrements, qui l'aiment et la chérissent comme une mère et qui sont prêts à donner leur vie plutôt que d'affliger son cœur maternel; car ils sont les vrais enfants de Dieu, et ils auront part à sa gloire et à son bonheur

*A. D. 1848, 1849—Voyez chapitre XII Page 68.

dans le ciel! Mais malheur à ceux qui sont séparés de l'Eglise Catholique car ils seront tous condamnés par le Souverain Juge, à moins qu'ils ne soient excusés par *l'ignorance invincible* de leur erreur.

O nous tous qui appartenons à l'Eglise Catholique, rendons à Dieu de continuelles actions de grâces! et prions avec ferveur pour nos frères séparés afin qu'ils retournent au troupeau de Jésus-Christ! Nous sommes tous enfants du même père. Pour eux aussi bien que pour nous Jésus est mort sur la croix, prions donc avec ferveur la divine miséricorde qu'ils reviennent à l'Eglise Catholique leur mère véritable!

O que Dieu daigne nous accorder cette faveur! et alors pleins de consolation et de joie, nous lui rendrons tous ensemble des actions de grâce et nous répéterons avec exultation ces paroles du prophète: "O qu'il est doux et consolant pour des frères de vivre ensemble dans l'unité!" Amen.

Chapitre IV.

MARIE, LA MÈRE DE JÉSUS.

GRANDEUR, PUISSANCE ET BONTÉ DE MARIE—ELLE EST LA MÈRE DE JÉSUS—ELLE EST LA MÈRE DE DIEU, CAR JÉSUS EST DIEU—DE LÀ, NOTRE VÉNÉRATION ET NOTRE AMOUR POUR ELLE, QUI EST APPELÉE PAR L'EGLISE DE DIEU LA REINE DU CIEL, LE REFUGE DES PÉCHEURS. AYONS SOUVENT RECOURS À SA PROTECTION.

"Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur; parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante: Car désormais, toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que celui qui est Puissant a fait en moi de grandes choses." (*Luc I. 46, 47, 48.*)

La bienheureuse Vierge Marie ayant reçu du Tout-Puissant les faveurs les plus excellentes, loue sa bonté, et se réjouit en Dieu son Sauveur, parce qu'il a jeté ses yeux sur l'humilité de sa servante. Eclairée par le Saint-Esprit, elle annonce et prédit que toutes les générations l'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses.

O voyez combien le Seigneur est bon, et combien ses voies sont admirables! Marie était inconnue aux grands du monde; elle passait ses jours dans la méditation et la prière, elle se considérait comme une des plus abjectes parmi les filles d'Israël, et sa profonde humilité fait que son Créateur verse dans son âme des trésors immenses de grâce et l'élève de plus en plus au-dessus de toutes ses créatures, même les plus parfaites.

Considérons avec attention quelques-unes des grâces dont Dieu l'a favorisée.

Vous le savez tous; dès le moment de la chute de nos premiers parents jusqu'au temps où Marie vint au monde, personne sur la terre n'avait été, dès sa conception dans le sein de sa mère, libre et sans tache aux yeux de Dieu. Aucun enfant d'Adam n'avait paru dans le monde sans la tache originelle; aucun dans lequel le serpent infernal n'eût répandu son poison mortel. Mais dès la conception de Marie, l'Etoile du Matin qui devait précéder le Soleil de Justice, si longtemps attendu par les nations, Dieu jeta des regards de complaisance et d'amour sur elle, car, dès le moment de sa conception, elle fut cette créature aimable et parfaite, à qui Dieu longtemps auparavant avait adressé ces douces paroles par la bouche d'un de ses prophètes: "Vous êtes toute belle, O ma bien-aimée, et en vous il n'y a aucune tache!" (*Can. IV. 7.*) Dieu se plût à contempler la beauté de ce vase d'élection qu'il avait annoncé au monde immédiatement après la chute d'Adam, comme celle qui devait écraser la tête du serpent infernal. Rappelez-vous ses paroles à l'ennemi du genre humain: "Parceque tu as fais cela....je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, elle t'écrasera la tête." (*Gen. III.*) Dieu regarda toujours avec complaisance Marie le chef-d'œuvre de ses mains, la vierge pure et sainte qu'il avait promise par la bouche d'Isaïe en ces termes: "Ecoute donc, O maison d'Israël....voilà qu'une vierge concevra, qu'elle portera un fils et son nom sera Emmanuël," (*Isaie VII. 13.*) ce qui signifie Dieu avec nous.

Oui Dieu mit ses délices à contempler la beauté de sa fille chérie qu'il avait préservée du péché originel et enrichie des dons les plus précieux au moment même de sa conception; laquelle, en vue de sa fidélité parfaite à accomplir sa volonté, il avait de jour en jour ornée de plus en plus de grâces extraordinaires, convenables et nécessaires à celle qui devait devenir un jour la Mère de Son Fils, la Mère de Dieu!

Tout étant prêt pour la rédemption du monde, la vierge immaculée d'Israël doit être informée du grand mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, et de l'heureuse créature qui doit être choisie pour sa mère. Qui sera appelé pour être le

messager de ce grand événement?—Un des plus grands princes de la cour céleste reçoit les ordres de Dieu; l'Archange Gabriel se présentera devant elle avec le plus grand respect pour lui annoncer le message divin.

Ecoutez-le et comprenez par sa conduite et ses paroles l'aveuglement de ceux qui sont presque scandalisés de l'hommage que nous lui rendons—à elle que l'Archange salue avec tant de respect et de vénération—à elle sur laquelle Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le St-Esprit ont répandu toutes les richesses de leur amour; et apprenez par là combien elle doit être honorée et chérie par nous, pauvres mortels qui sommes si inférieurs aux anges, et de vrais néants si nous nous comparons à Dieu! Voici les paroles du messager céleste à Marie: "Je vous salue, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes." Elle est troublée, mais l'ange lui dit: "Ne craignez point, Marie: car vous avez trouvé grâce devant Dieu; vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut.... Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est pourquoi celui qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.... Alors Marie lui dit: "Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, et l'ange se retira." (*Luc I.*) Et le Fils de Dieu par qui tout a été créé, *se fit chair*, *se fit homme* dans le sein immaculé de la vierge d'Israël. Considérez avec admiration la grandeur incompréhensible de Marie! Elle est la mère de Jésus! Elle est la mère de Dieu, parceque Jésus est Dieu!

Qui oserait maintenant me dire qu'il y a peu de différence entre la grandeur et l'élévation de Marie, et celle de plusieurs autres saintes femmes? Je lui demanderais: Où trouver une créature égale à elle; à elle que le Très-Haut couvre de sa divine essence, que Dieu le Fils choisit pour sa mère, en qui se repose le St-Esprit pour l'accomplissement du mystère de l'Incarnation. Grands devant Dieu sont les Patriarches, les Apôtres, les Martyrs, les Anachorètes, les vierges saintes; plus grands encore sont ses anges, mais même parmi les anges de la première hiérarchie, qui pourrait être comparé à

Marie, la fille bien aimée du Père Eternel, la mère de son Fils, l'épouse du Saint-Esprit? Quelle langue humaine pourrait louer assez celle que la Trinité Sainte a exaltée d'une manière si admirable.

Oh! proclamons le partout: *Celui qui est puissant a fait de grandes choses en elle*, et toutes les générations l'appelleront bienheureuse! Voyez Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, tressaillant de joie, au son de sa voix, et Ste. Elizabeth, sa mère, remplie du Saint-Esprit s'écrier: Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?" (*Luc I.*) O vraiment celui qui est puissant a fait de grande choses en Marie, et toutes les générations l'appelleront bienheureuse!

Oui, O Marie, Mère de Dieu, Celui qui est Puissant a fait des choses admirables en vous, et nous vous appellerons bienheureuse de génération en génération, jusqu'à la fin du monde! Jean-Baptiste encore dans le sein de sa mère, tressaille de joie au son de votre voix, et nos cœurs se réjouiront lorsque nous entendrons raconter les faveurs qui vous ont été accordées par le Tout-Puissant; lorsque nous louerons votre saint nom pour les bienfaits innombrables que nous avons reçus du Seigneur par votre intercession, et lorsqu'accablés de maux nous aurous recours à votre puissante médiation!

La Bienheureuse Vierge Marie est très puissante par ses prières dans le ciel, elle est pleine de bonté envers nous pauvres exilés dans cette vallée de larmes; nous devons donc souvent avoir recours à son intercession.

Nous serons convaincus du pouvoir de Marie au ciel si nous considérons combien grande est la bonté de Dieu envers ses fidèles serviteurs, ici bas sur la terre. Des faveurs sans nombre ont été accordées à leurs prières.

Moïse s'adresse à Dieu pour le peuple d'Israël coupable d'idolatrie, et Dieu quoique très irrité par un si grand crime est apaisé. Job prie pour ses amis contre lesquels la colère de Dieu est enflammée, et Dieu leur pardonne. Remarquez les paroles de Dieu aux amis de Job invoquant sa miséricorde divine: "allez à mon serviteur Job, et il offrira pour vous un holocauste, et mon serviteur Job priera pour vous, je le regarderai favo-

rablement, et je ne vous punirai pas selon l'imprudence de vos discours." (*Job XLII.*) Elie le prophète invoque le secours du Seigneur pour une mère qui a perdu son fils bien-aimé, et il est rendu à la vie. Les prières d'Elisée eurent le même effet pour une autre mère. Bien plus, lorsqu'un homme mort fut déposé dans le sépulcre d'Elisée, il fut ressuscité et se tint debout sur ses pieds, dès que son corps eut touché les ossements du prophète. (*Rois IV., XIII. 21.*) Les malades étaient guéris en touchant les vêtements de St. Paul, (*Actes XIX. 12*), et aussi lorsqu'ils étaient couverts de l'ombre de St. Pierre. Les livres sacrés et les Vies des Saints sont pleins des faveurs innombrables accordées aux hommes par leurs prières. A leur intercession les malades étaient guéris, les morts rendus à la vie, les pécheurs les plus endurcis étaient convertis, les éléments eux-mêmes obéissaient à leur voix. Tels étaient les miracles qu'ils opéraient sur la terre, et la mort n'a pas diminué leur puissance et leur charité depuis qu'ils ont été reçus dans la maison de Dieu, l'une et l'autre se sont accrues dans le ciel. Rappelez-vous ces paroles de Jésus-Christ: "A celui qui sera vainqueur et qui gardera mes paroles jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations." (*Apoc II. 26.*)

Et ailleurs il ajoute: "Je vous le dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel sur un pécheur qui fait pénitence que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence." (*Luc XV. 7.*) De là, ils prient pour nous dans le ciel selon ces paroles de St. Jean: "Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, chacun avec des harpes et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints." (*Apoc V. 8.*) De là, l'Eglise de Jésus-Christ contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, vous dit que les saints dans le ciel peuvent nous aider par leur intercession. Qui donc peut en douter sans détruire le fondement du Christianisme? Luther lui-même croyait à la doctrine de l'invocation des saints: "Je conviens, dit-il, avec l'Eglise entière, qu'on doit invoquer les saints qui sont au ciel. Car qui peut contredire les miracles qui s'opèrent tous les jours sur leurs tombeaux?" (*De Purg. quorumdam articulorum, etc.*)

Dieu se plaît à répandre ses faveurs sur ceux qui le servent avec fidélité, mais il accomplit les vœux et les prières de chacun d'eux d'après leurs mérites et leur élévation dans l'ordre de la grâce. De là, que peut-il refuser à Marie, la plus parfaite des créatures? Que peut-il refuser à celle qui par un bienfait spécial de sa bonté, a été conçue sans péché, qui a passé tous les jours de sa vie dans la pratique de toutes les vertus, qui n'a jamais commis la plus petite faute, et qui est morte ornée de toute la splendeur de ses dons les plus précieux? Que peut-il refuser à celle qui a été élevée au-dessus de tous les saints et de tous les anges, à celle qui a été établie reine du ciel, à celle qui est la mère de Jésus?

Que peut-il vous refuser, O Marie, mère de Dieu? Jésus est le fruit de vos entrailles, sa chair a été formée de votre chair, vous l'avez nourri du lait de votre sein; vous avez veillé sur son enfance avec un si grand soin; vous l'avez aimé au-dessus de toute conception! Que peut-on vous refuser, à vous qui avez le droit d'appeler Jésus votre fils, et d'attendre de lui tout ce que la meilleure des mères peut espérer du meilleur des fils?

Et Jésus ne se montra-t-il pas le meilleur de tous les fils envers Marie durant tout le cours de sa vie? Ouvrez les Saintes Ecritures, et vous y trouverez qu'il lui était obéissant; et qu'à sa demande, il changea l'eau en vin aux noces de Cana, même avant que son temps fût venu d'opérer des miracles. Si les Saintes Ecritures gardaient le silence sur ce sujet, qui pourrait penser que Jésus n'eût pas pour Marie, sa mère, ce respect, cet amour qui porte un bon fils à accomplir avec empressement et avec joie les désirs de sa mère? Jésus qui, afin de racheter l'homme coupable a bien voulu être vendu comme esclave, a bien voulu être traîné de tribunal en tribunal, tourné en dérision comme un roi insensé; Jésus qui pour sauver le genre humain accablé sous le poids de ses crimes, se plût à être fouetté à la colonne, couronné d'épines, crucifié à la croix sur laquelle il expira; qui pourrait penser que ce bon Jésus, cet agneau de douceur pût refuser quelque grâce à sa tendre mère?

Mais si Jésus accomplit avec joie les demandes de sa mère lorsqu'elle était sur la terre, est-il moins disposé en sa

faveur, maintenant qu'elle jouit dans le ciel de la récompense due à ses mérites? Loin de nous une pensée tout à la fois injurieuse à la bonté du Fils, et aux mérites de sa mère! De là, plusieurs Pères de l'Eglise n'ont pas craint de proclamer, que quoiqu'elle soit infiniment inférieure à son Fils par nature, elle possède, en quelque manière, par grâce tout le pouvoir de son Fils.

Examinez maintenant et comprenez quel est le pouvoir de Marie dans le Ciel? Personne sur la terre ne peut avoir une juste idée de sa puissance. Si quelques esprits bienheureux qui entourent le trône du Très-Haut, venaient sur la terre pour nous faire connaître la gloire et la puissance de Marie dans le ciel, ils nous diraient:—Il nous est impossible de vous faire comprendre toute la gloire et la puissance des élus dans le royaume des cieux. La récompense qui leur est accordée, même pour un verre d'eau donné à un pauvre pour l'amour de Jésus, est plus précieuse que tous les biens de la terre. Que personne parmi vous n'essaie de comprendre l'étendue de la gloire et de la puissance de la Mère de Jésus. Dieu, selon sa promesse à Abraham, le père des vrais croyants, sera la récompense de tous les élus, mais il se communique d'une manière spéciale à Marie, la mère de Jésus, la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite de toutes ses créatures. Jésus seul connaît toute l'étendue du pouvoir de sa mère chérie! Ces anges, messagers de Dieu, nous diraient aussi: Si les cieux étaient ouverts, vous verriez Marie, la Reine des Saints et des Anges, assise sur un trône de gloire auprès de son Fils, revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et une couronne d'étoiles sur sa tête. (*Apoc XII. 1.*) Vous entendriez Jésus encourager les désirs de sa mère par ces paroles: O Mère que j'aime et que je chéris si tendrement, réjouissez-vous, le temps de la tribulation est passé; demandez tout se qu'il vous plaira et tous vos désirs seront accomplis! Demandez, je suis le Tout-Puissant, je suis votre Fils, le Dieu de toute miséricorde! Demandez, je n'ai pas oublié que vous m'avez porté dans votre sein pendant neuf mois; que vous m'avez nourri de votre lait; que par l'ouvrage de vos mains vous m'avez procuré les choses nécessaires à la vie! Demandez, je n'ai pas oublié votre sollicitude pour moi dans l'étable de Bethléem,

ni votre fuite en Egypte pour sauver ma vie des mains du cruel Hérode, ni le glaive de douleur qui perça votre âme à la prédiction de mes souffrances par le saint vieillard Siméon, ni le calice d'amertume que vous eûtes à boire jusqu'à la dernière goutte sur le Mont du Calvaire, à la vue de mon corps couvert de blessures, pendu sur la croix et tout ensanglanté; demandez, O ma mère, rien ne sera refusé à vos désirs!

Que tel soit le langage de Jésus à sa mère, cela est hors de doute. Lisez avec attention et réflexion dans les Saintes Ecritures, la promesse de Dieu à ses fidèles serviteurs et vous en serez convaincus.

De là, Marie, est toute puissante dans le ciel par ses prières à son Fils—Marie est notre mère et désire nous secourir. Ayons donc recours à elle, et elle fera pour nous ce que Job fit pour ses amis.

Je dis que Marie est notre mère, parce qu'elle donna naissance à Jésus le rédempteur de nos âmes, parce que Jésus nous la donna pour mère avant de rendre l'esprit sur la croix, lorsqu'il dit à St. Jean: "*Voici votre mère.*" Les Docteurs de l'Eglise nous disent que St. Jean était alors le représentant des chrétiens. Marie est aussi notre Mère, et elle prouva sur le Calvaire qu'elle était pour nous la meilleure des mères, en offrant à Dieu le sacrifice de son Fils pour le salut du monde. Marie suivit son Fils à la montagne du Calvaire, elle se tint debout au pied de la croix, elle vit son Fils bien-aimé cloué sur la croix; elle vit sa tête couronnée d'épines, ses pieds et ses mains percés avec de gros clous, son sang coulant à grands flots; elle vit son corps couvert de meurtrissures et de plaies; elle entendit les cris féroces de ses ennemis se moquant de son Fils, l'insultant par les blasphêmes les plus affreux; elle entendit son Fils bien-aimé, au milieu des tourments les plus atroces, crier vers son Père d'une voix plaintive: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?" Elle vit tout, elle entendit tout! O quelle tristesse, quelle douleur perça alors votre âme, O Marie, la plus tendre des mères! Quelle souffrance peut-on comparer à vos souffrances en voyant votre fils si cruellement traité par ses ennemis—Votre Fils que vous connaissiez être le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, le Créateur de l'univers! Si à sa mort

les anges pleurèrent, le soleil s'obscurcit, les morts ressuscitèrent et sortirent de leurs tombeaux, et si les rochers se fendirent, que dirai-je de la mer de douleur dans laquelle votre âme fut plongée, O Reine des martyrs!

Grand, sans doute, était l'amour de Marie pour nous sur le mont du Calvaire! Son cœur, quoique déchiré par la douleur à la vue de son Fils tout ensanglanté, était enflammé du feu de la charité divine pour le salut de nos âmes; nous pouvons nous représenter cette mère de douleur, unissant ses prières à celles de son Fils et invoquant la miséricorde de Dieu, pour le genre humain, en ces termes: O Dieu plein de miséricorde, jetez vos regards sur mon Fils bien-aimé! O voyez-le tout ensanglanté, sa face défigurée, ses pieds et ses mains percés, recevez son sang et sa vie, comme le prix de la rédemption de l'univers! Pardonnez aux pécheurs, ils ne savent pas ce qu'ils font!—O charité inexprimable!

Tels furent les sentiments du cœur de Marie sur le Calvaire! Qui pourrait en douter, sachant bien qu'étant la plus parfaite des créatures, elle n'avait rien tant à cœur que la rédemption du genre humain pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Marie savait par les Saintes Ecritures, par la prédiction du Saint vieillard Siméon, par les discours de Jésus, que le sacrifice requis pour cette rédemption était la mort de son fils bien-aimé; et comme elle ne désirait que l'accomplissement de la volonté de Dieu en ce monde; sans doute, elle l'offrit pour l'expiation de nos péchés, nons-seulement au pied de la croix, mais bien des fois durant le cours de sa vie!

Oui, Marie est notre mère! Ayons souvent recours à sa puissante intercession, et montrons que nous sommes ses enfants en imitant ses vertus. O heureux ceux qui, désirant de marcher sur ses traces, s'efforcent de bien observer les commandements de Dieu et de l'Eglise! Dans leurs peines et tentations, qu'ils aient recours à Marie, et ils seront fortifiés et consolés! Si quelquefois nos demandes ne sont pas exaucées, nous ne devons pas perdre courage; mais pensons que Marie veut éprouver notre fidélité, et nous procurer une plus grande gloire pour le ciel!

Nous lisons dans la vie de St. François de Sales, que le démon troubla son esprit par des pensées de désespoir. La

tentation fut violente, il pensait que Dieu l'avait rejeté pour toujours. Quel tourment pour un homme qui ne soupirait que pour le ciel! Il eut recours à Marie, il invoqua la mère des affligés, mais il ne reçut aucune consolation. La tentation devint plus forte, et il continua à lui adresser ses ferventes prières, afin qu'elle daignât intercéder pour lui auprès de son Fils; mais aucun soulagement ne lui fut donné dans sa détresse. Son âme enfin tomba dans une profonde tristesse, sa vie même était en danger. Que fera-t-il? Où ira-t-il? Il continuera d'invoquer Marie, il espérera en son secours contre toute lueur d'espérance. Enfin, ayant été longtemps éprouvé, un certain jour lorsqu'il lui adressait ses prières avec une abondance de larmes, il se sentit tout-à-coup fortifié et consolé, une grande paix et une douce joie succédèrent à sa profonde tristesse.

Ayez donc confiance à la protection de Marie, et elle vous protégera contre tous vos ennemis. Invoquez son intercession, et par ses prières à son fils, elle vous délivrera de tous vos maux, ou du moins, elle vous obtiendra la grâce de les supporter avec patience et résignation—faveur bien plus précieuse devant Dieu et ses anges, que d'être délivré de tous nos maux sur la terre.

Comme les amis de Job, considérons-nous coupables devant Dieu, et ayons recours à Marie, comme ils eurent recours à Job. Sa clémence s'étend sur tous ceux qui invoquent son saint nom; même les plus grands pécheurs ne sont point rejetés quand ils s'adressent à elle avec confiance et humilité. O combien de pécheurs infortunés, qui après avoir imploré l'assistance de Marie, reçurent du ciel la lumière et la force pour briser les chaînes de leurs passions criminelles! Combien de pécheurs endurcis, après avoir invoqué son intercession pleurèrent amèrement sur les péchés d'une longue vie! Combien d'autres, accablés par des pensées de désespoir, après avoir adressé leurs prières à cette bonne mère, recouvrèrent la paix de l'esprit, et une grande espérance pour leur salut! Ce n'est pas en vain que l'Eglise de Dieu l'appelle le *Refuge des Pécheurs*!

La bienheureuse Vierge Marie aime tous les pécheurs, parce qu'elle est leur mère, et une mère ne cesse pas d'être

mère quoique son fils ait été coupable de bien des crimes. Quelle mère pourrait refuser de parler en faveur de son fils, pour sauver sa vie, quelque coupable qu'il eût été? Mais si nous croyons qu'une mère ne pourrait être insensible au sort infortuné de son fils, qui pourrait penser que Marie pourrait mépriser les prières des pauvres pécheurs qui implorent son assistance? Ne sont-ils pas ses enfants? Leur sort est-il moins digne de compassion que l'état de celui qui est en danger d'être condamné à mort? O que les tourments infligés par les hommes sont légers, lorsque nous les comparons à ceux qui ont été préparés pour les pécheurs impénitents! Non; Marie ne refusera jamais d'écouter les prières des pécheurs les plus abandonnés quand ils s'adressent à elle avec confiance et humilité! Telle est la croyance proclamée partout par les fidèles dans la récitation de la prière de St. Bernard à Marie qui commence par ces mots: "Souvenez-vous, O très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous, qui ont imploré votre assistance, sollicité votre protection, ait été abandonné!"....

De là, l'Eglise de Dieu invite tous les fidèles à avoir souvent recours à cette bonne mère dans leurs tribulations. De là, tant de titres donnés à Marie, tant de monuments érigés en son honneur dans toutes les parties du monde! Dans un lieu elle est invoquée d'une manière spéciale sous le titre de Notre-Dame de Bonne Espérance; dans un autre, sous celui de Refuge des Pécheurs; dans un autre encore, sous celui de Secours des Chrétiens; ici, sous celui de Mère de Notre Rédempteur, là, sous celui de Reine de tous les Saints; ailleurs, vous voyez des statues et des peintures magnifiques qui représentent la vierge immaculée écrasant sous ses pieds la tête du serpent infernal; et partout elle est saluée comme la Mère de Dieu, qui peut nous aider en tout temps et dans toutes les circonstances.

Si nous demandons à l'Eglise de Dieu pourquoi tant de titres ont été conférés à Marie? Pourquoi tant de monuments ont été érigés à sa gloire? Elle nous répondra par la bouche de ses Saints, de ses Docteurs et de ses Conciles: Marie est la Mère de Jésus; Marie est la Mère de Dieu, car Jésus est Dieu; Marie est toute puissante par ses prières à son Fils

qui est Dieu; elle est pleine d'amour pour nous, pauvres exilés dans cette vallée de larmes; nous devons donc exalter son nom et rendre hommage à sa grandeur, à sa puissance et à sa bonté.

Si vous me demandez le nom de quelques-uns des saints et des docteurs, qui ont donné de si grandes louanges à Marie la Mère de Jésus: Je vous dirai de vous rappeler les noms immortels des Irénée, des Jérome, des Basile, des Chrysostôme, des Augustin; chacun d'eux fut une lumière qui brilla avec une grande splendeur dans les premiers siècles du Christianisme. Mais les expressions de louange envers elle, proférées dans le concile d'Ephèse (A. D. 431) par St. Cyrille d'Alexandrie, avec l'applaudissement universel de tous les pères du concile, sont encore une preuve bien plus forte de la croyance du monde Chrétien dans la première partie du cinquième siècle du Christianisme. Prêtez une oreille attentive à ces paroles qui furent insérées dans les actes du Concile: "Nous vous saluons,....Mère et Vierge,....vénérable trésor du monde entier; lumière qui ne s'éteint jamais,....Mère de Dieu, par qui la Sainte Trinité est glorifiée et adorée,.... par qui les anges et les archanges se réjouissent, par qui les démons sont mis en fuite,....par qui les morts sont ressuscités, par qui le Fils unique de Dieu a brillé sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort."

Telles étaient la foi et la confiance de l'Eglise, il y a déjà plus de quatorze cents ans; telles sont encore aujourd'hui notre foi et notre confiance envers Marie, notre bonne Mère; et pour en être convaincus, il suffit de réfléchir sur cette invocation de St. Bernard—invocation qui lui est adressée par tous les fidèles dans le monde entier: "Salut, O Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre suavité et notre espérance, Salut! Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes! O vous, notre avocate, tournez donc vers nous vos regards miséricordieux! Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, O clémente, O pieuse, O douce Vierge Marie!"—Et encore celle ci: "Nous recourons à votre protection, sainte Mère de Dieu, ne rejetez pas nos prières dans nos besoins; mais délivrez-nous de tous les périls, O Vierge glorieuse et comblée de bénédictions." Mais

la prière que les fidèles adressent tous les jours à Marie, c'est la Salutation Angélique, à laquelle l'Eglise a ajouté ces mots: "Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il."

Depuis le commencement du Christianisme, jusqu'à nos jours, sans interruption, l'Eglise a toujours invoqué Marie avec la même confiance. Quiconque, donc, vous parlera contre cette pratique universelle d'adresser vos supplications à Marie, regardez le comme *un païn* et *un publicain*, parce qu'il refuse d'écouter l'Eglise de Dieu, *le fondement et la colonne de la vérité*, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Réjouissons-nous dans le Seigneur, qui dans sa bonté infinie nous a donné une mère si bonne, si puissante! Sachons profiter des dons du Ciel. Ainsi, sommes-nous assaillis par de violentes tentations? Ayons recours à Marie, et elle rendra inutiles tous les efforts de nos ennemis. Sommes-nous attaqués par la calomnie? Sommes-nous trahis par nos amis? Sommes-nous abandonnés par tous les hommes? Le monde entier est-il contre nous? Levons nos yeux vers Marie, et elle versera dans nos cœurs le baume de la consolation. Sommes-nous dans la prospérité? Implorons sa protection, afin que le souffle empoisonné de l'orgueil ne pénètre point dans nos âmes. Sommes-nous dans la paix et dans la joie? Adressons nos prières à Marie, afin que cette joie ne nous conduise pas au péché, et par le péché au malheur éternel. Justes et pécheurs, qui que nous soyons, invoquons l'intercession de Marie. Si nous sommes justes, prions la—de garder nos âmes dans l'état de pureté en éloignant loin de nous les pièges de Satan, et nous obtenant la grâce d'une bonne mort. Mais si malheureusement nous sommes en état de péché, disons-lui: O Marie, Refuge des pécheurs, aidez-nous par votre puissante intercession auprès du trône de la miséricorde! Ne permettez pas que nous vivions plus longtemps sous l'esclavage du Démon! O priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort! Ainsi soit-il.

Chapitre V.

LES ANGES DE DIEU.

LES ANGES DE DIEU SONT TRÈS PUISSANTS—DIEU LEUR A COMMANDÉ DE VEILLER SUR NOUS ET DE NOUS PROTÉGER—ILS SONT NOS AMIS ET ILS NOUS AIMENT—ILS SONT NOS FRÈRES; NOUS SOMMES LES ENFANTS DU MÊME PÈRE, DESTINÉS PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU À DEVENIR LEURS COMPAGNONS DANS LE CIEL—NOUS DEVONS DONC LES RESPECTER, LES AIMER, LES INVOQUER ET ÊTRE DOCILES À LEUR VOIX.

Anges du Seigneur, bénissez-le.—Ps. CII. 20.

David, le roi prophète, méditant sur la bonté infinie de Dieu, bénit son saint nom de toutes les puissances de son âme. Incapable, néanmoins, de le louer assez pour satisfaire l'ardeur de son amour pour lui, il a recours aux Saints Anges et leur dit: "Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses anges, qui êtes puissants, revêtus de force, toujours prêts à exécuter ses ordres." (*Ps. CII. 20.*) Inspiré par le Saint-Esprit, David savait que des millions d'anges entourent le trône de Dieu dans le ciel, contemplent ses perfections, et pleins de joie, ne cessent de lui rendre hommage en répétant ces paroles: "Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est pleine de votre gloire!" (*Isaie—Apoc.*) Et il les suppliait de le louer et de le bénir de plus en plus, afin de suppléer à son insuffisance.

Suivons l'exemple de David, et réfléchissons souvent sur les bienfaits du Seigneur; bénissons-le de toutes les forces de notre esprit, de notre cœur et de notre âme, et prions les bons

anges d'unir leurs louanges aux nôtres, afin que Dieu daigne les accepter. Ils nous écouteront avec plaisir; bien plus, ils nous obtiendront des faveurs spirituelles et temporelles auprès du trône de la Miséricorde divine. N'oublions pas qu'ils sont nos amis et nos frères; que nous sommes les enfants d'un même père, destinés à être leurs compagnons pour toujours dans le ciel; et qu'ils ont été choisis par notre Créateur commun pour être nos protecteurs et nos gardiens. "Ne sont-ils pas," nous dit St. Paul, "des esprits qui servent le Seigneur, envoyés pour leur ministère, en faveur de ceux qui hériteront du salut." (*Heb. I. 14*)

Sursum Corda! Dans le ciel nous avons des amis bons et puissants qui voient Dieu et l'aiment. Ils veillent sur nous, toujours prêts à nous secourir dans nos tribulations et à nous défendre contre tous nos ennemis. Nous sommes sous leur garde par un commandement spécial du Seigneur. Pesez et conservez dans votre esprit ces paroles du prophète roi, que les prêtres de l'Eglise lisent chaque jour dans l'office divin: "Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. Vous marcherez sur l'aspic et le basilic et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon." (*Ps. XC. 11, 12, 13.*)

Nous vivons dans un monde plein de ténèbres, couvert des pièges de nos ennemis qui sont enflammés de colère contre nous. St. Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, nous donne une forte leçon lorsqu'il s'écrie: "Malheur à la terre et à la mer parce que le démon est descendu vers vous avec une grande colère." (*Apoc. XII. 12.*) St. Pierre, le Prince des Apôtres, nous avertit aussi en ces termes: "Soyez sobres et veillez, parce que le démon, votre adversaire, va tout autour de vous cherchant quelqu'un à dévorer." (*St. Pierre, Ep. I. ch. V. 8.*) Et St. Paul appelle les démons Principautés, Puissances, Gouverneurs des ténèbres de ce monde, et esprits de malice." (*Eph. VI. 12.*) Afin de mieux comprendre la malice, les déceptions et la puissance de nos ennemis spirituels, rappelez-vous la chute de nos premiers parents dans le paradis terrestre; rappelez-vous tous les maux dont ils ont accablé le saint homme Job, et la tentation de Jésus-Christ

dans le désert! Nous sommes entourés de toutes parts de périls pour notre salut!

Sursum Corda! Dieu ému de compassion envers nous, pauvres pécheurs, a donné à ses anges l'ordre de veiller sur nous. Si nous les invoquons, et si nous sommes dociles à leurs suggestions, ils nous protégeront, et nous écraserons sous nos pieds le serpent infernal, le lion, le dragon, et tous leurs associés. Ecoutez de nouveau la voix de Dieu: "Je vais envoyer mon ange afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde dans le chemin et qu'il vous fasse entrer dans la terre que je vous ai préparée. Respectez-le, écoutez sa voix et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera point, lorsque vous pécherez, et mon nom est en lui. Si vous entendez sa voix, et si vous faites tout ce que je vous dis, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent." (*Exod. XXIII. 20, 23.*) Interprétant ce passage des Livres Sacrés comme il l'a été ordinairement par les interprètes, je dois rendre grâces à Dieu et dire: O bonté infinie du Seigneur, il nous a mis sous la garde, sous la tutelle de ses anges, qui nous découvriront les pièges de nos ennemis, qui nous encourageront à faire le bien, et à nous abstenir du mal, qui nous reprocheront même nos petites fautes et nous exciteront au repentir. Le nom de Dieu est en eux, ils brûlent du désir de voir son saint nom honoré, loué et glorifié en tout lieu. Ils nous parleront souvent de l'obéissance due à Sa Majesté infinie; écoutons leur voix et ils seront nos amis, et le Seigneur affligera ceux qui nous affligent et ils nous conduira dans la voie du repos éternel après nous avoir éprouvés par bien des tribulations—Je dis après bien des tribulations, car le juste lui-même, quoique l'ami de Dieu et de ses anges sera sujet à bien des tentations, à bien des épreuves, et à bien des souffrances avant de recevoir la couronne de la gloire éternelle. Ne l'oublions pas, et cette pensée nous donnera du courage au temps des épreuves; en voici un bel exemple:

Tobie était un homme juste et saint, aimant Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même. Qui n'a pas entendu parler de sa charité envers les Israélites pendant leur captivité en Assyrie!—O combien de fois il laissa son dîner,

afin de cacher les morts pendant le jour, et les enterrer pendant la nuit au risque de sa vie! O combien d'Israélites furent préservés du désespoir et de la perte de leur foi par ses paroles et son exemple! Avec quelle charité il donnait tout ce qu'il avait pour le soulagement des pauvres et des infortunés! Il était réellement un homme juste, charitable, saint, admiré de Dieu et des anges. Il devait donc être éprouvé par de grandes afflictions. Un certain jour, après avoir enterré les morts, étant accablé de fatigue, il s'endormit auprès de la muraille de sa maison et il perdit la vue. Tobie étant aveugle devint très pauvre; ses parents et même sa femme, loin de le consoler, lui reprochaient ses bonnes œuvres et sa confiance en Dieu. Mais le saint homme, toujours patient et résigné à la volonté du Seigneur, continue de leur donner de bons conseils et d'invoquer avec larmes l'assistance du ciel. ....Gloire à Dieu, toutes ses tribulations sont enfin évanouies, l'Archange Raphaël a présenté au Seigneur ses prières et ses bonnes œuvres, et elles ont été acceptées. Le saint vieillard verra encore des jours heureux avant sa mort; la moquerie et l'insulte cesseront et on lui donnera de grandes louanges à cause de sa sagesse, de sa charité, et de sa confiance en Dieu....Voilà que Raphaël, le messager du Seigneur, vient de nouveau sur la terre, et se transforme en un jeune homme plein de beauté, afin de servir de guide au fils de Tobie, pendant son long voyage. Vous connaissez, dès votre enfance, comment le jeune Tobie fut préservé d'être dévoré par un poisson monstrueux; comment sa femme fut délivrée du démon; comment il rendit la vue à son père, et remplit de joie et de félicité toute sa famille. Pleins de reconnaissance pour tant de services inappréciables, ils le prient d'accepter quelques présents avant son départ. Mais le jeune homme, le bon guide, l'ange du Seigneur se fait connaître et dit à Tobie: "Lorsque vous adressiez avec larmes vos prières au Seigueur, et que vous ensevelissiez les morts, que vous laissiez votre repas, et que vous cachiez durant le jour les morts dans votre maison et que vous les ensevelissiez la nuit, je lui présentai vos prières. Et parce que vous étiez agréable au Seigneur, il était nécessaire que la tentation vous éprouvât, et maintenant le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et délivrer du démon

Sara, la femme de votre fils; car je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui assistent devant le Seigneur.... Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; mais, vous, bénissez le Seigneur et racontez toutes ses merveilles." (*Tobie XII.*)

Les Anges sont nos amis, nos gardiens, nos défenseurs; les Saintes Ecritures nous fournissent des exemples sans nombre sur ce sujet; mais je n'en rapporterai que quelques uns.

Qui sauva Lot et sa famille de la conflagration de Sodome?—Deux anges. Qui arrêta le bras d'Abraham, déjà levé pour sacrifier son fils unique? La voix d'un ange. (*Gen. XXII.*) Qui, afin de délivrer le peuple d'Israël de l'esclavage, fit périr dans une seule nuit tous les premiers nés des Egyptiens, dans la terre d'Egypte? Un ange du Seigneur. (*Exode XII.*) Qui sauva Jérusalem et ses habitants de l'armée de Sennachérib, qui comptait cent quatre-vingt-cinq mille hommes? Un ange, envoyé du ciel, la détruisit dans une nuit. (*IV. Rois ch. XIX. 35.*)

Et de nouveau; si les trois jeunes Israélites ne furent pas consumés, ne furent pas touchés par les flammes dans la fournaise ardente, et chantèrent avec joie les louanges du Seigneur; (*Dan. III. 49.*) si Daniel dans la fosse aux lions fut respecté par ces animaux féroces; (*Dan. VI. 22.*) si Héliodore entré dans le temple de Jérusalem, avec ses soldats afin de dérober le trésor, fut sévèrement chatié, et forcé d'implorer l'intercession du Grand-Prêtre pour sauver sa vie; (*II. Mach. III.*) tous ces prodiges ne furent-ils pas les œuvres charitables des anges de Dieu en faveur de ceux de son peuple?

Et encore; par le ministère des Anges l'Incarnation du Fils de Dieu fut annoncée à Marie; (*Luc I.*) St. Joseph fut consolé et fortifié dans ses craintes, dans ses troubles et dans ses afflictions; (*Matt. I.*) St, Pierre vit ses chaînes brisées, et lui-même mis en liberté; (*Actes XII.*) et les autres Apôtres reçurent les même faveurs et sortirent de leurs prisons. (*Actes V.*) Par le ministère des Anges, Jésus-Christ lui-même fut assisté, après sa tentation par le démon dans le désert; par eux, dans son agonie, il fut fortifié; (*Luc XXII.*) par eux, les saintes femmes apprirent qu'il était ressuscité plein de gloire; (*Luc XXIV.*) Et à la fin du monde,

lorsque le Fils de l'homme viendra sur la terre avec grande puissance et majesté, "il enverra ses anges avec la trompette et un grand bruit, et ils rassembleront ses élus." (*Matt. XXIV. 31.*) "Ne sont-ils pas tous des esprits envoyés pour ceux qui doivent recevoir l'héritage du Salut?"

Dans le ciel, les anges contemplent Dieu qui est charité, à qui ils doivent toute leur gloire et tout leur bonheur; ils adorent Jésus-Christ avec l'honneur dû au Fils de Dieu fait homme et mort par un excès d'amour pour nous, pauvres pécheurs. Ils voient les trônes laissés vacants par l'expulsion des anges apostats, et ils savent qu'ils doivent être occupés par des hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ, qui seront unis avec eux pour toujours, afin de glorifier Dieu et de chanter ses louanges. Ainsi, ils désirent ardemment notre salut, et il se réjouissent, lorsqu'ils sont envoyés vers nous, pour nous apporter les dons célestes. Ils viennent vers nous avec les richesses du Seigneur, et s'en retournent vers lui avec nos prières et nos bonnes œuvres, afin de nous obtenir de nouvelles faveurs.

Nous lisons dans les Saintes Ecritures que Jacob, pendant son sommeil, eut une vision céleste, dans laquelle il vit une échelle dont le pied était sur la terre, et le haut touchait le ciel, et les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. (*Gen. XVIII. 22.*) Ces anges qui descendent sur la terre et remontent au ciel, ne sont-ils pas une manifestation des services que les saints anges rendent aux hommes qui craignent Dieu et qui l'aiment?

Souvenez-vous des bons offices de l'archange Raphaël à Tobie et à sa famille.

Notre Seigneur lui-même pendant son séjour sur la terre, recevait les services des bons anges; nous voyons que dans sa conversation avec Nathaël, il lui dit: "En vérité, en vérité; je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme." (*Jean I. 51.*) Voici encore un autre fait bien intéressant des Saintes Ecritures: Lorsqne le roi de Syrie eut envoyé pendant la nuit des chevaux, des chariots et la force de son armée pour assiéger Dothan, afin d'arrêter le prophète Elizée et de le lui emmener de grand matin, le serviteur du prophète, voyant

l'armée qui entourait la ville, fut saisi de crainte, et se rendit vers lui en criant: "Hélas! Hélas! Hélas! mon Maître, que ferons-nous?" Elisée pria Dieu d'ouvrir les yeux de son serviteur et il vit: "Et voilà que la montagne était couverte de chevaux et de chariots de feu, qui entouraient Elisée." (*IV. Rois VI.*) O combien de fois nous avons échappé à des dangers imminents pour nos âmes, pour nos corps, et aussi pour nos biens temporels par l'assistance de ces amis charitables et invisibles, quoique nous ayons été, peut-être, entièrement ignorants de leurs bons offices à notre égard!

Les anges de Dieu sont nos amis et nos frères, et nous sommes destinés à être leurs compagnons dans le ciel pour toujours. Qui peut, donc, décrire leur joie à la naissance du Fils de Dieu fait homme, né dans l'étable de Bethléem, prenant sur lui-même la peine due à nos péchés, détruisant la muraille de séparation entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, et prêt à nous communiquer le titre et le rang d'enfants de Dieu et d'héritiers de son royaume éternel?—D'abord, voyez-les, ces millions d'esprits puissants et pleins d'intelligence, ravis d'étonnement et d'admiration, adorant l'enfant de la crêche, accomplissant avec joie les ordres du Père Eternel, qui, plusieurs siècles auparavant, avait dit: "Que tous les anges de Dieu l'adorent!"—Les portes du ciel sont maintenant ouvertes, et ils viennent nous annoncer que nous avons un Sauveur, un Rédempteur. Voyez un d'entre eux, enrichi de tout l'éclat de la lumière de Dieu, qui se présente aux bergers. Ils sont effrayés par la splendeur de sa lumière; mais l'ange de Dieu leur dit: "Ne craignez pas, car je vous apporte une grande nouvelle pour vous et pour tout le peuple; car aujourd'hui, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, Seigneur. Et soudain se joint à lui, une multitude de l'armée céleste louant Dieu et chantant: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!" (*Luc ch. 11.*) Comme s'ils disaient à tous les enfants d'Adam: La guerre entre le ciel et la terre est terminée; nous vous anonçons la douce nouvelle d'une paix éternelle, d'une félicité sans fin; réjouissez-vous, soyez des hommes de bonne volonté, et vous participerez à notre gloire, à notre bonheur éternel. Tous ensemble dans le ciel, nous louerons et chan-

terons les miséricordes infinies du Seigneur envers vous, et nous vous invitons à unir vos actions de grâce aux nôtres, répétant avec nous: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Ce sont ces paroles angéliques que l'Eglise de Dieu ne cesse de faire retentir aux oreilles des fidèles, pendant la célébration de nos divins mystères, auxquelles elle ajoute les aspirations suivantes: "Nous vous louons; nous vous bénissons; nous vous adorons; nous vous glorifions; O Seigneur Dieu, Roi céleste, Dieu le Père tout-puissant; O Seigneur Jésus-Christ, qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous!....Vous seul, O Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, êtes très-haut, dans la gloire de Dieu le Père!

Oh! que ces paroles sont belles, qu'elles sont touchantes! Qu'elles sont ravissantes, ces aspirations du *Gloria in excelsis!*—Qu'il est consolant pour nous de penser que les enfants de l'Eglise Catholique ici-bas sur la terre, et les citoyens du ciel, n'ont qu'un seul esprit, qu'un seul cœur et qu'une seule âme pour glorifier Dieu! Mais cela n'est pas étonnant, car nous sommes les enfants d'un même père, de Dieu, qui est charité!

Les Anges de Dieu sont nos amis, nos frères, nos gardiens et nos défenseurs. Malgré notre rédemption par les souffrances et la mort de Jésus-Christ, le dragon, le vieux serpent continua de faire la guerre aux enfants d'Adam, et ne cessa, jour et nuit," de les accuser devant Dieu, afin d'avoir la permission de les persécuter et d'empêcher la lumière et la grâce de l'Evangile de porter des fruits de salut parmi les nations, alors couvertes de ténèbres, et marchant à l'ombre de la mort. Réfléchissez sur ces paroles de l'Apôtre St. Jean: "Et il y eut un grand combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges....Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Démon et Satan, qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre et ses anges avec lui." (*Apoc. XII. 7, 9.*) St. Michel et ses anges triomphèrent en montrant que le genre humain avait été racheté par un prix d'une valeur infinie—par le sang de Jésus-Christ, et qu'il avait droit à toutes les faveurs du ciel.

Si Satan, plein de rage contre nous, nous accuse devant Dieu et lui demande permission de nous tenter, de nous persécuter, et de nous jeter dans de grandes tribulations, afin de nous faire perdre patience, et maudire le Saint nom de Dieu, comme il est évident par l'histoire des souffrances du saint homme Job; de même les bons anges, nos amis, qui voient la face de Dieu, et qui brûlent du feu de la charité divine, prient pour nous, demandent d'être envoyés vers nous avec des secours célestes, et de nous défendre contre nos ennemis.

Oh! combien est ardent le zèle des saints anges pour le salut de nos âmes! Ils savent, qu'ayant été rachetés par le sang de Jésus-Christ, et purifiés par sa grâce sanctifiante, nous sommes les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les héritiers d'un royaume éternel, où nous serons leurs compagnons et leurs associés, et que nous louerons et chanterons avec eux les louanges de Dieu le Père, notre Créateur et notre Souverain bien. De là, vient leur sollicitude et leur zèle qui les portent à nous suggérer de bonnes pensées, de bons désirs, et à nous encourager à bien remplir notre devoir. De là, souvent, sans que nous y pensions, ils détruisent dans nos esprits les mauvaises impressions de nos mauvaises passions, trop souvent, hélas, enflammées par les traits séduisants du Démon; ils rendent à nos cœurs la bonne semence de la parole de Dieu, arrachée du fond de nos âmes par nos ennemis spirituels. (*Luc VIII. 12.*) Comme une bonne mère aime son enfant, ainsi nous aiment nos anges gardiens qui veillent sur nous avec une grande anxiété. Malheur à celui qui scandalisera et ruinera une âme confiée à leurs soins! Car nous lisons dans le saint Evangile ces paroles de Notre-Seigneur: "Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui eût attaché une meule de moulin au cou, et qu'il eût été précipité au fond de la mer."

Et un peu plus loin, il dit: "Ne méprisez pas un de ces petits, car je vous dis que leurs anges voient toujours la face de mon Père qui est au ciel." (*Matt. XVIII. 10.*)

Quel crime abominable est le péché de scandale! Faire périr une brebis de Jésus-Christ; changer un ange de lumière presque en un ange de ténèbres; priver le royaume de Dieu

d'un fidèle serviteur et le rendre esclave de satan; faire perdre à un enfant de Dieu la gloire éternelle, et le faire tomber dans un abîme de tourments qui ne finiront point, s'il vient à mourir sans repentir! Qui pourrait exprimer la douleur, l'indignation de son ange gardien, qui l'aime avec toute la tendresse d'un père? Est-il étonnant donc qu'il ne demande à Dieu de châtier ce meurtrier, ce démon incarné!

Nous comprendrons encore bien mieux l'amour des saints anges pour nous, si nous réfléchissons sur les paroles de Notre-Seigneur dans la parabole de la brebis perdue mais retrouvée: "Et je vous le dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel sur un seul pécheur qui fait pénitence." (*Luc XV. 7.*)....Et aussi dans la parabole de la femme qui avait retrouvé la pièce d'argent qu'elle avait perdue, il ajoute: "Je vous le dis qu'il y aura une plus grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fera pénitence." (*Luc XV. 10.*)

O charité ravissante des saints anges! La conversion d'un pécheur est la source d'une grande joie pour eux dans le ciel! O pécheurs qui vivez en état de péché mortel, esclaves infortunés, aveuglés par vos passions et ennemis de votre salut, combien de temps encore voulez-vous continuer de marcher dans le chemin de la perdition? Ne savez-vous pas que peut-être avant la fin de ce jour, votre âme peut être ensevelie dans un lieu de tourments. Rappelez-vous le riche de l'évangile! (*Luc XVI.*) Levez vos yeux vers le ciel: "Voyez la splendeur, la gloire et le bonheur éternels des anges qui vous aiment, qui prient pour vous, dont vous pourriez en quelque sorte augmenter la joie par une sincère contrition de vos péchés, et un ferme propos de ne plus offenser Dieu. Repentez-vous donc du passé; faites pénitence, et soyez fidèles à Dieu jusqu'à la mort, et les anges pleins de joie emporteront votre âme au ciel, comme ils emportèrent celle de Lazare, le pauvre mendiant, dès qu'il eut expiré. (*Luc XVI.*)

Les anges de Dieu sont nos amis. Les Pères et les Docteurs de l'Eglise, depuis le commencement du Christianisme jusqu'à nos jours, ont invoqué leur puissante intercession; ils ont instruit les fidèles à avoir souvent recours à eux. Un passage tiré des œuvres d'Origène, qui vivait au troisième siècle, nous donne une bonne idée de la ferveur de la foi de nos

pères sur ce sujet. Dans un discours qu'il adressait aux fidèles, il leur parle ainsi: "O homme! comprends si tu le peux toute la bonté de ton Dieu. Naguère tu étais sous la tyrannie du démon, aujourd'hui tu es confié à la garde des anges. Les anges sont en quelque sorte à tes ordres pour tout ce qui a rapport à ton salut éternel; ils viennent pour consommer l'œuvre du Fils de Dieu. Eh quoi! se disent-ils entre eux, il est descendu des cieux, il a pris un corps, il a voulu être attaché sur une croix, enfin expirer pour les hommes, et nous, nous resterions en repos! Allons, allons, esprits fidèles et zélés, marchons sur les traces de notre maître; descendons nous-mêmes du ciel. Et voilà pourquoi tant de millions d'anges descendirent du ciel au moment de la naissance du Sauveur, et firent retentir les airs de concerts ineffables en l'honneur du Dieu qui venait de naître. Ces esprits célestes, ces substances invisibles, sont répandus partout: l'univers en est comme rempli. Esprits célestes qui veillez sur chacun des fidèles réunis en ce lieu, soutenez ces chrétiens nouvellement convertis à la vérité; prodiguez à leurs faiblesses tous les soins de bons et charitables médecins. Ce vieillard qui abjure ses erreurs, et s'attache à la vérité, n'est qu'un faible enfant dans la foi. Soutenez ses pas chancelants; conduisez-le aux eaux sacrées de la seconde régénération; réunissez tous vos efforts, esprits immortels, pour dessiller les yeux de tous ceux qui se sont laissés tromper par les vains prestiges de l'erreur, et rendez-les dociles aux saintes inspirations de la foi. (*Origène, Homélie sur Ezéchiel VIII.*)

Environ deux mille ans avant Origène, nous voyons le vénérable patriarche Jacob, sur son lit de mort, bénissant ainsi ses deux petits-fils Ephraïm et Manassé: "Que l'ange qui m'a délivré de tous les maux bénisse ces enfants. (*Genèse XLVIII. 16.*)

L'Eglise Catholique, notre mère, toujours guidée par le Saint-Esprit, invoque, chaque jour, dans l'office divin le secours des saints anges, et recommande à ses enfants de les invoquer tous les jours de leur pèlerinage sur la terre, mais surtout lorsque la maladie et les souffrances leur annoncent et les avertissent qu'ils sont arrivés à la porte terrible de *l'éternité*. Dans notre dernier combat avec la mort, souvenons-

nous que les bons anges doivent être implorés avec une dévotion et une ferveur toute particulière. Lisez les prières de l'Eglise pour les agonisants, et vous comprendrez avec quelle malice et quelle fureur votre âme peut être assaillie par les Démons, par vos ennemis spirituels, et à qui vous devez avoir recours pour éviter leurs pièges et les mettre en fuite—aux saints anges vos amis, vos protecteurs et vos guides.

Encore quelques remarques et notre tâche est accomplie. *Sursum corda!* Et figurons-nous que nous voyons la splendeur, la gloire et la bonté de Dieu, presque Dieu lui-même, se répandant dans ses saints anges, qui avec joie chantent ses louanges, et lui rendent grâces pour tous ses dons....Qui parmi nous contemplant leur gloire et leur bonheur, ne sentirait pas dans lui-même, dans toute son âme, un grand, un véhément désir d'être pour toujours leur compagnon dans le ciel?....Réjouissons-nous, nous aussi, car nous occuperons un trône dans le même royaume, nous jouirons tous des mêmes honneurs, des mêmes plaisirs, de la même félicité, avec nos frères les saints anges....Mais remarquez-le bien; c'est à la condition que sur la terre, nous marcherons sur leurs traces, dans le sentier de l'obéissance à la volonté de Dieu. Que dorénavant, et pour toujours, notre motto soit ces paroles de St. Michel, le Prince des Anges: "Qui est semblable à Dieu?" Lorsque Lucifer se fut révolté contre Dieu et eut essayé d'attirer à lui toute la cour céleste, St. Michel s'opposa à lui, et s'écria: "Qui est semblable à Dieu?" Suivons son exemple, comme le firent les bons anges. Dès lors, qu'aucune épreuve, qu'aucune tentation ne vous empêche de remplir votre devoir, coûte qui coûte, s'agirait-il même de perdre la vie.

Bien des fois, oui bien des fois l'ancien serpent vous offrira le fruit défendu, et vous tentera par de mauvaises pensées, de mauvaises suggestions, de mauvais désirs, vous promettant des richesses, des honneurs, des plaisirs, la joie et le bonheur. C'est ainsi qu'il trompa nos premiers parents; c'est ainsi qu'il trompa des millions et des millions de la race humaine; c'est ainsi qu'il essaya de tromper Jésus-Christ lui-même!....Veillez et priez, si vous désirez comme les bons anges être victorieux, et écraser sous vos pieds le serpent infernal et tous ses associés.

De là, souvenez-vous avant tout que Dieu seul est grand; qu'il est seul puissant, existant par lui-même, la source de tous les êtres, remplissant de sa substance toute création, ayant à ses ordres la vie et la mort, les plaisirs et les souffrances, et que par une parole il peut détruire l'univers. Les bons anges ne l'oublièrent jamais, et toujours ils aimèrent leur Créateur, le servirent avec respect et furent heureux. Si donc, vos ennemis vous suggèrent des pensées d'orgueil; s'ils vous disent que vous êtes forts, riches, puissants, sages, et tâchent de vous faire mépriser vos devoirs envers Dieu, ou envers votre prochain, répondez-leur: "Qui est semblable à Dieu?" Devant lui je ne suis que cendre et poussière; mon prochain, je dois le respecter et l'aimer comme moi-même, parce que tel est son commandement; jamais je ne désobéirai à sa loi sainte. Si vos ennemis vous inspirent de la haine, et des pensées de vengeance contre celui qui vous a grièvement offensé par parole ou action, dites-leur: "Qui est semblable à Dieu?" Sa loi me commande de pardonner à mes persécuteurs, même les plus cruels; faut-il me révolter contre lui? Non, non, plutôt la mort. Si vos ennemis ont presque imperceptiblement répandu des ténèbres dans votre esprit, et le poison dans votre cœur, et si vous vous sentez tentés de satisfaire une passion vile et brutale par pensées, par paroles ou actions dites-vous à vous-même: "Qui est semblable à Dieu?" Il est ici présent; me laisserai-je entraîner par ces suggestions diaboliques? Non, jamais! jamais! O grand Dieu; aidez-moi, envoyez du ciel votre ange pour me protéger. ....Ne craignez pas, O homme de bonne volonté; vos prières ont été entendues; vous ne périrez pas quand même toutes les puissances de l'enfer vous entoureraient de toutes parts—Qui est semblable à Dieu? Il est pour vous; ses anges sont pour vous. Ne craignez pas: "Il a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies....vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon." Et vous recevrez la couronne de la victoire. Amen.

Chapitre VI.

LES ESPRITS DE TÉNÈBRES.

PUISSANCE ET MALICE DES ESPRITS DE TÉNÈBRES ENVERS NOUS, PAUVRES PÉCHEURS—COMMENT RÉSISTER À LEURS TENTATIONS ET LES METTRE EN FUITE.

"Dieu a créé l'homme immortel et il l'a fait à sa ressemblance; mais par l'envie du Démon la mort est entrée dans le monde."—Sagesse II. 23, 24.

"Soyez sobres et veillez parce que votre ennemi le Démon tourne autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer." —1ère Ep. St. Pierre V. 8.

Il y a dans ce monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons démons; outre le témoignage évident des Ecritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Les historiens Grecs et Romains nous donnent des preuves certaines de cette croyance universelle qui se trouve encore confirmée par cette science de la magie, pratiquée dans toutes les parties de la terre. Nous apprenons aussi par les annales de l'antiquité que les Chaldéens et les sages d'Egypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement de la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps que les païens même attribuaient à la vertu des démons. Ces oracles trompeurs, et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et

tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, sinon à quelque cause occulte, qui se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du consentement de tout le monde, sont ceux qui, de tous les philosophes, ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très constante, qu'il y avait des esprits d'un naturel obscur et malicieux; à tel point qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser et les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient trop évidemment découvert la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion; il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés; il voulait les faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire, et de la secrète doctrine des Platoniciens.

Ces remarques préliminaires sont de Bossuet, l'évêque de Meaux.

Ouvrons maintenant les Saintes Ecritures, elles nous manifesteront bien clairement la malice, le pouvoir et les déceptions de ces esprits de ténèbres.

Quelle effrayante peinture de Satan nous trouvons dans la Genèse! Adam et Eve, à peine sortis des mains de leur créateur, lui sont unis par les dons de la Foi, de l'Espérance et de la Charité; entourés de créatures de toute espèce qui sont pour eux autant de preuves de sa bonté, ils vivent heureux dans le Paradis Terrestre, et ils sont dans l'attente d'une plus grande félicité, promise à leur obéissance dans l'accomplissement des ordres de celui qui les a créés. Leurs esprits et leurs cœurs, innocents et pleins de force, étaient animés des sentiments les plus purs et les plus ardents d'amour et de reconnaissance envers leur bienfaiteur. La création toute en-

tière leur prêchait obéissance et amour envers Dieu. Qui sera capable de détruire cette belle harmonie? Dévoré d'envie en voyant la félicité de nos premiers parents, Satan employa toute sa puissance afin de causer leur ruine, et de précipiter avec eux dans le même abîme tous leurs descendants, toute la race humaine. Voyez le monstre! Il s'est transformé; il paraît sous la forme d'une bête, d'un serpent, et ainsi masqué, il s'avance vers Eve et lui dit: "Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger des fruits de tous les arbres du Paradis?" Eve lui répondit: "Dieu nous a ordonné de ne pas en manger, de ne pas y toucher, de peur que nous ne mourions." Non vous ne mourrez pas, répliqua le serpent infernal; "mais vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal." Eve fut séduite, prit le fruit défendu, en mangea et en donna à son mari qui en mangea aussi. (*Gen. III.*) Et avec le fruit défendu qu'ils mangèrent, ils tombèrent sous la malédiction de Dieu; ils perdirent leur félicité et furent sujets à des maux innombrables qui devaient aussi devenir l'héritage de tous leurs descendants; et maintenant, chaque jour, environ quatre-vingt mille de la race humaine, meurent victimes de la malédiction qui fut alors prononcée par le maître de l'univers: "Tu es poussière et tu retourneras en poussière." Sentence terrible qui a déjà renversé dans le tombeau des millions et des millions de la race humaine, et qui un peu plus tôt, ou un peu plus tard, enverra chacun de nous dans le même lieu de destruction! Gardez dans votre esprit ces paroles des Saintes Ecritures: "Par l'envie du démon, la mort est venue dans ce monde." Et alors vous vous direz: Sans doute, Satan est le plus cruel ennemi de la race humaine.

Afin d'acquérir une science encore plus profonde de la malice, du pouvoir, des déceptions et des pièges des esprits de ténèbres, nous choisirons avant tout pour nos maîtres et nos guides Jésus-Christ, ses Apôtres, son Eglise avec ses Docteurs et les Saints. Tant que nous rendrons le respect qui est dû à leurs leçons, et que nous tâcherons de marcher sur leurs traces, nous foulerons aux pieds l'aspic et le basilic, le lion et le dragon. (*Ps. XC.*) Prêtons d'abord une oreille attentive aux instructions et aux avis de Jésus-Christ; et il

nous dira de veiller et de prier afin de repousser les attaques du démon; il nous dira de craindre ses déceptions, ses pièges et sa puissance; parce qu'il est un menteur et le père du mensonge; parcequ'il est un meurtrier dès le commencement du monde. (*Jean ch. VIII. 44.*) Parce qu'il arrive souvent, que, lorsque les hommes ont entendu la parole de Dieu, il "vient et arrache cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. (*Luc VIII. 12.*) Et ils nous avertit aussi qu'il y a une espèce de démons qu'on ne peut repousser que par la prière et le jeûne. Dans un autre passage, nous le voyons réveillant la vigilance de Pierre par ces paroles: "Simon, Simon, voilà que Satan a désiré de vous avoir, afin de vous cribler comme le blé." (*Luc XXII. 31.*) Ailleurs, il nous enseigne que lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il ne peut prendre aucun repos, mais qu'il revient pour le tenter; et s'il est repoussé, il ne perd point courage, mais qu'il va chercher d'autres démons pires que lui pour causer sa ruine. (*Luc XI.*)

Aucun homme sur la terre dont la vie est si sainte, si pleine de grandes et bonnes œuvres, qu'elle puisse empêcher satan de l'attaquer afin de causer sa ruine, et d'en faire son esclave, quand bien même il serait le plus fidèle serviteur de Dieu. Rappelez-vous la tentation de Jésus-Christ dans le désert; voyez le démon enflammé de colère contre lui; il s'est aperçu de son jeûne de quarante jours et de quarante nuits pendant lesquels il ne prenait aucune nourriture, et était continuellement occupé à la prière et à la contemplation; il ne saurait retarder plus longtemps ses attaques contre lui; n'importe qu'il soit le Fils de Dieu lui-même, et que tous ses efforts soient sans succès. Considérez son audace envers lui: "Si tu es le Fils de Dieu," lui dit-il, "commande que ces pierres se changent en pain." Vaincu dans sa première attaque, il le saisit, et l'emporte sur le pinacle du temple et il l'engage à se précipiter en bas, lui disant qu'il est écrit, que Dieu enverra ses anges pour le protéger. Vaincu de nouveau il l'emporte sur une haute montagne, où, par le moyen d'illusions trompeuses, il lui montre tous les royaumes de la terre, qu'il promet de lui donner s'il veut l'adorer. Frappé de crainte par ces paroles de Jésus-Christ: "Retire-toi Satan;" (*Matt. IV.*)

il prit la fuite. Mais il est à remarquer qu'il ne se retira que pour un temps, comme nous le dit un des écrivains sacrés. De là, "soyez sobres et veillez, etc."

Les Epitres de St. Paul nous fournissent de nouvelles preuves de la malice, des déceptions et de la puissance de Satan et de ses anges de ténèbres. Le grand Apôtre, choisi par la miséricorde de Dieu, afin de porter la bonne nouvelle de l'Evangile, parmi tant de nations, couchées à l'ombre de la mort, avait reçu par les lumières du Saint-Esprit, une science bien profonde, non seulement des choses célestes, mais aussi de la malice, des pièges et de la puissance des esprits de ténèbres, pour le rendre capable de détruire leur empire, et d'établir celui de Jésus-Christ. Ecoutez-le et suivez ses admonitions: "Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre contre les artifices du démon. Car nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air." (*Eph. VI. 11, 12.*) Réfléchissez sur ces paroles, et invoquez le Saint-Esprit et vous comprendrez, que, si vous désirez être sauvés, il faut combattre contre les principautés et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres; vous comprendrez que, faibles comme nous le sommes, nous ne devons pas mettre notre confiance dans nos propres forces, mais dans les armes de Dieu, dans la foi dans l'espérance et la charité, mais, avant tout dans la prière fréquente, selon ces paroles du même apôtre: "Afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin;" (*Eph. VI. 16.*) afin de pouvoir échapper à ses déceptions et à ses pièges, "car Satan se transforme lui-même en ange de lumière." (*II. Cor. 11, 14.*)

Ecoutez maintenant les paroles de St. Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur: "Malheur à la terre et à la mer, car le démon est descendu vers vous avec une grande colère, sachant qu'il n'a plus qu'un peu de temps." (*Apoc. XII. 12.*) Et souvenez-vous qu'il est l'ancien serpent,....qui séduit le monde entier." (*Apoc. XII. 9.*)

Non moins fortes sont les expressions du Prince des Apôtres: "Soyez sobres et veillez; car le démon votre ennemi

tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. Résistez-lui demeurant fermes dans la foi." (*I. St. Pierre V. 8, 9.*) Comme vous seriez saisi d'effroi à la vue d'un lion furieux venant à vous pour dévorer votre corps, ainsi vous devez craindre les suggestions du démon qui vient pour vous séduire et pour causer votre ruine éternelle; telle est la leçon que l'apôtre désire graver profondément dans nos esprits nous recommandant de le repousser avec toutes les armes de la foi.

Nul espoir de résister contre un ennemi si puissant, à moins que nous ne veillions jour et nuit, et que nous ne priions avec ferveur, pleins de confiance en la promesse de Dieu de nous assister dans toutes nos épreuves, dans toutes nos tentations. N'oubliez jamais ce que nous lisons ailleurs de sa puissance dans les Saintes Ecritures: "Aucune puissance sur la terre ne peut lui être comparée. Il est le roi sur tous les enfants d'orgueil." (*Job XLI. 25.*) C'est lui qui mit dans le cœur de Judas la pensée de trahir Jésus-Christ; (*Jean XIII. 2.*) C'est lui qui poussa Ananie et Saphir à mentir au Saint Esprit, et fut la cause de leur mort terrible; (*Actes V. 3.*) C'est lui qui porta David à compter son peuple par vanité, et fut la cause de grandes lamentations dans Israël. (*Parali. XXI. 1.*) C'est lui qui, quand il eut reçu de Dieu la permission de tenter le saint homme Job, versa sur lui un torrent d'afflictions, le frappa d'un ulcère affreux qui couvrit son corps depuis la plante des pieds jusqu'à la tête. (*Job II.*) Satan est bien puissant; satan est l'ennemi de notre race! De là, je ne saurais répéter trop souvent l'admonition de St. Pierre: "Soyez sobres et veillez, etc.

Consultons maintenant l'Eglise de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, le fondement et la colonne de la vérité, établie de Dieu pour enseigner à toutes les nations, toutes les vérités concernant nos devoirs et notre bonheur éternel. Ses instructions et ses prières nous apprendrons que nous sommes entourés par des esprits pleins de malice, cherchant continuellement à nous séparer de Dieu par la désobéissance à ses commandements, afin de nous plonger dans l'abîme de tous les maux.

Le catéchisme du Concile de Trente qui a été approuvé

et recommandé par plusieurs Souverains Pontifes, nous démontre la malice, les déceptions et les embûches de Satan par ce passage des livres sacrés: "Notre combat n'est pas seulement contre la chair et le sang," etc., et il ajoute nous pouvons de là apprendre que le pouvoir de l'ennemi infernal est formidable, son courage indomptable, sa haine cruelle et implacable. Il nous déclare une guerre perpétuelle avec une telle fureur qu'elle ne cesse jamais, qu'avec lui il n'y a point de paix, aucune fin aux hostilités. *Cat., C. T., Oraison Dominicale.* Lisez aussi dans le Rituel Romain, les prières que l'Eglise addresse à Dieu par ses ministres, quand ils bénissent l'eau pour la sanctifier, ou qu'ils administrent les sacrements de Baptême et d'Extrême-Onction; ou encore lorsqu'ils recommandent à Dieu une âme juste qui sort de ce monde, et vous verrez que les esprits de ténèbres sont nombreux, puissants, brûlants d'une rage implacable contre nous. De là aussi, afin que ses ministres n'oublient jamais que nous sommes entourés de nos ennemis, l'Eglise leur commande de réciter chaque jour ces paroles: "Soyez sobres et veillez, parce que le démon, votre ennemi, comme un lion rugissant tourne autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer; résistez-lui, forts dans la vertu de la foi." Et quand ils commencent à se révêtir des vêtements sacrés pour la célébration du Saint Sacrifice, ils ont à réciter cette prière: "O Dieu mettez sur ma tête le bouclier du salut, afin que je puisse repousser les incursions du démon."

De là, la nécessité pour tous d'offrir des prières pures et saintes à Dieu, lui demandant de ne pas souffrir que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. *Cat., C. T. O. D.*.

Les vies des Saints pourraient nous fournir bien d'autres preuves pour démontrer la malice, les ruses, les déceptions, et le pouvoir de Satan, si nous n'en étions pas déjà convaincus par les leçons de Jésus-Christ, de ses Apôtres et de son Eglise. Je me contenterai donc de vous donner un seul exemple: Voyez et considérez Saint Antoine dans le désert, y menant presque la vie d'un ange! Satan a ses yeux fixés sur lui; il voit sa piété, sa ferveur, ses prières continuelles, son amour envers Dieu et son prochain. Cela est suffisant pour enflammer sa colère contre lui; rien ne sera épargné, rien ne

sera oublié pour causer sa ruine. Il trouble d'abord son âme par mille pensées de découragement; il remplit ensuite son esprit de pensées immodestes; enfin il lui apparaît sous une forme humaine très attrayante pour le séduire, comme nous le lisons dans sa vie écrite par St. Athanase. Un jour Antoine voyant par la lumière du Saint-Esprit l'univers entier couvert des pièges du démon fut si terrifié qu'il s'écria: "O Seigneur qui sera capable de les éviter tous?" Dieu était avec lui, et il fut victorieux. Il disait souvent à ses desciples: "Le démon craint le jeûne, la prière, l'humilité, et les bonnes œuvres." (*Vie de Saint Antoine.*)

Il n'est pas hors de place ici de remarquer que les esprits frappeurs sont des esprits réprouvés, qui viennent converser avec les hommes pour les tromper, comme il est prouvé par les écrits d'hommes savants, dont plusieurs étaient entièrement incrédules; mais plus tard forcés de changer leur opinion par des faits incontestables dont ils avaient été témoins, ou qu'ils avaient entendu raconter par des hommes de science, qui dans les circonstances présentes n'auraient pu se tromper. Rien de nouveau dans ces manœuvres de ces esprits de ténèbres; ce n'est rien autre que la renaissance de l'ancien paganisme, comme nous l'apprenons en lisant l'Apologie de Tertullien en faveur du Christianisme, écrite dans le troisième siècle, et adressée aux premiers magistrats de l'Empire Romain. "Si les magiciens," dit-il, "font paraître des fantômes, s'ils évoquent les âmes des morts, s'ils font rendre des oracles à des enfants; si, habiles charlatans, ils imitent les miracles, s'ils savent même envoyer des songes à la faveur des anges et des démons qu'ils ont invoqués, qui leur confient leurs pouvoirs, et par lesquels des chaises, des tables devinent l'avenir, à plus forte raison, ces puissances séductrices feront-elles par elles-mêmes et pour elles-mêmes ce qu'elles opèrent pour des intérêts étrangers."—Tertul. Vol. 2, p. 297. (*Paris, Louis Vivès, 1852.*)

Apprenez aussi de Tertullien que ces œuvres des mauvais esprits sont pour la ruine de l'homme. Pleins de rage contre Dieu, qui les a bannis du ciel, condamnés à une peine éternelle, et incapables de satisfaire leur haine contre lui qui est tout puissant, ils tournent leur fureur contre l'homme

qui a été créé à l'image de Dieu. C'est, dit Bossuet, "cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous, par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre; il ressemble à une vapeur pestilentielle qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens; il inspire son venin dans le cœur, ou, pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux il se glisse comme un serpent....c'est ainsi que l'Ecriture l'appelle," Prenez garde à vous, mes frères, crie le grand Apôtre St. Paul: "Prenez garde que vous ne soyez trompés par satan; car nierons-nous ses pensées? Non, non, nous ne nierons pas ses pensées; nous savons que sa malice est ingénieuse; que son esprit est inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, il n'agit que par des artifices fins et déliés, et par des machines imprévues. Ah! mes frères, qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule?

S'il vous trouve agités, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà excité par quelque commencement d'amour? Il souffle sur cette petite étincelle, jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement: il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloignés du crime, jouissants des saintes douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité; il n'est pas si grossier, dit St. Chrysostôme: "Il use avec nous d'une grande condescendance." Que veut dire cette parole? Dieu se rabaisse....Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien, mes frères, vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait....Ah! ce ne sera qu'un regard, dit le démon à notre âme; tout au plus une complaisance, un plaisir. Prenez garde, le serpent s'avance, vous lui donnez un libre accès, il est sur le point de mordre; un feu passe de veine en veine, se répand dans tout le corps. Il faut l'avoir....Mais c'est un crime! N'importe....Elle a un mari! Qu'il meure! Vous ne pouvez le faire tout seul; engageons en d'autres dans notre crime; employons la fraude et la perfidie. David! David, le malheureux David! Et qui ne sait pas son histoire?

—Judas; inspirons-lui le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible! Allons par degré; qu'il le vole premièrement; après, qu'il le vende. Voilà l'appât, l'avarice! Il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde, au désespoir. Mes frères réveillez-vous et ne vous laissez pas séduire par Satan." (*Bossuet.*)

Gardez-le dans votre esprit, et ne l'oubliez jamais! Nous sommes entourés d'ennemis puissants et invincibles, brûlants d'envie et de haine contre nous, désirant notre ruine et notre perte éternelle. Le Saint-Esprit, dans nos Livres Sacrés, nous les représentent comme des serpents rusés, des lions rugissants, ou des bêtes féroces, enflammées de fureur contre nous; et aussi, comme des ennemis trompeurs qui se transforment en anges de lumière et qui ne prennent aucun repos le jour et la nuit; sans cesse appliqués à nous précipiter dans l'abîme du péché, afin que nous ayons part à leurs tourments.

Que ferons-nous? Comment découvrir leurs pièges et éteindre leurs traits enflammés? Faibles, comme nous le sommes, aveuglés par nos passions, entraînés par l'exemple d'un si grand nombre de personnes qui vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu, pas d'autre vie, pas d'éternité. Est-il possible pour nous de repousser toutes les tentations de tant d'ennemis si puissants, si terribles, et souvent inapperçus? Y-a-t-il quelque espérance de résister à leurs attaques, ou devons-nous considérer notre salut éternel comme une impossibilité! Notre salut une imposibilité! Que Dieu nous en préserve! Bien mieux pour nous si nous n'étions jamais nés! Vrai, bien vrai, ces esprits de malice sont sages, puissants, cruels et nombreux. Un trop grand nombre de ces esprits ont placé leur trône dans les cœurs, non seulement des infidèles, mais aussi dans un grand nombre de ceux qui s'appellent chrétiens, et ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour les aveugler de plus en plus, et les précipiter de péché en péché, d'abîme en abîme, pendant le cours de leur vie, afin de les plonger après la mort dans l'abîme éternel. Mais nous devons nous rappeler, que, s'ils périssent, c'est par leur faute, parce qu'ils refusent de se servir des moyens de salut qui leur sont offerts par notre divin Rédempteur. Souvenez-vous que toutes leurs tentations

ne peuvent nous faire tomber dans le péché sans le consentement de notre volonté. Si nous sommes chair et bien faibles, Dieu est tout puissant, et il ne permettra jamais à nos ennemis de nous tenter au-dessus de nos forces; nous sommes même assurés que dans nos combats, nous serons couronnés de la victoire, si nous suivons les instructions et les admonitions de Jésus-Christ et de son Eglise.

Si nous désirons vaincre nos ennemis, n'oublions pas que Dieu est notre père; qu'il est partout, remplissant de sa substance toute création; que si nous l'invoquons par les mérites de Jésus-Christ, il nous protégera; aucune puissance ne sera capable de causer notre ruine, car nous avons la promesse du Sauveur lui-même. Veillons donc et prions! Ne permettons pas aux choses de ce monde d'opprimer notre esprit, de gagner notre cœur; mais réfléchissons souvent sur la mort—sur le jugement—sur le Paradis—sur l'enfer—sur l'éternité! Recevons les sacrements de l'Eglise, après une préparation convenable; car les sacrements sont les sources de vie spirituelle pour notre âme. Invoquons l'intercession de Marie, des anges et des saints, et fuyons autant que possible l'occasion du péché. Suivons ces avis salutaires, et après un court espace de temps, toute gloire et toute félicité nous pénètreront de toutes parts dans l'âme et dans le corps pour toujours et sans fin.

Amen.

Chapitre VII.

DES TÉNÈBRES DU TOMBEAU S'ÉLÈVE UNE GRANDE LUMIÈRE POUR TOUT HOMME RAISONNABLE QUI DÉSIRE CONNAITRE LA VÉRITÉ, ET SE LAISSER GUIDER PAR ELLE, À QUELQUE PRIX QUE CE SOIT; S'AGIRAIT-IL DE PERDRE LA VIE!

"Rappelle-toi, O homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière!"

Oh! d'où vient-il que nous oublions que nous sommes mortels? Des milliers de millions de nos semblables qui nous ont déjà précédé dans cette vie, ne sont-ils pas une attestation de cette sentence: "Tu es poussière et tu retourneras en poussière!" (*Gen. III. 19.*) Nos premiers parents dont la constitution corporelle était bien plus forte que la nôtre, ont vécu plusieurs siècles, mais à la fin la mort les a vaincus; ils sont tombés—ils ont disparu—ils ont été réduits en cendre—ils ne sont plus! Ouvrez les Saintes Ecritures, lisez les généalogies des premiers Patriarches, et vous les trouverez toutes terminées par ces paroles bien dignes de notre méditation de chaque jour: Toute la durée de la vie d'Adam fut de neuf cent trente ans; *et il mourut*—La vie de Seth fut de neuf cent douze ans; *et il mourut*—Tous les jours d'Enos furent neuf cent cinq ans; *et il mourut.* Tout le temps de la vie de Caïnan fut neuf cent dix ans; *et il mourut.* (*Genèse V.*)

Nos Saints Livres parlent de plusieurs autres dont la généalogie se termine par les mêmes paroles—*et il mourut.* Pourquoi ces paroles: *et il mourut*, sont-elles répétées si souvent? Ne sont-elles pas des paroles inutiles? Non; elles ne sont pas inutiles. Si elles ont été répétées si souvent par l'écrivain sacré, c'est afin d'imprimer plus profondément dans

nos esprits la pensée de la mort; car la pensée de la mort est comme une lumière céleste qui nous découvre la vaine splendeur des choses de ce monde; la pensée de la mort illumine nos âmes et détruit dans nos cœurs nos passions les plus violentes et les plus déréglées. La pensée de la mort nous rappelle la justice de Dieu, qui a condamné à mort la race humaine pour le péché d'un seul homme; la pensée de la mort nous inspire la crainte du Seigneur, qui donne la véritable sagesse; la pensée de la mort est le remède le plus efficace contre l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la luxure, la sensualité dans le boire et le manger et l'indolence. La pensée de la mort est un préservatif contre toute espèce de péchés. "*Dans toutes tes œuvres rappelle-toi ta fin dernière et tu ne pécheras jamais*," dit le Saint-Esprit par la bouche de l'Ecclésiastique, VI. 40. Suivons le conseil de l'Esprit Divin, et pensons à la mort.

Qu'est-ce que la mort? La mort est la séparation de l'âme et du corps. Elle met fin à notre existence dans ce monde. Une personne morte est privée des honneurs, des richesses, des dignités, des titres, et de toute possession terrestre; une personne morte a perdu toutes ses qualités corporelles et intellectuelles ici-bas; ses yeux ne voient plus, ses oreilles n'entendent plus, sa langue garde un profond silence, ses pieds sont incapables de marcher, ses mains sont immobiles.

Représentez-vous l'homme le plus parfait que vous ayiez connu, ou dont vous avez entendu parler; un homme charitable envers les pauvres, aimable dans sa conversation, aimé de tous ceux qui le connaissent à cause de ses vertus; un homme favorisé par la divine Providence d'une mémoire excellente, d'un jugement solide, et dont la figure est belle et admirable. Est-il frappé par le glaive de la mort! Il n'est plus rien qu'une belle fleur coupée et desséchée en peu de temps! O quel changement la mort opère sur les enfants infortunés d'Adam! A peine un homme a-t-il été pendant quelques jours sous la puissance de la mort, que son corps commence à tomber en corruption, et devient la pâture des vers!

Pères et mères, frères et sœurs, amis, parents et voisins, hâtez-vous de verser quelques larmes sur l'ojet de votre

amour! Oui hâtez-vous de pleurer encore quelques instants près de lui! Vous ne pouvez jouir longtemps de cette dernière consolation! Quelque grande que soit votre admiration pour votre ami, la vue de son corps qui commence à se corrompre ne vous permettra pas de vous tenir près de lui, même pour une semaine. Il faut le couvrir, il faut le cacher dans la bière, il faut l'enfermer dans le tombeau et vous retirer! Vous pouvez quelquefois pendant deux ou trois jours environner le corps d'un père, d'une mère, d'un époux, ou d'une épouse chérie, mais non pas plus longtemps; vous êtes forcés pour la préservation de votre santé de vous faire violence et de déposer son corps dans la terre. Là, sa chair sera visitée par les vers et deviendra leur nourriture pendant plusieurs mois! Là, toute sa chair sera dévorée! Là, ses restes seront réduits en cendres! O rappelle-toi, rappelle-toi, O homme que tu *es poussière et que tu reviendras en poussière.*

Personne n'ignore ces vérités; mais malheureusement, très-malheureusement, ce qui est bien déplorable, peu pensent à la mort; bien peu en font l'objet de leurs réflexions! O insensibilité! O aveuglement! O folie! Par quelle fureur sommes-nous transportés? Où allons-nous? Quelles sont nos pensées? Quelles sont nos occupations? Quelles sont nos prétentions? Quelles sont nos espérances?... Plaisirs, honneurs, richesses; voilà ce qui nous occupe jour et nuit. Nous vivons sur la terre, comme si nous ne devions jamais mourir, et nous ne faisons rien pour notre sort éternel. Nous croyons à une religion qui nous dit à tous, à chacun de nous: Fais le bien, durant le cours de cette vie, et tu seras heureux pour toujours dans le ciel! Malheur à ceux qui passent leur vie dans le péché car ils seront jetés dans les flammes éternelles! O hommes insensés, nous pouvons mourir dans une heure, dans un moment, et néanmoins nous ne songeons pas à nous préparer à paraître devant Dieu! O plût à Dieu que ma voix fût plus forte que le tonnerre, et alors je m'écrierais de toutes mes forces: O vous qui dormez àl'ombre de la mort, réveillez-vous! réveillez-vous! N'attendez pas jusqu'à demain pour votre conversion! Revenez aujourd'hui au Seigneur! La mort coupera le fil de votre vie plus tôt que vous ne le pensez. Hélas! Combien qui pensaient être en-

core sur la terre pour bien des années, ont été emportés par une mort subite!

Réfléchissez sur ces paroles de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ: "Combien de fois avez-vous ouï dire: Un tel a été tué d'un coup d'épée, un tel s'est noyé; un autre en tombant s'est rompu le cou; un autre s'est étranglé en mangeant, un autre en jouant est tombé mort sur la place; l'un a péri par le feu et l'autre par le fer; celui-ci est mort par la peste, celui-la a été assassiné par les voleurs! Ainsi finissent tous les hommes, et leur vie passe comme une ombre." Et ainsi s'accomplit la sentence de Jésus: "Le fils de l'homme viendra au moment que vous n'y penserez pas." Soyez toujours prêts à rendre à Dieu compte de toutes vos actions. Pensez souvent à la mort et vous ne serez jamais surpris. "Dans toutes tes œuvres; rappelle-toi ta fin dernière et tu ne pécheras jamais." Car quelle est la cause de nos péchés? Examinez votre conscience. Ne sont-ce pas vos passions déréglées souvent excitées par l'ennemi du salut? Eh bien, quelques nombreuses et violentes que soient vos passions déréglées, seraient-elles semblables à un grand feu agité par le vent, vous pouvez les calmer si vous le désirez, et même détruire toutes leurs forces. Versez sur vos passions le baume salutaire de la pensée de la mort, et elles seront bientôt amorties. Oui, si vous pensez souvent à la mort, vous gouvernerez aisément toutes vos affections criminelles. Vous savez combien il est difficile de modérer votre amour pour les richesses, les honneurs, les plaisirs; néanmoins je puis vous montrer qu'avec la pensée de la mort vous pouvez détruire dans vos cœurs ces désirs insatiables.

Amis des richesses, des honneurs et des plaisirs, venez avec moi; allons en esprit parmi les morts; ne craignez pas! Allons dans ces lieux où reposent les corps des plus grands hommes du monde, et réfléchissons: Vous voyez de belles colonnes, et de superbes inscriptions sur leurs tombeaux. N'arrêtez pas longtemps vos regards sur ces trophées de la grandeur humaine—Descendez dans leurs tombeaux—ouvrez leurs cercueils. Oh! considérez-les maintenant! Adressez-leur la parole! A ces hommes dont les noms sont immortels!—Princes et rois de la terre, où sont maintenant vos beaux palais

et vos jardins magnifiques? Où sont vos sceptres et vos couronnes? Où sont vos gardes, vos femmes et vos enfants? Où sont vos richesses et vos possessions?—Hélas! ils gardent le silence, ils ne peuvent me répondre. O mort cruelle tu les a privés du pouvoir de parler! tu les a privés de toutes leurs facultés, de leurs titres et de leurs possessions—Palais, jardins, sceptres, gardes, femmes et enfants! Ils ont tout perdu sous les coups de ton glaive destructeur! Sans respect pour leur grandeur, tu les as entraînés comme de vils esclaves dans ce lieu de ténèbres; tu les a enfermés dans cette prison de douleur! Cruelle mort; tu les as livrés aux vers pour devenir leur pâture! O mort tu es sans miséricorde! O mort tu es trop cruelle!....

Voyez, chers amis, voyez maintenant la vanité des choses humaines. Parmi ces victimes qui sont tombées sous le coup de la mort, j'en vois quelques-unes qui avaient atteint un dégré plus élevé de gloire que les autres; leurs actions héroïques leur avaient procuré le plus haut point de gloire dans l'histoire du genre humain. Venez ici, voyez et réfléchissez à loisir! Ici repose un Alexandre, un César, un Napoléon! Adressons-leur la parole: Grands hommes, que sont devenues votre gloire et votre puissance? Hélas! Hélas! fussent-ils capables de répondre à ma question, ils diraient: Ah! Ne parlez pas ici de gloire et de puissance; toute notre gloire et toute notre puissance sont anéanties! Ces restes que vous voyez devant vous, vous l'attestent! Le monde entier parle encore de la splendeur de nos œuvres, mais la mort qui est sans pitié, sans miséricorde, nous a frappés; elle nous a traînés dans ce lieu de désolation, elle nous a donné aux vers pour leur pâture; ils ont pris possession de notre substance et ils ont dévoré notre chair! Pauvres mortels, personne parmi vous ne comprend la cruauté de la mort!

Réfléchissons ici quelques instants. Des hommes qui ont rempli l'univers de la gloire de leurs victoires, ainsi traités par la main terrible de la mort! Quel sujet plus digne de notre méditation? Sur la terre, un de leurs regards était suffisant pour inspirer la joie ou la tristesse dans le cœur de ceux qui les entouraient; vaincus par la mort, enfermés dans le tombeau, ils ne peuvent plus défendre leurs yeux contre les

satellites de la mort! Sur la terre, les paroles de leur bouche étaient souvent reçues comme des oracles; dans le tombeau leurs lèvres et leurs langues sont dévorées par les vers! Sur la terre, leurs oreilles étaient réjouies d'un grand nombre d'amis; dans le tombeau, elles sont pleines de corruption! Sur la terre, ils étaient couronnés de fleurs, d'or et de diamants; dans le tombeau, leur couronne est une couronne de poussière! Sur la terre, leurs mains pleines de richesses distribuaient les faveurs; dans le tombeau leurs mains tombent en lambeaux! Sur la terre, ils commandaient à des milliers et même quelquefois à des millions de sujets; dans le tombeau des milliers de vers font leur pâture de leurs corps, qu'ils n'abandonnent pas, que leur chair ne soit entièrement consumée!

O Grand Dieu! Que deviendrons-nous? Ayez pitié de nous! O ayez pitié de nous! O vanité des vanités, et tout n'est que vanité! O homme, qui que tu sois, serais-tu le plus puissant monarque de l'univers, aurais-tu reçu de Dieu le pouvoir de commander au soleil, à la lune, aux étoiles et à tous les êtres de la création pour mille ans; encore tu n'es rien en sa présence; tu es un esclave, tu es le sujet de la mort tu es la pâture des vers. Ne viens donc pas te glorifier en ma présence, car je te dirai: Si les vers qui doivent dévorer ton corps étaient ici présents et pussent parler, ils te diraient: O homme orgueilleux, garde le silence; ne te vante pas; bientôt Dieu nous donnera ton corps pour nourriture; nous sommes en quelque manière plus grands que toi! O homme mortel! O pécheur! Dis-moi, maintenant où est ta gloire? Hélas! Instruit à l'école de la mort, je ne vois plus de gloire sur la terre; tout est vanité! Oui, tout est vanité, si ce n'est de servir Dieu et de l'aimer de tout notre cœur. Lui seul est plus fort que la mort; Lui seul peut réparer tous les maux de ce monstre qui détruit toutes les générations.

Oui, chers amis, la mort est un monstre bien puissant; elle dévore tous les enfants d'Adam; elle porte partout, dans toutes les familles de l'univers entier, le deuil et la tristesse; elle est la principale cause des larmes amères des pères et des mères et de leurs enfants. Si vous les voyez revêtus des vêtements de deuil; si les traits de leur figure vous dévoilent une

grande affliction, une grande tristesse au fond de leur cœur, et si vous leur demandez quelle en est la cause, ils vous répondront: La mort est tombée sur nos familles. L'un vous dira: j'étais l'époux d'une femme vertueuse; elle était ma consolation sur la terre; mais la mort me l'a enlevée, et je suis maintenant le plus infortuné des hommes—Un autre vous dira: Vous voyez mes cheveux blancs et par eux mon âge bien avancé; je n'avais qu'un fils pour mon support; je suis incapable de travailler; oh! il était un si bon fils pour son vieux père! Depuis que la mort m'a séparé de lui, Dieu seul sait combien j'ai à souffrir! Que Dieu daigne m'unir bientôt à mon fils!—Une mère en pleurs vous dira: Voyez mes pauvres enfants privés de leur père par la mort; ils manquent de nourriture et de vêtements. O mort, pourquoi n'as-tu pas pris la vie de leur mère et épargné celle de leur bon et tendre père! O Dieu, aidez-moi à supporter avec patience et résignation la croix pesante que vous m'avez envoyée!—Une autre encore vous dira, avec un cœur plein de tristesse et percé de douleur: O que ma vie est misérable! Il n'y a plus de consolation pour moi sur la terre! Je suis la plus désolée des mères! Epoux, enfants, amis, ils sont tous morts! O mère infortunée que je suis!—Demandez au jeune orphelin, qui l'a privé de la joie si naturelle à son âge; et il vous répondra, tant que j'eus mon père et ma mère avec moi, j'étais heureux et content; mais depuis que la mort m'a séparé d'eux, je suis triste et malheureux! Oh! disons-le encore une fois, la mort est trop cruelle, c'est un monstre!

Mais depuis quand la mort est-elle sur la terre, détruisant la race humaine? Depuis le commencement du monde elle n'a cessé de sacrifier des victimes humaines. Nous ne voyons plus sur la terre un homme dont l'âge s'élève à deux cents ans. Depuis environ six mille ans que le monde existe, la mort a détruit toutes les générations, à l'exception de celles qui vivent de nos jours. Avant longtemps, elle nous enverra tous dans la région des morts. Dans le cours de cent ans nous serons tous sous la puissance des vers ou réduits en poussière. Ils dévoreront notre chair jusqu'aux os, et nos ossements mêmes sous la puissance de la mort seront réduits en cendres. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai appelé la mort un monstre.

Qui est-ce qui a fait paraître la mort sur la terre? Dieu créa-t-il l'homme sujet à la mort? Non, Dieu créa l'homme immortel. Le Démon fut-il l'auteur de la mort? Non, seul par sa propre puissance, il ne pouvait produire un tel monstre; il fut l'occasion pour la mort de paraître sur la terre, mais il n'en fut pas l'auteur. Où, donc, et par qui la mort fut-elle produite? Ecoutez-moi, et je vous le dirai—Elle fut produite dans le cœur de l'homme, par sa désobéissance! C'est là, que le monstre prit naissance! Adam mangea le fruit défendu, son cœur fut empoisonné, son sang corrompu, et dès lors plus d'immortalité sur la terre. De lui nous sommes descendus, nous tirons notre origine de son cœur empoisonné, de son sang corrompu, et de génération en génération, nous portons la semence de corruption, la semence de la mort. Le monstre suit maintenant pas à pas tous les enfants d'Adam; il ne prendra aucun repos, avant de nous avoir entraînés tous dans le tombeau. Personne ne peut espérer d'être épargné par le glaive de la mort; petits enfants dans le berceau, jeunes enfants, jeunes gens, hommes à la fleur de l'âge, vieillards décrépits, tous, sans exception, nous serons placés parmi les morts et réduits en poussière. O rappelle-toi, O homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière!

Oui, ne l'oublions pas, et nous nous écrierons tous: O péché, O maudit péché, sois maudit par tous les hommes, et pour toujours! Toi seul es le cause de tous nos maux; tu nous as chassés du paradis terrestre; tu as couvert la terre de deuil, de pleurs, et de lamentations; c'est toi qui es la cause de la mort en tous lieux. "*Par un homme le péché entra dans le monde, et par le péché, la mort.* (*Rom. V. 2.*) O détestons le péché du fond de nos cœurs! car le péché est un monstre bien plus dangereux que la mort elle-même; c'est lui qui a détruit la paix qui existait entre Dieu et l'homme; c'est lui qui nous ferme les portes du ciel; c'est lui qui fait tomber tant de millions de nos semblables dans les abîmes éternels.

Si les pécheurs me demandent que faire pour détruire en nous la malédiction du péché? Je leur répondrai: Pleurez pécheurs, pleurez sur vos péchés; jour et nuit, versez des lar-

mes sur vos péchés. Convertissez-vous sincèrement au Seigneur. Soyez prêts à donner votre vie plutôt que de l'offenser encore. Soyez fidèles à tous ses commandements, et je vous annoncerai de bonnes nouvelles; je vous dirai en son nom: Ne craignez plus la mort, ni pour vous, ni pour vos amis, s'ils sont dociles aux lois de l'Evangile; car la mort a bien peu de pouvoir sur vous ou sur eux; et vos âmes, une fois libres de leurs corps, monteront au ciel pour jouir du bonheur des élus. Rappelez-vous le doux nom de Jésus, votre Sauveur, le vainqueur de la mort; il a dans sa main les clefs de tous les tombeaux, ne craignez pas; soyez toujours ses amis par votre docilité à ses préceptes, et au dernier jour vos corps ressusciteront et seront revêtus d'une gloire immortelle!

O mort! O cruelle mort! Où sera donc alors ta puissance? Tu n'auras plus aucun pouvoir sur les justes, sur les élus du Seigneur! Tu seras enfermée dans l'abîme éternel, pour régner sur les méchants; tu seras leur torture pour toujours; là tu seras leur seconde mort!

Pensons, chers amis, pensons souvent à la mort, et ce qui l'accompagne, et nous n'offenserons plus le Seigneur notre Dieu! Qui, sachant que la mort a pénétré dans ce monde par un péché, ne serait pas terrifié à la seule pensée de toute offense envers Dieu! Que les plus grands pécheurs pensent à la mort, et ils sauront, au moins en partie, quelle est la malice et la conséquence du péché, et ils cesseront de le commettre. Qui oserait commettre un péché mortel, s'il était instruit par un miracle de son énormité? Supposons que Dieu va opérer ce miracle pour notre instruction, et que par sa puissance nous sommes transportés au sommet de collines entourées d'une plaine immense, et que sa voix se fait entendre à tous les morts depuis Abel jusqu'à ceux de nos jours: O morts, sortez de vos tombeaux; levez-vous; tenez-vous debout dans cette plaine; et par votre présence et vos paroles vous instruirez les vivants sur la vanité de ce monde, et sur l'énormité du péché. Supposons aussi que par la puissance de Dieu, nous voyons dans cette plaine des millions de millions de formes humaines, se mouvant çà et là selon les ordres du Maître Suprême, et nous criant de sa part avec une voix de tonnerre: c'est le péché qui nous a réduits dans cet état déplorable:

Aimez et servez le Seigneur votre Dieu!....Dieu commande de nouveau—et tous les morts sont revêtus de chair, comme ils l'étaient après avoir passé deux ou trois mois dans le tombeau —et nous les voyons couverts de vers et de corruption; et pour notre instruction, par la volonté de Dieu, avec une voix forte qui pénètre le fond de nos âmes, ils nous disent: O vous nos frères, tels que vous nous voyez, ainsi serez-vous vous-mêmes sous peu de temps!....C'est le prix du péché de notre premier Père qui nous a réduits en cet état. Ne l'oubliez pas! craignez le péché, pleurez sur vos péchés! Malheur à celui qui ne craint pas le Seigneur! Mille fois malheur à celui qui l'offense! Dix mille fois malheur à celui qui vit dans le péché mortel, et tombe en cet état entre les mains de son juge! *Horrendum est*....A la vue d'un spectacle si terrible, qui parmi nous pourrait s'empêcher de s'écrier: O Dieu, ayez pitié de nous! Ayez pitié de nous! Nous détestons nos péchés! Plus de péché pour nous! Sauvez-nous! O daignez faire cesser cet horrible spectacle, cette horrible vision!.... Que vous dirai-je encore, mes frères? Ah! si nous étions témoins d'un tel spectacle plusieurs d'entre-nous, et peut-être tous ensemble nous tomberions morts la face contre terre, à moins d'un miracle pour nous conserver la vie. O horrible, O épouvantable effet du péché! O enfants des hommes! Réveillons-nous! Cessons de pécher!

Vous savez, chers amis, que cette supposition est bien conforme aux Saintes Ecritures. C'est un article de notre foi que tous les hommes ont été condamnés à mort pour le péché du premier homme. Ne me dites pas que ce que vous venez d'entendre est trop effrayant; car je vous répondrais au nom de Dieu. Quoi! vous êtes frappés de terreur par ces pensées et vous vivez en paix, ou du moins vous essayez de vivre en paix avec une conscience peut-être chargée de crimes! Craignez Dieu, pécheurs; craignez-le et ses châtiments! Car le même Dieu, qui a menacé notre premier père de mort, s'il mangeait le fruit défendu, nous menace d'un feu éternel, si nous avons le malheur de mourir en état de péché mortel. C'est une vérité sur laquelle il faut réfléchir: Adam mangea le fruit défendu, et la race humaine tomba sous la sentence de mort: *Tu es poussière et tu reviendras en poussière*, et

chaque jour des milliers de nos semblables sortent de ce monde; et tous ceux qui meurent coupables de péché mortel tombent dans l'abîme dont on ne sortira jamais.

O enfants des hommes, n'oublions jamais que par le péché de notre premier père la semence de mort a pénétré dans nos cœurs! Cette pensée deviendra pour nous un remède salutaire contre toutes nos passions déréglées. Servons-nous en chaque jour de notre vie, et nous serons encouragés et fortifiés pour observer avec ferveur tous les commandements de Dieu.

De là, êtes-vous emportés par la passion de l'orgueil; vous considérez-vous au-dessus de vos semblables parce que vous êtes riches, savants et puissants? Méprisez-vous l'ignorant, le faible et le pauvre? Vous offensez Dieu. Allez en esprit au tombeau de l'homme orgueilleux; ouvrez sa bière et considérez: O pourquoi s'élevait-il si haut dans son esprit, lui qui devait devenir la pâture des vers? Avant de vous retirer, ne vous direz-vous pas, chacun à vous-même: O insensé que j'ai été, ayant la lumière de la raison, je me plaisais à marcher dans les ténèbres. Ainsi votre orgueil sera humilié, abaissé. Méditez souvent sur le même sujet, et vous en serez vainqueur. Etes-vous attachés aux richesses de ce monde? Votre cœur est-il sans compassion pour le pauvre? L'or et l'argent sont-ils le dieu que vous adorez? Rappelez-vous le riche de l'Evangile, il mourut: il fut enseveli dans l'enfer, où ses tourments ne cesseront jamais; où il n'aura pas même une goutte d'eau pour étancher la soif de sa langue! Quelle gloire, quel profit pour lui d'avoir joui de tous les plaisirs de cette vie et d'avoir été sans compassion pour le pauvre Lazare étendu sur le seuil de sa porte?—Etes-vous saisis et tourmentés par l'esprit de vengeance? Vous inspire-t-il la haine contre votre semblable? Prêtez-vous l'oreille à ses suggestions? Cherchez-vous l'opportunité de rendre le mal pour le mal? Allez au tombeau de l'homme vindicatif! Considérez-le, lui qui sans respect pour le commandement de Dieu, refusa de pardonner et mourut avec le poison de la vengeance dans son cœur. Son âme tomba dans l'abîme éternel, et son corps que vous voyez couvert de corruption, ressuscitera au dernier jour pour avoir part aux tourments de son âme! Etes-vous attaqués

par le démon de l'impureté? Votre esprit est-il quelquefois plein d'imaginations immondes? Etes-vous plongés dans le vice de la luxure? Etes-vous un de ceux dont les yeux sont pleins d'adultères, selon l'expression de St. Pierre, le prince des Apôtres? Vous êtes sur le bord de l'abîme éternel; l'esprit impur a déjà pris possession de votre âme. Désirez-vous briser ses chaînes, désirez-vous cesser d'être son esclave et de vous préserver des tourments de l'enfer après cette vie? Allez promptement en esprit au tombeau d'une de celles qui en ce monde captivait tant de cœurs par sa beauté! Voyez-la frappée par la mort! Il n'y a que quelques mois qu'elle mourut et toute sa beauté est anéantie; plus d'attraction pour elle! Que voyons-nous maintenant? Corruption, pourriture, ossements, odeur insupportable, aspect effrayant! Quelle folie pour un homme de perdre son âme immortelle, pour une beauté qui doit être bientôt la pâture des vers!—Etes-vous entraînés au péché par la passion du boire et du manger? Faites-vous un Dieu de votre ventre? Considérez un cadavre dévoré par les vers; et vous comprendrez pour qui vous engraissez la victime. Vous aurez honte de vous-mêmes, et vous deviendrez vainqueurs de cette vile passion qui a précipité un si grand nombre d'âmes dans l'abîme éternel.

Dans toutes vos tentations, pensez à la mort; dans tous vos doutes, rappelez-vous la mort! O mort, tu es une grande lumière pour tout homme qui sait réfléchir! Tu répands la lumière dans nos esprits, et tu donnes de la force à nos cœurs! Tu es le meilleur des maîtres; tu es le vainqueur de toutes nos passions déréglées; tu es l'ami des fidèles serviteurs de Jésus. Ils aiment à réfléchir sur ces paroles remarquables du saint homme Job: "J'ai dit à la pourriture, tu es mon père; aux vers, tu es ma mère et ma sœur." (*XVII. 14.*) Ils aiment à dire avec lui: Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour; et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma propre chair. Je le verrai moi-même et non un autre; et je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon sein." (*XXIX. 25.*)

Amen.

Chapitre VIII.

ÉTERNITÉ! ÉTERNITÉ! ÉTERNITÉ!

APRÈS LA DERNIÈRE SENTENCE DU SOUVERAIN JUGE DE L'UNIVERS, L'HOMME, CHACUN DE NOUS, IRA DANS LA MAISON DE SON ÉTERNITÉ—LE JUSTE IRA AU CIEL, LE PÉCHEUR AUX SUPPLICES ÉTERNELS!

"L'homme s'en ira dans la maison de son éternité!—L'Ecclésiaste XII. 5.

"Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; mais plutôt craignez celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer." —Matt. X. 28.

Ces paroles sont les paroles de celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie; elles sont les paroles de celui qui est la lumière de toute véritable lumière, qui est venu dans ce monde pour chasser les ténèbres profondes de nos intelligences, et faire briller sa lumière divine dans nos âmes; ce sont les paroles de notre Sauveur, de notre Rédempteur; ayons-les toujours gravées dans nos esprits et dans nos cœurs, et nous nous dirons souvent à nous-mêmes: Pourquoi craindre de perdre cette vie temporelle, puisque personne sur la terre ne peut éviter le coup de la mort? Quelle folie de se révolter contre la loi de celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer!

Oui craignons Dieu, et ne craignons que lui seul; cette crainte sera très salutaire à nos âmes immortelles; car "la crainte du Seigneur," dit le prophète David, "est le commencement de la sagesse." (*Ps. CX. 9.*) "La crainte du Seigneur," ajoute un autre écrivain sacré, "est une couronne de sagesse; elle donne la paix et les fruits du salut." (*L'Ecclésiastique, ch. I. 22.*)

Quiconque craint Dieu seul possède une couronne plus précieuse que la couronne la plus brillante, la plus riche qu'on puisse voir sur la tête des rois de ce monde, il est couronné de sagesse, il aime Dieu de tout son cœur, il observe ses commandements avec grande fidélité, il cueille tous les jours les fruits du salut éternel, il jouit des douceurs de la paix dans cette vallée de larmes, et après cette vie il sera reçu dans son royaume et participera à sa gloire pour toujours.

De là, le Saint-Esprit nous dit par la bouche de l'Ecclésiaste: "Craignez Dieu, et gardez ses commandements, car c'est là tout l'homme." (*Eccl. XII. 13.*) C'est là tout l'homme, c'est-à-dire tout le devoir de l'homme.

O crainte salutaire, précieux don du Saint-Esprit! O fruit de paix et de salut, daigne le Dieu de miséricorde te conserver toujours dans nos âmes!

Afin d'exciter cette sainte crainte dans nos cœurs, nous méditerons sur le jugement dernier, sur ce qui doit le précéder, et sur ses conséquences.

Commençons par méditer sur ces paroles de Jésus-Christ parlant de la fin du monde: "Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles: et sur la terre, les nations seront dans la consternation, à cause du bruit tumultueux de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers; car les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors ils verront le Fils de l'homme venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté." *Luc XXI. 25, 26, 27.*)

O que ces signes avant-coureurs du grand jour du Seigneur seront effrayants! "Le soleil s'obscurcira, et la lune ne répandra plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées." (*Matt. XXIV. 29.*)

Ecoutons aussi St. Jean, le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, qui, éclairé par une lumière divine, fut témoin dans une vision de ce qui aurait lieu à la fin du monde: Voici la description qu'il nous en donne. "Le ciel disparut comme un livre que l'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place. Les rois de la terre, les princes, et les tribuns, et les riches, et les puissants, et tous les hom-

mes, esclaves ou libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes; et ils dirent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et dérobez-nous à la face de celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'agneau: parce que le grand jour de leur colère est arrivé; et qui pourra subsister." (*Apoc. VI. 14, 15, 16, 17.*)

O jour de colère et de tribulations! Jour de détresse et de calamité! Jour de deuil et de ténèbres! O jour terrible de mort universelle, sois toujours présent dans nos esprits, et nous conserverons nos âmes pures et libres des souillures et des chaînes du péche!

Ce jour épouvantable est appelé par St. Pierre, le prince des Apôtres, "le jour du Seigneur, qui viendra comme un voleur; et alors dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec tout ce qu'elle contient sera consumée par le feu." Et un peu plus bas il ajoute: "L'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre les éléments." (*2ème Ep. de St. Pierre, ch. III. 10, 12.*)

Nous pouvons maintenant concevoir une idée de ce jour, dans lequel le plomb, le fer, le cuivre, l'argent, l'or, et tous les éléments seront fondus par l'intensité de la chaleur du feu allumé par la colère de Dieu!

O Dieu infiniment grand, infiniment puissant! Que deviendront alors toutes les nations et toutes les tribus de l'univers?—Elles seront traitées comme Sodome et Gomorrhe; la terre entière sera couverte de flammes dévorantes; et toutes les créatures seront détruites et réduites en cendres!

Enfants des hommes, réfléchissons ici à loisir! A cause des péchés du monde, le globe entier sera changé en une mer de feu, et peu après en un vaste désert couvert de fumée et de cendres! Alors sera accompli cette sentence terrible: "Tu es poussière et tu retourneras en poussière." Alors les rois et les princes, les hommes libres et les esclaves, seront étendus sur le même lit de mort; ils dormiront pour quelques instants entre les bras de la mort! Alors l'ange sonnera de la trompette, et ces paroles solennelles seront entendues par tous les morts: "Levez-vous, O morts, et venez au jugement!" Au même instant tous les morts sortiront de leurs

tombeaux, seront revêtus de nouveau de leur propre chair et réunis ensemble dans la vallée de Josaphat. "Dans un moment," dit St. Paul, "dans un clin d'œil, au son de la dernière trompette, car la dernière trompette retentira et les morts ressusciteront incorruptibles. (*I. Cor. XV. 52.*) "Et ceux qui auront fait de bonnes œuvres," dit St. Jean, "sortiront des tombeaux pour la résurrection de la vie; mais ceux qui en auront fait de mauvaises pour la résurrection des châtiments." (*St. Jean V. 29.*)

Les païens et les infidèles peuvent se moquer du dogme de la résurrection et dire: Nous ne le croyons pas, parce que nous ne pouvons pas comprendre comment nos corps, une fois réduits en poussière peuvent être transformés en de nouveaux corps qui ne mourront jamais. Nous pouvons leur répondre que ce qui est incompréhensible à l'homme, n'est pas incompréhensible à Dieu, ni au-dessus de sa puissanee, parce qu'il est infiniment sage et infiniment puissant, comme cela est manifesté et proclamé par notre propre existence, et par l'existence de toutes les créatures.

Quant à nous, chrétiens, qui croyons à la résurrection des corps, disons-nous souvent à nous-mêmes: Celui qui a été assez puissant pour créer nos corps, ne sera pas moins puissant pour les rendre à la vie, au dernier jour; Jésus qui donna la vie à son corps dans le sépulcre, nous rendra alors la vie selon sa promesse.

Oui, les bons et les méchants, les justes et les pécheurs, ressusciteront tous au son de la dernière trompette! Oui, nous serons alors revêtus de nouveau de notre propre chair, et réunis ensemble pour paraître devant le Souverain Juge de l'univers!

Le jour, le moment étant arrivé, les cieux seront ouverts, et le Fils de Dieu viendra sur la terre avec une grande puissance et une grande majesté! O combien différente sera la seconde venue de Jésus-Christ parmi nous, de la première! Alors aucun ami pour le recevoir dans sa maison; Marie, sa mère rejetée de toutes parts dans Bethléem, donna naissance au Fils de Dieu dans une pauvre étable! Le Créateur de l'univers eut pour berceau une crèche! Là, il souffrit la rigueur

du froid; là, il pleura amèrement sur nos péchés! Et plus tard sa vie entière se passa au milieu des travaux les plus pénibles, des pénitences, des persécutions et des souffrances; et enfin il fut condamné à mourir sur la croix; et sur la croix il expira méprisé, moqué, maudit par un grand nombre de ses ennemis! O quel changement dans sa seconde venue! Des millions d'anges, ses serviteurs, descendront du ciel avec lui, pour exécuter ses ordres, et être témoins de sa gloire!

Quand il apparaîtra, tout œil le verra, toutes les nations, toutes les tribus de la terre s'écrieront: "Voilà, il vient pour rendre à chacun de nous selon ses œuvres. (*Matt. XVI. 27.*)

Considérons le juge de l'univers assis sur son trône; ses yeux étincellent comme la flamme du feu; sa face est brillante comme le soleil; sa tête est couronnée de plusieurs diadèmes; dans sa main, il tient les clefs du ciel et de l'enfer. Des couronnes d'une beauté ravissante sont préparées pour les élus, et les châtiments les plus rigoureux pour les pécheurs. Ses Anges se tiennent auprès de lui; et tous les morts ressuscités attendent la grande sentence du Souverain Juge. Les consciences de tous les hommes sont ouvertes comme des livres dans lesquels on lit toutes leurs actions. Les œuvres, les pensées et les désirs de chacun d'eux sont manifestés par le pouvoir du Seigneur à la vue de tous les anges et de toute la race humaine.

Pécheurs, vos blasphèmes contre Dieu et ses Saints; vos malédictions contre votre prochain, vos scandales et meurtres des âmes; vos pensées impures, vos désirs et vos actions d'iniquité; vos médisances et vos calomnies; vos vols et vos extortions, vos excès dans le boire et le manger; votre négligence des devoirs de votre état; vos iniquités de tout genre seront lues dans vos âmes comme dans un livre, elles seront comme des vipères de feu, pour vous tourmenter sans fin!

Montagnes, montagnes, tombez sur nous et couvrez-nous, direz-vous alors, mais en vain. Votre honte sera sur votre face pour toujours, et vos tortures ne finiront jamais!

Vous, justes et amis de Dieu, vos bonnes méditations et prières; votre amour de Dieu et votre charité envers vos sembla-

bles; vos soupirs et vos larmes, à la vue du scandale d'un monde pervers; votre ferveur dans la réception des sacrements; votre douceur et votre modestie; votre patience dans les souffrances et votre résignation à la volonté de Dieu; votre amour de la chasteté, vos combats contre vos passions, contre le monde et les tentations des esprits de ténèbres; votre exactitude à remplir les obligations de votre état de vie; vos soins continuels à éviter les occasions du péché; enfin, toutes vos bonnes œuvres brilleront d'un éclat plus admirable que le soleil, et cela pour toujours! O spectacle ravissant!

Transportons-nous en esprit dans la vallée de Josaphat; imaginons-nous que nous voyons Jésus assis sur le trône de sa majesté! Devant lui se tiennent debout des millions d'anges ses serviteurs! à sa droite sont les élus, à sa gauche les réprouvés! Le ciel est ouvert et nous voyons sa beauté ravissante!

O quelle clarté, quelle splendeur, quelle belle cité! O maison de Dieu! O palais magnifique des élus, demeure éternelle de Jésus, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs! A ta vue ravissante et délicieuse, tout ce qui nous charme sur la terre et dans le firmament, perd toute sa beauté, toute sa splendeur, toute sa suavité; des trônes ornés des étoiles les plus brillantes ne sauraient être comparés à ceux qui ont été préparés pour tes habitants!

Tous les élus, tous les enfants de Dieu sont inondés de joie!

Supposons aussi que les portes de l'abîme éternel sont ouvertes, et que nous voyons les lieux de souffrance, préparés pour les réprouvés—O tourments effroyables! Qui de vous pourra habiter dans le feu dévorant? Qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles? (*Isaie XXXIII. 14*) Qui sera capable de demeurer dans cet étang de feu. (*Apoc. XX. 14.*) Quelle effrayante compagnie, les démons!

O montagnes! montagnes tombez sur nous, écrasez-nous! S'écrieront alors tout ceux qui seront morts dans leurs iniquités.

Pécheurs gardez le silence, et écoutez la sentence du Souverain Juge!

Jésus se tournant vers les justes leur dit: "Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé, dès le commencement du monde." (*Matt. XXV. 34.*) Et le même Jésus s'adressant ensuite aux réprouvés, leur dit: "Allez maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges." (*Matt. XXV. 41.*)

Conservez avec soin dans vos esprits ces paroles du Sauveur: "Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé, dès le commencement du monde." Comme s'il leur disait: Venez les bénis de mon Père; que le nom de mon Père soit écrit sur vos fronts; pour toujours vous serez reconnus comme ses enfants; recevez sur vos têtes la couronne de gloire qui ne se ternira jamais; c'est le prix qui est dû à vos victoires sur le monde, sur le démon, sur vos mauvaises inclinations; dorénavant vous serez un peuple de rois; vos corps brilleront comme le soleil; c'est la récompense due à vos nombreuses épreuves, à vos bonnes œuvres, à vos pénitences; vos âmes seront rassasiées des plaisirs les plus doux, et cela comme le prix dû à votre obéissance à toutes mes lois. Réjouissez-vous, mes élus, les jours de douleur et d'épreuves sont passés; mon bonheur sera votre bonheur, ma gloire et ma félicité seront votre gloire et votre félicité, je serai moi-même votre récompense éternelle! (*Genèse XV. I.*)

Enfants bénis du Seigneur, ils seront vêtus de la splendeur de sa gloire; illuminés par sa divine essence, ils brilleront comme autant de soleils dans le royaume de leur Père; ils seront en quelque sorte semblables à Lui. (*I. St. Jean III. 2.*) Inondés de l'abondance de sa maison et du torrent de ses plaisirs, ils chanteront éternellement ses louanges!

Réfléchissez aussi sur la terrible sentence prononcée contre les réprouvés: "Allez maudits dans le feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges." Comme si le Juge, le Fils de Dieu, leur disait: Puisque vous vous êtes revoltés contre moi, et que vous avez préféré vos actions criminelles à votre Dieu, à votre Rédempteur, à votre souverain bien; retirez-vous de moi avec ma malédiction, allez aux flammes éternelles. Là, vous comprendrez la justice de Dieu votre Créateur, dont vous avez méprisé les lois; là, vous com-

prendrez combien il eût été mieux pour vous de perdre tous vos membres l'un après l'autre, comme l'ont fait tant de maryrs, plutôt que de me renoncer, et de vous révolter contres mes commandements. Là, vous aurez une pleine connaissance de ces paroles, que je vous ai annoncées moi-même, de ma propre bouche, lorsque j'étais sur la terre: "Si votre main vous est un sujet de scandale, coupez-la: il vaut mieux que vous entriez dans la vie n'ayant qu'une main que d'en avoir deux et d'aller en enfer; dans ce feu qui ne s'éteint jamais: où le ver qui les ronge ne meurt point, où le feu qui les brûle ne s'éteint jamais.

Si votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le: il vaut mieux pour vous que n'ayant qu'un pied vous entriez dans la vie éternelle, que d'en avoir deux et être précipité dans l'enfer, dans ce feu qui ne s'éteint jamais: où le ver qui les ronge ne meurt point, et le feu qui les brûle ne s'éteint jamais.

Et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le: il vaut bien mieux pour vous que, n'ayant qu'un œil vous entriez dans le royaume de Dieu, que d'en avoir deux, et être précipité dans le feu de l'enfer: où le ver qui les ronge ne meurt point, et le feu ne s'éteint jamais, car ils doivent tous être salés par le feu comme toute victime doit être salée par le sel." (*Marc IX.*)

Rappelez-vous, Chrétiens, et ne l'oubliez jamais, que, de même que cette sentence, "tu es poussière et tu reviendras en poussière," est déjà accomplie pour des millions de millions des enfants d'Adam, et aura son accomplissement parfait, ainsi s'accomplira, au dernier jour, la sentence de bénédiction et de condamnation envers tous, envers chacun de nous, selon nos œuvres. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Jésus-Christ ne passeront jamais. (*Luc XXI. 33.*)

De là, les pécheurs iront au supplice éternel, mais les justes à la vie éternelle! (*Matt. XXV. 46.*)

Où sera alors la gloire de ce monde? Quelle estime aura-t-on alors pour les honneurs, les richesses et les plaisirs? On les considérera comme un peu de poussière! Pourquoi donc se tenir si attaché à des vanités qui s'évanouissent si rapidement?

Oh! disons-nous souvent à nous-mêmes: nous sommes tous des voyageurs marchant continuellement vers l'éternité!.... Et répétons souvent ces paroles de l'Ecclésiaste: "l'homme ira dans la maison de son éternité!" Oui, chacun de nous ira dans la maison de son éternité! Oui, moi-même, j'irai dans la maison de mon éternité! Si je me fais violence; si je résiste aux tentations des ennemis de mon salut; si j'observe fidèlement les préceptes de Dieu et de son Eglise; si en tout temps, je me tiens prêt à mourir, plutôt que d'offenser Dieu, je rentrerai dans la maison de mon éternité avec joie et allégresse, et là, entouré de lumière, je verrai Dieu face à face, sans voile et pour toujours; pour toujours, je participerai à sa gloire, pour toujours, je serai son serviteur, son enfant, je boirai au torrent de ses plaisirs et de ses délices; pour toujours, les Anges et les Saints seront mes amis; je les aimerai et ils m'aimeront; je me réjouirai de leur félicité, et mon bonheur leur donnera un nouveau degré de joie; nous ne formerons tous qu'une seule famille animée du même esprit, des mêmes affections, du même amour tout divin. Quelle gloire! Quelle joie! Quelles délices!—Disons-nous aussi tous à nous-mêmes, et chacun de nous à soi-même: Si je suis le penchant de mes mauvaises inclinations; si je ne résiste pas aux tentations du monde, de la chair, du démon; si je néglige les obligations de mon devoir; si je vis dans l'état du péché, dans l'état du péché je mourrai; et au même instant, je rentrerai dans la maison de mon éternité. Mais quelle horrible éternité sera la mienne! Maudit de Dieu, plongé dans l'abîme infernal, sans ami, sans espérance, que ferai-je? Où irai-je? La prison étant fermée par la main de Dieu, qui attentera de l'ouvrir?....

Qui réfléchissant sur ces grandes vérités pourrait encore continuer de commettre le péché? Qui, se voyant dans les chaînes du péché, ne serait pas terrifié, et pourrait s'empêcher de s'écrier: O Dieu, miséricorde, ayez pitié de moi! Qui, marchant dans le sentier de la justice ne se sentirait pas, de plus en plus, encouragé dans la pratique de toutes les vertus?....

En concluant cette instruction, il est de mon devoir de vous dire au nom de Dieu, et de vos intérêts les plus importants de penser tous les jours, au Dernier Jugement, et de réfléchir souvent sur ces paroles de Jésus-Christ aux justes: "Venez, vous les bénis de mon Père, possèdez le royaume qui a été préparé pour vous, dès le commencement du monde;" et aux pécheurs: "Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges."

Amen.

MELANGES.

I.

SECOND POINT DU DISCOURS DE FÉNÉLON, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI, PRONONCÉ À L'OCCASION DE LA CONSÉCRATION DE JOSEPH-CLÉMENT DE BAVIÈRE, PRINCE-ÉLECTEUR DE COLOGNE (A. D. 1707).—SUJET: HUMILITÉ, PATIENCE ET PRIÈRE.

Nous avons lu plusieurs fois avec édification, les bonnes leçons qui y sont contenues. Il y a déjà bien des années que nous l'avons traduit du Français en Anglais. C'est une riche, pieuse, solide et sainte production sur l'humilité, la patience, le travail et la prière. Quiconque la lira avec attention et réflexion se sentira animé d'un grand amour pour ces vertus, si belles et si importantes; et un bon nombre de ceux qui ont lu la vie et les œuvres du grand Archevêque de Cambrai, se diront à eux-mêmes: il prêcha avec une liberté toute Apostolique au Prince-électeur de Cologne les vertus qu'il avait lui-même toujours pratiquées au milieu de son troupeau. Le monde chrétien et littéraire s'unissent ensemble jusqu'à ce jour à louer les vertus excellentes et les talents distingués de Fénélon.

SECOND POINT DU DISCOURS DE FÉNÉLON.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'Eglise, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

I. L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Ecoutez Jésus-Christ: *Je suis venu*, dit-il, (*Matt. XX. 28.*) *non pour être servi, mais pour servir* les autres. Vous le voyez; le Fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain: au contraire il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les faibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui lui feraient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contredirait. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme Fils de Dieu, il était la *splendeur de la gloire* du Père et le *caractère de sa substance*; (*Hebr. I. 5.*) comme homme, il comptait parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avaient régné depuis mille ans, tous les grands-sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montrait clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne saurait être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes: il s'est fait esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur: l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ, *nos autem servos verstros per Jesum.* (*II. Cor. IV. 4.*) Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'Eglise, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son auto-

rité? Est-ce pour nous ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes, en nous humiliant, et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paraissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paraissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince; mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther: Seigneur, *vous connaissez la nécessité ou je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe:* (*Esth. XIV. 16.*) vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu, pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres.

Souvenez-vous, de plus, que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des âmes que la dignité électorale a été jointe dans l'Empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'Eglise catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus nobles idées d'un véritable prince, que celle de *pasteurs des peuples.* Vous voilà donc pasteur des peuples à

double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparait d'eux, et vous rendait inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins? Si les peuples ne vous voient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance, comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier. Ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ: *Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail, et qui êtes accablés, et je vous soulagerai?* (*Matt. XI. 28.*) Comment pourriez-vous ajouter: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur?* (*Ibid. 29.*) Voulez-vous être le père des petits, soyez petit vous-même; rapetissez-vous, pour vous proportionner à eux. "Si je vous connais bien, disait saint Bernard au pape Eugène, (*De Consider, Prolog.*) vous n'en serez pas moins pauvre d'esprit en devenant le père des pauvres." En effet, vos richesses ne sont pas à vous; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres: elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard, qui parle au vicaire de Jésus-Christ: Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession? "Il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas; il vous a donné ce qu'il avait, savoir la sollicitude sur toutes les Eglises.... "Telle est la forme apostolique: la domination est défendue; la servitude est recommandée." (*Ibid. lib. II.*)

Venez donc, O prince, accomplir les prophéties en faveur de l'Eglise; venez *baiser la poussière de ses pieds.* Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère, avec qui vous *posséderez solidairement l'épiscopat.* (*S. Cypr.*) Mettez votre honneur à soutenir celui du caractè-

re commun. Reconnaissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ; recevez leurs conseils; profitez de leur expérience; cultivez, chérissez jusqu'aux pauvres clercs, qui sont l'espérance de la maison de Dieu; soulagez tous les ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grâce. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père*, (*Ps. XXIV. 11.*) dites à tous ces aïeux: Je vous ignore. Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disait quand on trouvait indécent qu'il dansât devant l'arche: *Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes propres yeux.* (*II. Reg., VI. 22.*) Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau: rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez; ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter le *Prince des pasteurs*, (*I. Petr., V. 4.*) qui, étant *sans usurpation égal* à son Père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave.* (*Philip., II. 6, 7.*) Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

II. Quelle patience ne faut-il pas dans ce ministère! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette immense, qui se renouvelle chaque jour, et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire; et il n'y a, dit saint Chrysostôme, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon criait à Dieu, à la vue du peuple dont il était chargé (*III. Reg., III. 8, 9*): *Votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peuple infini dont on ne peut compter ni concevoir la multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple.* L'Ecriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon: il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon, le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu un *cœur docile.* Mais, quoi! la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? Ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et

que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non-seulement il doit apprendre de Dieu, et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles: *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi;* (*Ps. LXXXIV. 9*) mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. "Il faut, dit saint Cyprien non-seulement que l'évêque enseigne, mais encore qu'il apprenne; car celui qui croît tous les jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux."

Non-seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition, et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord! Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des déguisements des parties. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au-dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage au contraire, agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous, pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il irait jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui aurait le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connaissent mieux le détail que lui, parcequ'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins.

Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière: il est doux, il est rigoureux; il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console; *il devient Juif avec les Juifs* pour les observations légales; *il est avec ceux qui sont*

sous la loi comme s'il y était lui-même; il devient *faible avec les faibles*; *il se fait tout à tous, pour les gagner tous* à Jésus-Christ (*I. Cor., XI 20, 21, 22.*)

O heureuse faiblesse du pasteur, qui s'affaiblit tout exprès par pure condescendance, pour se proportionner aux âmes qui manquent de force! *Qui est-ce*, dit l'Apôtre, (*II. Cor., XI. 29*) *qui s'affaiblit, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est-ce qui tombe, sans que mon cœur brule* pour le relever? O pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci! Elargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si vous ne savez que commander, que reprendre, que corriger, que montrer la lettre de la loi. Soyez pères: ce n'est pas assez; soyez mères: enfantez dans la douleur; souffrez de nouveau les douleurs de l'enfantement à chaque effort qu'il faudra faire pour achever de former Jésus-Christ dans un cœur. *Nous avons été au milieu de vous*, disait Saint Paul aux fidèles de Thessalonique (*I. Thessal., II. 7*), *comme des enfants, ou comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice.* Attendez sans fin, O pasteur d'Israël; espérez contre l'espérance; imitez la longanimité de Dieu pour les pécheurs; supportez ce que Dieu supporte; *conjurez, reprenez en toute patience*: (*II. Tim., IV. 2*) il vous sera donné selon la mesure de votre foi. Ne doutez pas que les pierres mêmes ne deviennent enfin des enfants d'Abraham. Vous devez faire comme Dieu, à qui Saint Augustin disait: "(*Conf., lib. VI.,*) "Vous avez manié mon cœur, pour le "refaire peu à peu par une main si douce et si miséricor-"dieuse: *Paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum.*"

Le règne de Jésus-Christ est au-dedans de l'homme, parcequ'il veut l'amour. Aussi n'a-t-il rien fait par violence, mais tout par persuation, comme dit Saint Augustin *Nihil egit vi, sed omnia suadendo.* L'amour n'entre point dans le cœur par contrainte: chacun n'aime qu'autant qu'il lui plaît d'aimer. Il est plus facile de reprendre que de persuader; il est plus court de menacer que d'instruire; il est plus commode à la hauteur et à l'impatience humaine de frapper sur ceux qui résistent, que de les édifier, que de s'humilier, que de prier, que de mourir à soi, pour leur apprendre à mourir à eux-mê-

mes. Dès qu'on trouve quelque mécompte dans les cœurs, chacun est tenté de dire à Jésus-Christ: *Voulez-vous que nous disions au feu de descendre du ciel pour consumer ces* pécheurs indociles? Mais Jésus-Christ répond: *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (*Luc IX. 54, 55*); il réprime ce zèle indiscret.

La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelque poison: il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en les tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil; elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. (*S. Aug. Epist. ad Gal.*) Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai; mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art, dans la conduite des âmes, est de vous faire aimer pour aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. L'apôtre veut-il attendrir tous les cœurs, en sorte qu'on ne puisse lui résister: *Je vous conjure*, dit-il aux fidèles, (*II. Cor., X., I.*) *par la douceur et par la modestie de Jésus-Christ.*

Le pasteur expérimenté dans les voies de la grâce n'entreprend que le bien pour lequel il voit que les volontés sont déjà préparées par le Seigneur. Il sonde les cœurs: il n'oserait faire deux pas à la fois; et s'il le faut, il n'a point de honte de reculer: il dit, comme Jésus-Christ: *J'aurais beaucoup de choses à vous proposer; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant* (*Joan, XVI., 12*). Pour le mal, il se ressouvient de ces belles paroles de Saint Augustin: "Les pasteurs conduisent, non des hommes guéris, mais des "hommes qui ont besoin de guérison. Il faut souffrir les dé- "fauts de la multitude pour les guérir, et il faut tolérer la "contagion avant que de la faire cesser. Il est très difficile "de trouver le juste milieu dans ce travail, pour y conserver "un esprit paisible et tranquille." Gardez-vous donc bien d'entreprendre d'arracher d'abord tout le mauvais grain. *Laissez-le croître jusqu'à la moisson*, (*Matt. XIII., 30*) de peur que vous n'arrachiez le bon avec le mauvais. Toutes les fois que vous sentirez votre cœur ému contre quelque pécheur

indocile, rappelez ces aimables paroles de Jésus-Christ: *Ce sont les malades, et non pas les hommes en santé, qui ont besoin de médecin. Allez et apprenez ce que signifient ces paroles: Je veux la miséricorde, et non le sacrifice; car je suis venu appeler, non des justes, mais des pécheurs* (*Matt. IX., 12, 15*). Toute indignation, toute impatience, toute hauteur contraire à cette douceur du Dieu de patience et de consolation, est une rigueur de pharisien. Ne craignez point de tomber dans le relâchement en imitant Dieu même, en qui *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* (*Jac.,III., 15.*)

Hélas! quelque soin que vous preniez de vous faire aimer et d'adoucir le joug, quelles contradictions ne trouverez-vous pas dans votre travail! Veut-on faire le mal, ou du moins laisser tomber le bien par mollesse, on flatte les passions de la multitude, et on est applaudi; on se fait des amis aux dépens des règles. Mais veut-on faire le bien et réprimer le mal, il faut refuser, contredire, attaquer les passions des hommes, se roidir contre le torrent: tout se réunit contre vous. "Quiconque, dit Saint Cyprien, n'imite pas les mé-"chants, les offense. Les lois mêmes cèdent pour flatter le "péché; et le désordre, à force d'être public, commence à pa-"raître permis." Les abus sont nommés des coutumes; les peuples en sont jaloux comme d'un droit acquis par la possession: on se récrie contre la réforme, comme contre un changement indiscret. Lors même que le pasteur use des plus sages adoucissements, la réforme, qui édifie par une utilité réelle, trouble les esprits par une nouveauté apparente; l'Eglise gémit, sentant ses mains liées, et voyant le malade repousser le remède préparé pour sa guérison.

Plus vous êtes élevé, plus vous serez exposé à cette contradiction; plus votre troupeau sera grand, plus le pasteur aura à souffrir. Il vous est dit, comme à Saint Paul: *Je vous montrerai combien il faudra que vous souffriez pour mon nom.* (*Act., IX., 16.*) Travailler, et ne voir jamais son ouvrage; travailler à persuader les hommes, et sentir leur contradiction; travailler, et voir renaître sans cesse les difficultés; combats au-dehors, craintes au-dedans; ne voir que trop où sont les pécheurs, et ne savoir jamais avec certitude

où sont les vrais justes, comme Saint Augustin le remarque: voilà le partage des ministres de Jésus-Christ.

L'Allemagne, cette terre bénite qui a donné à l'Eglise tant de saints pasteurs, tant de pieux princes, tant d'admirables solitaires, a été ravagée par l'hérésie. Les endroits heureusement préservés en ont ressenti quelque ébranlement; la discipline en a souffert. Combien de fois serez-vous réduit, à la vue de tous ces maux, à dire avec tous les apôtres: *Nous sommes des serviteurs inutiles!* (*Luc., XVIII., 10*) Vos pieds seront presque chancelants, et votre cœur séchera quand vous verrez la fausse paix des pécheurs aveuglés et incorrigibles. O pasteurs d'Israël, travaillez dans la pure foi, sans consolation, s'il le faut: possédez votre âme en patience. Plantez, arrosez, attendez que Dieu donne l'accroissement; ne dussiez-vous jamais procurer que le salut d'une seule âme, les travaux de votre vie entière seraient bien employés.

Mais voulez-vous, O prince cher à Dieu, que je vous laisse un abrégé de tous vos devoirs; gravez, non sur des tables de pierre, mais sur les tables vivantes de votre cœur, ces grandes paroles de Saint Augustin: "Que celui qui vous "conduit se croie heureux, non par une puissance impérieuse, "mais par une charité dévouée à la servitude. Pour l'hon- "neur, il doit être en public au-dessus de vous; mais il doit "être, par la crainte de Dieu, prosterné sous vos pieds. Il "faut qu'il soit le modèle de tous pour les bonnes œuvres, "qu'il corrige les hommes inquiets, qu'il supporte les faibles, "qu'il soit patient à l'égard de tous, qu'il soit prompt à obser- "ver la discipline, et timide pour l'imposer à autrui; et quoi- "que l'un et l'autre de ces deux points soient nécessaires, qu'il "cherche néanmoins plutôt à être aimé qu'à être craint."

III. Mais où est-ce qu'un homme revêtu d'une chair mortelle, et environné d'infirmité, peut prendre tant de vertus célestes pour être l'ange de Dieu sur la terre? Sachez que Dieu est *riche pour tous ceux qui l'invoquent* (*Rom., X. 12.*) Il nous recommande de prier, de peur que nous ne perdions, faute de prier, les biens qu'il nous prépare. Il promet, il invite; il nous prie, pour ainsi dire, de le prier. Il est vrai qu'il faut un grand amour, pour paître un grand troupeau; il faut presque n'être plus homme pour mériter de conduire

les hommes; il faut ne plus laisser voir en soi les faiblesses de l'humanité. Ce n'est qu'après vous avoir dit trois fois, comme à Saint Pierre: *M'aimez-vous?* qu'après avoir tiré trois fois de votre cœur cette réponse: *Seigneur! vous le savez, que je vous aime* (*Jean, XXI., 15, 17*): que le grand pasteur vous dit: *Paissez mes brebis.* Mais enfin celui qui demande un amour si courageux et si patient est celui-là même qui nous le donne. *Venez, hâtez-vous, achetez-le sans argent.* (*Is., LV., 1.*) Il s'achète par le simple désir; nul n'en est privé, que celui qui ne le veut pas. O bien infini, il ne faut que vouloir pour vous posséder! C'est cet or pur et enflammé, ce trésor du cœur pauvre, qui apaise tout désir, et qui remplit tout vide. L'amour donne tout, et l'amour lui-même est donné à quiconque lui ouvre son cœur. Mais voyez cet ordre des dons de Dieu, et gardez-vous bien de le renverser. La grâce seule peut donner l'amour, et la grâce ne se donne qu'à la prière. *Priez* donc *sans intermission* (*I. Thess., V. 17.*) Si tout fidèle doit prier ainsi, que sera-ce du pasteur! Vous êtes le médiateur entre le ciel et la terre: priez, pour aider ceux qui prient, en joignant vos prières aux leurs; de plus, priez pour tous ceux qui ne prient pas. Parlez à Dieu en faveur de ceux à qui vous n'oseriez parler de Dieu, quand vous les voyez endurcis, et irrités contre la vertu. Soyez, comme Moïse l'ami de Dieu; allez loin du peuple, sur la montagne, converser familièrement avec lui *face à face* (*Exod., XXXIII., 11*); revenez vers le peuple, couronné de rayons de gloire, que cet entretien ineffable aura mis autour de votre tête. Que l'oraison soit la source de vos lumières dans le travail. Non-seulement vous devez convertir les pécheurs, mais encore vous devez diriger les âmes les plus parfaites dans les voies de Dieu; vous devez *annoncer la sagesse entre les parfaits* (*I. Cor., II., 6*); vous devez être leur guide dans l'oraison, pour les garantir des illusions de l'amour propre. Soyez donc le sel de la terre, la lumière du monde, l'œil qui éclaire le corps de votre Eglise, et la bouche qui prononce les oracles de la tradition.

Oh! qui me donnera cet esprit de prière, qui peut tout sur Dieu même, et qui met dans le pasteur tout ce qui lui manque pour le troupeau? O esprit de prière, c'est vous qui formerez

de nouveaux apôtres, pour changer la face de la terre. O esprit, O amour, venez nous animer; venez nous apprendre à prier, et priez en nous; venez vous y aimer vous-même. Priez sans cesse pour aimer et pour faire aimer Dieu, c'est la vie de l'apostolat. Vivez de cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, prince devenu le pasteur des âmes, et vous *gouterez combien le Seigneur est doux* (*Ps. XXXIII., 6.*) Alors vous serez une colonne de la maison de Dieu; alors vous serez l'amour et les délices de l'Eglise.

Les grands princes, qui prennent, pour ainsi dire, l'Eglise sans se donner à elle, sont pour elle de grands fardeaux, et non des appuis. Hélas! que ne coûtent-ils point à l'Eglise! ils ne paissent point le troupeau, c'est du troupeau qu'ils se paissent eux-mêmes. Le prix des péchés du peuple, les dons consacrés ne peuvent suffire à leur faste et à leur ambition. Qu'est-ce que l'Eglise ne souffre pas d'eux! quelles plaies ne font-ils pas à sa discipline! Il faut que tous les canons tombent devant eux; tout plie sous leur grandeur. Les dispenses, dont ils abusent, apprennent à d'autres à énerver les saintes lois: ils rougissent d'être pasteurs et pères; ils ne veulent être que princes et maîtres.

Il n'en sera pas de même de vous, puisque vous mettez votre gloire dans vos fonctions pastorales. Combien les exemples donnés par un évêque qui est grand prince ont-ils plus d'autorité sur les hommes, que les exemples donnés par un évêque d'une naissance médiocre! Combien son humilité est-elle plus propre à rabaisser les orgueilleux! Combien sa modestie est-elle plus touchante pour réprimer le luxe et le faste! Combien sa douceur est-elle plus aimable! Combien sa patience est-elle plus forte pour ramener les hommes indociles et égarés! Qui est-ce qui n'aura point de honte d'être hautain et emporté, quand on verra le prince, au milieu de cette puissance, doux et humble de cœur? Qu'elle sera la force de sa parole, quand elle sera soutenue par ses vertus! Par exemple, qu'elle fut la gloire de l'Eglise de Cologne quand elle eut pour pasteur le fameux Brunon, frère de l'empereur Othon 1er! Mais pourquoi n'espérerions-nous pas de trouver dans Clément un nouveau Brunon? Il ne tient qu'à vous, O prince, d'essuyer les larmes de l'Eglise, et de la consoler de

tous les maux qu'elle souffre dans ces jours de péché. Vous ferez refleurir les terres désertes; vous ramènerez la beauté des anciens jours.....

Peuples, pour le bonheur desquels se fait cette consécration, que ne puis-je vous faire entendre de loin ma faible voix! Priez, peuples, priez; toutes les bénédictions que vous attirerez sur sa tête reviendront sur la vôtre; plus il recevra de grâces, plus il en répandra sur le troupeau.

Et vous, O assemblée qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que vous voyez aujourd'hui; souvenez-vous de cette modestie, de cette ferveur pour le culte divin, de ce zèle infatigable pour la maison de Dieu. N'en soyez pas surpris: dès son enfance, ce prince a été nourri des paroles de la foi; le palais où il est né avait, nonobstant sa magnificence, la régularité d'une communauté de solitaires; on chantait dans cette cour, comme au désert, les louanges de Dieu. Le Seigneur n'oubliera point tant de marques de piété devenues comme héréditaires dans cette maison: après les jours de tempête, il fera enfin luire sur elle des jours sereins, et lui rendra son ancien éclat.

Vous voyez, mes frères, ce prince prosterné au pied des autels; vous venez d'entendre tout ce que je lui ai dit. Eh! qu'est-ce que je n'ai pas osé lui dire? eh! qu'est-ce ce que je ne devais pas lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité? La plus forte louange le louerait infiniment moins que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que je lui parle. Oh! qu'un prince se montre grand quand il donne cette liberté! oh! que celui-ci paraîtra au-dessus des vaines louanges, quand on saura tout ce qu'il a voulu que je lui dise.

Et vous, O prince sur qui coule l'onction du Saint-Esprit, ressuscitez sans cesse la grâce que vous recevez par l'imposition de mes mains. Que ce grand jour règle tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours le bon pasteur prêt à donner votre vie pour vos chères brebis, comme vous voulez l'être aujourd'hui, et comme vous vou driez l'avoir été au moment où, dépouillé de toute grandeur terrestre, vous irez rendre compte à Dieu de votre ministère. Priez, aimez, faites aimer Dieu; rendez-le aimable en vous; faites qu'on le sente en votre personne; répandez au loin la

bonne odeur de Jésus-Christ; soyez la force, la lumière, la consolation de votre troupeau; que votre troupeau soit votre joie et votre couronne au jour de Jésus-Christ.

O Dieu, vous l'avez aimé dès l'éternité; vous voulez qu'il vous aime, et qu'il vous fasse aimer ici-bas. Portez-le dans votre sein au travers des périls et des tentations; ne permettez pas que la *fascination des amusements* du siècle *obscurcisse les biens* (*Sap. IV. 12*) que vous avez mis dans son cœur: ne souffrez pas qu'il se confie ni à sa haute naissance, ni à son courage naturel, ni à aucune prudence mondaine. Que la foi fasse seule en lui l'œuvre de la foi! Qu'au moment où il ira paraître devant vous, les pauvres nourris, les riches humiliés, les ignorants instruits, les abus réformés, la discipline rétablie, l'Eglise soutenue et consolée par ses vertus le présentent devant le tribunal de la grâce, pour recevoir de vos mains la couronne qui ne se flétrira jamais!

II.

*DISCOURS SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

AVANT LA VENUE DE JÉSUS-CARIST SUR LA TERRE, PRESQUE TOUTES LES NATIONS MARCHAIENT DANS LES TÉNÈBRES ET À L'OMBRE DE LA MORT....JÉSUS PARAIT, ET AVEC LUI PARAISSENT LA LUMIÈRE ET LA VIE....JÉSUS EST LE FILS DE DIEU FAIT HOMME; IL EST LE SAUVEUR DU MONDE; IL EST LA LUMIÈRE ET LA VIE DU MONDE; IL EST L'AGNEAU DE DIEU QUI PORTE ET EFFACE LES PÉCHÉS DU MONDE; IL VIENT S'IMMOLER POUR NOUS, AFIN DE NOUS RACHETER, DE NOUS DÉLIVRER DE NOS PÉCHÉS, DE NOUS COMMUNIQUER UNE NOUVELLE VIE—UNE VIE SURNATURELLE ET DIVINE; IL VIENT NOUS MONTRER LE CHEMIN DU CIEL ET NOUS FOURNIR LES MOYENS D'Y ARRIVER, AFIN DE NOUS FAIRE PARTICIPER À SA GLOIRE ÉTERNELLE....EN RETOUR POUR TANT DE BIENFAITS, QUE DEMANDE-T-IL DE NOUS?—NOS CŒURS!

"Moi-même je ramènerai les aveugles par une route inconnue; je les ferai marcher par des sentiers qu'ils ignorent: Leurs ténèbres seront changées en lumière."—Isaïe, XLII., 16.

La pensée de la naissance du Sauveur, quoique bien consolante pour les enfants d'Adam, a néanmoins réveillé dans mon esprit des réminiscences bien tristes, en me ramenant à l'époque où l'agneau rédempteur du monde, naquit dans l'étable de Bethléem. Une page triste et sanglante de l'histoire des nations s'est présentée devant moi; et j'ai vu l'ignorance répandue sur toute la surface de la terre, et la terreur qui ré-

*Ce Discours fut traduit du Français en Anglais par le Père Ravoux, il y a déjà bien des années. Il fut écrit par son frère qui était prêtre et son parrain, Il mourut en France, il y a plus de quarante ans. *Requiescat in pace!*

gnait suprême presque partout. J'ai vu le peuple et le philosophe guidés seulement par la lumière d'une raison faible et dégradée, errant çà et là, ne sortant d'un abîme que pour se plonger dans un autre abîme encore plus profond. J'ai vu presque toutes les nations privées de toute science céleste, couvertes d'un voile lugubre, aussi impénétrable que cette nuit ténébreuse, qui jadis effraya la terre d'Egypte; alors oppressé par la douleur, je me suis dit à moi-même: l'intelligence humaine est bien faible!

Alors encore m'apparut une autre scène non moins affligeante; c'était l'homme abandonné à ses passions brutales, ne reconnaissant d'autres lois que celles qui lui étaient imposées par la force, d'autres devoirs que ceux qu'il ne pouvait rejeter impunément; c'était l'homme sous un pouvoir despotique, altéré de sang, se prosternant devant de vaines idoles, offrant en holocauste le meurtre de ses frères sur des autels consacrés à de cruelles divinités; c'était le polythéisme avec ses abominations, ses sacrifices hideux, sa noire vengeance, ses guerres d'extermination. A ce terrible spectacle, il me semblait que le monde intellectuel et moral était sur le point d'expirer, et mon âme se sentit alors de plus en plus accablée d'amertume.

Ma douleur néanmoins ne dura pas longtemps, car tout-à-coup une douce voix qui sortit de la crèche de Bethléem, fit entendre à mon âme affligée ces paroles consolantes: O toi qui te sens abattu sous le poids de la douleur, cesse de t'affliger; espère et ne crains plus; moi, moi-même, je guiderai les aveugles dans la voie qu'ils ne connaissent pas, et dans les sentiers qu'ils ignorent, je les ferai marcher; je disperserai ces ténèbres épaisses; et je ranimerai les cœurs opprimés.

Ces paroles divines me consolèrent et répandirent dans mon âme le calme et une paix pleine de douceur.

En deux mots, l'enfant né dans l'étable de Bethléem est la source de toute lumière et de tout amour. Il vient du ciel pour éclairer nos intelligences et rallumer les flammes de la charité éteintes dans nos cœurs par l'amour propre et l'égoïsme; ce qui est tout le sujet de ce discours.

Plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, un de ces hommes dont l'esprit était illuminé par l'Esprit-Saint,

voyant les événements futurs s'écria au milieu du peuple d'Israël: "Un rejeton sortira de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines, et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui....Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts." (*Isaie XI. 1—XXXV. 5.*)

Cette prophétie solennelle a été accomplie. La fleur si admirée par Isaïe, s'est épanouie, et ne perdra jamais sa beauté. La lumière vivifiante a commencé de briller, et sa splendeur dispersera les ténèbres des esprits de tous les hommes de bonne volonté; le Rédempteur promis aux nations assises à l'ombre de la mort, a paru en ce monde; l'étable de Bethléem est son palais et la crèche son trône. Quoique réduit à cet état de pauvreté, d'humiliation et de souffrance, lui seul est le soleil de nos intelligences, lui seul peut dire à tous ceux qui sont errants dans le sentier de l'ignorance et de l'erreur: je suis votre guide; je suis la vérité pure et sans nuage; venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous consolerai. J'éclairerai vos esprits, et je donnerai la paix à vos cœurs. Car le petit enfant né dans la crèche de Bethléem est la parole de Dieu incarnée, son expression intérieure se manifestant au monde; il est la lumière, source de toute lumière; il est descendu du sein de son Père jusqu'à nous pour nous délivrer de tous nos maux.

Et d'abord dans l'étable de Bethléem, je vois s'élever une lumière vivifiante, révélant à mon âme la splendeur de la divinité. Ah! l'enfant couché dans la crèche est pour moi un fidèle miroir sur lequel se réflètent la Puissance suprême, la Justice incorruptible, la Bonté ineffable et la Sagesse infinie de mon Dieu.

La Puissance divine brille dans le mystère de ce jour, car tout est miracle autour de la crèche de l'enfant né dans l'étable de Bethléem. Si son palais est la pauvreté même, sa mère est une vierge toujours pure, toujours intacte, après comme avant sa naissance. S'il est enveloppé de quelques pauvres langes, je n'ai qu'à élever mes yeux vers le ciel, et je vois l'ange du Seigneur, annonçant l'arrivée dans ce monde du Roi de toute gloire, nous apportant la paix et le bonheur; je vois l'étoile brillante annoncée par Balaam; j'aperçois aussi dans la Judée des bergers invités par le Ciel, qui laissent leurs troupeaux,

et qui viennent se posterner devant la crèche pour reconnaître et adorer l'enfant de Bethléem comme le Messie, si longtemps attendu par le peuple d'Israël. Et encore un peu de temps, les rois de l'Orient viendront aussi l'adorer et déposer leurs couronnes et leurs présents à ses pieds; et même le jour n'est pas loin quand la multitude des tribus et des nations viendront reconnaître son souverain pouvoir et implorer sa miséricorde infinie.

Que ces miracles sont grands! Que cette manifestation de la divinité est admirable! Mais ce qui doit nous frapper encore d'un plus grand étonnement, c'est de contempler le Fils de Dieu fait homme, fait chair, couché dans la crèche, exposé aux peines et aux souffrances! Que sont tous les autres miracles en comparaison du spectacle d'un Dieu anéanti!

Mais pourquoi le Fils de Dieu s'est-il réduit à un tel état de souffrance et d'anéantissement? Chrétiens, écoutez-moi, et vous apercevrez bientôt la manifestation de la justice incorruptible, de la sagesse profonde, et de la bonté infinie de Dieu.

Un crime avait été commis; le désordre introduit dans le monde avait excité la colère du ciel; la gloire de Dieu avait été outragée, sa justice demandait le châtiment du coupable, mais sa miséricorde était inclinée pour le pardon. La rémission du crime sans réparation n'était pas selon le plan de la sagesse divine. De là, la nécessité d'une victime en expiation de l'outrage.

Qui sera la victime? Un homme? Mais les mérites des hommes les plus parfaits ne sont pas suffisants pour satisfaire à l'injure faite à Dieu. Un ange enrichi de tous les trésors de la miséricorde divine? Mais, comme les hommes, simple créatures les anges sont d'eux-mêmes, de leur nature, bien pauvres devant Dieu, et leurs œuvres expiatoires étant limitées ne peuvent combler l'abîme immense qui sépare le coupable de son Créateur. Le prix offert doit être égal à la gravité de l'offense, un prix infini, une victime d'une valeur infinie est requise pour effacer le décret de notre condamnation.

Voyez maintenant la Sagesse et la Miséricorde de Dieu! Elles présentent un Médiateur possédant en lui-même, dans sa propre personne, la nature du Dieu offensé et celle du

transgresseur de la loi; il se place entre le juge et le coupable afin de payer par son expiation volontaire la dette contractée par l'infortuné transgresseur.

Ce médiateur est le Fils de Dieu fait homme, qui s'est fait chair, qui pleure, qui souffre pour nous dans la crèche de Bethléem. En lui j'admire la Sagesse éternelle disposant toutes choses, la Justice divine ayant son cours, et la Miséricorde infinie abolissant le décret de mort contre les enfants d'Adam.

O Sagesse! O Justice! O Bonté! O Puissance de mon Dieu, mon âme est ravie d'admiration en contemplant tes œuvres merveilleuses et incompréhensibles! Les attributs de Dieu nous sont donc admirablement manifestés par l'incarnation et la naissance de Jésus-Christ.

La contemplation du Fils de Dieu, fait homme, né dans la crèche, versant des larmes, acceptant une vie de travail, de pénitence, pour être consommée sur la croix, révélera aussi à notre âme la profondeur de notre chute, la grandeur et l'élévation de notre nature rachetée par une victime d'une valeur infinie. Et alors, sans crainte d'erreur, nous nous écrierons: Voilà l'homme! Voyez-le, bien mieux connu par le mystère de l'incarnation et la naissance de notre Sauveur, que par toutes les leçons des philosophes!

"Nations, louez toutes le Seigneur; peuples, célébrez tous ses louanges, parce que sa miséricorde est affermie sur nous." (*Ps. CXVI.*)

Nous avons un Rédempteur en qui réside substantiellement la divinité elle-même; adorons-le, et écoutons sa voix! Que dorénavant tous les oracles des fausses Déités gardent le silence!

A toi seul, O très aimable Jésus, je veux demander des leçons de sagesse! A toi seul je veux demander la connaissance de toutes les vérités nécessaires à mon salut. Oui, c'est de toi seul que nous pouvons recevoir la lumière divine qui dispersera toutes les ténèbres de nos esprits, et dirigera nos pas dans les sentiers du ciel; à ton cœur sacré, tout embrasé d'amour pour nous, nous nous adresserons chaque jour, afin de rallumer dans nos cœurs glacés le feu du divin amour! Mais cela doit être le sujet d'une seconde considération.

L'étable de Bethléem est l'humble temple habité par le Dieu d'une gloire infinie, la crèche est l'autel vénérable sur lequel la justice et la miséricorde se rencontrent, s'embrassent, et rétablissent la paix et la réconciliation. L'étable est le temple, la crèche est l'autel où s'élève une fournaise de feu divin pour reconquérir nos cœurs rebelles.

En effet, si on nous disait que le fils d'un prince très puissant, en présence duquel se prosternent tous les monarques de la terre, est descendu de son trône où il était assis à la droite de son père, partageant avec lui son pouvoir suprême, et les hommages de ses bons et fidèles sujets; si on nous disait que ce prince, touché de la détresse et de l'infortune de tout son peuple, s'est volontairement exilé du milieu de sa cour brillante, et s'est rendu dans un pays très éloigné, afin de consoler des rebelles infortunés, bannis, exilés, et laissés sans espérance; cela exciterait notre admiration et nous ne pourrions nous empêcher de nous écrier: Oui, ce prince est l'ami et le père de tout son peuple. Mais si nous apprenions qu'après son arrivée parmi les rebelles, il s'est dépouillé de tous ces titres, afin de ne pas les effrayer par la splendeur de sa puissance et qu'il les a traités comme ses égaux, et les a enrichis des dons les plus précieux, afin de gagner les affections de leurs cœurs, et les conduire de nouveau plus aisément dans le chemin du devoir, de l'obéissance et du bonheur; si nous apprenions que pour eux il s'est livré au juste courroux de son père irrité par leur rebellion; Oh! alors, sans doute, l'excès d'un amour si pur, si désintéressé, si libéral, si généreux, exciterait notre plus grande admiration; notre intelligence ne pourrait le comprendre et notre langue deviendrait muette, incapable de trouver des expressions de louange dignes d'une telle action, d'un tel dévouement.

Ce prince, dont le cœur est enflammé d'un si grand amour pour son peuple, n'est pas un prince imaginaire. Il est dans la crèche de Bethléem; car ce petit enfant, qui nous est manifesté est le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel pour être notre victime, et pour nous guider dans le royaume d'un bonheur parfait et éternel.

Du haut du trône de sa gloire, il vit la terre couverte de maux, les nations couchées à l'ombre de la mort, il vit l'ancien

serpent, qui dans le commencement trompa nos premiers parents dans le Paradis Terrestre, toujours plein de rage, continuant partout ses œuvres de malice et de destruction. Il vit Lucifer et ses anges, comme des lions rugissants allant tout autour des enfants d'Adam, afin d'en faire de nouvelles victimes pour son royaume. Il vit ces monstres de l'enfer, ne prenant aucun repos, jour et nuit lançant contre eux leurs traits enflammés et plein de poison pour les aveugler de plus en plus, et les conduire dans la voie de tous les crimes et de la perdition éternelle; et son cœur fut ému de compassion.

Il vit aussi sur la terre quelques âmes justes versant des larmes et criant vers Dieu, comme le prophète Isaïe; "O cieux, répandez la rosée et que les nues nous donnent le juste. Que la terre s'ouvre et enfante le Sauveur." Leurs prières ferventes le touchèrent de plus en plus de compassion, et l'enflammèrent du désir de se faire homme, de souffrir et de mourir pour notre rédemption.

"Nations, louez toutes le Seigneur; peuples célébrez tous ses louanges, parce que sa miséricorde est affermie sur nous." (*Ps. CXVI.*)

Le Père éternel, ayant accepté le sacrifice de son Fils, nous le donne pour réconciliation avec sa divine Justice. "Dieu a tellement aimé le monde," dit St. Jean, "qu'il nous a donné son fils unique. (*St. Jean III. 16.*)

Qui sera jamais capable de comprendre l'amour infini de Dieu pour ce monde! Qui sera jamais capable de comprendre l'amour de son Fils pour nous; pauvres pécheurs!

O prodige au-dessus de tous les prodiges! Le Fils de Dieu laisse la gloire et la splendeur du Ciel, se revêt de notre propre nature dans le sein d'une vierge et neuf mois plus tard nous le voyons naître dans l'étable de Bethléem!

Allons en esprit dans l'étable de Bethléem; contemplons, admirons et adorons notre Emmanuel (Dieu avec nous). Voyez combien il nous aime! Il se plaît à devenir notre victime et notre Rédempteur, n'importe à quel prix! Brûlant d'amour pour nous, il est prêt, il désire ardemment de commencer sa vie pénitente et expiatoire qu'il continuera jusqu'au moment de sa mort sur la croix. Dans la crèche, tous les travaux, toutes les souffrances, tous les tourments de sa vie entière furent

présents à son esprit, et il accepta tout, afin d'effacer le décret de notre condamnation. "Il a été sacrifié," nous dit le prophète Isaïe, "parce qu'il l'a voulu." (*LIII. 7.*)

O répétons-le souvent avec l'église: Voilà l'Agneau de Dieu; voilà celui qui efface les péchés du monde! Voyez sa bonté et son amour infini; il est venu habiter parmi nous, afin de sympathiser avec nous dans tous les maux de cette vie; il est venu se couvrir de la lèpre de nos péchés et payer le prix de notre rédemption par ses humiliations et ses souffrances; il est venu détruire la puissance de Satan et enrichir nos âmes de dons surnaturels d'une valeur infinie!

Que n'a-t-il pas fait pour nous qui fût en son pouvoir? A lui seul nous sommes redevables de toute sorte de dons et de bienfaits célestes. C'est par sa médiation que nous pouvons appeler Dieu notre père, et que nous l'invoquons tous les jours comme le meilleur des pères, pleins de confiance qu'il écoutera nos prières et nous protégera contre tous nos ennemis.

L'enfant de la crèche est aussi l'auteur des sacrements, fontaines de vie et de félicité pour les chrétiens.

Il est l'auteur des sacrements, institués pour nous réconcilier avec Dieu; pour nous bénir à notre entrée dans cette vie; pour nous fortifier après nos premiers pas dans ce monde; pour guérir les blessures de notre âme, quand elle est tombée dans l'abîme du péché; pour nous enrichir de dons temporels et éternels pendant le cours de notre vie; pour nous donner du courage et des consolations lorsque nous sommes arrivés à l'heure de notre mort. L'Enfant de la crèche est la source de toutes les grâces. La crèche est le berceau du christianisme d'où découle un torrent de bienfaits divins sur le monde entier. L'enfant de la crèche est tout amour. Quand je le contemple réduit à un tel état d'humiliation pour nous, il me semble que je vois son cœur se fondre par l'ardeur du feu de la Charité, et couler par infusion dans nos âmes. Oui, notre Seigneur est tout amour, il est la charité même pour nous, pauvres pécheurs!

Que lui rendrons-nous maintenant en retour pour tant de faveurs? Que demande-t-il de nous? Rien de plus, rien de moins, que les affections de nos cœurs. Prêtez l'oreille à sa voix: "Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je,

sinon qu'il s'allume." (*Luc XII. 49.*) S'il s'est réduit lui-même à un tel état de pauvreté et d'humiliation, c'est pour captiver notre amour: "Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume." S'il s'anéantit et désire souffrir et mourir pour nous, c'est pour allumer dans nos âmes ce feu divin qui plus tard porta St-Paul à s'écrier: "Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? L'affliction, les angoisses, la faim, la nudité, les périls, les persécutions ou le glaive!....Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence....ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur." (*Rom. VIII. 35, etc.*)

Tels doivent être nos sentiments. Mais, O ingratitude, en présence du petit enfant de la crèche, brûlant d'amour pour tous les hommes, les cœurs de bien des pécheurs demeurent indifférents, froids, glacés; et rien n'est capable d'allumer en eux le feu de la charité divine. Il les invite tous à Lui; mais ils fuient sa divine influence; il se sacrifie pour les rendre heureux; et ils rejettent son amour afin de suivre leurs inclinations perverses. O insensibilité! O aveuglement! O folie!

Allons en esprit vers le petit enfant de Bethléem; adorons-le et rappelons-nous qu'il est le Sauveur de tous les hommes de bonne volonté!

Avant de conclure cette instruction, permettez-moi de vous inviter à unir votre voix à celle des anges de Dieu et de dire avec eux: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté."

Gloire à Dieu le Père, qui a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils pour nous racheter! Gloire à Dieu le Fils, qui par amour pour nous s'est revêtu de notre propre nature, afin de briser nos chaînes et de répandre sur nous toutes ses bénédictions! Gloire au Saint-Esprit, l'Esprit d'amour, qui nous a aimés d'un amour infini, par l'opération duquel, le Fils de Dieu s'est incarné dans le sein de Marie, la fille bien-aimée du ciel et de la terre! Gloire à la Très-Sainte Trinité, qui, plus que parfaitement satisfaite du prix payé par l'agneau de Dieu pour les péchés du monde, a détruit la

muraille de séparation entre le ciel et la terre!

Gloire à Dieu, la guerre qui a duré quatre mille ans est enfin terminée; les portes du ciel sont ouvertes, des millions d'anges sont descendus dans cette vallée de larmes, pour nous annoncer le plus heureux des événements. Ravis d'admiration, en voyant le petit enfant né dans la crèche de Bethléem, qu'ils savent être leur Créateur, leur Maître, leur Dieu, ils l'adorent avec un profond respect; et pleins de joie en contemplant sa bonté infinie pour nous, ils ne cessent de répéter: "Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté!"

Que le monde entier en ce jour retentisse de ces paroles consolantes: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté!"

Que la paix soit avec vous, mes Frères, qui dociles à la voix des saints anges, avez lavé vos âmes immortelles dans le sang de l'Agneau de Dieu! Que la paix soit avec vous, qui avec une conscience pure avez reçu le sacrement de son amour! Que la paix soit avec vous, qui vivant dans l'état de la grâce sanctifiante préféreriez la mort plutôt que d'offenser Dieu! Oui, que la paix soit avec vous, parce que vous êtes les vrais enfants de Dieu, participant à sa divine nature; parce que vous êtes les frères de Jésus-Christ, et avec lui les héritiers du ciel; parce que toute action que vous faites pour plaire à Dieu vous rend digne d'un nouveau degré de gloire éternelle! Que la paix soit avec vous, O hommes de bonne volonté, fidèles serviteurs de Dieu—Dieu lui-même sera votre éternelle récompense!

Mais que dirai-je à ceux qui ne voulant pas renoncer à leurs passions criminelles ne peuvent recevoir les bénédictions de Jésus? Malheur a eux; malheur à eux, même dans cette vie, car il n'y a pas de paix pour le pécheur obstiné! Malheur à eux, car après cette vie ils seront plongés dans les tourments éternels!

O Bon Jésus que votre divine lumière éclaire leurs esprits, touche et change leurs cœurs, afin qu'ils se convertissent, et puissent avoir part à votre gloire éternelle! Amen.

III.

DISCOURS SUR LES ROMANS.

LES ROMANS RUINENT L'ESPRIT ET L'INTELLIGENCE—ILS CORROMPENT LE CŒUR DE CEUX QUI LES LISENT—ILS SONT TRÈS DANGEREUX POUR LES MŒURS ET CAUSENT LA PERDITION DE BIEN DES AMES.

"Celui qui aime le danger, y périra."—L'Ecclésiastique, III., 27.

L'auteur de cette leçon si importante avait sans doute une connaissance parfaite du cœur humain et de sa fragilité. La vérité de ces paroles ne s'est vérifiée que trop souvent par les chutes répétées de ceux qui se confient dans leur propre force et se jettent au milieu des dangers, où ils reçoivent presque toujours des blessures mortelles. La fuite du danger de pécher est le seul moyen de salut. La lâcheté, qui dans d'autres circonstances est considérée comme faiblesse devient dans cette occasion une vertu essentielle. Nous devons fuir, et fuir promptement le danger du péché.

Parmi les dangers nombreux qui entourent maintenant la jeunesse, il n'y en a pas, peut-être, de plus à craindre que la lecture des romans. Quand bien même ils ne seraient pas défendus à notre curiosité par la religion, la loi naturelle et l'intérêt de notre salut nous les défendent absolument.

Premièrement, parce que la lecture de ces livres est dangereuse; secondement, parce qu'elle produit des effets terribles et trop souvent irréparables.

Telle est la division de ce discours, et l'object de votre attention.

Rien ne peut mieux nous faire comprendre le danger imminent de la lecture des romans que les mauvaises impressions qu'elle laisse ordinairement dans le cœur de la jeunesse, et même des personnes agées. Les romans nous donnent seulement du goût pour les choses frivoles, affaiblissent nos âmes et les rendent incapables d'occupations sérieuses et de l'accomplissement de nos devoirs; ils énervent notre courage, nous font perdre cette rigidité de principe et de mœurs, si nécessaire pour nous conserver dans le sentier de la vertu; ils excitent en nous une certaine sensibilité et un désir pour des objects qu'on avait auparavant méprisés et rejetés; ils nous inspirent des sentiments faussement héroïques, ils ont des passages très dangereux à la vertu, des descriptions ou expressions qui, quoique chastes en apparence, insinuent des pensées immodestes, des images vives et frappantes, capables de troubler et dérégler l'imagination et la raison, non pas tant parce qui est décrit, que parce qui est laissé sous un certain voile, pour piquer notre curiosité; ils ont des descriptions simples et naturelles qui font petit à petit pénétrer le vice dans l'âme, et le feu impur dans le cœur. Ce serait déraisonnable de vouloir se flatter et se tromper soi-même sur les mauvais effets causés par la lecture des mauvais livres, n'importe par qui ils ont été écrits, par des hommes de talent ou non; très souvent, sinon toujours, ils causent dans l'esprit des troubles et des émotions secrètes qui sont ordinairement le prélude de chutes honteuses. Que dirai-je de plus, ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui déguisent son horreur; ils effacent par de brillantes descriptions des fausses vertus la beauté de celles qui sont nobles et réelles; ils louent un honneur chimérique à la place de l'honneur véritable qu'ils tournent en ridicule. Plus ils s'efforcent de montrer de la délicatesse dans les passions, plus grands sont les dangers de la déception. Que dois-je ajouter encore? Ils décrivent dans un langage aisé la pureté du goût et des plaisirs mondains dans les villes, l'appareil de la luxure, des tableaux honteux, des manières encore plus inconvenables; enfin, ils proclament la doctrine d'Epicure. Telles sont les leçons qu'ils enseignent. O combien aisément est séduite et trompée l'âme d'une jeune personne sans expé-

rience! Et si quelquefois la lecture de tels livres ne produit pas immédiatement ces effets pernicieux; au moins elle prépare la voie; si elle n'est pas aussitôt suivie par des défaites et des chutes, elle répand dans le cœur une disposition secrète, qui plus tôt ou plus tard causera sa ruine.

Jeune homme, qui trouvez une si grande attraction dans la lecture des romans, répondez-moi: Découvrez-vous dans cette lecture la moralité chrétienne? Est-ce dans l'école du monde et des passions que vous espérez acquérir la connaissance de la vertu? Ou plutôt, au pied de la croix, dans l'évangile de Jésus-Christ crucifié pour le salut des hommes? Quelle relation, quel contraste y a-t-il entre les romans et la moralité de nos livres sacrés? Il n'y a pas de plus grande différence entre la lumière et les ténèbres, qu'il en existe entre l'esprit des romans, et l'esprit qui doit animer les disciples de Jésus-Christ. Crucifier notre chair avec ses vices et sa concupiscence, c'est agir selon l'esprit de la religion chrétienne; nourrir dans nos âmes l'amour du monde et de ses désordres, c'est, sinon l'object, du moins le fruit des romans.

Hélas! Quoi de plus dangereux à nos âmes immortelles? Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs, telle est la doctrine de l'Apôtre des nations. Tout discours immoral est absolument défendu; personne ne peut le nier. Et je soutiens que la lecture des romans est plus dangereuse qu'une conversation immorale, parce qu'elle fait des impressions plus profondes dans l'esprit. De mauvaises impressions produites par la conversation ne durent pas si longtemps, à cause du changement de sujet qui porte la pensée à d'autres objects. Mais la lecture des livres immoraux, attire toute l'attention, pénètre l'esprit et le cœur, remplit l'âme entière d'imaginations immodestes. Les romans sont lus pour satisfaire la curiosité, et d'autres passions difficiles à régler et à contenir. On les lit des heures entières avec plaisir, et souvent quand le cœur est ouvert à des objets bien dangereux, quand l'âme s'oubliant elle-même devient si susceptible à tout ce qui peut flatter ses inclinations. Alors ses impressions deviennent plus vives, plus agréables, plus profondes et plus ineffaçables. De plus dans une conversation vous voyez souvent une personne rougir lorsque des expressions impures

sont proférées; la présence des autres nous inspire un certain respect qui nous arrête. Mais personne prenant plaisir dans la lecture des livres immoraux ne rougira pendant qu'elle remplit son esprit et son cœur d'une telle nourriture, quelqu'impure qu'elle soit. Etant seul sans précaution, le vice est dévoilé avec pleine liberté, sans honte, sans crainte; bien plus, dans un livre, les caractères sont dépeints avec art, ils sont plus vifs, plus animés et plus pénétrants; le discours est plus doux et mieux composé; les narrations sont plus naturelles, enfin tout paraît sous le meilleur aspect.

Si j'ouvre l'histoire de l'antiquité profane, je trouve de nouvelles preuves, pour démontrer le danger de la lecture des mauvais livres; preuves très convainquantes, car elles viennent de personnes qui n'ont pour leur seul guide que la simple raison, souvent faible et corrompue. Dans leurs annales je vois qu'ils ont proscrit de leur république, et arraché des mains des jeunes gens de tels livres qu'ils croyaient plus capables de corrompre le cœur que de polir l'esprit.

De là, l'Eglise de Dieu n'ayant pas moins à cœur la pureté des mœurs que celle de la foi, a en tout temps, fait tout ce qui était en son pouvoir pour détourner ses enfants de la lecture des livres immoraux. Dans son premier Concile, selon l'historien Nicéphore, elle prononça la sentence d'anathème contre un livre dont le style était efféminé et immoral.

Mais si le danger ne vous effraie pas, voyons ses terribles conséquences.

La lecture des romans est très pernicieuse parce qu'elle pervertit le jugement, corrompt les bonnes inclinations et cause la ruine d'une multitude innombrable d'âmes. Quelques exemples sur ce sujet nous feront mieux comprendre le grand danger de ces livres.

Ste. Thérèse, qui en lisant la vie des saints et des martyrs avait tellement imbibé son âme de l'esprit de Dieu, qu'étant encore enfant, elle laissa la maison de son père, afin de trouver une place où elle pût gagner la couronne du martyre. Thérèse, si jeune encore, martyre déjà par le désir, mais sans succès dans son projet de mourir pour Jésus-Christ, continue d'être un ange de piété jusqu'à ce qu'elle commence à lire les romans. Thérèse est un grand exemple des mauvais effets

qu'ils produisent. "La lecture des romans," dit-elle, "commença par refroidir mes bons désirs, et fut la cause de mes fautes sur bien d'autres sujets, je m'imaginais, néanmoins, qu'il n'y avait pas du mal, quoique je perdisse plusieurs heures du jour et de la nuit dans ce vain exercice, à l'insu de mon père. Mais j'étais tellement attachée à cette habitude, qu'il me semblait que je ne pouvais être heureuse, si je n'avais pas quelque nouveau livre." Si elle n'avait été retirée d'un si grand danger par une grâce spéciale de Dieu, elle aurait péri, comme vous pouvez vous en convaincre en lisant sa vie écrite par elle-même.

Un autre exemple non moins important est celui de St. Augustin, un des plus grands docteurs de l'Eglise. Dans sa jeunesse, avant d'être chrétien, emporté par le désir de connaître toutes choses, il lisait sans distinction toute espèce de livres. Les comédies de Térence sont pour lui pleines de charmes; mais plus il les lit, plus le poison se répand dans son esprit et dans son cœur. Le feu des passions impures s'allume dans son âme et il se trouve lui-même plongé dans l'abîme de la dépravation la plus honteuse. Lisez le livre de ses confessions, et vous y verrez combien il eut à combattre pour sortir de cet abîme de corruption. Bien plus il vous dira qu'il n'y aurait eu aucune espérance de salut pour lui, si Dieu par un miracle de sa grâce n'avait brisé ses chaînes.

Ecoutez aussi les lamentations d'un autre, qui trompé par le désir d'une vaine réputation avait écrit des romans et les avait livrés au public. Touché et converti par la grâce de Dieu, il voit les maux qu'il a causés par ses écrits, il désire, mais en vain, mettre une fin au scandale et réparer le passé. "Qui m'assurera," dit-il, "que ma douleur a touché le cœur de Dieu, tandis que mes écrits continuent de produire la destruction des âmes. Je publie des rétractations, mais voudra-t-on prendre la peine de les lire; et ceux qui les liront, en recevront-ils quelque avantage? Que deviendront tant d'âmes perdues par mes écrits? Quel terrible état pour celui qui se sent coupable et impuissant de réparer le mal qu'il a fait!"

Je veux encore exposer à votre vue un nouveau tableau qui fera des impressions plus profondes dans votre esprit. Je me représente un jeune homme de ce collège qui d'abord

était effrayé par la seule pensée du crime comme des premières atteintes d'une maladie très dangereuse; sur sa figure brillait l'innocence et l'esprit de piété, on le voyait souvent à l'église recevoir les sacrements avec ferveur; il trouvait ses délices dans la lecture des bons livres et dans l'accomplissement de tous ses devoirs, comme chrétien et comme élève. La couronne de la victoire avait souvent orné son front, il était la gloire de ses maîtres, et bien des fois il avait été proposé comme modèle à ses compagnons, enfin il était le jeune homme le plus accompli du collège par sa vertu et par sa science. Un tel commencement nous donna la plus grande espérance d'un heureux avenir; mais vaine attente! Un souffle contagieux s'élève et entoure cette jeune plante, elle perd sa beauté et se dessèche. Une imprudence est devenue pour ce jeune infortuné une pierre d'achoppement contre laquelle s'est évanouie toute la ferveur de sa vertu. Il commence à prendre plaisir à nourrir son esprit de la lecture de mauvais livres....Jeune homme infortuné, où diriges-tu tes pas? Regarde l'abîme ouvert devant toi, sois saisi d'horreur et reviens si tu ne veux t'y précipiter et périr pour toujours!....Mais en vain, inutiles sont les admonitions de ses amis; il est aveugle et sourd; il a déjà avalé une trop grande quantité d'eau corrompue, et il n'aperçoit pas le danger. Il continue de nourrir son âme du fruit de l'arbre défendu, et en même temps la corruption se répand plus profondément dans son cœur, et un poison subtil s'infuse dans ses veines; ses bons livres ont disparu, et avec eux les règles qui lui retraçaient tous ses devoirs. Maintenant il ne sent que dégoût pour les choses saintes, il n'a plus recours à la fontaine des grâces pour purifier son âme et recevoir la force nécessaire contre les tentations; les instructions religieuses sont pour lui une nourriture insipide, sans saveur, désagréable et dégoûtante. Enfin nous le voyons plongé dans le plus profond abîme de corruption. Et lui qui avait été la gloire et l'ornement du collège, en est devenu l'opprobre.

O permettez-moi de m'écrier avec le prophète Isaïe: "La couronne de notre tête est tombée, malheur à nous parce que nous avons péché." (*Lam. V. 16.*)

Déplorez, mes chers amis, cette fatale destinée; crai-

nez le danger et ne vous y exposez pas vous-mêmes. Car le jeune homme dont nous venons de faire le portrait n'est pas un être chimérique, l'expérience nous donne de temps en temps des exemples et des leçons semblables. Que le bon Dieu vous préserve tous de tomber dans un pareil état de dégradation!

Malgré ces maux si effroyables, plusieurs trouvent des prétextes pour lire les romans; mais voyons s'ils ont quelque raison bien fondée.

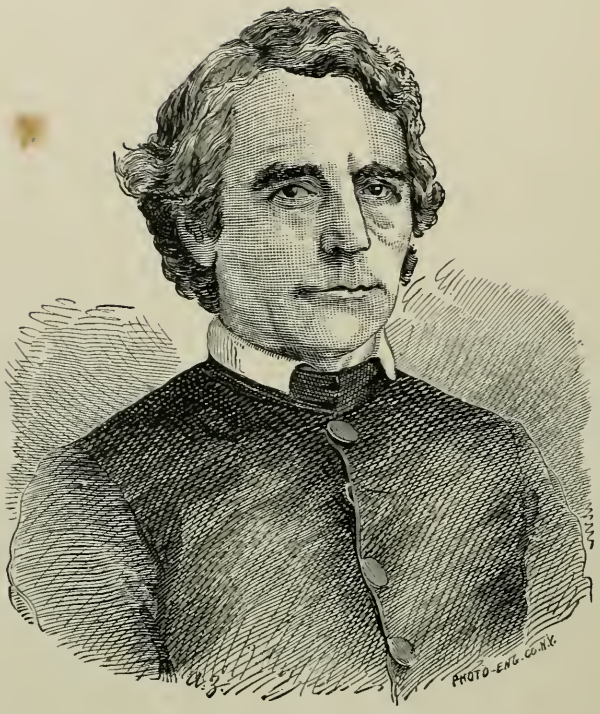
Pourquoi défendre les romans et permettre la lecture de l'histoire, qui révèle aussi les crimes les plus honteux? Le jeune homme, qui se plaît à soulever une pareille objection, sait-il ce que c'est que l'histoire? Si quelquefois elle découvre des crimes honteux, c'est pour en faire voir toute l'infamie et en inspirer de l'horreur; si elle montre des hommes corrompus et des nations dépravées, c'est pour les couvrir d'ignominie et pour exciter contre eux le mépris du genre humain. En outre, je trouve dans l'histoire un contre-poison inconnu dans les romans. Si dans l'histoire je vois le crime, je vois aussi des vertus sublimes admirées par des hommes sages des générations présentes et passées. De là, ne comparez plus les romans à l'histoire. Lisons l'histoire pour notre instruction, et laissons les romans périr dans la poussière, ou plutôt qu'ils soient réduits en cendres.

D'autres objectent encore et disent: Il faut apprendre à bien parler, et les romans sont presque les seuls livres qui peuvent nous procurer cet avantage. Sophisme des passions mauvaises! Les romans seuls nous enseignent à bien parler! Grâces à Dieu, nous ne sommes pas réduits à la triste nécessité de faire le mal, afin d'apprendre à bien parler! Nos meilleurs écrivains ont trouvé le secret de joindre l'éloquence à la solidité; des sujets secs et stériles ont reçu sous leur plume, le plus charmant aspect. Mais quand bien même nous serions dans la nécessité d'ignorer pour toujours notre langage, il ne nous serait pas encore permis de puiser nos connaissances de sources impures dont les eaux empoisonnées causeraient la mort; et nous refusons sans doute aux romans l'honneur d'apprendre à bien parler. Si par bien parler, on comprend l'usage d'expressions hyperboliques dans la conversation; oui, nous devons avouer et faire justice aux romans,

ils ont cet avantage. Mais si pour bien parler, on entend converser avec précision, discernement, solidité, avec des expressions vives et naturelles, amis des romans humiliez-vous, ils ne vous donneront jamais cette science.

D'autres pourraient dire encore si les livres obscènes sont défendus, on doit au moins nous permettre les ouvrages dans lesquels ils n'y a que des expressions tendres. La religion, vous permettra de lire des livres pleins d'expressions tendres! Mes amis, vous ne m'avez pas compris, mon dessein n'était pas de vous défendre des productions monstrueuses, ou la corruption du cœur humain a dépassé toutes limites. Je suppose que votre éducation et vos sentiments naturels sont tels qu'ils vous inspirent de l'horreur pour des livres de ce genre. La question est seulement sur ceux dont vous venez de parler, et je soutiens qu'ils sont plus dangereux que les autres; l'obscénité elle-même révolte et est dégoûtante; la nature donne contre elle des armes à toute personne qui n'a pas étouffé sa voix. Mais où sont les moyens de résister au vice quand il paraît orné des traits de la vertu, et embelli de tous ses charmes? Où trouver une âme assez forte pour rejeter un poison si bien préparé? C'est le piège le plus séduisant pour l'innocence, et le rocher le plus renommé par les naufrages.

De là, anathème aux romans! Malheur à ceux qui les lisent! Malheur à ceux qui les prêtent! Loin de vous ces écrits licencieux produits par le libertinage, dont la vogue et le succès sont principalement dûs à l'effroyable mérite de séduire et corrompre. Ah! si quelqu'un parmi vous a jamais eu l'infortune de souffrir quelqu'injure par la lecture des romans qu'il réfléchisse et qu'il s'arrête! Un abîme profond, très profond est ouvert devant lui! Quant à vous qui avez eu le bonheur de préserver votre innocence, gardez-vous de toucher au fruit défendu, il contient une semence d'un poison mortel. Ne soyez pas insensibles à votre salut, et à la considération de la vie éternelle qui doit être la récompense de votre fidélité.



RÉVÉREND L. GALTIER.

IV.

INSTRUCTION SUR LA MODESTIE PAR LE RÉVD PÈRE L. GALTIER, QUI, EN 1841, BATIT LA PREMIÈRE CHAPELLE DANS ST. PAUL, ET MOURUT À LA PRAIRIE DU CHIEN EN 1866. LA MODESTIE EST UNE VERTU PAR LAQUELLE NOUS RÉGLONS NOTRE EXTÉRIEUR AVEC DÉCENCE ET DÉCORUM—PAR ELLE TOUT DOIT ÊTRE BIEN RÉGLÉ DANS NOTRE EXTÉRIEUR—NOS YEUX, NOTRE LANGUE, NOS VÊTEMENTS, NOS MANIÈRES, ETC.

"Que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche.—Phil. IV. 5.

Chrétiens bien-aimés: C'est un devoir sacré pour les ministres de Dieu d'enseigner aux fidèles toutes leurs obligations, quand bien même ils pourraient avoir quelque raison de craindre, que plusieurs ne soient pas bien disposés à recevoir avec reconnaissance toutes les vérités du salut. "Prêchez la parole," dit saint Paul à son disciple chéri Timothée, "parlez avec instance en bonne saison, et hors de saison, réprouvez, priez, réprimandez avec patience et selon la doctrine." Non moins positif est le précepte de Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il ordonne à ses Apôtres et à leurs successeurs d'aller et d'instruire toutes les nations, "leur enseignant" dit-il, "d'observer tout ce que je vous ai commandé, et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde."

Si nous ne voulions que plaire aux gens du monde, nous ne pourrions jamais dire une parole dure contre les affections de la nature corrompue. Mais nous avons à annoncer la doctrine de Notre Seigneur, qui dans bien des occasions, prononce cet anathème: "Malheur au monde, à cause de ses scan-

dales!" De là, de temps en temps, nous devons fortement élever la voix contre les nombreux abus de la société.

Le sujet de notre instruction, aujourd'hui, sera sur la Modestie.

La Modestie, Fidèles bien-aimés, est une vertu par laquelle l'extérieur est réglé avec décence et décorum. Par elle, selon l'exemple de Jésus-Christ, toute chose doit être bien réglée dans notre extérieur—dans nos yeux, notre langue, nos vêtements, nos manières.

Nos yeux sont comme deux ouvertures par lesquelles sont communiquées à notre âme la lumière ou les ténèbres; ils peuvent causer la ruine fatale de notre cœur, et devenir aux autres un sujet de scandale.

Le saint homme Job était bien convaincu de cette vérité lorsqu'il disait: "J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même regarder à une vierge." (*XXXI. 1.*) Ecoutez aussi cette admonition du Saint-Esprit par la bouche de l'Ecclésiastique: "Ne considère pas une jeune fille, de peur que tu ne trouves ta ruine en sa beauté....Détourne les yeux d'une femme parée, et ne considère pas la beauté d'une étrangère. Car plusieurs ont péri par la beauté d'une femme, et c'est par là que la concupiscence s'allume comme le feu." (*IX 5, 8, 9.*)

Soyez modestes, veillez et priez; sinon, malheur à vous! Vos yeux trahiront votre cœur et causeront votre ruine, selon ces paroles de Jésus-Christ: "Je vous dis que quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur." (*Matt. V. 28.*)

Les Saintes Ecritures nous fournissent aussi trois exemples frappants sur le même sujet. Le premier est la chute d'un grand roi et d'un grand prophète bien connu dont les larmes et les pénitences ne cessèrent qu'avec sa vie; David séduit par des regards imprudents sur la femme d'Urie se rendit coupable du double crime d'adultère et de meurtre. Le second, non moins remarquable, prouve qu'un âge avancé n'offre aucune guarantie, aucune sécurité contre une chute si honteuse. Qui n'a pas lu ou entendu raconter l'histoire de ces deux vieillards, de ces deux juges du peuple d'Israël qui avaient un libre accès à la maison de Joachim, l'époux de la

chaste et vertueuse Susanne; leurs regards immodestes portèrent le poison dans leurs cœurs, et les plongèrent dans l'abîme de l'iniquité; et parce quelle craignait Dieu et qu'elle ne voulut pas consentir à leur crime, préférant plutôt la mort, ils l'accusèrent devant le peuple et la firent condamner à mort. Mais, gloire à Dieu! Le ciel ne put être témoin de crimes si abominables d'une part, et de vertus si éminentes de l'autre, sans punir ces deux monstres d'iniquité, et couronner de gloire Suzanne, la chaste épouse, la femme parfaite, le modèle immortel de son sexe.

Un troisième exemple du danger causé par l'immodestie des yeux est offert à la réflexion des personnes qui pourraient s'imaginer que le sexe n'a rien à craindre des regards imprudents et lascifs. Nous lisons dans le livre de la Genèse que la femme de Putiphar, ayant jeté ses yeux sur Joseph, conçut dans son cœur des passions si criminelles, qu'elle oublia son rang, son devoir, et employa toute sorte de moyens pour porter le saint jeune homme au crime le plus horrible. Mais Joseph craignait Dieu, l'aimait et préféra s'exposer à toute espèce de maux et de souffrances dans cette vie plutôt que de l'offenser.

De là, si nous voulons garder nos cœurs purs, il faut prier et veiller sur nos yeux et pratiquer la vertu de modestie.

Notre conduite et nos manières doivent aussi êre gouvernées par la prudence et la modestie. Nous ne devons rien laisser paraître dans nos actions d'indécent, de lascif ou de léger. La gravité, la candeur, l'affabilité et la bonté doivent être les ornements de notre contenance, comme elles sont aussi les meilleures marques d'une bonne éducation et d'une vertu solide.

Tâchez donc d'être modestes dans toutes les circonstances et dans tous les lieux; avec vos supérieurs parce que vous devez les respecter, et avec vos égaux et vos inférieurs parce que vous devez les édifier et leur donner le bon exemple. Soyez modestes, même quand vous êtes seuls, à cause de votre ange gardien qui est présent, et surtout à cause de Dieu, qui voit toutes vos actions. "Que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche. Cet avis de l'Apôtre doit être spécialement entendu de notre conduite dans

l'église, dans la maison de prière, dans le lieu où nous avons le tabernacle du Dieu vivant. "Rentrer dans la maison de Dieu comme dans une maison profane sans respect et modestie; regarder çà et là, y converser et rire, s'y tenir dans une posture inconvenante et d'autres irrévérences semblables sont des péchés qui offensent Dieu," dit un pieux auteur, "plus que la généralité du peuple s'imagine."

Soyez modestes et veillez au milieu de vos enfants. Bien des fois des enfants ont reçu à la maison les premières impressions du mal, et ils auront à accuser les auteurs mêmes de leur vie, comme les meurtriers de leurs âmes. Que votre conduite soit donc pour eux une leçon continuelle de modestie.

Ne laissez dans votre maison aucun livre, aucun journal dont les tendances sont immorales, ni aucun tableau, aucune peinture ou image, aucune statue indécente. Ces objets sont les productions d'esprits impurs, capables de répandre la corruption dans les cœurs les plus purs, et causer la mort spirituelle des âmes. Mais ayez toujours pour votre usage et celui de vos enfants de bons livres qui vous inspireront aux uns et aux autres de bonnes pensées, de bonnes affections et de bons désirs. Ornez les murs de vos chambres avec des peintures, des tableaux ou des images de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et d'autres saints et martyrs, dont la vue et les œuvres seront pour vous et vos enfants des leçons continuelles de modestie, de pureté, de patience et d'obéissance à la volonté de Dieu en toutes choses.

La vertu de modestie doit paraître aussi dans vos vêtements. Tout ornement superflu est le signe d'un esprit vain et léger et devient dangereux même aux yeux chastes. Soyez modestement vêtus, suivant votre condition et vos moyens sans tâcher d'égaler ceux qui sont au-dessus de vous. "Ne vous glorifiez jamais de votre parure," nous dit le Saint-Esprit, "car cela n'est que vanité." Tous les Pères de l'Eglise ont condamné avec un saint zèle les vêtements immodestes. St. Jérome appelle les jeunes personnes qui parent avec excès leurs cheveux "la peste de la modestie; et je ne pense pas qu'il soit trop sévère, lorsque je lis dans la première Epitre de St. Paul à Timothée ce conseil: "Que les femmes se parent

de modestie et de chasteté, et non avec des cheveux frisés, ni d'ornements d'or, ni de perles, ni des habits somptueux; mais comme il convient à des femmes qui montrent leur piété par de bonnes œuvres." (*I. Ep. Tim. II. 9, 10.*)

A ces paroles de St-Paul, permettez-moi d'ajouter aussi un autre avis que le Prince des Apôtres adresse aux femmes mariées: "Rejetez loin de vous le soin de votre chevelure, les ornements d'or et la magnificence des vêtements; mais songez à l'ornement caché du cœur, qui consiste dans la pureté incorruptible d'un esprit de douceur et de paix; il est le plus riche ornement aux yeux de Dieu." (*I. Ep. St. Pierre III. 9, 10.*)

O mes bien chers Frères, que la sage doctrine des Apôtres est différente de celle du monde!

Les païens et bien d'autres qui n'étaient pas les disciples de Jésus-Christ, étaient excessivement vains dans leurs vêtements, dans leurs riches ornements et dans leurs habits immodestes; et c'est la raison qui engagea St. Pierre et St. Paul à parler ainsi afin de prémunir les chrétiens contre des scandales si hautement condamnés par Jésus et sa croix, et d'empêcher parmi eux la contagion d'une coutume si pernicieuse et d'un exemple si mauvais.

Combien plus énergique encore serait la condamnation des Apôtres, s'ils étaient témoins du luxe, de la vaine toilette, des vêtements indécents, de la conduite et des manières légères d'un si grand nombre de disciples de Jésus qui ont honte de sa croix et de la modestie chrétienne—de cette modestie chrétienne qui devrait être le plus bel ornement de la femme comme aussi la gloire et les délices de tous les disciples de Jésus-Christ.

Si votre esprit est bien réglé, cela paraîtra par la modestie de votre extérieur, selon ces paroles des Saintes Ecritures: "L'homme est connu par ses regards et le sage par sa contenance, lorsque tu le rencontres. Le vêtement qui le couvre, son rire et sa démarche montrent ce qu'il est."

Montrez ce que vous êtes; mais que cela soit par votre modestie, par vos manières humbles, simples et sans ostentation. Souvenez-vous que l'extérieur est l'image de l'intérieur, et que le visage qui est le miroir de l'âme doit aussi

être resplendissant de modestie.

Si vous avez un cœur vraiment chaste et une idée réelle de la vertu, vous mépriserez tous ces vains ornements, tous ces excès de toilette, comme scandaleux et ridicules pour des Chrétiens.

Est-ce pour réformer l'œuvre de Dieu que vous parez votre tête de tant de colifichets et de fleurs?--Par tant d'ornements combinés d'une manière si habile ne reniez-vous pas Jésus-Christ, dont la tête sacrée fut couronnée d'épines?

Observez la modestie dans vos paroles, car le sage dit que c'est par la langue que la sagesse se fait connaître.

Ne proférez jamais une parole mauvaise ou impertinente, mais parlez avec sagesse et en temps opportun. Que vos lèvres ne laissent jamais échapper aucun mot indécent ou lascif; mais édifiez vos semblables par votre conversation, évitez les discours impurs qui sont la peste et la corruption des bonnes mœurs. Ne vous servez pas d'expressions douteuses, d'expressions à double sens, qui peuvent être l'occasion de mauvaises pensées. Abstenez-vous de tout langage indécent, de toute parole basse qu'une certaine classe d'hommes vulgaires et méchants ont fréquemment dans leur bouche.

En outre, soyez discrets même sur des sujets indifférents; soyez les derniers à parler, et les premiers à garder le silence, n'interrompant personne, et ne vous mêlant pas des affaires d'autrui. Apprenez avant de parler; et parlez toujours avec prudence.

Ces quelques remarques sur ce sujet qui est de la plus grande importance vous engageront, je l'espère, à prendre quelques résolutions salutaires. Puisse la bénédiction de Dieu, réformer votre extérieur, jusqu'à ce que vous ayez acquis la modestie des saints et leur récompense, l'objet de mes désirs pour vous!

V.

DANGERS DU THEATRE.

*Extraits d'une lettre de Bossuet, Archevêque de Meaux, au Père Caffaro, Théatin. Bossuet lui fait ses plaintes d'une lettre qui avait été publiée sous son nom, en forme de Dissertation, sur la comédie; il lui montre tous les vices et les dangers du Théatre.

C'est à vous-même, mon révérend père, que j'adresserai d'abord en secret entre vous et moi, selon le précepte de l'Evangile, mes plaintes contre une lettre en forme de Dissertation, sur la comédie, que tout le monde vous attribue constamment, et que depuis peu on m'a assuré que vous aviez avouée.

Quoiqu'il en soit, si ce n'est pas vous qui en soyez l'auteur, ce que je souhaite, un désaveu ne vous fera aucune peine; et de là ce n'est plus à vous que je parle. Que si c'est vous, je vous en fait mes plaintes à vous-même, comme un chrétien à un chrétien, et comme un frère à un frère.

Je ne perdrai point de temps à répondre aux autorités de saint Thomas et des autres saints qui en général semblent approuver ou tolérer les comédies. Puisque vous demeurez d'accord, et qu'en effet on ne peut nier que celles qu'ils ont permises ne doivent exclure toutes celles qui sont opposées à l'honnêteté des mœurs....

La première chose que j'y reprends, c'est que vous avez pu dire et répéter, que la comédie, telle qu'elle est aujour-

*ces extraits furent traduits du Français en Anglais par Mgr. Ravoux, il y a bien des années. Ils sont insérés dans le livre de ses Mémoires en Anglais.—1890,

d'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs....Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière....

Songez encore si vous jugez digne de votre habit et du nom de chrétien et de prêtre, de trouver honnêtes toutes les fausses tendresses, toutes les maximes d'amour et toutes les douces invitations à jouir du beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans les opéras de Quinault, à qui j'ai vu cent fois déplorer ses égarements, mais aujourd'hui vous autorisez ce qui a fait la matière de sa pénitence et de ses justes regrets, quand il a songé sérieusement à son salut, et vous êtes contraint, selon vos maximes, d'approuver que ces sentiments, dont la nature corrompue est si dangereusement flattée, soient animés d'un chant qui ne respire que la mollesse.

Si Lulli a excellé dans son art, il a dû proportionner, comme il a fait, les accents de ses chanteurs et de ses chanteuses à leurs récits et à leurs vers; et ses airs, tant répétés dans le monde, ne servent qu'à insinuer les passions les plus décevantes, en les rendant les plus agréables et les plus vives qu'on peut.

Il ne sert de rien de répondre qu'on n'est occupé que du chant et du spectacle, sans songer au sens des paroles, ni aux sentiments qu'elles expriment; car c'est là précisément le danger que, pendant qu'on est enchanté par la douceur de la mélodie, ou étourdi par le merveilleux du spectacle, ces sentiments s'insinuent sans qu'on y pense, et gagnent le cœur sans être aperçus. Et, sans donner ces secours à des inclinations trop puissantes par elles-mêmes, si vous dites que la seule représentation des passions agréables, dans les tragédies d'un Corneille et d'un Racine, n'est pas pernicieuse à la pudeur, vous démentez ce dernier, qui a renoncé publiquement aux tendresses de sa Bérénice, que je nomme parce qu'elle vient la première à mon esprit; et vous, un prêtre, un Théatin, vous le ramenez à ses premières erreurs.

Vous dites que ces représentations des passions agréables ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident, comme vous parlez. Mais, au contraire, il n'y a rien de plus direct ni de plus essentiel dans ces pièces que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les écou-

tent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son Cid, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Si l'auteur d'une tragédie ne sait pas intéresser le spectateur, l'émouvoir, le transporter de la passion qu'il a voulu exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans l'insupportable, si on peut parler de cette manière?....

Si les nudités, si les peintures immodestes causent naturellement ce qu'elles expriment, et que pour cette raison, on en condamne l'usage, parce qu'on ne les goûte jamais autant qu'une main habile l'a voulu, qu'on entre dans l'esprit de l'ouvrier, et qu'on se mette en quelque façon dans l'état qu'il a voulu peindre, combien plus sera-t-on touché des expressions du théâtre, où tout paraît effectif, où ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux, ou ardents, ou tendres, et plongés dans la passion; de vraies larmes dans les acteurs, qui en attirent d'autres dans ceux qui regardent; enfin de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges; et tout cela, dites-vous, n'émeut qu'indirectement, et n'excite que par accident les passions?....

Je vous prie, que fait un acteur lorsqu'il veut jouer naturellement une passion, que de rappeler autant qu'il peut celles qu'il a ressenties, et que, s'il était chrétien, il aurait tellement noyées dans les larmes de la pénitence, qu'elles ne reviendraient jamais à son esprit, ou n'y reviendraient qu'avec horreur; au lieu que, pour les exprimer, il faut qu'elles lui reviennent avec tous leurs agréments empoisonnés, et toutes leurs grâces trompeuses.

Mais tout cela, dites-vous, paraît sur les théâtres comme une faiblesse: je le veux, mais comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes; enfin comme faiblesse si artificieusement changée en vertu, qu'on l'admire, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie si essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

Dites, mon Père, que tout cet appareil n'entretient pas directement et par soi le feu de la convoitise, ou que la convoitise n'est pas mauvaise, et qu'il n'y a rien qui répugne à l'honnêteté et aux bonnes mœurs dans le soin de l'entretenir; ou que ce feu n'échauffe qu'indirectement, et que ce n'est que par accident que l'ardeur des mauvais désirs sort du milieu de ces flammes; dites que la pudeur d'une jeune fille n'est offensée que par accident par tous les discours où une personne de son sexe parle de ses combats, où elle avoue sa défaite, et l'avoue à son vainqueur même. Ce qu'on ne voit point dans le monde; ce que celles qui succombent à cette faiblesse y cachent avec tant de soin, une jeune fille le viendra apprendre à la comédie: elle le verra, non plus dans les hommes, à qui le monde permet tout, mais dans une fille qu'on représente modeste, pudique, vertueuse, en un mot, dans une héroïne; et cet aveu, dont on rougit dans le secret, est jugé digne d'être révélé au public, et d'emporter, comme une nouvelle merveille, l'applaudissement de tout le théâtre.

Vous comparez les dangers où l'on se met dans les comédies par les vives représentations des passions à ceux qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, dites-vous, dans les déserts. On ne peut, continuez-vous, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute, la conséquence est fort bonne; tout est plein d'inévitables dangers: donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piége et une tentation à l'homme; donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux piéges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations qu'on ne peut, comme dit St. Paul, (*I. Cor, V. 10*) éviter sans sortir du monde; il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations; et cet apôtre se sera trompé, en disant que "les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs." (*Ibid. XV. 33*) Voilà, mon cher Père, votre conséquence. Tous les objets qui se présentent à nos yeux peuvent exciter nos passions; donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant: on peut conseiller

de tels périls; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises parmi ces mauvais entretiens, par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues. Dites plutôt, mon cher Père. Il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité; mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix; et celui qui aime le péril, il ne dit pas: Celui qui y est par nécessité; mais, celui qui l'aime et qui le cherche, y périra. (*Eccl. III. 27.*)....

Mais de là il ne s'ensuit pas qu'il faille autoriser les périls publics. Si les hommes ne les aperçoivent pas, c'est aux prêtres à les instruire, et non pas à les flatter. Où trouvera-t-on la science, si les lèvres du prêtre, préposées à la garder, sont corrompues? et de qui recherchera-t-on la loi de Dieu, si ceux qui en sont les prédicateurs donnent de l'autorité aux vices, comme parle saint Cyprien? (*Lib. de Spect. p. 339.*)

Le Cantique des Cantiques qui ne respire qu'un amour céleste; et cependant, parce qu'il y est représenté sous la figure d'un amour humain, on en défendait la lecture à la jeunesse. Aujourd'hui on ne craint point de l'inviter à voir soupirer des amants, pour le plaisir seulement de les voir aimer, et pour goûter les douceurs d'une folle passion.

Quittez, quittez ces illusions, ou révoquez, ou désavouez, une lettre qui déshonore votre caractère, votre habit et votre saint ordre, où l'on vous donne le nom de théologien, sans avoir pu vous donner des théologiens, mais de seuls poëtes comiques pour approbateurs; enfin, qui n'ose paraître qu'à la tête des pièces de théâtre, et n'a pu obtenir de privilège qu'à la faveur des comédies. Dans un scandale public, que je pourrais combattre avec moins d'égards, pour garder envers un prêtre et un religieux d'un ordre que je révère, et qui honore la cléricature, toutes les mesures de la douceur chrétienne, je commence par vous reprendre entre vous et moi, si vous ne m'écoutez pas, j'appellerai des témoins, et j'avertirai vos supérieurs; à la fin après avoir épuisé toutes les voies de la charité, je le dirai à l'Eglise, et je parlerai en évêque contre votre perverse doctrine. Je suis, cependant; etc. (*A. D. 1694.*)

Bossuet, désirant prémunir les faibles contre les faux principes qu'on cherchait à insinuer dans leur esprit, publia la même année, un écrit très lumineux, sous ce titre: (*Maximes et Réflextions sur la Comédie.*)

Cet écrit contient 66 pages, et commence par ces paroles remarquables:

"Le religieux à qui on avait attribué la Lettre ou Dissertation pour la défense de la comédie, a satisfait au public par un désaveu aussi humble que solennel. L'autorité ecclésiastique s'est fait reconnaître: par ses soins la vérité a été vengée, la saine doctrine est en sureté, et le public n'a besoin que d'instruction sur une matière qu'on avait tâché d'embrouiller par des raisons frivoles, à la vérité, et qui ne seraient dignes que de mépris, s'il était permis de mépriser le péril des âmes infirmes."

—Voyez page 279, et aussi la note au bas de la page 264.—Volume 5ème, Œuvres choisies de Bossuet.

VI.

La femme décolletée dans la vie Moderne, par Elizabeth Stuart Phelps—Défense en faveur de la Modestie, par le "Pioneer Press" de St-Paul, 17 Aout, 1890.

La femme décolletée dans la vie Moderne—Cet Article qui parut dans le Forum pour le mois d'Août, 1890, a suggéré au Pioneer Press de St-Paul d'écrire et de publier un autre Article intitulé: "*Défense en faveur de la Modestie*," dans lequel il donne des éloges bien mérités à Elizabeth Phelps, l'auteur de "La femme Décolletée dans la vie Moderne." Nous avons lu les deux Articles avec plaisir, et nous pensons qu'ils sont très importants et capables d'induire et de porter un grand nombre de personnes à un changement dans les usages et les coutumes de la société et de créer une opinion publique contre tout ce qui est bas, vil et indécent dans la littérature, dans les beaux arts, dans la peinture, dans les vêtements, dans la conversation, etc....Afin de corroborer ce que nous avons dit dans notre livre au sujet des Romans, de la Modestie et des Théâtres etc, nous y ajouterons la plus grande partie de l'Article du *Pioneer Press.*

DEFENSE EN FAVEUR DE LA MODESTIE.

Seulement une femme, et une femme d'un esprit élevé, supérieur et sans crainte, du caractère d'Elizabeth Stuart Phelps, pouvait écrire un Article comme celui qui paraît dans le Forum sous le titre de "La Femme Décolletée dans la Vie Moderne." C'est une défense en faveur de la modestie; c'est une protestation contre les tendences de démoralisation de nos jours qui se répandent dans la littérature, dans l'art dra-

matique, dans les coutumes et les usages sociaux. Nous ne pensons pas que la voix de celle qui se fait entendre soit un moment trop tôt, ou que ce soit pour un sujet de peu d'importance. Dans notre civilisation moderne bien des circonstances se réunissent pour faire du temps où nous vivons une époque de liberté, non désirable en paroles et en actions prohibées par l'ange à l'épée flamboyante. C'est un âge de révolte et d'émancipation; presque tout progrès humain vient contrebalancé par les extrêmes....

Il n'y a pas longtemps que nous eûmes à toucher cette question afin de proscrire la "Kreutser Sonata." Considérée sous le point de vue moral, notre littérature ordinaire doit nous inspirer de grandes craintes pour les mœurs. Ce n'est pas que nos bons livres ne soient en grand nombre, et même en plus grand nombre que par le passé, mais nous en avons beaucoup en circulation qui devraient être proscrits, et qui ne sauraient tomber entre les mains d'une jeune fille sans l'exposer au même danger qu'elle serait en compagnie de femmes d'un mauvais caractère.

Nous sommes trop indifférents sur ce point. Dirons-nous en passant que bien des jeunes personnes lisent et discutent avec leurs amis de sexe différent des sujets qu'on n'aurait pas osé mentionner il y a vingt ans. Nous ne prétendons pas dire que ces livres soient ouvertement immoraux, mais ils traitent de faits et de situations sur lesquels on ne peut s'arrêter ou converser sans danger pour la vertu de modestie. De nos jours cependant, ces livres forment la majeure partie de ceux qu'on offre au public. Non moins frappante est la détérioration du théâtre, d'après notre jugement....

Il est presque impossible de nos jours de jouer une pièce dramatique de quelque mérite sans l'assistance de la femme aux vêtements courts, serrés et collants. Et c'est la moindre des fautes du théâtre, où l'allusion, l'insinuation et la suggestion font naître des pensées bien plus émouvantes que la vue des gestes et des danses des acteurs et des actrices.

Ce qui est encore plus actuel, c'est lorsque notre éloquente moraliste touche le sujet des costumes modernes; c'est alors qu'elle parle avec toute l'autorité d'une femme à d'autres femmes et que ces remarques sont des plus sévères et bien méritées.

La décadence en morale de la littérature et des beaux arts n'est à son esprit qu'un reflet d'un autre crime contre la modestie encore bien plus détestable, qui devient partout le partage des femmes du monde, et qui anime son zèle jusqu'à l'indignation. Impossible de répondre à l'assertion qu'elle fait et qui lui sert de texte: "C'est un fait," dit-elle, "qu'on l'explique comme on pourra, les femmes décentes ne furent jamais vêtues si indécemment dans notre pays, dans notre siècle, comme elles le sont aujourd'hui, dans les sociétés mondaines. ....Si votre costume est vil, grossier, et vulgaire, vous ne pouvez blâmer la plume ou la langue qui vous place parmi le vulgaire. Si votre vêtement est sans grâce, vous êtes disgraciée. La femme vêtue indécemment, n'importe qui, n'importe où, n'importe pour quel motif, est indécente. La femme vêtue sans égard à la modestie est immodeste."

Il n'appartient qu'à une femme et à une femme seulement d'user de telles expressions envers celles de son propre sexe....

Dans la génération présente le fruit de l'arbre de la Science du bien et du mal est placé abondamment devant les lèvres de toutes les filles d'Eve. Les Sages pourraient le permettre, mais ils voudraient que la modestie fut gardée aussi saintement que la vertu. La philsophie de tout cela paraît dans la conclusion sérieuse de notre censeur: "Notre sentiment d'une délicatesse élevée, après tout, est un très grand support moral. Plusieurs parmi nous préféreraient plutôt se voir nommées criminelles que d'être réputées inciviles et ignobles. Le dernier degré de dégradation morale parmi nous, c'est d'être reconnues comme impolies et sans éducation. Tâchez de convaincre la valseuse à moitié nue quelle n'est pas une femme respectable, mais une sauvage et elle s'habillera décemment et inventera une nouvelle danse. Tâchez de convaincre l'écrivain d'une littérature basse et dangereuse qu'il n'est pas un artiste, mais un sauvage, il détruira ses manuscrits, et inventera une littérature d'un caractère bien différent. Traçons clairement les lignes à suivre, et qu'elles soient la règle de notre conduite en paroles et en actions. La société respecte toujours ses propres restrictions. Que cela soit fashionable d'être décent, et la victoire est à nous."

VII.

QUELQUES AVIS IMPORTANTS.

Si quelques personnes trouvent que l'enseignement contenu dans notre livre est trop rigide pour l'esprit de l'âge dans lequel nous vivons, voici notre réponse: "Que sert à l'homme de gagner l'univers," nous dit Jésus-Christ, "s'il vient à perdre son âme." (*Matt. XVI. 26.*) Oui; réfléchissez sur ces paroles, et vous comprendrez, avec la grâce de Dieu, que tout est vanité ici-bas sur la terre, ci ce n'est d'aimer le Seigneur et d'être fidèles à ses commandements; car lui seul peut vous rendre heurenx pour toujours; tandis que toutes les richesses, tous les plaisirs, tous les honneurs et toute la gloire de ce monde passeront comme un songe. Si nous désirons connaître la vérité comme nous la verrons après notre départ de cette vie.—*Sursum corda*!—Invoquons avec humilité l'esprit de Lumière, le Saint-Esprit. Nous ne saurions trop souvent implorer sa divine assistance en récitant le *Veni Creator Spiritus*, hymne sainte et touchante de l'église de Dieu.

Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia,
Quæ tu creasti pectora.

Venez, Esprit Créateur, visitez les âmes de vos fidèles, et remplissez de votre grâce céleste les cœurs que vous avez crées.

Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, charitas,
Et Spiritalis unctio.

O vous qui êtes appelé Consolateur, don du Dieu Très-Haut, fontaine de vie, feu sacré, charité infinie, et Onction Spirituelle, venez.

Tu septiformis munere,
Digitus paternæ dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans guttura.

Vous êtes la Source des Sept dons célestes, vous êtes le doigt de Dieu, vous êtes la promesse par excellence du Père, vous enrichissez nos langues de la parole de vie.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis,
Virtute firmans perpeti.

Hostem repellas longius,
Pacemque dones protinus
Ductore sic te prævio,
Vitemus omne noxium.

Per te sciamus da Patrem,
Noscamus atque Filium,
Teque utriusque Spiritum,
Credamus omni tempore.

Deo Patri sit gloria,
Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In Sæculorum sæcula.

Amen.

Faites briller votre lumière dans nos âmes, répandez votre amour dans nos cœurs, et fortifiez sans cesse la faiblesse de notre chair.

Repoussez loin de nous notre ennemi, donnez-nous une paix inaltérable; soyez notre guide, afin que nous évitions tout ce qui pourrait nous nuire.

Apprenez-nous à connaître le Père, apprenez-nous à connaître le Fils, et faites que nous vous connaissions vous-même qui êtes l'Esprit de l'un et de l'autre.

Gloire à Dieu le Père, et au Fils ressuscité d'entre les morts, et à l'Esprit consolateur dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001831287b

BX 4705 .R348A314 1892
RAVOUX, AUGUSTIN.
MEMOIRES, REMINISCENCE

CE BX 4705
.R348A314 1892
C00 RAVOUX, AUGU MEMOIRES,
ACC# 1428343

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 09 13 14 8